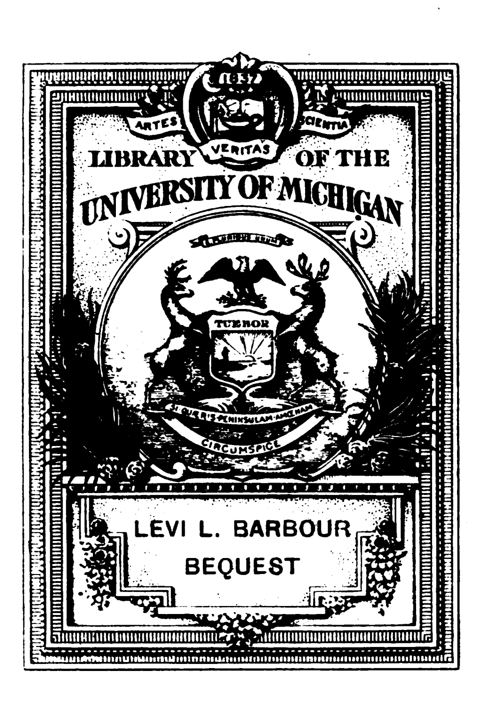

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST

ŒUVRES

DE

SCARRON.

TOME SEPTIEME.

Ce volume contient ;

Les Poésies diverses.

ŒUVRES

DE

Paul

SCARRON.

NOUVELLE ÉDITION;

Plus correcte que toutes les précédentes.

TOME SEPTIEME.

A PARIS;

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVI.

TABLE

DES PIECES DE CE VOLUME.

POÉSIES DIVERSES.

REQUÊTES ET PLACETS.

ÉPITRES.

SATYRES.

ÉLÉGIES ET ÉPITHALAMES.

ODES ET STANCES.

BALLETS ET CHANSONS.

ÉTRENNES, SONNETS ET RONDEAUX.

ÉPIGRAMMES, MADRIGAUX, ÉPITAPHES, BILLETS, CAPRICES, &c.

Fin de la Table du Tome septiéme.

POÉSIES DIVERSES DE SCARRON.

L'AUTEUR A SES VERS (1).

HA ! vraiment, petits vermisseaux ;
Sans doute vous vous trouvez beaux,
D'oser faire voir vos guenilles ?
Hélas ! vous n'êtes que chenilles ?
Petits enfans écervelez,
Savez-vous bien où vous allez ?
Votre entreprise est bien hautaine
D'aller courir la pretentaine.
A peine êtes-vous avortez,
Et déjà dehors vous sortez,
Et déjà vous courez les rues.
Revenez, rimes malotrues,
Revenez dans mon cabinet,
Et laissez là Toussaint Quinet :
Quoiqu'il vous prie et qu'il vous presse
D'aller faire jouer sa presse,
Croyez-moi, ne le croyez pas.
Mais si vous franchissez ce pas,
Si le vain desir d'être livre
En dépit de moi vous enivre,
Tout aussi-tôt qu'on vous lira,
Quelqu'un qui vous achetera

(1) C'est ainsi qu'Horace a adressé une de ses Epîtres à son Livre. C'est la xx. du L. 1.

Vertumnum Janumque liber spectare videris.

Et à son exemple Despréaux adresse sa x. Epître à ses vers ;

J'ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine.

Dira dès la premiére page,
Foin de l'Auteur et de l'ouvrage,
Que le diable lui crache au cu;
Quinet, rendez mon quart d'écu,
Et reprenez le livre vôtre,
Ou bien délivrez-m'en un autre,
Ne fût-ce qu'un simple almanac,
Ou libelle contre Balzac,
Ou quelque froide comédie
Faite par Auteur qui mendie.
Rentrez donc dans mon cabinet,
Et laissez là Toussaint Quinet.
Je veux, si de vous il vend quatre,
Qu'un franc poltron me puisse battre:
Lors Quinet aura pied de nez;
Et vous serez bien étonnez,
Quand quittant la petite salle
Vous irez habiter la halle,
Et devenus papiers volans
Chez les vendeuses de merlans,
Vos pauvres feuilles déchirées
Envelopperont leurs denrées;
Ou du-moins Quinet, de dépit
De voir si très-maigre débit,
Vous en faisant mine très-maïgre,
Dira d'un ton de voix très-aigre,
Maudits soient les vers imprimés,
Et celui qui les a rimés!
Mais ce n'est pas faire en prud'homme,
Car lui-même sait fort bien comme
Il vous imprime malgré moi,
Et j'en jurerois bien ma foi.
Adieu donc, rimes ridicules,
Allez faire voir vos macules:
Mon logis en sera plus net,
Quand vous logerez chez Quinet:
Vous qui croyez qu'être volume
Vaut mieux qu'être écrits à la plume;
Et qu'étant de bonne maison,
J'ai tort, et vous avez raison;
Que votre envie est légitime
De vouloir que l'on vous imprime;
Que tout le monde vous lira,
Que chacun de vous parlera,

Comme on fait des piéces nouvelles ;
Que vous aurez dans les ruelles
Presqu'autant d'estime qu'en a
La Sophonisbe, ou le Cinna,
Ibrahim, ou la Mariane,
Alcionée, ou la Roxane,
Et les œuvres de Saint-Amant,
Au style si rare et charmant.
Mais de peur qu'il ne vous en deuille,
Revenez dans mon porte-feuille.
Cependant que vous l'habitiez,
En quelqu'estime vous étiez ;
Mais, ma foi, vous n'y serez guéres
Lorsque vous deviendrez vulgaires,
Et chacun vous méprisera,
Lorsque l'on vous exposera,
Vous appellant des bagatelles.
Après des remontrances telles,
Si vous poursuivez de faillir,
Rien n'en doit sur moi rejaillir ;
Je vous ai dit en conscience
Ce qu'on dit et ce que je pense.
Mais j'ai peur que Toussaint Quinet
Ne vous donne au diable tout net.

LA LÉGENDE DE BOURBON.

DE L'ANNÉE M. DC. XLI.

MADAME Sainte-Hautefort,
Dame que j'honore plus fort
Que je ne fais dame fortune,
Dame de vertu non commune,
Je vous écris de mon grabat,
Où sans manchette ni rabat
Je fais assez laide grimace ;
Mais où sachant bien que j'ai place
En dépit de tous mes malheurs
Parmi vos humbles serviteurs,

Et que vous me tenez pour vôtre
Autant que si j'étois un autre,
Je me sens le cœur bien plus fier,
Bien plus hautain, bien plus altier,
Que si j'étois du parentage
De Sublet ce grand personnage,
De monseigneur le chancelier,
Ou de monseigneur Boutillier.
Or pour revenir à ma lettre,
Où force choses je veux mettre,
Car long-tems a que ne vous vis,
Dont bien souvent je me maudis;
Depuis que je ne vous ai vue,
J'ai mainte province courue
Pour trouver quelqu'allégement,
Mais, hélas! toujours vainement:
Vainement je bats la campagne,
Toujours ma douleur m'accompagne,
Toujours de ma douleur chargé
Je crie comme un enragé.
Mais aussi ma philosophie
Souventefois me fortifie,
Depuis peu je suis de retour
De Bourbon, où j'ai fait séjour
Par l'espace de six semaines,
Mais sans y soulager mes peines,
Quoique le ciel ait en ces eaux
Mis des remédes pour tous maux.
Là j'ai vu monsieur de Barriére,
De la Saint-Louis le cher frére;
Et le gros seigneur d'Avaugourt,
Au corps si long, au col si court;
Le commandeur de Monteclére,
Chez qui je faisois bonne chére:
Monsieur de Vassé le Manceau
Qui n'est encor qu'un jouvenceau,
Mais dont le bien, que je ne mente,
Vaut quinze mille écus de rente:
Il peut devenir accompli
Comme étoit son oncle Egulli;
Il fera bien, car renommée
Vaut mieux que ceinture dorée;
Et le pauvre homme, homme de bien,
Vaut le riche qui ne vaut rien.

Mais il peut sans aller à Rome,
S'amender, car il est jeune homme,
Et je le trouve disposé
A se rendre un peu plus posé.
Là monseigneur de Longueville;
Petit, mais droit comme une quille,
Vaillant, courtois et libéral,
Magnanime, franc et loyal,
Nous donna force comédies :
Dieu le garde de maladies,
Car par grand excès de bonté
Deux fois de lui fus visité.
Il lui coûta deux mille livres
En argent, vêtemens et vivres,
Dont les pauvres comédiens,
Gueux comme des Bohémiens,
Devinrent gras comme des moines,
Et glorieux comme chanoines;
Dont j'eus grand'consolation,
Car j'aime cette nation.
Or depuis que j'ai l'honneur d'être
Connu de vous et vous connoître,
En quoi, je dis la vérité,
Gît ma plus grand'félicité,
J'ai fait certaine connoissance
Avec un homme d'importance,
Dont j'ai le cœur bien satisfait :
Aussi c'est un homme en effet
Qui mérite beaucoup d'estime,
Et qu'on ne peut haïr sans crime;
Outre qu'il honore bien fort
Madame Sainte-Hautefort.
N'eût-il que cela de louable,
Il me seroit considérable :
Mais en lui le seigneur a mis
Tout ce qu'il donne à ses amis.
C'est le grand comte de Béthune,
Qui se moque de la fortune,
Et dans un champêtre séjour
Méprise les dieux de la cour.
Il avoit avec lui sa femme,
Une fort agréable dame;
Avec elle sa sœur étoit,
En rien qui ne la démentoit:

Dignes sœurs d'un très-digne frére
Dont la renommée est bien claire,
Le comte Saint-Aignan nommé,
De vous-même fort estimé.
C'est assez parlé de ce comte,
Il faut revenir à mon conte :
Pour son mérite publier,
J'ai pensé les noms oublier
De ceux qui quand j'y bus y burent,
Et tandis que j'y fus y furent.
Là je vis ce grand maréchal
Que l'on dit n'avoir point d'égal,
Ce maître de l'artillerie
Qui tonne avec tant de furie,
La terreur du peuple Flaman,
Qui prend quatre villes par an :
J'y vis aussi sa chére épouse,
Dont les appas sont plus de douze.
Un autre maréchal aussi
Y fut, au jarrêt raccourci ;
Homme en tout fort considérable,
Mais en ce tems peu favorable
Il demeure dedans Paris
A faire œillades et souris.
Là j'y vis, mais en grand'détresse,
Un jeune étranger dont la fesse
Perdit, quand Arras on prenoit,
La cuisse qui la soutenoit :
C'est Ransau, ce grand capitaine,
Qui marche depuis à grand'peine :
Sa jeune femme le suivoit,
Qui de beaux blonds cheveux avoit ;
Dieu lui conserve bien sa tête !
Car tête chauve est malhonnête.
J'y vis aussi monsieur Bautru,
Dont l'esprit n'est pas malotru :
Ce rare diseur d'apophthegmes
Crachoit incessamment des flegmes ;
Mais soulagement il reçut
Par l'eau bouillante qu'il y but.
J'y vis aussi de la Feuillade,
Qui vaut beaucoup sain et malade ;
Et le bon Président l'Archer,
Ayant quelque peine à marcher,

Mit d'eau chaude maintes verrées
Dans ses entrailles altérées.
L'on y prépara logement
A la femme au surintendant,
Tapisserie fut tendue,
Et si ce fut peine perdue.
Mais j'oubliois par grand oubli,
Dont j'aurois eu toujours ennui,
La Ribaudon belle et charmante,
Qui but aussi de l'eau bouillante;
C'étoit pour avoir embonpoint
Qu'alors son gent corps n'avoit point:
Son époux étoit avec elle,
Qui n'est pas si beau qu'elle est belle.
Dieu lui donne soulagement
Quand elle aura quelque tourment,
Et que mauvaise haleine aucune
Jamais son beau nez n'importune.
Devers la fin de la saison
Que chacun revoit sa maison,
Sans craindre beaucoup la froidure
Arriva monsieur de Mercure,
Ce jeune prince à cheveux blonds,
Je ne sais s'ils sont courts ou longs,
Car je ne vis point son visage;
Je ne vis que son équipage,
A cause que le lendemain
Vers Paris je pris mon chemin
Avec une jeune pucelle,
Dont un bâton soutient l'aisselle.
C'est la jouvencelle Clisson,
Sœur de la belle Montbason,
Dont la poitrine est haletante
Et la cuisse bien chancelante:
Mais saine elle auroit des appas,
Que quantité d'autres n'ont pas.
Or de peur que notre légende
Ne soit fâcheuse étant trop grande,
Je laisse à parler de plusieurs
Tant damoiselles que messieurs
Et de peur de gâter mon conte,
Force gens dont ne fais nul compte,
De crainte de vous ennuyer,
Je veux si je puis oublier,

Ou du-moins passer sous silence :
Puis, vous n'en avez connoissance,
Et quand vous les connoîtriez,
Mal volontiers en parleriez.
Hommes et femmes de campagne
Portans des habits à pistagne,
Hommes et femmes de Paris,
Sottes femmes, vilains maris,
Hommes à la barbe touffue,
Femmes à gorge mamelue,
De vrais visages de canards,
Mauvais plaisans, francs goguenards,
Tels que dans le pays du Maine
Est le bon monsieur de Vilaine;
Car il vous en souviendra bien,
C'est de lui que ce mot je tien :
Toute cette troupe mal-saine,
Dont très-putréfaite est l'haleine,
N'est pas trop agréable à voir,
Et ne mérite pas d'avoir
Place, tant soit-elle petite,
Dedans lettre où l'on voit écrite
Madame Sainte-Hautefort,
Qu'on estime par-tout si fort.
Et puis, certaine lassitude
Donne à ma main inquiétude.
Mais, hélas! j'en ai bien ailleurs,
Et je sens sur moi des douleurs,
Telles que notre Scholastique
Qui pour moi de rigueur se pique,
S'il m'entendoit souvent crier,
Pourroit bien dieu pour moi prier.
L'on m'a dit qu'il ne m'aime mie
Pour certaine quérimonie :
Mais que le mal que je lui veux,
Depuis les pieds jusqu'aux cheveux
M'afflige, si pour lui rancune
Dans le cœur je conserve aucune,
Si pour lui je garde aucun fiel;
Ainçois, je me sens tout de miel.
Mais, ô personne merveilleuse!
C'est trop d'une rime ennuyeuse
Peut-être vous entretenir;
Auparavant que la finir,

Je veux vous demander nouvelle
De Descars la noble pucelle,
Et savoir si son mal de chef
La persécute derechef.
Toutes deux vous êtes personnes
Adorables, belles et bonnes,
Pour lesquelles dedans Paris
Tout le monde m'est à mépris.
Hà! quel cruel chagrin me ronge,
Alors que nuit et jour je songe
Que vous serez l'hiver au Mans,
Où le froid joint à mes tourmens
M'empêche de faire voyage!
Hélas, qu'à bon droit j'en enrage!
Hélas, que vîte fut le cours
De ces irretournables jours,
Pendant lesquels j'eus l'honneur d'être
Connu de vous et vous connoître!
Hélas, qui me peut consoler,
A moins que de me faire aller
Vers l'heureuse ville où vous êtes,
Où tant de bienheureux vous faites,
Où j'ai pu vous considérer,
Et sans-cesse en vous admirer
La vertu la plus consommée,
La fille la plus renommée
Que la France jamais aura
Tant que le monde durera!
Félicité trop tôt ravie,
Seuls momens heureux de ma vie,
Tous mes souhaits sont superflus,
Non, non, vous ne reviendrez plus.
Hà, ce triste penser me tue!
Quoique ma raison s'évertue,
En vain je tâche à le bannir;
Il vient toujours m'entretenir,
Et me remettre à la mémoire
Ce tems où j'avois tant de gloire,
Ce grand bonheur que j'ai perdu,
Qui ne me sera point rendu.
Souvent le doux penser me flatte
De n'être plus un cul de jatte,
Et qu'un jour je pourrai marcher
Et où vous serez vous chercher,

Pour vous montrer par mes services
Qu'être ingrat n'est pas de mes vices :
Mais je suis un infortuné
A souffrir toujours destiné ;
Le ciel qui m'est toujours contraire,
Pour me traiter à l'ordinaire,
Ne voudra pas se relâcher
A m'accorder un bien si cher.
Bien souvent devant la nuit sombre
Que tout animal est à l'ombre,
Et qu'en terre sont yeux fermés,
Autant qu'au ciel feux allumés,
Le songe vient avec ses charmes
Pour quelque tems sécher mes larmes :
Et lors je pense fermement
Etre dans votre appartement,
Sous votre grande cheminée,
Dont si chaude étoit l'halenée ;
Là je crois vous entretenir,
Et bien souvent y voir venir
Tantôt un vénérable moine,
Et tantôt un discret chanoine,
Ou bien certain petit vieillard
Qui parloit comme un vrai canard :
Puis votre sœur que tant j'estime,
Et moi, mais ce n'est pas grand crime,
Rians de quelque mauvais mot
Qu'aura dit quelque pauvre sot,
Ou quelque sotte de Mancelle,
Dont souvent puante est l'aisselle,
Ou bien de quelque campagnard,
Qui veut faire du goguenard.
Et puis je vois la Moussardiére,
Dont le neveu ne véquit guére,
Et crois entendre le fracas
De ses jupes de taffetas :
Je prie dieu qu'il la guerdonne,
Car elle est fort bonne personne,
Et qui m'a souvent confondu
Par quelque service rendu.
Puis je vois entrer, ce me semble,
Dame Anne et du Verger ensemble,
Civils et tout pleins d'entregent,
M'apportant dans un plat d'argent

Quelqu'excellente confiture
Dont je faisois souvent pâture.
Je vois dame Marie aussi,
Dont le cœur est souvent transi
Quand elle parle de ses filles,
Qu'on dit avoir été gentilles.
Et votre bon cocher Naillard,
Dont le chien étoit si gaillard;
Votre vilain laquais la Chaumé,
Dont le pied ne sent pas le baume,
Lorsque la brûlante saison
Lui donne quelqu'échauffaison.
Je vois aussi son camarade
Qui me vit un jour bien malade;
Et votre grand chien favori,
Mais on m'a dit qu'il est pourri;
Et Joannines les coureuses,
Qui souvent étoient amoureuses.
Mais lorsque je suis éveillé,
Je trouve que j'ai sommeillé,
Que tout ceci n'est que mensonge,
Et que mon bonheur n'est que songe;
Et qu'enfin je suis dans Paris
D'où cette légende j'écris,
Et où j'ai l'honneur d'être vôtre
Autant que si j'étois un autre:
Dont je me tiens le cœur plus fier,
Et plus hautain, et plus altier,
Que si j'étois du parentage
De Sublet ce grand personnage,
De monseigneur le chancelier,
Ou de monseigneur Boutillier.

LA SECONDE LÉGENDE DE BOURBON.

MADAME Sainte-Hautefort,
Qu'on estime par-tout si fort,
Dame également belle et bonne,
Qui dans le ciel serez patrone
De toutes les dames d'atour;
Si vous étiez encor en cour,
C'est une chose très-certaine
Que vous ne seriez pas au Maine;
Et moi, si j'étois près de vous,
Mon sort en seroit bien plus doux,
Et pourrois m'y rendre saint homme,
Autant que si j'étois à Rome:
Car votre exemple est si touchant,
Qu'auprès de vous nul n'est méchant;
L'air qu'auprès de vous on respire
Aux esprits les vertus inspire,
Et par votre dévotion,
Votre canonisation
Vous doit être chose si seure,
Que vous devriez de bonne heure
Amasser l'argent qu'il faudra
Quand on vous canonisera.
Si ce conseil vous plaît, prenez-le,
Et s'il ne vous plaît pas, laissez-le;
Usez-en comme il vous plaira,
L'auteur ne s'en offensera.
Sans-doute votre humeur modeste
A cette heure contre moi peste;
Car la louange vous déplaît,
Toute véritable qu'elle est.
Il faut donc changer de langage,
Car qui se corrige est bien sage:
Çà! réveillez-vous, mes esprits,
Pour plaire à celle à qui j'écris,
Et commençons notre légende,
Qui doit être petite ou grande,

Selon ceux que mon souvenir
Aura bien voulu retenir.
Cértes j'ai vu maintes personnes,
Laides, belles, mauvaises, bonnes,
Pauvres, riches, petits et grands,
Et tous assez mal se portans:
Mais sans vanité je puis dire
Que là j'étois dans mon empire,
Et que tous m'y portoient honneur
Comme à leur malade majeur.
Aussi tous leurs maux joints ensemble
Près des miens sont peu, ce me semble.
Mon corps n'est plus un corps humain;
Sa peau n'est qu'un sec parchemin,
Dont mes os veulent faire un crible,
Ce qui me sera bien sensible.
O vous, mes membres décharnés,
Pour servir vous m'étiez donnés;
Mais, hélas! tortus que vous êtes,
Rien que me nuire vous ne faites.
Hà! si j'étois sans sentiment
Aussi-bien que sans mouvement,
Je serois exempt du mesaise
Que je trouve dans une chaise:
Car comment y trouver repos,
N'étant assis que sur des os?
Mais ici je me glorifie,
L'homme sans cul ne s'assit mie:
Et moi pauvret je n'en ai point,
Faute de chair et d'embonpoint.
Tréve de plaintes inutiles,
Qui même ne sont pas civiles,
Et mettons la main tout de bon
A la légende de Bourbon:
Ma main, ou bien celle d'un autre,
Car point n'en a l'esclave vôtre;
Ou bien s'il en pend à son bras,
Le pauvret ne s'en aide pas.
Mais parler toujours d'autre chose
Que de ce que je me propose,
Et faire des digressions
Pleines de lamentations,
Ce n'est pas le moyen de mettre
Fin à cette légende ou lettre.

Commençons-la donc tout-à-fait,
Qui bien commence a quasi fait.
Premiérement Gaston de France
Pour son mérite et sa naissance
Sera mis ici le premier,
Par moi des hommes le dernier.
Il me demandoit à toute heure
Si j'avois point santé meilleure ;
Et toutes les fois qu'il me vit,
Grand'pitié de mes maux il prit.
Tous les matins j'avois la gloire.
De lui voir de l'eau chaude boire ;
Car je logeois devant les puits,
Pauvre malheureux que je suis,
A l'image monsieur saint Jacques,
Qui n'a d'autre rime que Pâques,
Si d'autre rime je sçavois,
Très-volontiers j'en userois :
Car quelqu'un pour faire l'habile,
Dira que c'est une cheville ;
Et moi, point n'y contrarirai,
Car fort peu je m'en soucirai.
Grand étoit l'étonnement nôtre
De le voir boire comme un autre,
Ne pensant pas, en bonne foi,
Qu'un grand prince bût comme moi :
Mais il boit ainsi qu'un autre homme ;
Aussi fait le pape de Rome,
Et tous les princes d'aujourd'hui
Boivent tous ainsi comme lui.
Et vraiment c'est chose facile,
Et sans être beaucoup habile,
A quiconque s'en veut mêler,
Il ne faut que bien avaler :
Pour moi voilà comme j'en use ;
Si je fais mal, que l'on m'accuse.
Après monsieur, chacun sera
Comme à ma mémoire il plaira ;
Souvent la rime me maîtrise
Et me fait écrire à sa guise,
Tellement que souventefois
J'écris ce que je ne voudrois.
Placer chacun selon sa race,
Qui le voudra faire, le fasse :

Quant à moi, je n'en ferai rien,
Et je crois que je ferai bien.
L'un diroit, vu ma grand'noblesse,
Je devrois suivre son altesse;
L'autre, vu messieurs mes aïeux,
Je devrois être placé mieux;
Une autre, je suis après telle,
Je devrois être devant elle:
Mais les premiers allant devant,
Les derniers iront en suivant,
Comme dit fort bien le proverbe
Des vaches qui s'en vont à l'herbe.
Or ne voulant rien oublier,
Je pourrois bien vous ennuyer,
Si décrivant cette noblesse
Qui fait la cour de son altesse,
Je dépensois pour chacun d'eux
Tantôt un vers et tantôt deux:
Il vaudra donc mieux, ce me semble,
Qu'un vers serve à plusieurs ensemble:
Car tel aussi se trouvera,
Qui tout seul plus d'un vers aura.
Or çà commençons par l'église,
Car malheur à qui la méprise.
J'ai donc vu près de monseigneur,
Pére Bourgoin son confesseur:
Et puis l'abbé de la Riviére,
Honni soit qui ne l'aime guére.
Ce la Riviére est un abbé,
Lequel sait bien plus qu'A ni Bé;
Et sa tête à bien juste titre
Mériteroit de porter mitre.
De son maître il est fort aimé
Et de tout le monde estimé.
Puis le grand aumônier d'Alesme,
Un vrai visage de caresme,
Aumônier ou bien chapelain,
Car je n'en suis beaucoup certain.
Et puis Goulas le secretaire,
Devant qui passe mainte affaire.
J'ai besoin d'une rime en oux
Pour le grand comte d'Aubijoux.
Si j'étois assez camarade
Du marquis Montaigu-Feuillade,

J'emprunterois ses cheveux roux
Pour rimer avec Aubijoux ;
Mais puisqu'avec blonde perruque
Il nous cache sa jaune nuque,
Quoique cela lui fût aisé,
J'aurois peur d'être refusé.
Du Hailly qui commande aux gardes,
Tant carabines qu'hallebardes ;
Rare cet aimable garçon,
Lequel a si bonne façon ;
De Brion parent de la vierge ;
Ornano qui dépense en cierge,
Depuis que Bernard l'homme saint
A fait que le grand diable il craint ;
Demont de petite stature,
Mais à l'aune il ne se mesure ;
De Villegaignon et Sauvat ;
Valon qui tient quinze-et-le-vat,
Et qui masse mille pistoles
Comme s'il massoit mille oboles ;
Et le Normand monsieur Patris,
Quoique Normand, homme de prix ;
Belot dont la féconde veine
Enfante mille vers sans peine,
Homme sage à l'esprit pointu,
Inimitable en l'impromptu.
Point n'y fut Clinchant le preud'homme
Qui monsieur le Baron se nomme ;
Mais bien Lénoncourt, Favoras,
Charmois, Verderonne, Almeras,
Le Grand, du Bois, la Bardouliére,
Chamoreau, d'Achis, Hurreliére,
Le Meignet, Roussillon, Frétoy,
Le Boullay, des Ouches, Belloy,
Lisiére, de Livet, Fransure,
Lequel par saint Nicolas jure ;
Sajot, la Plesse, Marcigni :
Après eux, je ne sais plus qui.
Je ne nommerai point les pages,
Pages souvent ne sont pas sages :
Mais bien le chirurgien Collart,
Et l'apothicaire Souart,
Et un certain la Forest suisse,
Parce qu'il m'a rendu service.

Ce

Ce suisse de rouge vêtu
Me semble extrêmement têtu,
Et je le tiens pour bête fiére,
Que la pitié ne touche guére.
Un jour que j'entrois dans le bal,
Sans que je lui fisse aucun mal,
Sa main ma gorge voulut prendre,
Et la prit sans la vouloir rendre,
Comme si ma gorge eût été
Un bien dont il eût hérité.
Enfin il ressentit les charmes
Qu'ont deux yeux qui versent des larmes,
Le cœur de caillou devint chair
De cet impitoyable archer,
Et j'entrai dedans l'assemblée,
Essuyant ma face mouillée.
Mais j'oubliois de Maulevrier:
Quoiqu'il soit ici le dernier;
Quelque place que je lui donne,
Etant sienne deviendra bonne.
Et j'oubliois aussi Delfin,
Dont le gendre est votre voisin:
Les uns disent qu'il est jeune homme,
Les autres, qu'au siége de Rome
Régiment corse il commandoit
Sous Bourbon qui Rome assiégeoit:
Et mon bon ami le Sauvage,
Rare d'esprit et de corsage,
De grande science chargé,
Et qui beaucoup a voyagé:
Le livre de ses longs voyages,
Et ce qu'il dit aux mariages
De deux parentes du grand Cam,
Ne se vend point dans Amsterdam;
Mais quand vous l'aurez agréable,
De moi qui suis très-véritable
Vous saurez la relation
De sa pérégrination;
Et ce qui vous doit bien plus plaire,
Lui-même il offre de la faire.
Son altesse peu de tems but,
Car dessus ses jambes il chut
Une très-douloureuse goutte,
Mal où nul vivant ne voit goutte,

Fût-ce Brunier son médecin.
N'en déplaise à feu Jean Calvin,
C'est grand dommage que cet homme
Ne croit point au pape de Rome;
Car à tout le monde il est cher,
Quoiqu'en carême mangeant chair.
   Là Guenault, des bains l'Esculape,
Et comme Brunier antipape,
Donnoit à chacun ses avis,
Souvent heureusement suivis.
Ce médecin plein de science
Aussi-bien que d'expérience,
Est un moderne Galien
Faisant sa demeure à Gien,
De qui la contrée voisine
A sujet de faire la fine.
Son frére et son fils dans Paris
Sont de beaucoup de gens chéris,
Et pour moi je suis à son frére
Autant obligé qu'à mon pére.
Dieu les fasse vivre tous trois
Six vingt ans et quatre ou cinq mois!
   Près ma chambre en même montée
Certaine dame étoit hutée,
Dont le nom se termine en ri:
Alors que j'y pense j'en ri.
Elle avoit sa fille amenée
De mille affiquets atournée,
Adroite et fort bien à cheval,
Et qui n'escrimoit pas trop mal:
Elle avoit lu Cid et Chiméne,
Théophile et la Polixéne;
Et depuis quelques jours en-çà,
Un peu de l'illustre Bassa.
Enfin cette jeune merveille,
Principalement par l'oreille
Ressembloit, ou bien peu s'en faut,
A la divine Chemeraut.
Vous eussiez dit que c'étoit elle,
Sinon qu'elle n'étoit pas belle,
Et n'avoit pas beaucoup d'esprit;
Mais qui ne l'a grand, l'a petit.
Quelqu'un pour faire le critique,
Ici me dira satyrique:

Mais je pense avoir bien loué
Ce qu'il pense que j'ai joué ;
Et puis, je ne nomme personne,
Car on sait que j'ai l'ame bonne,
Et qu'en l'état où dieu m'a mis
Je n'ai pas besoin d'ennemis.
Je voyois tous les jours un comte
Dont je ne fais pas petit compte :
On l'appelloit au tems passé
Monsieur le comte de Nancé :
Maintenant la Châtre on le nomme,
Par le commandement d'un homme
De qui vous fûtes favori ;
C'est de la reine le mari,
Notre bon roi Louis le juste,
Que le ciel bientôt vous ajuste
Et vous renvoie à Saint-Germain,
Plutôt aujourd'hui que demain.
Ce comte avoit grand'compagnie,
Car sa table étoit bien garnie,
Et tous ceux qui chez lui dînoient,
En vrais fils de louves mangeoient.
Il avoit avec lui sa femme :
Mais, hélas ! cette pauvre dame
Comme nous ne pouvoit manger ;
Car lors se trouvant en danger,
Les médecins lui faisoient suivre
Un fâcheux régime de vivre.
C'est un grand bien que la santé,
Et grand mal qu'être dégoûté :
Qui ne mange point, faut qu'il meure :
Et qui ne se meurt point, demeure :
Cela se peut voir tous les jours.
Mais reprenons notre discours.
Ce bon comte avec sa maignie
Nous faussa bientôt compagnie,
Emmenant avec lui Saint-Luc :
Je voudrois qu'il fût archiduc,
Car son esprit et son courage
Méritent encor davantage.
Avec lui logeoit d'Avaugourt,
Mais le tems qu'il but fut bien court ;
Je crois que ce fut à grand'joie
Qu'il se remit dessus sa voie,

Qui certainement le menoit
Où l'infante du Lude étoit.
Puisse-t-on voir bientôt lignée
Sortir d'un si bel hyménée !
Certes ce qui d'eux sortira,
Petit ni maigre ne sera.
Autre comte je vis encore,
Resplendissant comme l'aurore,
Monsieur le comte de Gonor,
A trois laquais galonnés d'or.
De grandes dames n'avions guéres,
Que la dame de Lesdiguiéres;
Mais elle toute seule en vaut
Cent autres, ou bien peu s'en faut.
C'est une excellente personne,
Honnête, riche, belle et bonne.
Je ne voulois pas l'aller voir,
Car il n'est pas en mon pouvoir
De faire aucune révérence,
Et je n'avois pas l'assurance
D'aller voir sans rendre salut
Une dame qui tant valut.
Mais par sa bonté non vulgaire
Elle m'invita de le faire;
Tellement que l'on m'y porta,
Où fort bien elle me traita.
Cette femme est de belle taille,
Et ne marche point en canaille;
Car grand parasol elle avoit,
Porté d'un page qui suivoit:
Sans rien augmenter ni rabattre,
Pages avoit trois, laquais quatre.
Jugez par cet échantillon
Si son train n'est pas bel et bon.
Elle avoit sa fille amenée,
Des dons du ciel fort bien ornée,
Et qui fait espérer un jour
D'être l'ornement de la cour.
Dieu garde la mére et la fille,
Aux champs aussi-bien qu'à la ville;
Et dieu nous garde des méchans,
A la ville aussi-bien qu'aux champs,
Et de ces langues vipérines
Qui mordent plus fort que vermines.

Autre grand'dame à Bourbon vint,
Laquelle près d'un mois s'y tint
Pour de l'eau salutaire prendre,
Et l'ayant prise, pour la rendre ;
Car certes le péril est grand
A qui sans la rendre la prend.
Or cette belle et jeune dame
Etoit veuve, et jadis fut femme
D'un brave et vaillant maréchal,
Qui maintenant est bien ou mal :
Je veux vous le faire connoître.
En grande estime il souloit être,
Son fils Schomberg est aujourd'hui
En grande estime comme lui.
Mais parlons de sa belle-mére :
Un brave prince est son beau-frére ;
Et outre qu'elle aime bien fort
Madame Sainte-Hautefort,
C'est une dame de mérite,
Dont la beauté n'est pas petite ;
Courtoise elle est au dernier point ;
Maudit soit qui ne le croit point.
Elle avoit sa fille posthume,
Dieu la veuille garder de rhume,
Et de tout mal causant esmoi :
Amen, et pour elle et pour moi !
Elle avoit dans une grand'cage
Un perroquet de grand corsage :
De l'oublier j'aurois grand tort.
Cet oiseau qui me plut si fort,
Ce perroquet à jaune tête,
Chez moi ne passe point pour bête ;
Et j'ai connu qu'assurément
Il avoit du raisonnement,
Et étoit animal risible,
Ce que vous croirez impossible :
Car lorsque quelqu'un il mordoit,
Le traître à rire se prenoit.
Il chantoit d'une voix exquise
Deux ou trois de nos chants d'église ;
Témoignant toute l'action
D'un qui chante en dévotion.
Si les cartes il eût pu battre,
On pouvoit avec lui s'ébattre,

Car au piquet que bien savoit
Gagné quelqu'argent il avoit.
J'ai remarqué dans son visage
Je ne sais quoi d'un homme sage.
Enfin ce brave perroquet
D'un inépuisable caquet,
Est une fort bonne personne,
Et je crois qu'il a l'ame bonne;
Partant ici je l'ai compris
Sans crainte d'en être repris;
Tous ceux qui l'auront pu connoître
Confesseront qu'il devoit être,
Encore qu'il ne soit qu'oiseau,
Placé parmi nos buveurs d'eau.
Or çà, madame ma mémoire,
Dites-moi qui vis-je encor boire?
Ne vis-je pas de Viantais,
Qui ne va qu'entre deux laquais?
Malheureux que je suis, que n'ai-je
Ce médiocre privilége,
Que deux hommes me soutenant,
Je devinsse allant et venant!
Car je puis avoir plus d'un homme,
Et deux est de mon train la somme.
Je vis encore Jaquinot,
Plus sage que lui n'est pas sot;
Et une dame de Contade,
Qui n'étoit pas beaucoup malade;
Et puis monsieur de Louvigni,
A qui la lumiére a failli;
Les sieurs le Gendre et Grassetiére,
De Saint-Pont et la Blanchardiére;
Le Vendômoisin Rochambaut,
Qui rime à Bourbon-Larchambaut;
Le marquis de Bussi de Vaire:
(J'ai grand'peine à rimer en aire,
Mais mettant Vaire avant Bussi,
Je rimerai fort bien ainsi;)
Et un qui Despalais se nomme,
Honnête et brave gentilhomme;
Et la baronne de Gondras,
Veuve d'un jeune fier à bras;
Et puis certain marquis ou comte,
De qui l'on ne fait pas grand compte:

Dedans Bourbon chacun doutoit
Si comte à bon titre il étoit ;
Mais quant à moi j'ose bien dire
Qu'il n'étoit qu'un comte pour rire,
Car il est enfant de Paris,
De qui bien souvent je me ris.
Puis je vis Fransaiche et sa femme,
Brave monsieur, brave madame,
Lesquels m'emmenérent chez eux :
Je ne pouvois pas être mieux
Dans la province Bourbonnoise,
Car dans cette maison courtoise
Un mois durant je fus traité,
Comme si leur fils j'eusse été.
Certes si par la bonne chére
On peut soulager sa misére,
Je mangeois-là comme un vrai loup,
Et m'y remplissois jusqu'au cou.
Mais que je jeûne ou que je mange,
Mon pis en mieux point ne se change.
Mais n'ai-je pas assez chanté
Hommes et femmes sans santé ?
Assurément je cours fortune
Qu'un si long discours importune.
Madame Sainte-Hautefort,
Qu'on estime par-tout si fort.
Attendez un peu que j'y songe,
Pendant que mes ongles je ronge.
Oui, mon gosier, reposez-vous,
Trop chanter engendre la toux,
Songeons à faire la retraite,
Et que bientôt elle soit faite ;
Aussi-bien, tant malade suis,
Que plus écrire je ne puis.
Voilà donc ceux que j'ai vu boire,
Desquels je veux avoir mémoire.
Les autres à Bourbon venus
N'ont pas l'honneur d'être connus
De vous, dame que je révére
Autant que monseigneur mon pére.
Or moi qui vous écris ceci,
Dedans Bourbon j'étois aussi.
Mais je ne sais si je dois mettre
En grosse ou bien moyenne lettre.

Parmi tous ces beaux noms le mien :
Ferai-je mal, ferai-je bien ?
Je n'ai pas grand sujet de craindre
Qu'aucun de moi se puisse plaindre,
Car je n'ai rien dit que de bon.
Me mettrai-je donc ? pourquoi non ?
De pires noms il se rencontre.
C'est donc raison que je me montre :
Et puis, je rime à Montoron ;
Car mon nom se termine en ron :
Heureux d'avoir rime commune
Avec ce mignon de fortune.
Mais je me trouve en grand souci
De savoir si j'ai réussi ;
Car je sens bien que cet ouvrage
Plus court auroit plu davantage,
Et ne peut avoir la beauté
Qu'on trouve dans la nouveauté,
Comme l'avoit sa sœur aînée,
Laquelle naquit l'autre année,
Et laquelle vous plut si fort :
Mais tout n'a pas un même sort.
Je ne sais quoi me persuade,
Que tout ceci vous sera fade,
Et que ne trouvant rien de bon,
Quoiqu'il ait le nom de Bourbon,
En ce présent ouvrage nôtre,
Vous vous en ferez faire un autre ;
Ce qui me feroit un affront
Qui rougiroit mon petit front.
Et ainsi ma muse ou musette
Ne vous auroit pas satisfaite,
Et ainsi ma dolente main
Se seroit fatiguée en vain,
Et ainsi tâchant de vous plaire,
Je n'aurois fait que le contraire :
Car le tems perdre vous croyez,
Durant lequel dieu ne priez.
Il faut donc finir la légende,
Priant dieu qu'un chacun s'amende,
Et qu'il garde en bonne santé,
Premiérement sa majesté ;
Et la reine qu'on tient si bonne,
Qui de si beaux enfans nous donne ;

Et après messieurs ses enfans,
Monseigneur le duc d'Orléans;
Et puis après son éminence,
L'honneur du royaume de France,
Puis tous ceux que vous chérissez,
Vous qu'on ne peut chérir assez;
Vous noble pucelle très-sainte,
Qu'un chacun doit aimer sans feinte,
Et que j'aime, ou s'en faut bien peu,
Plus que je n'aime mon neveu,
Mon oncle, ma niéce et ma tante,
Choisissez lequel vous contente:
Pour moi d'être jamais content
Je n'espére pas, jusqu'à tant
Que dans la cour on vous revoie;
Et lors certes j'aurai grand'joie,
Et de tous mes membres tortus
Je ne me ressouviendrai plus.
Cependant, ô noble pucelle,
Conservez-moi quelque parcelle
Dedans votre beau souvenir:
Qu'au sien me veuille aussi tenir
Votre sœur que beaucoup j'honore;
Et monsieur votre frére encore.
Et moi chétif je vous promets
De devenir bon désormais,
Et que mon cœur à votre exemple,
Se fera dévot comme un temple;
Ou bien pour nommer autrement,
Et même plus dévotement,
De me rendre à l'exemple vôtre
Dévot comme une patenôtre,
Faisant tous les soirs examen,
Afin de me sauver: amen.

ADIEU AUX MARAIS ET A LA PLACE ROYALE.

ADIEU, beau quartier des marets :
C'est avecque mille regrets
Qu'une très-pressante besoigne
Pour quelque tems de vous m'éloigne.
Je vais au fauxbourg saint-Germain
Tremper mon très-sec parchemin
Dans un bain qu'on tient salutaire
A la douleur qui me fait braire,
Et jour et nuit depuis deux ans
Autant que font les maux de dents.
Cruels bourreaux de la mâchoire.
Adieu donc jusqu'après la foire,
Que vous me verrez revenir;
Car qui peut long-tems se tenir
Si loin de la place royale ?
C'est là que mainte ame loyale
Daigne venir dessous mon toit,
Où tout malheureux on me voit,
Quoique dans une bonne chaise,
Et jour et nuit mal à mon aise.
Adieu, beau quartier favori,
Des honnêtes gens tant chéri.
Adieu, l'église des minimes,
Où l'on commet autant de crimes
Contre dame religion,
Qu'en la Morisque région :
Je n'entends pas parler des péres,
Mais de ces langues de vipéres
Qui causent durant l'*oremus*.
On les verroit tous bien camus,
Si le bon pére qui les tance
Leur faisoit une remontrance
Avec le bâton de la croix,
S'il en assommoit deux ou trois
Un beau matin sans dire gare;
Puissé-je avoir la cochemare,

S'ils ne devenoient tous dévots,
Ou bien ne devenoient bigots.
Mais reprenons notre brisée.
Adieu, région courtisée
De tous messieurs les fainéans.
Les dames sont-elles céans,
Qui vont frappans de porte en porte,
Etendus à la chévre morte
Dans leurs carrosses de velours
Qui font tant de poussiére au cours.
Si la dame de Bassompierre
Les recevoit à coups de pierre,
Et qu'ailleurs on en fît autant,
Ils n'importuneroient pas tant.
Adieu, beau pays, où la botte
Se conserve long-tems sans crotte.
Adieu donc, beau roi de métail,
Juché dessus un piédestail :
Je crois, si je ne me fourvoie,
Que par le pont-neuf est ma voie;
Ne salûrez-vous point par nous
Le roi de bronze comme vous ?
Adieu, belle place, où n'habite
Que mainte personne d'élite;
Par exemple le Villequier,
Aussi vaillant qu'un branc d'acier;
Le marquis et l'abbé ses fréres,
Qui leur pareil ne trouvent guéres,
Et plût à dieu que le prélat
Eût déjà le cardinalat !
Et la princesse Guimenée,
Des dons du ciel si bien ornée;
Et le bon prince Guimené,
D'esprit si provisionné,
Que tout ce qu'il dit fait bien rire,
Et devroit avec soin s'écrire;
Puis, ce seigneur beau comme bon,
Colonel du Colintampon,
Chef du soldat porte-braguette,
Auquel il commande à baguette;
Item ce brave maréchal
Le pére de notre amiral,
Que grand esprit et grand courage
Rendent si vaillant et si sage;

Et la dame de Blérancourt,
De qui par-tout louange court :
Il n'en est pas à la douzaine
Comme elle de vertu romaine,
De qui le merveilleux esprit
Fait trouver tout autre petit.
De Rohan la bonne duchesse
Qui vaut autant qu'une princesse,
Et qui me fit dedans Bourbon
Autrefois un accueil si bon ;
Et puis sa fille tant aimée
De madame la renommée,
A qui depuis deux ans en-çà
On offrit l'illustre Bassa ;
Et la marquise de Piennes,
S'elle vouloit faire des siennes,
Elle le feroit aisément,
Car elle a de quoi largement,
Etant libérale, opulente,
Jeune, belle, saine et galante ;
Dieu garde dame de tel prix
De petite vérole, ou pis.
Item, dame de Bassompierre :
Par saint Paul, l'ami de saint Pierre,
Dont chétif je porte le nom,
Cette dame a très-grand renom.
Que ne ferois-je point pour elle
Si cette dame bonne et belle
Me vouloit donner à crédit
Tant soit peu de son bel esprit ?
Item, de Maugiron la dame,
D'un digne mari, digne femme ;
Et sa mère dame Choisi,
A l'esprit vert, au corps moisi :
J'ai grand deuil qu'elle soit si proche
D'aller au son de mainte cloche
Coucher auprès de son curé ;
Mais elle n'a pas mal duré.
Il fera fort bon la survivre ;
C'est pourquoi gardez de la suivre,
Brave dame de Maugiron.
De soufflets plus d'un quarteron,
Et coups de poing mêlés ensemble,
Je mériterois, ce me semble,

Si j'oubliois par grand péché,
Dont je serois long-tems fâché,
La nompareille Bois-Dauphine,
Entre dames perle très-fine;
Mais un chacun la connoît bien,
C'est pourquoi je n'en dirai rien.
Or adieu, place très-illustre,
D'une illustre ville le lustre;
Or adieu pour un peu de tems,
Tous les illustres habitans
De cet incomparable cloître,
Que je n'ai le bien de connoître,
Et qui ne me connoissez pas.
Je veux aller, non de mon pas,
Car des pieds j'ai perdu l'usage,
Me baigner en un tripotage;
Car tripotage appeller puis
Le bain auquel destiné suis,
Puisqu'il est composé de tripes,
Que je chérirai plus que nipes,
Fussent-elles d'argent doré,
Si mon corps en est restauré.
Or çà je suis hors de la place,
Quels adieux faut-il que je fasse?
Adieu, Courcy, major Aubry,
Vis-à-vis du grand roi Henry,
Dites à votre jeune frére
Que je ne le verrai plus guére;
Car on me doit porter demain
Au bout du fauxbourg saint-Germain;
Et qu'il dise à monsieur mon oncle,
Que dieu le préserve du froncle;
Il verra bien que ce souhait
Seulement pour la rime est fait.
Adieu, bien que ne soyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,
Charmant esprit, belle Ninon;
La maîtresse d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable,
Etoit sans voix, étoit sans lut,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De si furieuse maniére,
Que, ma foi, ne s'en fallut guére

Que tout leur camp n'en fût gâté
Par messire Hector irrité :
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en blesser pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.
Adieu, comtesse de Belin,
Dieu vous doint mari peu malin,
Puisque vous êtes peu maline;
Si celui-là qu'il vous destine
N'est honnête homme au dernier point,
Il ne vous méritera point.
Adieu, la comtesse Ludoise,
Dame généreuse et courtoise;
Que j'aime d'inclination
Autant que d'obligation.
Adieu, la comtesse de Suze;
A quoi donc si long-tems s'amuse
Monsieur le comte votre époux,
D'être si long-tems loin de vous?
Adieu, certaine dame inique,
A laquelle je fais la nique.
Adieu, marquise de Grimault,
Belle dame au courage haut,
Belle dame aux amans trop fiére
Par votre œillade meurtriére :
Prêtez-moi de votre embonpoint,
A moi chétif qui n'en ai point;
J'en serai mieux, et vous pas pire.
Mais, hélas! en vain je desire
Qu'à mon pauvre corps décharné
Meilleur visage soit donné.
Item, adieu, maison prochaine,
Où par bien plus d'une semaine
Vous m'avez si bien gouverné,
Monsieur et dame de Gourné.
Item, adieu, belle de Lorme,
Chez qui l'on voit grande chiorme
De beaux amans tous parfumés,
De qui les soupirs enflammés
Ont tout noirci la cheminée,
Vraiment chaude est leur haleinée :

Si puante elle étoit autant,
Votre nez n'en seroit content.
Adieu toute sa maisonnée,
En beauté si bien façonnée.
Adieu, doux ami Sarrazin :
Moins savoureux est un raisin
En la saison de la vendange
A moi qui volontiers en mange,
Que n'est ta conversation
Très-digne d'admiration.
Item, adieu, la Ménardiére,
Si savant en toute matiére;
L'inimitable Mondori,
Lequel rime au grand Scudéri.
Enfin tous ceux et toutes celles
Tant jouvenceaux que jouvencelles,
Qui m'aimez et que j'aime aussi;
Adieu vous dis, le cœur transi.
Je m'en vais pour certaine affaire
Qui me sera bien dure à faire,
Puisque je ne vous verrai plus,
Dont mes gros yeux bleus ont grand flux
De larmes pleines d'amertume;
Mais d'une si triste coutume,
Et de tout exercice amer
Je dois me désaccoutumer,
Et ne songer jamais qu'à rire,
Sans offenser dieu par médire.

A MESSIEURS MES CHERS AMIS

MENAGE ET SARRAZIN,

OU

SARRAZIN ET MENAGE.

MESSIEURS MES CHERS AMIS,

C'EST faire d'une pierre deux coups, que de dédier en même tems un seul livre à deux personnes. Je ne sais si j'ai droit de me servir d'un tel proverbe, moi qui suis estropié des pieds et des mains; et si ce n'est point introduire une nouveauté dans la dédicatoire. Mais je ne me pique pas d'écrire correctement, et je fais fort bien de m'épargner une Epître liminaire, n'en ayant déjà que trop fait, et en ayant beaucoup à faire, si j'ai la constance d'achever l'Enéide burlesque. Le livre que je vous dédie, contient environ mille vers. Chacun de vous en aura cinq cent pour sa part. Vous en méritez sans doute davantage. Aussi avois-je dessein d'y ajouter un petit Roman que j'ai commencé il y a quelque tems, qui promettoit quelque chose; mais par malheur, ou par ma faute, je n'ai pu empêcher mon héros d'être condamné à être pendu dans Pontoise; et cette penderie-là est si vraisemblable, que je ne crois pas la pouvoir changer en aucune autre aventure, sans donner une mauvaise suite à mon Roman, et faire une faute de jugement.

Foin !

Foin ! au lieu de m'étendre sur vos louanges, comme c'est la coutume, je me suis si fort éloigné de mon sujet, que je ne sais si j'y pourrai retourner. Mais pas trop foin pourtant ; il vaut mieux tard que jamais, et je puis faire mon Epître tant longue que je voudrai. Tenez-vous donc bien, je m'en vais vous louer le plus fort que je pourrai. Mais par où commencerai-je ? ou par où ne commencerai-je point ? Certes,

Comme en cueillant une guirlande,
On est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande,

je ne fus jamais si empêché de ma vie. Vous êtes les deux plus beaux esprits de la robe et du manteau court. Vous possédez les langues étrangéres aussi-bien que les possédés. Vous savez toutes les finesses de la nôtre. Vous êtes inimitable en prose et en vers, et les plus clairvoyans de tous les critiques. L'un de vous deux sait danser, chanter et jouer des instrumens ;

Sans parler de la lyre,
Cela s'en va s'en dire.

Pour tirer de l'arc, sauter et lutter, je n'en sais rien ; mais je ne voudrois pas jurer qu'il n'y sût quelque chose. Dans les conversations il n'y a que pour vous ; on vous montre au doigt dans les rues. Vous êtes bons, beaux, gracieux, joviaux, courtois, libéraux, et même vaillans et amoureux, si vous aviez à l'être, quoique vos professions vous dispensent du premier ; et pour le second, je ne doute point

Que vous ne sachiez bien ce que c'est que l'amour,
Et que dans vos jeunes années,
Ce dieu qui se plaît fort chez les ames bien nées,
N'ait fait chez vous quelque séjour.

Enfin vous êtes de véritables vertueux, et tels que, quand quelqu'un veut faire l'entendu, il dit : Je viens de chez MENAGE ; *je m'en vais voir* SARRAZIN ; MENAGE *et* SARRAZIN *viennent de me quitter. Et moi-même qui vous parle, quand quelqu'un de vous, ou tous deux ensemble, m'êtes venus voir, je ne puis m'empêcher de le dire à tout le monde, et bien souvent deux ou trois fois à une même personne, en quoi je reconnois qu'il y a de la vanité en mon fait. Mais ne vous fais-je point rougir ? Car vous êtes modestes aussi, et de ces visages qui rougissent aisément, et que j'aime si fort. Là, là, remettez-vous, je m'en vais vous laisser en paix, quoique*

En si beau sujet de parler,
Le mérite qu'on veut celer
Souffre une injuste violence.

Au premier livre que je vous dédierai (car si je vis, je suis homme à vous en dédier encore) j'espére que vous reconnoîtrez que mon style se sera fortifié par la lecture de quelques épistoliers modernes, que je ne nomme point de peur de noise. Je vous donne le bon soir ; et suis de toute mon ame,

MESSIEURS MES CHERS AMIS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, SCARRON.

RELATION VÉRITABLE

De tout ce qui s'est passé en l'autre monde, au combat des Parques et des Poëtes, sur la mort de VOITURE.

PARQUES, vous avez fait des vôtres !
Celui qui valoit tous les autres,
Que j'avois moi-même élevé,
Vous me l'avez donc enlevé,
Vieilles gaupes, vieilles barbares,
Qui n'en voulez qu'aux hommes rares,
Et qui mettez dans l'univers
La stérilité des bons vers,
Vous avez fait mourir Voiture,
Cette adorable créature,
Voiture qui fut si parfait !
Et vous pensez avoir bien fait ?
Et vous avez fait pis que pendre ;
Et les muses vous devroient prendre,
Et venger dessus vous le tort
Que leur fait une telle mort,
Vous avez fait mourir Voiture,
Cette adorable créature,
Voiture qui me fut si cher !
L'avez-vous fait pour me fâcher ?
Vous ne me voulez pas répondre,
Vieilles que dieu veuille confondre !
Et vous souriez entre vous ?
Hà, vraiment à force de coups,
Et ce seront coups d'étriviéres,
Je vous apprendrai, filandiéres,
Que je ne sais pas mieux harper,
Que sur vieilles sans dents frapper.
Apollon ayant dit ces choses
Très-dignes des métamorphoses,
Il fit signe au cher Catullus,
Au bon Horace, à Tibullus,
A Marot son valet de chambre;
Puis leur mit à chacun un membre,
Ou nerf de bœuf entre les mains,
Et leur dit : sans être inhumains,

Vous pouvez sur ces malfaisantes
Exercer vos dextres savantes,
Non pas en leur faisant rondeau,
Mais en déchiquetant leur peau.
Çà donc, sous leurs cottes troussées,
Que ces vieilles soient bien fessées,
Et dessus le ventre et par-tout;
Enfin, qu'on me les pousse à bout.
Les braves auteurs s'avancérent,
Mais les parques les repoussérent;
Lachésis d'un coup de fuseau
Marqua Marot sur le museau;
Atropos d'un coup de sa mulle
Donna grand soufflet à Catulle;
Cloton d'un fouet à filer
Fit bien Tibulle détaler;
Horace qui craignoit la touche,
Ne les attaqua que de bouche,
Et leur dit tout ce qu'il y a
Dans l'ode de Canidia.
Les parques de ciseaux armées,
De ce bon succès animées,
Se ruérent sur Apollon,
Et Cloton de son violon
Lui fit comme une bourguinotte.
Le bon dieu lui troussa la cotte,
Et dessus ses fesses plaqua
Un grand coup qui bien fort claqua.
Les auteurs s'en mirent à rire,
Et Clément Marot osa dire,
Vieille houhou, vieille haha,
Votre chien de fessier en a:
Et la parque dont la furie
Augmenta par la raillerie,
Enfonça je ne sais comment
Sa quenouille en son fondement.
Il gagna l'huis faisant des esses,
Une quenouille entre les fesses,
Tel qu'un hanneton quand au cu
Lui pendille un brin de fétu.
Maître Apollon par sa retraite
Crut sa partie être mal faite.
Sans manchettes et sans rabat
Catulle étoit hors de combat.

Horace non plus que Tibulle,
Résistance ne faisoient nulle.
Il alloit donc quitter tout-là,
Quand pour son grand bonheur, voilà
Marot déquenouillé qui rentre,
Qui lui remit le cœur au ventre.
Avec lui venoient Saint-Gelais,
François Villon et Rabelais,
Plus laid que l'amant de Siringue,
Qui tenoit en main la seringue,
Dont il donnoit des lavemens
A son maître évêque du Mans:
Cette seringue étoit remplie
D'eau forte, noire comme suie.
Les fileuses il seringua,
Apollon les siens harangua;
Mais les parques d'eux tous chargées,
Au-lieu d'être découragées,
Firent face de tous côtés,
Leurs culs face à face ajustés:
Mais enfin leur manquoient les forces,
Pour jouer de ciseaux ou forces,
Et le foible cédoit au fort;
Quand le destin ou bien le sort,
Qui les poëtes n'aime guére,
Les vint attaquer par derriére.
Le dieu qui ne s'en doutoit pas,
En recula deux ou trois pas;
Les parques reprirent courage,
Et de combattre firent rage.
Ce destin est un maître-dieu
Que l'on respecte en plus d'un lieu;
Il n'est pas content des poëtes,
Parce que dans leurs chansonnettes
Ils se plaignent fort du destin,
Qu'ils appellent souvent lutin;
Comme aussi de la destinée,
Qu'ils disent contr'eux acharnée;
Pour cela ce destin ou sort
Les tient pauvres jusqu'à la mort,
Et n'a pour eux qu'un cœur de roche;
Outre qu'il est parent bien proche
Des parques, comme l'ont conté
Gens qui savent la parenté.

Les choses étoient en ces termes.
Les deux partis constans et fermes
A donner comme à recevoir,
N'étoient pas mal-plaisans à voir.
Les parques fort bien combattirent,
Et jamais parques mieux ne firent;
Apollon très-bien combattit,
Et jamais ce dieu mieux ne fit.
Des auteurs, je n'ose rien dire;
Les uns, sauf respect de la lyre,
Firent très-mal, autres très-bien,
Les autres un peu plus que rien;
Cela veut dire quelque chose:
Quand de ce différend la cause,
Voiture, cet aimable esprit,
Je ne sais pas comment apprit,
Que pour lui parques et poëtes
S'entr'ensanglantoient leurs mains nettes.
Comme il eut toujours l'esprit doux,
Exempt de tout mortel courroux,
Il ne put apprendre sans larmes
Qu'il fût cause de ce fait d'armes.
Il courut donc à Jupiter
Dire qu'il eût à se hâter;
Autrement que la parquerie
Et toute la poéterie,
S'en alloient par des coups fourrés
Devenir corps défigurés.
Ce dieu ne prit pas son tonnerre,
N'allant pas pour faire la guerre,
Ni pour mortel foudrifier;
Il crut que pour pacifier
Autant parques comme poëtes,
Un fouet garni de sonnettes
Etoit un bâton suffisant.
En cet équipage plaisant
Il alla donc vers la mêlée,
Qui s'étoit bien renouvellée.
Force gens avoient pris parti,
Et le ciel étoit mi-parti.
Les gorgones et les furies,
Qui sont dans les œuvres fleuries
Des poëtes vieux et nouveaux
Peintes à crins de serpenteaux,

S'étoient aux muses opposées ;
Lesquelles bien scandalisées
De voir trop tôt dans le tombeau
Homme dont l'esprit fut si beau,
Etoient en ce combat venues,
Ainsi qu'amazones vêtues,
Pour secourir leur gouverneur,
En muses de bien et d'honneur.
Outre les armes défensives,
Elles en avoient d'offensives ;
L'une avoit un bon halecret,
Et l'autre un joli cabasset ;
L'une un thyrse, et l'autre une pique ;
(Toutes ces armes à l'antique)
De plus chacune un arc turquois,
Et des fléches plein un carquois :
Enfin ces filles renommées
Vinrent là jusqu'aux dents armées.
Vous m'allez dire assurément,
Où prendre tout cet armement ?
Puisqu'il faut que je vous le die,
C'est pour jouer la comédie,
Quand il est fête au firmament ;
Et pour cela soigneusement
Tous ces bâtons elles conservent,
Qui d'autre chose ne leur servent :
Mais pour rien moins que pour cela
Elles les prirent ce jour-là.
Jupiter fit mauvaise mine,
Voyant cette guerre intestine,
Et je gagerois bien qu'il fit
Grand'peur à quiconque le vit.
Du fouet garni de sonnettes,
Sur les parques, sur les poëtes,
Sur les muses, sur le destin,
Sur les dames au vilain crin,
Ce sont les horribles Gorgones,
Et les Euménides félones,
Excepté sur maître Apollon,
Qu'il nomma pourtant violon,
Il fit une rude décharge,
Qui lui fit faire bientôt large :
De respect, ou de peur des coups,
Chacun devant lui fila doux.

Puis il voulut savoir la chose,
Et qui du mal étoit la cause.
Apollon pour préoccuper,
Sire, on ne devoit pas couper;
Dit-il, la trame de Voiture,
Si rare en versificature,
Et qui n'étoit pas si cassé,
Qu'on ne s'en fût fort bien passé.
Mêlez-vous de votre parnasse,
Et que chacun son métier fasse,
Dit Cloton : nous avons coupé
Le fil d'un homme bien hupé,
Pour venir quereller les parques,
Qui coupent bien ceux des monarques!
Hà, vraiment, messire Apollon,
Vous êtes un bon violon!
Et vous et vos pédantes muses,
En vertu de vos cornemuses,
Et de votre art de bien jaser,
Pensez-vous immortaliser,
Et faire éternellement vivre
Un homme aussi-bien que son livre?
Vous y perdrez votre latin:
Par notre maître le destin
Les trames nous sont mesurées;
Si-tôt qu'elles sont expirées,
Avec un beau coup de ciseau,
Crac, le voilà dans le tombeau,
Quel qu'il soit, fût-il à Voiture
Comparable en bonne écriture.
Ainsi parla dame Cloton.
Apollon pour prendre son ton,
Et pour ne pas haranguer rude,
Fit entre ses dents un prélude;
Puis après s'étant avancé,
Le visage un peu courroucé,
Comme il pensoit ouvrir la bouche,
Le grand Jupin d'un œil farouche
Le regarda si fiérement,
Que le pauvret facilement
Oublia ce qu'il vouloit dire.
Tout le monde s'en prit à rire,
Et sur-tout les faiseurs de vers;
Mais autre regard de travers,

A toute la troupe rieuse
Fit prendre mine sérieuse.
Puis rigide comme un Caton,
Et branlant le maître-bâton,
(Ce bâton garni de sonnettes,
Que les parques et les poëtes
Regardérent avec respect)
Fit sortir de son divin bec
Telles ou semblables paroles :
Jamais les entreprises foles
N'apportent aux entrepreneurs
Que des affronts et deshonneurs.
Si ce que je dis quelqu'un touche,
Que qui se sent morveux, se mouche,
Et ne fasse plus le méchant ;
Il n'en seroit pas bon marchand.
Qui sait mieux que moi, que Voiture
Fut une aimable créature ?
Il est mort, il étoit mortel,
Comme en terre chacun est tel.
On me dira, c'est grand dommage.
C'est peut-être son avantage ;
Peut-être mourant plus cassé,
Ne fût-il pas mort bien sensé.
J'ai vu tel bel-esprit en herbe,
Pour être trop tard mis en gerbe,
Perdre son bel-esprit tout net,
Témoin le petit Francinet.
Certes Voiture fut un homme
Digne de Paris et de Rome ;
Ce fut un esprit excellent
Qui n'a rien fait que de galant,
Et je ferai que ses ouvrages
Seront fameux dans tous les âges.
Un certain homme qui n'est pas
De ces malheureux esprits bas
Qui ne sont jamais que copies,
Comme sont sansonnets et pies,
Oiseaux d'un naturel voleur,
Et qui ne chantent rien du leur :
Cet homme donc rare et célébre
A fait une pompe funébre,
Laquelle, s'il la met au jour,
Ravira la ville et la cour.

Autrefois pour railler Voiture,
On a dit, adieu la voiture,
Comme on dit, le grand pan est mort,
Quand un trépas importe fort.
Je veux abolir la voiture;
Qu'on dise au lieu de Pan, Voiture:
Quiconque ne le fera pas,
Sera puni d'un prompt trépas.
Certes le renom de Voiture,
Cette adorable créature,
Autant que le monde vivra,
Ou Jupiter ne le pourra.
Çà donc pour commencer la chose,
Que chacun, non à bouche close,
Mais crie ainsi que moi bien fort,
Voiture est mort, Voiture est mort.
Les dieux, parques, muses, poëtes
N'eurent pas les bouches muetes;
Chacun cria et recria,
Et plus d'un d'eux s'en enroua.
Voiture seul par modestie
Ne tint pas aussi sa partie;
Quoique surpris de tant d'honneur,
Tandis que dura la clameur,
Il eut, comme un homme bien sage,
Rouge pudeur sur le visage,
Et cria les yeux abaissez,
Monsieur Jupiter, c'est assez.
Voilà comme finit la guerre.
Puis après le lance-tonnerre
Fit les deux partis embrasser,
Envoya les blessés panser,
Fit rendre les fuseaux aux parques,
Et les auteurs portant leurs marques
Suivirent leur maître Apollon;
Bien fâché de son violon,
Et de ce que son entreprise
N'avoit pas été si bien prise
Qu'il se l'étoit imaginé:
Mais comme bien moriginé,
Il ne remua pas l'affaire,
Voyant qu'il n'y pouvoit rien faire;
Et j'ai su depuis peu de tems
Qu'ils ont depuis vécu contens;

Et que le bienheureux Voiture
Est au ciel en bonne posture,
Et bien mieux qu'il n'étoit ici.
Dieu veuille que j'y sois aussi.

REQUÊTES ET PLACETS DE SCARRON.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

REQUÊTE.

TRÈS-humblement vous présente requête
Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en fête,
Car de fortune il est trop mal-mené :
Fils malheureux d'un pere infortuné,
Paul, fils de Paul, à qui le nom d'apôtre
Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre ;
Car le bonhomme avec son hocqueton,
Se voit réduit à besace et bâton.
Oh ! grand prélat, des hommes le plus sage,
Etonnement et gloire de notre âge,
Je ne dirai, car ce n'est pas assez,
Prélat, passant tous les prélats passez :
Car et passés et présens tous ensemble
Vous surpassez de beaucoup, ce me semble.
Mais je dirai, CARDINAL généreux,
Par qui la France est un état heureux,
De l'éternel la bonté souveraine
De tels que vous ne fait à la douzaine.
Comme en vous seul libéral il a mis
Tout ce qu'il donne à ses plus chers amis,
Las en moi seul rigoureux il assemble
Tous les malheurs qu'on peut avoir ensemble,
En permettant qu'il me soit avenu
Mal dangereux, puisqu'il est si connu ;

Et chose autant dangereuse tenue,
Bien qu'elle soit mieux que mon mal connue,
C'est pauvreté, qui perd tous les esprits,
Et tous les corps quand par elle ils sont pris.
Elle me prit lorsque mon pauvre pére,
Qui de vous seul tout son salut espére,
Prit certain mal qu'on prend au parlement,
Et qu'on ne prend ailleurs aucunement.
Ce mal nommé le zéle des enquêtes
Fait aujourd'hui grand mal à bien des têtes:
Et croit celui qui s'en trouve entaché,
Que trop parler ne fut jamais péché,
Et n'est rien tel que monter en tribune
Pour discourir de la chose commune.
Depuis ce tems mon pére, ce dit-on,
Crut qu'il falloit faire un peu le Caton.
Quatre ou cinq fois maudit soit sa harangue
Que langue fit, et dont punie est langue;
Car je crois bien que depuis ce tems-là,
Fort peu de quoi mettre sur langue il a;
Et moi qui suis fils aîné de mon pére,
Par préciput j'ai part en sa misére.
Oh! Barillon, Salo l'aîné, Bitaux,
Votre parler nous cause de grands maux;
S'eussiez été toujours harpocratiques,
Pas ne seroient les deux Pauls faméliques,
Ni Paul majeur ne seroit comme vous
Loin de Paris contraint de planter choux,
Ni Paul mineur malheureux cul de jatte,
D'importuner le grand porte-écarlate.
Oh! grand Armand, plus grand que n'est le bruit
Qui de vos faits est le plus noble fruit,
Si vous avez fait quitter la campagne
Au roi tanné qui commande en Espagne,
Mon pére, hélas! qui vous crie merci,
La quittera si vous voulez aussi,
Et reviendra sans mulet ni bagage,
Un seul saint Paul faisant son équipage,
Droit à Paris boire à votre santé,
Car vous l'aurez certes bien mérité.
Quant est de moi qui n'ai plus que la langue,
Je voudrois bien vous faire ma harangue;
Mais je ne puis marcher ni peu, ni prou,
Ne remuant ni pieds, ni mains, ni cou.

CE, monseigneur, considéré, vous plaise,
Vous par qui seul je puis être à mon aise,
Avoir égard que l'apôtre Scarron,
Bien que son nom rime au grand Montoron,
N'est pourtant pas riche à la Montoronne,
Ains un vieillard que misére environne,
Et que misére enfin accablera;
Mais si dieu plaît, votre éminence aura
Compassion d'un vieillard misérable,
Qui fut plutôt malheureux que coupable.
Permettez donc que ses membres vieillis
Soient vus encor dessus les fleurs-de-lis,
Vous lui rendrez certes un bon office;
Et si vouliez que j'eusse un bénéfice,
Ceci soit dit seulement en passant,
Je n'en serois certes méconnoissant;
Car être ingrat ne fut jamais le crime
De moi qui suis pauvre en tout hors qu'en rime,
C'est, en françois, à dire qui n'ai rien.
Donnez-m'en donc, ce faisant ferez bien.
FAIT à Paris, ce dernier jour d'octobre,
Par moi Scarron qui malgré moi suis sobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la ville de Sedan (1).

REQUÊTE AU ROI.

GRAND Monarque chez qui mesdames les vertus
Ont choisi leur demeure,
Je suis un cul de jatte à qui membres tortus
Font grand mal à toute heure.
Je suis depuis quatre ans atteint d'un mal hideux
Qui tâche de m'abattre;
J'en pleure comme un veau, bien souvent comme deux,
Quelquefois comme quatre.
Pressé de mon malheur, je voulus présenter
Au cardinal requête;
Je fis donc quelques vers à force de grater
Mon oreille et ma tête:

(1) 1642.

Ce grand homme d'état ma requête écouta,
Et la trouva jolie :
Mais là-dessus survint la mort qui l'emporta,
Et ne m'emporta mie.
Dieu veut que de ma vie en souffrant mille morts
Je fournisse la course:
Au moins s'il permettoit qu'ayant du mal au corps,
J'eusse du bien en bourse ;
Si j'avois plus de bien, mon sort assurément
Seroit plus supportable :
Mais, hélas ! je n'ai rien que le mal seulement
Qui me rend misérable.
J'ai bien mon pére encor, mais qui n'a rien aussi,
Puisqu'il n'a plus sa charge :
Et qui las d'être là, voudroit bien être ici,
Quoique là plus au large.
Car, Sire, il est aux champs assez mal cantonné
Aux environs de Loche,
Où l'on m'a dit souvent qu'il étoit étonné
Comme un fondeur de cloche.
De toutes vos vertus si votre majesté
M'en vouloit donner une,
Celle que je requiers, Sire, c'est charité,
Qui vous est si commune.
Elle croîtroit en vous en s'étendant sur moi,
Car telle est sa nature :
Faites-en donc l'épreuve, ô magnanime Roi,
Sur votre créature,
Rendant le pére au fils, et au pére cassé
Sa dignité cassée.
Nous bannirons bientôt notre malheur passé
Loin de notre pensée,
Priant pour le salut d'un Roi si généreux
Le grand dieu des armées,
Qu'on sait n'avoir jamais aux cris des malheureux
Les oreilles fermées.

A MONSEIGNEUR LE PRÉSIDENT DE BELLIEVRE.

REQUÊTE.

GRAND président de BELLIÉVRE,
Un procès pire que la fiévre
Me tourmente depuis six ans.
Deux beaux-fréres sympathisans
A plaider avec injustice,
Ont choisi par grand artifice
Quatre procureurs et non plus,
Grands faiseurs d'écrits superflus:
Et qui pour brouiller une affaire
Savent mille chicanes faire;
Et pour allonger un procès
Dont ils redoutent le succès,
Le retirent l'un après l'autre.
Ils en ont fait ainsi du nôtre:
Tantôt le va prendre un Targas,
Qui de six mois ne le rend pas.
Tantôt un Jolly le demande,
L'an passe devant qu'il le rende.
Après eux le prend un Bruslé,
Que mes beaux-fréres ont collé
Comme une apostille à l'affaire;
Car c'est une chose bien claire
Que Jean Pasquier intervenant
N'est qu'un fantôme chicanant.
Et puis vient pour l'arriére-garde
Maître Jurandon qui le garde
Lui seul plus que les autres trois,
Et non pas pour un ou deux mois,
Mais, hélas! pour plus d'une année.
Si bien que par cette menée,
Par cette fraude et méchant art,
Mes deux beaux-fréres gras à lard,
Ou du-moins qui le devroient être;
Car ils ont bien de quoi repaître,
Puisqu'ils tiennent, outre leur bien,
Celui de mes sœurs et le mien;

Ces deux messieurs de qui je parle,
Dont l'un, ce me semble, a nom Charle,
Se vantent par-tout hautement,
A la barbe du parlement,
D'éterniser si bien l'affaire,
Que quoi que nous y puissions faire,
Ils jouiront malgré les dents
Des conseillers et présidens.
Qu'en dites-vous, juge équitable ?
Souffrirez-vous qu'un misérable,
Et mes sœurs qui le sont aussi,
Plaident toute leur vie ainsi ?
Votre nom fameux dans la France
Me remplit d'autant d'espérance,
Qu'ajoute d'immortel renom
Votre mérite à votre nom.
Certes, le grand nom de BELLIÉVRE
Est pour leur bien donner la fiévre :
Ils pensent déjà voir l'arrêt,
Puisque notre procès est prêt,
Qui doit leur faire rendre gorge.
Quoi que leur esprit rusé forge,
Un président fait comme vous,
Et des sages juges, qui tous
Reconnoîtront leur artifice,
Nous vont rendre bonne justice.
Dieu sait comme ils seront marris
De mes deux sœurs les deux maris !
Que sœur Claude et sœur Madelaine
Vont avoir pour moi de la haine !
Que Nicolas, frére mineur,
Qui dans un mois sera majeur,
A ce que dit son baptistaire,
Quoiqu'il soit assez débonnaire,
Contre nous trois éclatera !
Peut-être que le juge aura
Quelque peu de part au murmure,
Et peut-être aussi quelqu'injure ;
Mais ils seront bien imprudens,
C'est les sauver malgré leurs dents.
Certes, outre ma bonne cause,
On m'a laissé fort peu de chose ;
Mes sœurs n'ont pas plus hérité,
Sinon un peu plus de santé.

Grand

Grand BELLIEVRE, juge équitable,
Il n'est rien de plus véritable
Que je compte six ans entiers,
Depuis que mes cohéritiers,
Par leur chicane très-inique,
A la justice font la nique.
Les drôles sont sur leurs paillers,
Tandis qu'après les conseillers
Mes sœurs amassent forces crottes;
Elles ont beau trousser leurs cottes,
On ne peut nullement trotter
Dans le palais sans se crotter.
CE CONSIDÉRÉ, qu'il vous plaise,
De leur procédure mauvaise,
Arrêter promptement le cours.
Voyez le péril que je cours;
Mon procureur seul contre quatre,
A trop d'ennemis à combattre.
Contre des diables en procès
Je craindrois un mauvais succès;
Mais je connois votre justice:
Devant vous jamais l'artifice
Aucun bon droit n'a ruiné.
Qu'il soit donc par vous ordonné
Qu'un seul procureur pour les autres
Ait droit d'avoir les piéces nôtres;
Qu'ayant son soul paperassé,
Et le terme permis passé,
Ledit procureur le rapporte,
Ou que le grand diable l'emporte:
Et ce faisant vous ferez bien.
Fait par moi chétif, qui n'ai rien
Que l'espérance que me donne
L'équité de votre personne,
Laquelle doit monter un jour
Au premier siége de la cour,
Ou bien où monta son grand-pére;
Je le souhaite, et je l'espére.

À LA REINE-MERE.

Il demande à être son malade en titre d'office.

A la plus pleine de vertu
Que jamais le royaume ait eu,
La meilleure reine du monde,
En qui toute sagesse abonde,
Un petit poëte suranné
Souffrant toujours comme un damné,
Et qui bien souvent la dent grince,
Car bien souvent douleur le pince,
Ose aujourd'hui bien humblement,
En forme de remercîment,
Offrir petits vers ridicules.
Plaise à dieu qu'ils soient sans macules,
Puisque l'auteur les façonna
Pour dame qui macule n'a !
Ça, venez donc à moi, ma muse,
Venez, ma petite camuse,
Dont le nez n'est pas aquilin;
Venez à pas de Trivelin,
Avec brodequins à sonnettes
Et vos meilleures castagnettes:
Mais venez donc en peu de tems,
Car j'enrage lorsque j'attends,
Et l'honneur d'exercer ma veine
Pour cette incomparable reine,
Me rend le courage aussi fier
Que si j'étois un financier.
Honteuse, vous n'osez peut-être
Devant telle reine paroître.
Demeurez donc en votre mont,
Où toutes vos autres sœurs sont
Réduites à filer quenouilles,
Et ne vivre que de grenouilles,
Et de salade de cresson,
Tant jours de chair que de poisson,
Que sur les bords de l'Hipocréne
La très-honorable fontaine,

Vous trouvez pour vous substanter,
Et la malle faim éviter ;
Depuis que la grande éminence,
Qui tant eut et laissa finance,
Est en Sorbonne, où s'il ne dort,
Il pourra s'ennuyer bien fort.
Mais chaque mal a son reméde,
Et j'espére que sans vôtre aide,
Celle même pour qui j'écris
Peut toute seule à mes esprits
Communiquer tant de lumiére,
Que dessus si riche matiére
Je ferai des vers à foison.
Et vraiment c'est bien la raison,
Car cette reine sans seconde,
Qui fait du bien à tant de monde,
Et qui veut bien m'en faire aussi,
Entend que mon corps raccourci,
De tous les corps le moins mobile,
Ne soit plus corps d'homme de ville,
Mais qu'il soit corps d'homme de cour ;
Graces à la dame d'atour,
Qui sans en être conjurée,
M'a cette grace procurée.
Mais peu de tems j'en jouirai,
Car, hélas ! bientôt je mourrai.
Je vois la mort qui me muguette,
Et qui pour me ravir me guette.
Ou bientôt son grand dard rouillé
Dedans mon sang sera mouillé.
Mais cette camarde est bien folle,
Il ne faut qu'une croquignolle,
Coup d'épingle ou de camion ;
Enfin la moindre lésion,
Sans faire jouer la rapiére,
Peut me loger dans une biére,
Comme elle fit ce maître-Jean
Plus renommé que le grand Pan,
Et qui nonobstant ma requête
Encore bien qu'il lui fit fête,
Laissa finir ses tristes jours
A mon pére entre Amboise et Tours.
Mais tant parler de funéraille
N'est pas un langage qui vaille,

Même en cet agréable tems
Que tous les peuples sont contens
De vous voir, ô l'honneur des reines,
Régir de cet état les rênes,
Et régner sur les volontés
Par vos ineffables bontés.
O que quiconque en dieu se fonde,
Fait bientôt voir à tout le monde
Que sans lui l'homme ne peut rien;
Et que je me confirme bien
Par l'état heureux où vous êtes,
Et par tous les biens que vous faites,
Que tôt ou tard la piété
Trouve son loyer mérité!
Quant à ce qui touche moi-même,
Sachez que la bonté suprême
Vous guerdonnera largement,
Pour m'avoir donné logement.
Car en ma petite personne,
O reine aussi belle que bonne,
Vous fonderez en la logeant,
Un hôpital pour peu d'argent;
Car je pense avoir, ce me semble,
Tout ce que peut avoir ensemble,
De grands maux, curables ou non,
Un hôpital de grand renom.
Par exemple, paralysie,
J'en ai, mais de la mieux choisie;
De fiévre, toujours quelqu'accès;
De rhume, toujours par excès;
Des yeux je ne vois quasi goutte;
Aux jointures j'ai toujours goutte;
Aux nerfs souvent contorsion,
Et par-tout ailleurs fluxion.
Il est vrai, je n'ai point d'ulcéres,
Mais je ne m'en tourmente guéres;
Un jour peut-être j'en aurai,
Et bien plus que je ne voudrai.
Tous ces maux font qu'aujourd'hui j'ose
Vous importuner d'une chose;
Ce n'est pas d'une donaison,
Mais d'avoir en votre maison,
Bien que je sois un peu maussade,
L'honneur d'être votre malade.

De cet office si nouveau,
Votre train sera bien plus beau;
Outre qu'aucun roi de la terre,
Tant en la paix comme en la guerre,
Jamais par un tel officier
Ne s'est fait servir par quartier.
Si vous accordez ma demande,
O reine de vertu très-grande,
Je n'aurai pas peu de fierté,
D'être de votre majesté
Le très-obéissant malade.
Mais pourtant je me persuade,
Quoique la gloire d'être à vous
Soit un bien préférable à tous,
Que de cette charge nouvelle,
Que pour moi je trouve fort belle,
Personne ne s'empressera,
Et que c'est moi seul qui l'aura
Tout le tems de ma triste vie,
Sans que personne en ait envie.

ROGATUM

A MESSIEURS TUBEUF, DE LIONNE ET DE BERTILLAC,

Pour être payé de sa pension.

BRAVE Tubeuf, brave Lionne,
En qui toute vertu foisonne;
Brave Bertillac trésorier,
Qui ne te fais long-tems prier;
Nobles messieurs, sans vous l'apprendre,
Il vous est aisé de comprendre
Que ces petits vers mal polis
Ne sont pas stances pour Philis.
Ils ne sont que l'humble priére
D'un homme voisin de la biére,
Mais qui devant que s'y gîter,
A besoin de s'alimenter.

Notre très-charitable reine,
A laquelle je suis sans peine
Très-humble et très-*et cætera*,
De laquelle le nom vivra
Dans la bouche de tous les hommes,
Tant de ceux du siécle où nous sommes,
Que de ceux du siécle à venir;
Cette reine qu'on doit bénir
Quatre fois durant quatre années,
M'a quinze cent livres données.
C'est ici la cinquiéme fois,
Par l'ordre et les mains de vous trois,
Que cette adorable personne
La pareille somme m'ordonne;
Si bien que Lionne ordonnant,
Tubeuf l'ordonnance signant,
Bertillac délivrant la somme,
Je me verrai de très-pauvre homme,
Plus riche de cinq cent écus;
Mes créanciers ne viendront plus
M'importuner de faire montre.
Ces gens de mauvaise rencontre
Estiment bien moins un quatrain,
Qu'une médaille de Varin;
Un bout-rimé, quoiqu'à la mode,
Des stances, un sonnet, une ode
Ne les peuvent jamais fléchir,
Et contr'eux ne font que blanchir.
Mais c'est trop parler de ces traîtres;
Ce considéré, mes chers maîtres,
Et que le siécle est indigent,
Que chacun a besoin d'argent,
Qu'en obtenir est chose utile,
En refuser chose facile,
En donner très-noblement fait,
Ne me retardez point l'effet
De la charité de la reine.
Non pas que j'en vaille la peine,
Je vous confesse que de moi
Je ne vaux pas l'eau que je boi;
Mais le dieu qui les bons guerdonne,
Sans-doute vous la rendra bonne,
Si bonne vous me la donnez,
Si promptement vous ordonnez,

Et qu'après la prompte ordonnance
Une plus prompte délivrance
Me mette l'esprit en repos.
Il seroit sans doute à propos
Que mon visage je montrasse,
Et que chez vous je m'en allasse
Solliciter mon payement:
Je le ferois très-gayement,
Et même j'en ai quelqu'envie;
Mais j'ai fait vœu durant ma vie
De ne marcher beaucoup ni peu:
Laissez-moi donc garder mon vœu.
Notre muse désaffamée,
Fera que votre renommée
Galoppera par l'univers
Sur le dos de mes petits vers.
Votre nom gravé sur le bronze,
(Il me faut la rime de Bonze,
Et l'on n'en trouve qu'au Japon:
Mettons, si vous le trouvez bon,
Au lieu de bronze, airain, ou cuivre)
Je ferai donc vos trois noms vivre
Sur quelqu'un de ces durs métaux.
Les sauvages occidentaux,
Ceux devant lesquels l'œil du monde
Peigne sa chevelure blonde;
Ceux qui brûlent vers le midi;
Ceux à qui le nord engourdi
Rend en tout tems les mains gercées,
Qui marchent sur les mers glacées;
Bref, les Abyssins, les Lapons,
Les Amériquains, les Japons,
Enfin par-tout où gens demeurent,
Si mes vers en chemin ne meurent,
En revanche du payement,
(De ce ne doutez nullement)
On saura quelles gens vous êtes.
Ainsi promettent les poëtes,
Et cela vaut bien de l'argent;
Mais, foi de poëte indigent,
Ce que tous les auteurs demandent,
Vaut beaucoup mieux que ce qu'ils rendent:
Les écus sont toujours écus,
Les vers deviennent torche-cus.

Si l'on ne payoit point les muses,
Elles deviendroient bien camuses,
On ne feroit plus rogatums,
On n'imprimeroit que factums;
Courbé, Quinet et Sommaville
Finiroient leur guerre civile,
Et ne s'entre-plaideroient plus
Pour Cassandre et l'Héraclius;
Tel auteur va bien à son aise,
En carrosse, cheval, ou chaise,
Qui seroit réduit à son pié,
Fût-il auteur estropié.
Sans ma pension de la reine,
Je ne pourrois qu'à grande peine
Me nourrir, et les hommes forts
Qui transportent mon chien de corps.
Assurément muse affamée
Aime mieux or que renommée,
Laquelle ne fait rien qu'enfler.
Le sansonnet tâche à siffler,
Plutôt pour manger que pour plaire;
La récompense fait bien faire.
Si mon pére m'eût fait coëffé,
Et qu'il eût moins philosophé,
Il eût amassé davantage.
Pour moi qui ne suis pas si sage,
J'aurois brigué le consulat,
Et laissé là l'apostolat.
Mais minuit qui sonne aux minimes,
Vous va délivrer de mes rimes.
Délivrez-moi bientôt aussi
Cinq cent écus, et grand-merci.

A MONSIEUR DU LAURENT.

RECOMMANDATION.

SAVANT conseiller des requêtes,
Où l'on voit tant de bonnes têtes,
Et tant de juges, ce dit-on,
Dont le moindre vaut un Caton:
(Bonheur en quoi certes je fonde
L'espoir qui me reste en ce monde:)
Vous voyez, sage DU LAURENT,
Qu'un mal jour et nuit empirant,
Et belle-mére encore pire,
M'empêchent jour et nuit de rire.
Vous voyez que feu son papa,
Un bonhomme qu'elle pipa,
Dans lettre de sa main écrite
Reconnoît que cette hypocrite
Aimoit beaucoup le quart d'écu;
Et si le bonhomme eût vécu,
Qu'il eût frappé sur la marâtre,
Comme l'on fait dessus du plâtre,
C'est-à-dire roué de coups.
Pourquoi donc ne nous jugez-vous?
Nulle faveur je ne demande.
Pardonnez-moi si j'appréhende,
(Quoique vous soyez plein d'honneur)
Que le procès tire en longueur.
Voici la quatriéme année
Que ma carcasse décharnée
Sans la reine mourroit de faim:
Me refuserez-vous du pain?
Souffrirez-vous qu'une donzelle,
Et qu'un procureur digne d'elle,
Tous deux vrais diables en procès,
Se disent maîtres du succès
D'une affaire que l'avarice,
Et la chicane et l'artifice
Font durer depuis si long-tems,
Malgré les juges et leurs dents?

Cet homme, dont l'ame est plus noire
Que l'encre de son écritoire,
Jure que devant mon trépas
Le procès ne finira pas.
Que pense-t-on que je devienne?
Quels discours veut-on que je tienne,
Si ce procès long à juger
Ne me laisse de quoi manger?
Qu'un juge soit incorruptible,
Point avare, point susceptible
De juger avec passion;
S'il est en l'expédition
Sujet à quelque négligence,
N'en déplaise à jurisprudence,
Il est pis qu'un intéressé,
Qui juge au moins étant graissé,
Ou celui qui se croit intégre
De son visage de vinaigre,
Et de son injuste longueur
Fait mourir les gens de langueur.
Cela n'est pas de vous à craindre,
Et de vous on ne se peut plaindre;
Vous jugez avec équité;
Par vous le pauvre est écouté
De même façon que le riche;
D'audience vous n'êtes chiche;
Aussi dieu ne vous le sera,
Toujours il vous écoutera,
Quand vous ferez vos patenôtres.
Il fait comme l'on fait aux autres,
Et pour un, rend pour le moins cent
Au protecteur de l'innocent.

ESTOCADE

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN.

PLAISE à dieu, que daigniez, beau sire,
Recevoir agréablement
L'estocade que je vous tire,
Sans la parer adroitement;
Et que sans fleuret et sans lame,
Je vous touche jusques dans l'ame.
Jule, avec tout votre pouvoir,
Et ce politique savoir
Sur qui la France tant se fie,
D'une chose je vous défie :
C'est de faire envers mon destin
Qu'il me soit un peu moins lutin,
Et qu'après sept ans de martire,
Il souffre enfin que je respire.
Vous pourrez plus facilement
Nous assujettir le Flamand,
Rendre l'Espagne tributaire,
Ce qui n'est pas petite affaire;
Faire fuir le Castillan
Vers le détroit de Magellan;
Abaisser la maison d'Autriche,
Ce qui seroit fâcheuse niche,
Et pourroit vous mettre en horreur
Auprès de monsieur l'Empereur;
Prendre Naples et la Sicile,
D'où l'on dit que chacun fait gilfe,
De peur de se voir à l'encan
Chez le grand Turc, ou le grand Kam.
Mais tous ces exemples m'égarent,
Et de mon sujet se séparent.
Retournons un peu sur nos pas,
Ma muse, et n'en rougissons pas.

C'est donc en mon vers quatrième,
Oh! prélat de prudence extrême,
Que je vous défie hardiment,
Et peut-être trop librement,
De me rendre plus supportable
L'horrible malheur qui m'accable,
Et qui me cause tant d'ennuis,
Que je ne sais plus où j'en suis.
Ma constance a beau le combattre,
Vous seul, dit-on, pouvez l'abattre;
Vous seul, d'un regard seulement,
Me rendre heureux en un moment.
Quant à moi je crois le contraire,
Je crois que n'y pouvez rien faire;
Et que si vous l'entreprenez,
Vous n'en aurez qu'un pied de nez.
Mais voyons-en l'expérience,
Pour l'honneur de votre éminence;
Essayez, faites-moi du bien:
Confondez-moi, je le veux bien:
Et que l'on m'impute la honte
De m'être trompé dans mon compte,
En doutant de votre valeur,
Et redoutant trop mon malheur.
Voilà quelle est mon estocade:
N'en venez pas à la parade;
Mais sur moi par compassion,
Rispostez d'une pension
Sur quelque bon gros bénéfice.
Ce n'est à moi crime ni vice,
Etant malade et n'ayant rien,
De souhaiter un peu de bien.

A MONSIEUR LE SUR-INTENDANT (1).

PLACET.

TROUVEZ bon que par un placet,
Ne pouvant vous rendre visite,
Et, comme tout le monde sait,
Suppléer par mes soins à mon peu de mérite,
Trouvez bon, dis-je, que ma main,
Puisqu'elle peut encor écrire,
Vous fasse souvenir de mon sort inhumain,
Qui de jour en jour devient pire.
Peut-être est-ce trop vous presser;
Mais mon infortune me presse,
Et je laisse à penser
A vos bontés, que l'on ne peut lasser,
S'il tient à moi qu'en paix je ne vous laisse.
Songez de quels soucis je puis être agité;
Je meurs de déplaisir quand je vous importune,
Et si vous différez de changer ma fortune,
Je me verrai mourir de pauvreté.
Et l'une et l'autre mort pourroit m'être tout une;
Mais si l'on m'en donnoit le choix,
Que de bon cœur je choisirois
Celle de mourir de misére!
C'est pourtant une mort que l'on ne choisit guére.

PLACET AU MÊME.

IL n'est guére permis de vous importuner:
Mais un malheureux peut vous dire,
Que si votre secours l'alloit abandonner,
Il faudroit que la mort finît son long martire.
Alors plus de romans qui vous firent tant rire,
Et plus de *dom Japhet*, qui plûrent tant au roi;
Plus de vers, plus de prose, en un mot plus de moi.
De tous ces *plus*, le dernier est le pire;

(1) M. Fouquet.

Car s'il faut qu'on soit mort un instant seulement,
On est mort éternellement.
La facétie est basse, et même trop comique,
Pour un infortuné qui veut faire pitié :
Mais l'esprit d'un pauvre homme abaisse de moitié ;
Et s'il vous fatiguoit d'une plainte tragique,
Il seroit aussi fat,
Qu'il est vrai qu'on vous tient pour le plus secourable,
Le plus sage, le plus capable,
Enfin, le plus parfait et le plus admirable
De tous les ministres d'état.

En vérité, MONSEIGNEUR, l'on reconnoît bien par votre absence, qu'ici l'on sent bien qu'on vous aime beaucoup, quand on vous voit : on le sent encore davantage, quand on ne vous voit point. Il n'est pas besoin de vous recommander de ne montrer point ma lettre à madame la maréchale : si des dragons de la rue Saint-Louis en avoient connoissance, ils mettroient le feu dans les petites maisons.

AUTRE PLACET AU MÊME.

O quel plaisir que de donner !
Quel déplaisir d'importuner !
Que diverse est notre fortune ;
Homme de vertu non commune !
Hélas ! souvent vous me donnez,
Et jamais ne m'importunez ;
Et mon importune personne,
A qui toujours la vôtre donne,
Souvent vous importunera,
Et jamais ne vous donnera.
Vous m'aviez promis qu'une affaire,
Qui ne va point, ou ne va guére,
Iroit bien vîte en peu de tems :
Lorsque je souffre, et que j'attends,
Bien que ce soit à moi d'attendre,
J'ai souvent dessein de me pendre.
Mille créanciers tous les jours
Me tiennent de fâcheux discours ;
Et l'on ne peut ouvrir ma porte,
Qu'un créancier n'entre ou ne sorte :

Je leur fais des civilités,
Mais ils en sont fort rebutés:
Ou quatre lignes d'écriture
Feroient cesser le long murmure
De ces barbares ennemis;
Ou, comme vous m'avez promis,
Vous pourriez hâter une affaire
Qui ne va point, ou ne va guére;
Ou, comme on ne doit pas borner
Votre grandeur d'ame à donner,
Vous pourriez bien, si bon vous semble,
M'accorder l'un et l'autre ensemble.

AU MÊME.

OUI, n'en déplaise à ce Job de la bible,
De qui le mal fut si long, si terrible,
Quels maux eut-il, que le Job d'aujourd'hui
N'en ait autant, et même plus que lui?
Hélas! ce Job dont je plains l'infortune,
Hélas! c'est moi qui n'en ai pas pour une;
Et qui, sans vous, ô FOUQUET, mon support,
Aurois cédé dès long-tems à mon sort.
Et si jamais, ô vous, mon seul remède,
Vous vous lassez de venir à mon aide,
Si vous manquez jamais à moi chétif,
Je m'ouvrirai les veines d'un canif,
Et qui voudra verra mon sang aduste.
Couler le long de mon difforme buste:
Car la raison veut que je nomme ainsi
Un corps, des ans et des maux raccourci.
O que le sort qui fait cheoir, qui reléve,
Qui place au trône et qui méne à la gréve,
Et qui toujours, du-moins souventefois,
Fait et défait, sans raison et sans choix,
Que le sort donc est un étrange sire,
Et qu'il mérite une longue satyre!
Bourreau de sort, à quoi donc penses-tu?
Et que t'a fait l'inutile vertu,
Que tu te plais à la voir mal-menée?
Nous la voyons quelquefois couronnée;
Mais ce dessein te prend, ô sort quinteux,
Si rarement, que j'en suis tout honteux.

A M. L'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE.

PLACET POUR UNE RELIGIEUSE

Elle lui demande un habit neuf.

UNE pauvre nonne,
A qui l'on ne donne
Que fort rarement,
Sans grand compliment,
Monsieur de Tolose,
Vous demander ose
Un habit d'été ;
Car en vérité
Ma robe est bien lourde.
Toute oreille est sourde
Quand il faut donner :
Moi, d'importuner
Je ne suis pas chiche.
Vous êtes fort riche ;
Achetez-moi donc
Un bel habit long,
Je vous en conjure.
C'est chose bien dure,
Et n'est pas plaisant
De faire un présent :
C'est chose plaisante
A fille indigente,
Que d'en recevoir.
Venez-moi donc voir :
Mais avecque sarge
Bien longue et bien large,
Et bien fine aussi,
Je la veux ainsi.
Je suis fort en joie,
Quand or ou monnoie,
Monnoie ou bien or,
Grossit mon trésor :

Il est à cette heure
Bien bas, ou je meure.
Vous l'augmenteriez
Si vous le vouliez.
Vive la largesse !
Votre grand'noblesse,
Vos trois fleurs-de-lis,
Vos ayeux vieillis
Dans les charges grandes,
Vos bois, prés et landes,
Et tous vos châteaux,
Tant vieux que nouveaux,
Bâtis par vos péres,
Ne serviront guéres
A votre renom,
Si souvent le don
Ne vous fait paroître,
Ne vous fait connoître ;
Car en bon françois,
Oh ! marquis courtois,
Un grand seigneur riche,
Alors qu'il est chiche,
Ne vaut pas grand cas.
Vous ne l'êtes pas,
J'en sais quelque chose,
Monsieur de Malose ;
Mais je n'en dis rien,
Et je fais fort bien ;
Car la modestie
Fait de vous partie ;
Vous vous déferiez,
Et vous rougiriez
Comme l'écarlatte,
Si ma langue platte
Disoit de beaux mots
Sur votre grand los.
Fait dans la cuisine
Du sieur de Busine,
Entre poële et gril,
Vers la fin d'avril.

ÉPITRES DE SCARRON.

A MONSIEUR LE PRINCE.

ÉPITRE.

O grand Henri ! qui de la politique
As eu du ciel la certaine pratique,
Ce que je tiens la plus grande vertu
Dont un héros puisse être revêtu :
Grande gloire est au prince magnanime,
De bien savoir le manége et l'escrime,
De bien savoir donner un horion,
D'aller aux coups comme un simple pion,
De bien savoir forcer une muraille,
De bien camper et bien donner bataille;
Cela vous est acquis, long-tems y a :
Crevez-moi l'œil *in tota Francia*,
D'un prince à vous comparable en cervelle,
La pauvre France, où le trouvera-t-elle ?
En bonne foi, je lui donne en cent coups,
A me donner un prince égal à vous,
Qui comme vous sans porter la soutane,
Parmi la gent d'église ou de chicane,
Ne trouve point aujourd'hui son pareil.
Qui plus que vous paroît dans le conseil ?
Fort en raisons, ainsi qu'un Démosthéne,
Où vous voulez, votre esprit chacun méne ;
Quand vous voulez, à force de raisons,
Les mieux sensés passent pour des oisons ;
Au diable, si vous répondre aucun ose,
Quand sa raison à la vôtre s'oppose,
De votre esprit tant ils sont étonnez :
En bon françois, c'est mener par le nez.
Si votre altesse ainsi les autres méne,
Vous n'êtes pas un prince à la douzaine.
Un prince tel, et de qui les enfans
En guerre, en paix sont par-tout triomphans,

Est par mon chef autre chose qu'Auguste,
Qui fut grand prince, et bien sage et bien juste;
Mais qui juroit souvent comme un damné,
Et maudissoit l'an et jour qu'il fut né,
Comme il faisoit la maudite journée
Que sa Julie à sa honte fut née;
Dont les enfans engendrés d'Agrippa,
[redacted] cent fois enrager leur papa:
Où votre race à nulle autre pareille,
Est aujourd'hui du monde la merveille.
Votre grand fils, *exempli gratia*,
Est un dieu Mars, si dieu Mars il y a:
C'est un César, un vrai donne-bataille,
Un conquérant, un vrai grimpe-muraille,
Qui portera le beau nom de Bourbon
De la Mexique aux îles du Japon;
Aimable en paix, comme terrible en guerre,
Des ennemis plus craint que le tonnerre,
Qui plus que lui de tous nos chefs françois,
A l'empereur a fait mordre les doigts,
Au Bavarois a fait venir la fiévre
Et fait fuir Jean de Vert comme un liévre?
Qui des vivans s'ose à lui comparer,
Et qui des morts lui peut-on préférer?
Que Portugal nous allégue Albuquerque;
Qui prit Goa, n'auroit pas pris Dunquerque.
Que l'Espagnol nous parle de son Cid,
Pour avoir pris quelque Valladolid,
Pour avoir su quelques Maures combattre,
Pauvres camars très-faciles à battre;
Je voudrois bien voir ce Matamoros,
Sabre à la main, targe dessus le dos,
S'avanturer piquant à la genette,
Aux coups brûlans d'un long tuyau qui pette:
O que bientôt, épouvanté du feu,
Il tireroit son épingle du jeu,
Et piqueroit sa jument andaluse,
Scandalisé du bruit de l'arquebuse!
Oui, votre fils, le grand duc d'Anguien,
Qui fait par-tout tout craindre et ne craint rien,
Va mieux aux coups de l'arbaléte à méche,
Que feu César n'alloit aux coups de fléche.
Pour moi je crois que très-épouvanté
Du pistolet Alexandre eût été,

Et n'eût pas pris grand plaisir à la guerre,
Où l'on se bat à grands coups de tonnerre.
Mais c'est assez parlé de ce grand fils,
Qui fait trembler le Turc jusqu'à Memphis,
Et dont il est grand bruit, chose certaine,
Dans le pays d'où vient la porcelaine :
Car puisque dieu le garde du canon,
En quel pays n'ira point son beau nom ?
Parlons un peu de son illustre frére ;
De ce saint fils, qui peut être saint pére :
Ce jeune enfant, mais très-docte prélat,
Ne s'en tient pas au seul cardinalat,
Vous savez bien ce que cela veut dire.
C'est un esprit que tout le monde admire.
Feu saint Thomas, disciple d'Albertus,
En disputant ne l'auroit pas *victus*.
Alors qu'il fait quelqu'acte en la Sorbonne,
Comme on l'admire, et comme l'on s'étonne,
Qu'un jeune prince, et du nom de Bourbon,
Soit plus savant que n'étoit Casaubon !
Et votre fille, à nulle autre seconde,
Qu'au bien public le ciel a fait féconde,
Est un soleil, ou plutôt deux ou trois,
Tant elle luit, brille et brûle à la fois :
Et qui de plus, est l'épouse fidelle
D'un grand héros, d'un prince digne d'elle.
Celle de qui vous avez ces biens-là,
Qui du ciel eut de beau tout ce qu'il a,
Fait voir que dieu qui vous la donna telle,
Rencontre en vous un serviteur fidelle.
Certes vers vous ingrat il eût été,
Si tel défaut lui peut être imputé,
S'il ne vous eût assorti telle épouse,
Qui toute seule en vaut pour le moins douze.
Que dis-je, douze ! elle en vaut plus de cent.
J'ai trop peu dit, je suis un innocent.
O si j'osois, dans l'ardeur qui m'inspire,
Jouer du luth, de l'orgue, ou de la lire !
Mais la rigueur de messire Apollon
M'a défendu jusques au violon ;
Il ne m'a fait qu'un poëte à sornette,
Dont l'instrument n'est qu'une castagnette.
Si j'osois donc, sur parnasse guindé,
Faire un poëme intitulé Condé,

Que je ferois faire aux races futures
Signes de croix dessus vos avantures !
Mais je le laisse aux maîtres du métier,
Qui sont toujours sur laisse d'étrier,
Laurier au chef, la Melpoméne en croupe,
A tous repas buvans à pleine coupe
De la sainte eau, dont ces esprits divins
Sont bien souvent ainsi qu'entre deux vins.
Or çà, messieurs de l'onde Aganipide,
Entonnez-moi quelqu'ode Bourbonnide,
Où sans mêler rien qui soit fabuleux,
Vous fassiez bien étonner nos neveux :
Mais ils seront obligés de vous croire,
Puisqu'ils verront même chose en l'histoire.
Voilà quels sont pour vous les sentimens
De moi chétif, maudit sois si je mens,
De moi qui suis fils d'un qui fut tant vôtre,
Qui de vous eut le digne nom d'apôtre,
Et fut pour vous, dont vous ne doutez pas,
Beaucoup zélé jusques à son trépas.
Et c'est en quoi, prince que je révére,
Je me connois le vrai fils de mon pére ;
Car je vous suis du meilleur de mon cœur
Très-humble et très-malade serviteur.
Oui, très-malade, et je l'ose bien dire,
Puisque mon mal de jour en jour empire,
Et que je suis depuis huit ans et plus,
Dans un grabat de tous membres perclus.
Fait à Paris, de notre pauvre chaise,
L'an qu'à Mardic il fit plus chaud que braise :
Et qu'à Dunquerque, un fils du grand Condé,
Aux Espagnols a fait quitter le dé ;
Dont le grand roi, qui l'Espagne domine,
S'il le voyoit, lui feroit bien la mine.

A MONSEIGNEUR
LE DUC D'ANGUIEN,

APRÈS SON RETOUR D'ALLEMAGNE.

ÉPITRE.

GRAND duc d'Anguien, la terreur des Germains,
Vu la façon dont vous jouez des mains,
Je gagerois ma jaquette fourrée,
Que l'aigle noire en bref sera bourrée.
Le Bavarois est déjà pris sans vert,
Et n'en déplaise au sire Jean de Vert,
Qui fit des mieux à gagner la guérite,
Sa belle armée est toute déconfite,
Dont s'est trompé bien fort en son calcul,
Merci le chef ayant montré son cul.
Vraiment le raître avoit trouvé son homme!
Hà, qui pourroit se représenter comme
Vous avez fait en quatre mois de tems,
Ce qu'autre eût fait à grand'peine en cent ans!
Aussi vaillant que feu monsieur Hercule,
Après César que l'on appelloit Jule,
Dire pouvez, *veni*, *vidi*, *vici*:
Si j'étois vous, j'en userois ainsi.
Par Bellona, quand vous allez si roide,
Les ennemis ont beau crier à l'aide,
S'ils ne sont prompts à bien tourner le dos,
Vous leur brisez piteusement les os.
O quantes fois leurs fuitives postéres,
(De nos mousquets recevant des clistéres,)
Leurs meilleurs chefs sous vos estramaçons
Ont-ils souillé leurs meilleurs caleçons!
Pour avoir fait à ces troupes crottées,
Un conin vert de poutres garottées,
César a fait un livre presqu'entier.
Mais il ne fut alors qu'un charpentier,
Au prix de vous à qui cette riviére
N'a pas semblé plus large qu'une orniére;

Au prix de vous preneur de Philipsbourgs,
Chemin faisant en moins de quinze jours;
Rendant le Rhin un canal bien paisible,
Qui fut jadis aux Romains si terrible,
Et qui l'étoit aucunes fois à nous :
Mais maintenant, Rhin, il faut filer doux,
Puisque des lieux où commence ta source,
Jusqu'où tu vas des erreurs de ta course
Rendre raison à madame la mer,
(Un bon poëte eût dit au flot amer,)
En peu de tems tu vas être tout nôtre,
Toi qui prenois notre duc pour un autre :
Notre LOUIS LE THIONVILLICUS,
ROCROYCUS, item GERMANICUS,
Jusques à quand que plus grande victoire
Lui fasse prendre autre nom plein de gloire.
En attendant un tems si desiré,
Je Paul Scarron, pauvre corps obéré,
Autrement dit malade de la reine,
Je prierai la bonté souveraine,
Qui vous a fait déjà tant de présens,
Que vous viviez encore six-vingt ans,
Toujours en guerre aussi craint que la foudre,
En te-deums dépensant force poudre,
Et que je sois moi, ridicule auteur,
Tenu de vous très-humble serviteur.

A MONSIEUR

DESLANDES-PAYEN.

ÉPITRE.

AME élevée au-dessus du vulgaire,
Homme qui sais et bien dire et bien faire;
Qui si souvent aussi ferme qu'un roc,
De la fortune as soutenu le choc,
Faisant bien voir qu'une ame grande et forte
Avec le tems sur fortune l'emporte;
Homme qu'on peut avec juste raison,
Et sans faveur, mettre en comparaison

Avec tous ceux que l'histoire renomme
Parmi les Grecs et chez l'antique Rome;
Car la nouvelle, et soit dit en passant,
Sauf ce qu'on doit au saint pére Innocent,
N'a maintenant par-dessus notre France
Que quelques fleurs dont on fait de l'essence.
Tous ces Romains, jadis si solemnels,
Ne sont plus rien que des Polichinels,
Des Trivelins, Scaramouches, Briguelles,
Donneurs d'avis, inventeurs de gabelles,
Qui se feroient pour moins d'un quart-d'écu,
Donner bien pis que du pied dans le cu.
Mais laissons là la nation romaine,
Ce n'est pas là le sujet qui me méne.
Omnis homo, capitaine, prélat,
Bon sénateur, bon conseiller d'état,
Homme sans fard et sans cérémonie,
Homme en un mot de valeur infinie;
Et pour tout dire, et pour n'oublier rien,
Homme sans pair, grand DESLANDES-PAYEN,
Si tu savois à quel point je t'estime,
Quelque mépris que l'on ait pour la rime,
Et qu'aujourd'hui l'homme faisant des vers
Soit à la cour regardé de travers,
J'oserois bien néanmoins me promettre
Que tu ferois quelque cas de la lettre
Que je t'écris d'un esprit ingénu,
Quoiqu'à grand'peine à toi je sois connu,
Et qu'en vertu de mon pére l'apôtre
J'ose porter la qualité de vôtre;
Ce que je tiens en bonne vérité
Le plus grand bien qui de lui m'est resté,
Et par lequel je me crois être riche,
Quoique fortune ait toujours été chiche
De ses bienfaits envers moi, qui n'ai pas
Pour ses beaux yeux fait quantité de pas.
Mais de ceci, cher PAYEN, que t'importe?
Je suis un fat, et la rime m'emporte
Hors du sujet que j'avois entrepris.
Te faire voir mon amour et son prix,
C'est te conter une belle nouvelle.
Muse, ma foi, tu me la bailles belle,
De me dicter des protestations,
De m'engager en des digressions

Dont le seigneur à qui ces vers j'envoie,
Auroit bien plus de dégoût que de joie!
En bonne foi, muse au nez raccourci,
Je ne veux pas que l'on me traite ainsi;
C'est me berner, ma petite camarde:
Je te souhaite ou muette, ou gaillarde.
Le beau plaisir si DESLANDES-PAYEN
Disoit, ces vers sont de beaux vers de chien!
Donne-moi donc de grace assez de verve
Pour n'employer ici rien qui ne serve;
Faire autrement ce n'est que rimasser.
Le bon seigneur se peut fort bien passer
Des bâillemens que fait faire une lettre,
Qui n'a rien moins que ce qu'on y doit mettre.
J'en suis honteux, cher DESLANDES-PAYEN,
Je me confesse un grand diseur de rien.
Mais laisse-là ma muse, laide ou belle,
Jette les yeux seulement sur mon zéle;
Souvent le vers dégoûte et l'auteur plaît:
Laisse donc là ma lettre comme elle est:
Puisqu'aussi-bien ce n'est pas par la rime
Qu'auprès de toi je prétends de l'estime.
Sans employer versification,
Mais seulement ma bonne intention,
Tu connoîtras dans peu, comme j'espére,
Que le fils fait ce que faisoit le pére,
Tant qu'il vécut, il t'honora bien fort,
Cette amitié revit après sa mort,
En moi son fils elle est continuée;
Par ton mérite elle est si bien nouée,
Que le lien, au moins de mon côté,
Ne s'en verra jamais dégarroté.
Oh, qu'il est vrai, lorsqu'on tâche à bien faire,
Que l'on ne fait que de l'eau toute claire!
J'ai beau grater ma tête et regrater,
Mon sot esprit ne sauroit enfanter;
Et sans mentir, je m'imagine presque
Qu'il a perdu sa source de burlesque,
Tant aujourd'hui je le sens sec et plat.
Que puis-je donc te dire, ô cher prélat?
T'assassiner de mauvaises nouvelles?
Avoir recours à ces mauvais libelles,
Dont les auteurs mêlent toujours un brin
De mal-talent contre le Mazarin.

Ton sage esprit n'aime pas la fadaise,
Et ce n'est pas pour toi viande qui plaise.
Te raconter que Paris a son roi?
Tu le sauras par d'autres que par moi,
Qui sauront mieux le nombre des lanternes,
Le grand concours qui fut dans les tavernes,
Les bateliers en toile de coton,
L'ordre donné contre le mousqueton,
De peur qu'on eut, que du plomb par mégarde
N'allât choisir, sans dire prenez garde,
Entre Gaston et le fameux Condé,
Le cardinal que l'on a tant frondé,
Que l'on commence à redire éminence;
Que le badaut de nouveau refinance;
Que par frondeur autant que par frondé,
Vive le roi fut long-tems clabaudé;
Que l'habit blanc de la gent bateliére
Fut inventé par le sieur la Railliére;
Qu'on but du vin autant que l'on tira;
Enfin, qu'on croit que tout reflorira,
Et que Gascogne aussi-bien que Provence,
Ne feront plus de trouble à la régence.
Mais je commence à me rendre ennuyeux;
D'autres objets divertiront tes yeux
Plus puissamment que la missive fade
D'un dont l'esprit comme le corps malade,
Est malheureux en ses productions,
Comme son corps l'est dans ses fonctions.
Adieu, prélat, je n'ai plus rien à dire:
Adieu, prélat que j'aime et que j'admire:
Accorde-moi quelque peu d'amitié,
Par un effet seulement de pitié;
Car t'alléguer pour cela mon mérite,
Hélas! chez moi la somme en est petite:
Mais être un sot n'est pas un grand péché.
En bonne foi j'en suis le plus fâché,
Et j'en devrois tout seul porter la peine,
Sans t'accabler de la rive de Seine
Aux bords de Loire, où tu prends l'air des champs,
De tant de vers, et même si méchans.
Mais bons ou non, pourvu que je te plaise,
Je serai trop content. De notre chaise,
Deux jours après que notre roi revint,
L'an mil six cent soixante-neuf, moins vingt.

Logé bien haut chez mon ami Busine,
A quatre-vingt degrés de la cuisine,
Tout vis-à-vis l'hôpital saint Gervais,
Où le seigneur me maintienne en sa paix.

A MADEMOISELLE DE LEUVILLE,

Sur une visite que lui rendirent madame DE VILLARCEAUX et madame DE LA BAZINIERE.

JE vous écris pour vous remercier
Du grand honneur que par vous j'eus hier,
Lorsque je vis ma chambre mal meublée,
Qui n'espéroit une telle assemblée,
Pleine de gens triés sur le volet.
Cela surprit votre petit valet,
Qui n'eût manqué d'amender sa figure,
S'il eût prévu cette bonne avanture,
Eût fait raser son visage barbu,
Et fariner son chef de graisse imbu;
Et s'il eût pu faire dresser sa tête,
Qu'il porte un peu, dit-on, comme une bête;
Quand on eût dû lui démettre le cou,
(Mais c'eût été pourtant un tour de fou)
Je crois qu'il eût prié quelqu'homme adextre
De la tourner vers le côté senestre.
En ce faisant, il eût vu pleinement
Dame de tous aimée infiniment,
Qui de lui fut toujours tant estimée,
Et dont si bien parle la renommée:
C'est votre sœur, dame de Villarceau,
De qui l'esprit est sage, bon et beau,
Et tel enfin que l'illustre personne,
Pour qui toujours ma castagnette sonne,
Et sonnera toujours comme devant,
Dedans le sien l'a logé bien avant.
Las je ne pus la voir bien à mon aise,
Car elle étoit à côté de ma chaise:
Mais je vis bien à gogo, comme on dit,
Celle de qui tant de rumeur on fit,

Quand elle fut des filles de la reine,
Et qu'on peignit par-tout en Magdeleine.
Il n'en est pas comme elle en quantité,
Et l'on ne peut, à moins qu'être hébété,
N'accorder pas que sans une riviére,
Paris seroit bientôt un cimetiére,
Et que ses yeux le mettroient tout en feu,
N'étoit que l'eau le rafraîchît un peu.
Bien pointus sont les traits que son œil darde ;
Malheur à qui sans parer les regarde ;
Malheur à qui les regarde un peu trop ;
Et si son nom va par-tout le galop,
Il ne faut pas trouver la chose étrange,
On ne sauroit trop parler d'un tel ange,
On ne sauroit dire tout ce qu'il faut
De la divine et belle Chemeraut.
Pour moi je tiens cette belle personne
Aux malheureux très-pitoyable et bonne ;
Et je vis bien que je lui fis pitié :
Je l'en estime et plus de la moitié,
Que je n'ai fait avant que la connoître.
Heureux celui que le ciel a fait naître
Pour telle dame ! et qu'il est vrai que dieu,
Quand il la fit, prit plaisir à son jeu !
J'ai fait ces vers ce matin à la hâte ;
Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en gâte.
Si vous trouvez que tout n'en vaille rien,
Vous en ferez ce que vous savez bien ;
Ils seront mieux que s'ils couroient la ville.
Et cependant, belle et sage Leuville,
Qui ne voulez pour des vers enfanter,
Qu'autant de tems qu'il faut pour les dicter,
Ne doutez point qu'autant qu'à pas un autre
Le pauvre auteur de ces vers ne soit vôtre.

A M. SARRAZIN.

ÉPITRE.

O toi de qui jadis je fus voisin,
Qui par le cœur es bien mieux Sarrazin
Que par le nom, puisque de mon absence
Bien peu te chault, ainsi comme je pense:
Si tu n'étois dur comme de l'acier,
Et plus cruel qu'un lion carnacier,
Tu me viendrois, monté comme un saint George,
Voir quelquefois. Mais tu mens par la gorge
Quand tu te dis être fort bon ami,
Toi qui n'en es seulement un demi.
Si tu jurois d'aimer fort ton amie,
Si crois-je bien que ne mentirois mie:
Car de tout tems à l'amour forcené
Tu me parois avoir le nez tourné.
Mais d'amitié peu te chault, ce me semble,
Qui les amis unit si bien ensemble;
Au-lieu qu'amour n'est que déception,
Que malengin, que dol, que fiction.
J'en puis parler autant ou plus qu'un autre,
Car l'amour fut jadis le tyran nôtre,
Qui m'emplissoit le cœur de feu grégeois:
Mais las! c'étoit au tems que je marchois,
Que je portois chapeaux de belle forme,
Comme on en voit chez Marion de Lorme,
Que je chargeois mes jambes de canons,
Et que j'avois aux pieds souliers trop longs;
Mais maintenant, malheureux, je ne bouge;
Mon couvre-chef n'est plus qu'un bonnet rouge;
Loin de porter des canons superflus,
Once de chair aux jambes je n'ai plus:
Loin de chausser comme on se chausse au Louvre,
Mes pieds tortus humble pantoufle couvre;
Mais maintenant hâve, pâle et défait,
Just-au-corps noir est tout mon attifet,
Just-au-corps noir est toute ma parure
Contre le froid bien garni de fourrure.
Ainsi du sort indignement traité,
Tout mon soulas est d'être visité;

Et j'espérois, non pas pour mon mérite,
Duquel je sais la quantité petite,
Qu'on te verroit une fois seulement;
Mais espérer qu'un Sarrazin Normant
De ses amis garde quelque mémoire,
En bois brûlé c'est chercher vache noire.
Un jour chez moi, je m'en souviens très-bien,
Tu me jurois, et ne me jurois rien,
Tu me jurois, et c'étoit piperie,
Que ma personne étoit de toi chérie:
Je te jurois, et c'étoit vérité,
Qu'à te chérir je me sentois porté:
Nous nous disions ainsi chose semblable,
Toi mensonger, et moi très-véritable.
Mais on ne doit croire que rarement
Un Sarrazin, qui de plus est Normant;
Tout homme ayant cette double teinture,
Sera toujours de mauvaise nature:
Comme il appert par ce beau Sarrazin,
De qui je fus autrefois le voisin,
Et de qui n'ai maintenant connoissance
Non plus que si le lieu de sa naissance
Etoit celui d'où nous vient le coco,
Ou bien Goa, le Pérou, Mexico,
Ou les pays qui sont de-là la ligne,
Que d'aller voir je me sens très-indigne;
Car on m'a dit qu'homme sans pieds et mains
N'est pas trop propre à faire longs chemins;
Et moi je suis, quoiqu'avec pieds et pattes,
Le plus chétif d'entre les culs de jattes.
En ces pays lointains et peu connus,
Où sans trembler les hommes vont tous nus,
Si tu faisois ta demeure ordinaire,
Je me tairois ou je me devrois taire;
Car tel chemin si rempli de hasard,
Ne s'entreprend pour simple dieu vous gard.
Mais ta demeure, ame trop déloyale,
Est tout auprès de la place royale,
Où l'on ne va, si l'on veut, qu'à couvert;
D'où, quand on veut, le chemin est ouvert
Vers le quartier où je fais ma demeure,
Où de te voir je souhaite à toute heure,
Où pour te voir souhaits ne ferai plus,
Puisqu'aussi-bien ils seroient superflus;

Où si j'avois place dans ta mémoire,
Soit en allant ou venant de la foire,
Te détournant de cent pas à côté,
Et tirant droit devers la Charité,
Tu pouvois bien me rendre une visite :
Lors te voyant, de joye non petite,
Mon pauvre cœur eût été consolé,
Et je saurois comme tout est allé
Dans le désordre arrivé dans la place,
Où fit des mieux le grand comte Brancasse ;
Où fit des mieux, mais de l'autre côté,
Un tien ami de son frére assisté,
Homme à poil noir, homme à paix, homme à guerre,
A plume, à poil, soit par mer, soit par terre :
Mais ce discours n'est pas bon à pousser,
Car quelques-uns pourroient s'en offenser.
Puis j'aurois su, quel jour fut que la Lande
S'est enrôlé dans l'infernale bande ;
Comme à propos il finit son destin,
N'ayant plus rien de quoi faire festin ;
Ce qu'on en dit dans le marais du Temple :
Ce que l'on dit du bel et saint exemple
Que la Ninon donne à tous les mondains,
En se logeant avecque les Nonains ;
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A répandus quand sa mére, sans elle,
Cierges brûlans et portans écussons,
Prêtres chantans leurs funébres chansons,
Voulut aller, de linge enveloppée,
Servir aux vers d'une franche lippée.
Puis pour laisser les morts en leur repos,
Et pour changer un si triste propos,
Lisant des vers tant d'autrui que des nôtres,
Riant des miens, disant du bien des vôtres,
J'eusse avec toi passé d'heureux momens,
Sans ressentir mes rigoureux tourmens.
Mais je vois bien que le destin contraire,
Pour me traiter toujours à l'ordinaire,
Au triste état où sa rigueur m'a mis,
Est résolu de m'ôter mes amis.
Ce néanmoins, oublieuse personne,
Humble bon soir humblement je te donne,
Quoique bon soir ne soit pas trop bien dû
A qui d'amis souvenir a perdu.

Fait à Paris, dessous ma cheminée,
Par moi Scarron, carcasse décharnée,
Trois jours après que les yeux furent clos
Pour tout jamais à la mére l'Enclos.

A L'INFANTE D'ESCARS.

ÉPITRE.

JE ne songeois à rien moins qu'à pâté,
Lorsque le vôtre à moi fut apporté.
A son aspect, pucelle vertueuse,
Belle d'Escars, mon ame fut joyeuse;
Quoique pour lors mon misérable corps
Souffrît cent maux en tous ses membres tors,
Et qu'il eût lors souffert une saignée
Par médecin bien ou mal ordonnée.
Quand à mes yeux apparut le boisseau,
Je dis, céans loge plus d'un pruneau;
Et je me dis tout-à-l'heure à moi-même,
Voici de quoi manger tout le carême.
Pruneaux sont bons, le ventre en est lâché,
Et quand on jeûne, en manger n'est péché.
Mais de beaucoup s'accrut mon alégresse
Quand j'apperçus la ronde forteresse;
Et plus encor elle s'accrut alors
Que j'apperçus six vénérables corps
Morts étendus tout couverts de blessures,
Dont gros lardons bouchoient les ouvertures.
Or n'eût été qu'ils étoient trop blessés
Par ces lardons dont ils étoient pansés,
Guérir pouvoient, la chose est très-certaine,
Tant est du lard la vertu souveraine,
Tant sont du lard rares les qualitez;
Et de ceci nullement ne doutez,
Ains comme moi mettez la chair bardée
Bien au-dessous de la moindre lardée.
Ces six manceaux si bravement lardés,
De force gens furent lors regardés,
Car force gens étoient lors dans ma chambre,
Chacun desquels s'en donna quelque membre:
Car à dîner ils étoient invités.
Tous braves gens, et fort peu dégoûtés.

Les

Les uns disoient, ô vous que pâte enserre,
A belles dents on vous fera la guerre.
Autres disoient, de vous je mangerai,
Ou bien plutôt je vous dévorerai.
Enfin chacun en dit sa ratelée :
Et cependant nappe fut étalée,
Près de laquelle il fallut m'approcher,
Car ce jour-là je ne voulois marcher :
Mais on sait bien que c'est mon ordinaire,
D'être toujours assis à ne rien faire ;
Et même on dit, mais ce sont médisans,
Qu'on ne m'a vu marcher depuis trois ans.
Lors le pâté fut mis sur nappe mise,
Et le dîné demandé sans remise,
En attendant lequel fut résolu
Pour contenter notre appétit goulu,
. . . .
. . . .
Lors un chacun à son gré se plaça,
Et pour manger à table s'agença.
Lors en ma main un couteau voulus prendre,
Ne songeant plus qu'elle ne peut s'étendre :
Mais du pâté tel étoit le transport,
Que j'oublioís que mon bras étoit mort.
Un autre fit ce que je voulois faire,
Et le premier morceau fut son salaire ;
Premier morceau qui fut si bon trouvé,
Que le second fut bientôt enlevé,
Puis un chacun se nantit pêle-mêle,
Qui d'un gigot, qui d'un blanc, qui d'une aîle ?
Puis un chacun but à votre santé,
Car vous l'aviez certes bien mérité,
Belle d'ESCARS, adorable pucelle,
D'esprit tant bon et de face tant belle.
Enfin survint potage d'un chapon,
Après lequel chacun cria, bon, bon,
Tout chapon gras fait soupe succulente.
Lors à manger la troupe ne fut lente,
Lors de manger si bien on s'acquitta,
Qu'en peu de tems au plat rien ne resta.
Autre chapon survint à la bonne heure,
Dont la couleur étoit un peu meilleure :
Car il sortoit de la broche tout chaut,
De sel et pain saupoudré comme il faut,

N'y manquant rien que jus de bigarade,
Sans quoi rôti le plus souvent est fade.
Ce chapon gras, gigantesque ortolant,
Fut à nous tous un mets très-excellent,
Et préférable à toute confiture,
Comme il parut par sa déconfiture.
En le mangeant chacun avec effort,
Crioit, vivat l'illustre Hautefort:
Car ils savoient que cette illustre dame,
De qui le corps n'est pas si beau que l'ame,
Bien que ce corps de cette ame animé,
De tous les corps soit le corps mieux formé:
Car ils savoient, dis-je, que libérale,
Par sa bonté qui n'eut jamais d'égale,
Elle m'avoit envoyé ces chapons
Frais et friands, gros et gras, beaux et bons,
Desquels voilà toute la destinée,
Qu'en me curant les dents j'ai griffonnée.
Et voilà qu'est devenu le pâté
Dont j'ai mangé, quoique bien dégoûté:
Car vous saurez que rhume mortifére
Depuis huit jours quasi me désespére.
Mais je me sens bien plus désespéré
De ne point voir le retour desiré
De votre sœur, de mon illustre dame,
Qu'incessamment en mes vœux je réclame.
Mais ce discours commence à devenir
Triste et fâcheux: il faut donc le finir,
Vous assurant, ô noble jouvencelle,
Que je vous suis serviteur très-fidelle.

RÉPONSE
DE MADEMOISELLE D'ESCARS.

POUR dignement répondre à ton épître,
J'aurois besoin d'assembler le chapitre
Du Mont-Parnasse et des neuf belles-sœurs,
Dont les chansons sont pleines de douceurs ;
Ou pour le moins d'emprunter la barette
De quelqu'auteur ou de quelque poëte,
Entre tous ceux qui sont tant de loisir
Depuis le jour que la mort vint saisir,
Par un revers bien funeste à leur scéne,
Ce grand monsieur leur moderne Mécéne.
Je t'écrirois alors un compliment
Correspondant à ton remercîment,
Où par les traits de ta divine plume
En peu de mots dignes d'un grand volume,
Tu nous fais voir, nous peins et nous décris
L'enchantement du château des Perdrix,
Et comme enfin cette place fut prise
A main armée, et non pas par surprise ;
Et là-dedans trouvés et dévorés
Six colonels aux plumaches dorés.
Et poursuivant le roman véritable
Des chapons gras défaits en pleine table,
Au grand plaisir de tous les nobles preux
Exécutant cet exploit valeureux,
Tu nous apprends que sans les bigarades,
Ils eurent lors de chaudes algarades,
Et quand on eut emporté le château,
Qu'on les fit tous passer par le couteau.
Si j'avois eu quelque correspondance
En Portugal, ou du moins en Provence,
Tes invités, ces braves champions,
En se ruant sur leurs gras croupions,
N'eussent pas eu le déplaisir étrange
De les briffer sans l'aigre jus d'orange ;
Mais tu sais bien que le climat du Mans
Ne porte point ces fruits beaux et charmans,

Et quand il a les saisons opportunes,
Qu'il lui suffit d'avoir foison de prunes,
De qui l'on fait à la chaleur des fours
Pruneaux séchés, aussi-bien comme à Tours,
Qui sont gardés pour le tems de carême,
Pour étuver la carpe ou bien la brême,
Avec le clou, les câpres, le pignon,
Le fin raisin de Corinthe et l'oignon :
J'entends pour ceux qui n'ont point de dispense,
Non pas pour toi qui l'as, comme je pense ;
Car autrement ton pauvre corps perclus
Dans peu de tems assis ne seroit plus,
Mais se verroit bientôt en pourriture,
Et serviroit aux vers de nourriture.
Par fois pourtant les pruneaux seuls on sert,
Et l'on en fait un bon plat de dessert,
Lorsqu'à loisir on les a fait bien cuire
Avec le sucre, et ce mets ne peut nuire
Au foible état de ta complexion,
Ains avancer ta disposition.
Aussi, crois-moi, j'aurai l'ame ravie
De contenter en ce point ton envie,
Ne frustrant pas l'espoir que tu conçus
De mon boisseau lorsque tu le reçus.
C'est un paquet pour le premier voyage,
Quand nous serons près de plier bagage :
Non comme fit ce grand duc l'autre jour,
Mais seulement pour retourner en cour.
Tu recevras aussi la gélinote,
Et du gruau pour ta sœur la dévote :
Pour t'assurer que rien à l'avenir
Ne peut t'ôter hors de mon souvenir.

A. M. PÉLISSON.

ÉPITRE I.

JE ne prends point mon esprit de rimeur,
Que dans la bonne ou la mauvaise humeur;
Et si ce n'est pour pleurer ou pour rire,
C'est froidement que ma muse m'inspire.
Présentement je suis fort irrité
Contre le sort dont je suis maltraité,
Et, si je veux laisser faire à ma bile,
Mes vers iront pour le moins à cent mille;
Mais tant de vers, même de ma façon,
Alarmeroient mon ami Pélisson:
Il a, ma foi, bien autre chose à faire,
Qu'à voir les vers d'une épître colére.
Mais il est bon; mais il est généreux;
Mais il sait bien qu'au pauvre malheureux
Il est permis quelquefois sans contrainte,
D'importuner un ami de sa plainte:
On me dira qu'il faut être constant;
Tel le conseille, et n'en fait rien pourtant;
Tel d'un Sénéque affecte la grimace,
Qui feroit bien le Scarron en ma place:
Car, philosophe, il avoit de l'argent.
Le bon Sénéque, et, sans être indigent,
Il conseilloit l'indigence à tout autre;
Mais, sans argent, mon bel esprit, le vôtre,
Des beaux esprits sans doute le plus fin,
Hélas! ne sont que beaux esprits enfin;
Mais, sans argent, soit en vers, soit en prose,
Un bel esprit est, ma foi, peu de chose.
Un bel esprit sous un habit usé,
Est un talent qui n'est guére prisé.
La qualité n'est guére mieux traitée,
Quand on la voit mal vétue et crottée.
Seigneur, ou dame, au train estropié,
Qui par Paris ne vont que de leur pié,
Ou dans un char, tel que dans une orniére,
Ont fait souvent échouer chambonniére,
Si, mal vétus comme mal ajustés,
Ils paroissoient dans ces lieux enchantés,

Ces beaux réduits, ces pompeuses ruelles,
Où certains jours des laides et des belles
Tiennent conseil pour n'y parler de rien,
Quand ils viendroient du premier roi chrétien,
Ils se verroient des derniers sur l'estrade,
Où quelque Fée ajustée en malade,
En effigie assise sur son lit,
Se sait bon gré de tout ce qu'elle dit.
Je ne suis point né dans la populace,
Et ne suis pas des plus sots de ma race;
Car tout mortel voit entre ses parens,
Qui plus, qui moins, des sots petits ou grands;
Et d'un tel mal, dais, balustre et couronne,
Jusqu'à nos jours n'ont exempté personne.
Mais malgré moi de la rime emporté,
De mon sujet je me suis écarté;
N'étant donc pas un sot sans connoissance,
Ni tout-à-fait d'une obscure naissance,
Par quel destin toujours infortuné,
Souffré-je, hélas! dès ce monde en damné?
Par quel pouvoir d'une noire planéte,
Un corps bien fait, une santé parfaite,
Qui promettoient quelque chose de bon,
N'ont fait enfin qu'un malheureux Scarron?
Un malheureux, qu'un noir chagrin accable
Plus que le mal qui le rend misérable;
Qui dans un mal aussi long qu'inhumain,
N'est pas exempt du soin du lendemain;
Qui chaque jour n'a pas petite affaire,
A contenter le créancier colére,
Cela s'entend, si c'est le contenter
Que de lui dire, il faut patienter.
Pourquoi faut-il qu'en ma chaise éternelle,
Sans avoir fait d'action criminelle
Qui méritât un si long châtiment,
Je sois traité si rigoureusement?
Pourquoi des sots plus bêtes et plus rosses
Que les chevaux qui traînent leurs carrosses,
Sont les plus sains de ce siécle maudit,
Moi le moins sain, sans bien et sans crédit?
Mais ton patron, qui du siécle où nous sommes
Sans contredit est le meilleur des hommes,
En qui le ciel, comme en réserve a mis
Tout ce qu'il donne à ses meilleurs amis,

Par ses bienfaits tous mes malheurs tempére,
Par ses bienfaits est cause que j'espére,
Et m'a promis de me mettre en repos,
J'entends l'esprit ; car pour mes autres maux,
Tant plus les ans sur mon petit corps prennent,
Tant plus mes maux incurables deviennent.
Mais tant de vers, même de ma façon,
Alarmeroient mon ami Pélisson,
Qui maintenant à Vaux près de son maître,
Se trouve heureux autant qu'on le peut être.
Laissons-le en paix de son bonheur jouir,
Par ses beaux vers son maître réjouir :
Ne troublons point par le chagrin des nôtres,
Ni son repos, ni le repos des autres ;
Faisons-lui grace après tant de clameurs,
Et finissons, criant, ô siécle ! ô mœurs !

A M. PÉLISSON.

ÉPITRE II.

DE mes cinq doigts l'extrême région
De démons noirs loge une légion ;
Et le valet que je faisois écrire,
Autre démon qu'on ne vit jamais rire,
Et dont l'esprit indifférent et froid
Eût fait jurer un chartreux tout à droit,
Cessant enfin d'être mon domestique,
M'a délivré d'un fou mélancolique.
Je n'ai donc pu en aucune façon
Remercier mon ami Pélisson,
Depuis le tems que les trois mille livres,
Que je reçus comme un convoi de vivres,
Ou, si l'on veut, comme un convoi d'écus,
Firent lever le siége ou le blocus,
Dont créanciers, gens de mauvais visage,
D'esprit mauvais, de plus mauvais langage,
Sourds à la plainte et sourds à la raison,
Troubloient souvent la paix de ma maison.
Je ne vois plus un certain secrétaire
Du sieur Méraut, dont je suis locataire,
Qui chaque jour me disoit aigre-doux ;
Monsieur Méraut se recommande à vous :

Or les Mérauts, d'ailleurs très-honorables,
A débiteurs sont très-impitoyables;
Et, comme il est plusieurs messieurs Mérauts,
Parlez à l'un, il vous renvoie au gros;
Et pour ce gros, il se tient toujours ferme
A recevoir de l'argent chaque terme.
Sur ces Mérauts je me suis amusé,
Car je m'en trouve un peu mérautisé:
Mérautiser, pour parler en vulgaire,
C'est imposer sur son cher locataire.
Tous les jours donc, créanciers et Mérauts,
M'importunoient; quand le seigneur de Vaux,
Ton grand patron, d'une main libérale
A dissipé cette bande infernale;
Quand par tes soins suivis de son présent,
J'ai vu la fin de mon malheur présent.
Oh, quel patron! que je te porte envie,
D'être témoin d'une si belle vie!
Quand, loin des gens dont il est inondé,
Il se délasse à Vaux, à saint Mandé,
Et que tu peux en ce séjour champêtre
L'étudier et t'en faire connoître.
Un maître tel, et si fort estimé,
Et même aussi de tous si fort aimé;
Car en ce siécle il se voit plus d'un homme,
Grand scélérat, et pourtant qu'on renomme;
Un maître donc aimable autant que lui,
Cela s'entend, s'il s'en trouve aujourd'hui,
Fait rencontrer en une servitude,
Dont le nom seul à l'oreille est si rude,
Mille plaisirs et mille heureux momens.
Il est ainsi de vous autres amans;
Quand quelqu'Iris est charmante, est aimable,
Quoique de fers cette Iris vous accable,
Sous tant de fers pour vous si pleins d'appas,
Vous vous moquez de ceux qui n'y sont pas.
Jouis, jouis, et long-tems, d'un tel maître,
Qui voit trop clair pour ne pas reconnoître
Que mon ami Pélisson Fontanier,
Quoique chez lui venu tout le dernier,
Est des premiers du siécle en vers, en prose,
Et des premiers même en toute autre chose;
S'il n'a déjà peut-être reconnu
De quel mérite est ce dernier venu.

Sur ce sujet j'en dirois davantage,
Si je voulois en croire mon courage,
Car je ne puis assez te louanger :
Mais il est tard, et je m'en vais manger.
Je m'en vais boire avec le cher d'Elbéne,
A la santé de la gothique reine,
Qui vient de voir où le Centinelli
S'emporta fort sur le Monaldeschi.
De cette reine il m'apprend des merveilles,
Cent mots nouveaux à charmer les oreilles,
Et l'on ne peut assez la louanger :
Mais il est tard, et je m'en vais manger.

A M. PÉLISSON.

ÉPITRE III.

CE long hiver, ou je me trompe fort,
Joue à tout perdre, et j'en suis demi-mort,
Ou, pour le moins, j'en suis pour quelque membre.
Il est bien vrai qu'un grand feu dans la chambre,
Du plus grand froid tout homme garantit :
Mais d'un grand feu toute bourse pâtit :
Et des deux morts, de faim, ou de froidure,
Je ne sais pas laquelle est la plus dure.
O mille écus par malheur retranchés !
Que vous pouviez m'épargner de péchés !
Quand un valet me dit tremblant, et have,
Nous n'avons plus de buches dans la cave
Que pour aller jusqu'à demain matin,
Je peste alors sur mon chien de destin,
Sur le grand froid, sur le bois de la gréve,
Qu'on vend si cher, et qui si-tôt s'achéve :
Je jure alors, et même je médi,
De l'action de mon pére étourdi,
Quand, sans songer à ce qu'il alloit faire,
Il m'ébaucha sous un astre contraire,
Et m'acheva par un discours maudit
Qu'il fit depuis sur un certain édit.
Mais, n'en déplaise à sa catonnerie,
Il fut Caton avec trop de furie.
Enfin le pauvre et malheureux Scarron
Peste sur tous, hormis sur son patron.

Mais, quand notre ame au chagrin s'abandonne,
Elle s'emporte et n'excepte personne.
Et cependant il faut avoir du bois,
Contr'un hiver qui dure autant que trois.
Malheur sur moi qui d'autres froids endure,
Plus grands que ceux d'une saison si dure,
Outre l'hiver dont je suis ruiné,
Je suis souvent de sots environné,
Mauvais plaisans, plus froids que de la nége,
Enfin plus froids que toute la Norwége,
Ma femme alors me laisse en un danger,
Qu'elle devroit avec moi partager,
Prend son manchon, et va voir quelqu'amie.
Mais, quand je suis en bonne compagnie,
Toi, par exemple, Elbéne, ou le Rinci,
La dame alors n'en use pas ainsi.
Laissons le froid; parlons de mon épître,
Pour qui du sort je me plains à bon titre.
Tout est sujet à ce diable de sort :
Tel fait beaucoup, et ne fait point d'effort ;
Tel fait effort, et ne fait pas grand'chose ;
Cher Pélisson, le sort en est la cause.
J'ai cru mes vers, je parle des derniers,
Bien plus plaisans que n'étoient les premiers,
Et je crus même (on croit ce qu'on desire)
Que ton patron y trouveroit à rire :
Mais, par malheur, le service du roi,
Qui doit aller sans doute devant moi,
N'a pas permis que ton aimable maître
Ait lu mes vers, qu'il eût aimés peut-être ;
Car nos amis Ménage et Chapelain
M'ont répondu de leur heureux destin,
Et sont d'avis, ils te le pourront dire,
Que je m'attache à ce genre d'écrire.
Mais quand mes vers auroient tout l'enjoûment,
Qui dans les tiens est si beau, si charmant,
Malherbe dit que les plus belles choses,
(Sur ce sujet, il allégue des roses)
En ce bas monde, ont le pire destin,
Et bien souvent ne vivent qu'un matin.
Ma lettre donc que je croyois si belle,
N'a pas duré plus qu'une fleur nouvelle,
Comme tu dis, soit qu'on n'en ait rien lu,
Comme j'ai peur, soit que rien n'en ait plu.

Mais tous mortels qui montent sur Pégase,
(Sous la plupart ce cheval n'est qu'un aze,)
Tous mortels donc qui se mêlent de vers,
Sont fort sujets à de pareils revers;
Et je connois certain auteur entr'autres,
Qui croit ses vers peu différens des vôtres,
Ces vers pourtant dont il est entêté,
Du tems présent sont l'incommodité.
Ce bel esprit qui sur chaque aventure
Donne au public quelque froide lecture,
La lit par-tout d'une mourante voix,
Et, qui pis est, la lit plus d'une fois,
Se plaint des gens à qui ses vers déplaisent;
Et lors, dieu sait si ces gens-là se taisent.
Pour profiter de la faute d'autrui,
Et n'être pas aussi fâcheux que lui,
Je suis d'accord que mon dernier ouvrage,
Etant meilleur, auroit plu davantage:
Mais que sait-on? quand il dégélera,
J'en puis faire un qui me racquittera.

A M. PÉLISSON.

ÉPITRE IV.

JE me plaignois du froid âpre et cruel,
Et je me plains du terrible dégel.
De gros torrens, et de néges fondues
La Seine enflée à vagues répandues,
Du grand Paris inonde les dehors;
Ou se lassant de ses antiques bords,
Ou se fâchant de n'être que riviére,
Ou seulement pour se donner carriére,
Si trop souvent elle croit son grand cœur,
Et par les champs elle marche en vainqueur,
Faisant par-tout des mers longues et larges,
Il lui faudra des montagnes pour marges.
Le haut Montmartre, et Meudon l'orgueilleux,
S'étonneront de la voir si près d'eux,
Et que la troupe écaillée et muette
Nage où chantoit autrefois l'alouette.
Le pont superbe, où sur un pied d'estal
Le grand Henri vit encore en métal,

Des autres ponts de fragile structure
Doit déplorer la funeste aventure,
Et compatir à leur danger mortel,
Pour peu qu'il soit pont de bon naturel.
L'eau qui des quais couvre toutes les marches,
Laisse à lui seul l'honneur d'avoir des arches ;
Seul pont encore, il voit ses compagnons
Ne garder plus leurs figures de pons.
Tout est canal, que sans cesse on trajette ;
La barque flotte où rouloit la charrette ;
Dans les cantons voisins de l'arsenac,
On ne fait plus ses visites qu'en bac ;
Dans les maisons, les basses écuries,
Caves, caveaux, buchers, sommeleries,
Sont devenus réservoirs à poisson,
Et l'on s'y peut servir de l'hameçon.
Enfin Paris, du moins une partie,
Offre à nos yeux Venise travestie,
Où les brochets peuvent en sureté
Venir nager par curiosité.
La Seine enfin ne fut jamais si fiére,
Et ne fit tant de la grosse riviére.
Enfin ses grands, mais dangereux progrès,
N'ont fait qu'un lac des jardins du marais :
Et plût à dieu ; qu'un peu moins de salades
Fût tout le mal qu'ont fait ses incartades !
Du pont de l'île en un instant fondu,
Non sans horreur, l'insulaire éperdu,
Voit la grand'bréche et le vuide effroyable.
Mais, ô malheur encor plus déplorable !
Le bois flotté, l'espoir de nos foyers,
Flotte sur l'onde ; et loin de ses chantiers
Est le butin du premier qui l'attrappe :
Et cependant le marchand qui se frappe,
Le poil s'arrache et se mange les doigts,
Fait pitié ; mais hausse le prix du bois.
A moi l'hiver, qu'il géle ou qu'il dégéle,
Me fait toujours une guerre cruelle ;
Mais, si tu veux, en glissant quelques mots,
En fût-ce même un peu mal-à-propos,
Ton généreux, ton adorable maître,
Le mien ami, se souviendra peut-être
Du nouveau don que ton dernier billet
Fit espérer à son humble valet.



A MONSIEUR ***.

ÉPITRE.

BRAVE seigneur, (autrefois mon support)
Et maintenant qui ne t'enquêtes fort
Si j'ai besoin, ou non, de l'assistance
Dont autrefois sans que j'en fisse instance,
Sans qu'il me fût besoin de te prêcher,
A point nommé tu me faisois toucher
Cinq cent écus, dont la reine régente
Adoucissoit ma fortune outrageante ?
Que dira-t-on, alors que l'on saura,
Car le cacher long-tems on ne pourra,
Que par froideur, ou bien par lassitude
Tu m'as traité de façon assez rude,
En me faisant, mais très-injustement,
Quoique François, querelle d'Allemand ?
Tu pouvois bien sans me faire querelle,
Au Mazarin faire valoir ton zéle ;
Et tu pouvois sans lasser ton crédit,
Ne croire pas sur un simple, l'on dit,
Que j'ai donné dessus la fripperie
De ce jean-fesse après lequel on crie,
Et sur lequel toujours on donnera,
Tant que la guerre à la muse il fera.
Sans me vanter, alors que faute d'armes
Contre quelqu'un j'userai de mes larmes,
Je sais fort bien sans l'avoir pratiqué,
Comme on sera de mon style piqué.
Je fais pleurer encore mieux que rire ;
Et le matras que ma foible main tire,
Irrévocable, alors qu'il est tiré,
Va bien avant, s'il n'est pas bien paré :
S'il ne se pend, il faudra qu'il enrage,
Celui pour qui par haine, ou pour outrage
Qu'il m'aura fait, sans l'avoir offensé,
Le vers plaisant ma muse aura laissé
Pour se servir du trait de la satyre,
Qui plaît et mord, qui fait pleurer et rire.
Mais, grace à dieu, ma générosité
Met à couvert ceux qui m'ont irrité.

Le Mazarin de moi ne doit rien craindre,
Puisque de lui j'ai sujet de me plaindre;
Je l'ai loué sans raison, comme on sait;
Avec raison j'en suis mal satisfait:
Mais l'ayant mis dans le ciel comme un ange,
Je n'irai pas le jetter dans la fange;
Je payerai de mépris son mépris,
Et de mes vers, mes vers seront le prix:
La pension que la reine propice
M'avoit promis sur quelque bénéfice,
Ne flatte plus mon espoir mal fondé;
Je prends le cas que c'est un coup de dé.
Ce Mazarin qui vers moi la rend chiche,
M'appauvrissant, n'en sera pas plus riche.
Malgré son nom, mon bien-aimé Tiphon
Sera prisé pour son style bouffon;
Et servira de planche à d'autres piéces,
Qui sans parler de l'oncle ni des niéces,
Du ministére et de tous ses abus,
M'érigeront en mignon de Phébus.
Si ce prélat malgré lui débonnaire
A peur de moi, qui l'empêche de faire
Un beau matin le poëte assommer?
C'est un chemin plus court que l'affamer.
Ou bien s'il veut sans mettre main en bource,
Dont il a peur de voir tarir la source,
Sans s'appauvrir me faire un peu de bien,
J'ai pour cela, me semble, un beau moyen:
Qu'il me fournisse, ou bien à mon libraire,
Un privilége, ainsi qu'il le peut faire,
Pour débiter ou vendre impunément
Dedans Paris trois cent vers seulement,
Qui seront faits ainsi que je les pense;
Je lui promets donner pour récompense
Deux cent écus en bel argent comptant;
A vous, monsieur, si vous voulez autant;
Et si j'aurai de reste, moi pauvre homme,
Assurément une assez grosse somme;
Ou bien mes vers comme par rareté,
En mon esprit seront en sûreté,
En attendant une saison meilleure.
Et cependant, cher monsieur, je demeure,

Votre très-humble, &c.

ÉPITRE DE MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-AIGNAN.

DIVIN Scarron, ai-je donc mérité
D'être de vous si dignement traité?
Quoi, nonobstant ingrate nonchalance,
Oisiveté, paresse, oubli, silence,
Que j'eus pour vous, au moins jusques à donc,
J'ai dans vos vers vu mon nom tout du long?
Oui je l'ai vu; mais, cher Scarron, je jure
Que ce ne fut qu'en décente posture:
Ces quatre mots suffisent entre nous
Pour exprimer que ce fut à genoux;
Car qui verroit œuvre tant accomplie,
Et de respect n'auroit l'ame remplie,
Seroit cheval à traîner un timon,
Ou possédé d'un envieux démon.
Mais quant à moi que rime ou raison guide,
A qui Richer a donné son Ovide,
(Quoique d'un don pareil peu digne sois)
Je sais très-bien l'honneur que je vous dois.
Croyez, Scarron, merveilleuse personne,
A qui dieu mit une âme belle et bonne
Dans un étui qui manque d'embonpoint,
Que Saint-Aignan vous honore à tel point,
Qu'il veut toujours préférer votre estime
Au bien plus doux, à l'honneur plus sublime,
Manteaux de ducs, bâtons fleurdelisés,
Rubans d'azur par aucuns tant prisés,
Faveurs de rois, commandemens d'armées,
Gouvernemens, places des mieux fermées,
Lambris dorés, grands festins, vins exquis,
Poulets reçus, pucelages conquis,
Jeux, chasse, bals, ballets, lice, carrière,
Bon feu l'hiver, l'été belle rivière?

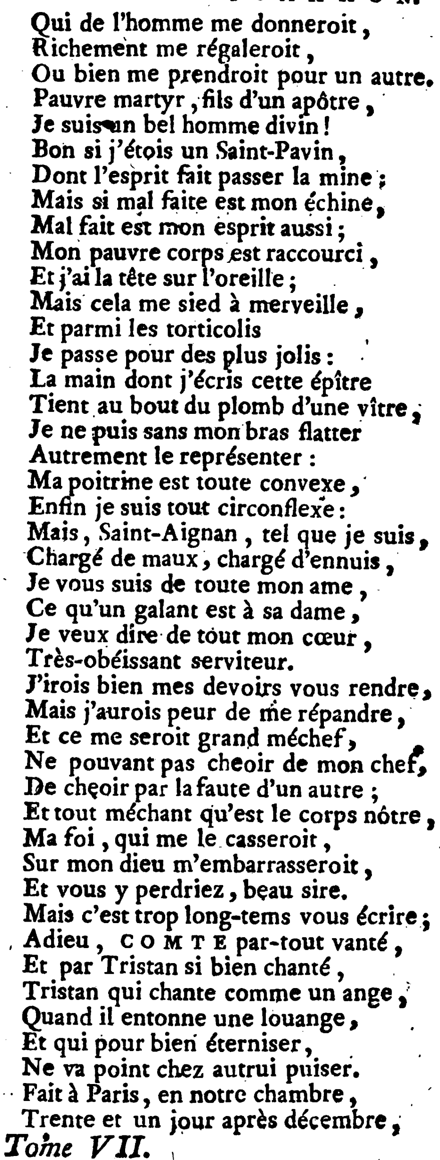
Tous ces honneurs et ces plaisirs si doux,
Me sont moins chers que d'être aimé de vous.
Avec ce vers il faut trancher ma lettre,
Puisqu'aussi-bien je ne sais plus qu'y mettre.
Quand un rimeur ne fait pas ce qu'il veut,
Il doit finir tout le plutôt qu'il peut.
De vous servir mon incroyable envie
Ne finira jamais qu'avec ma vie.

RÉPONSE

A MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-AIGNAN.

GRAND COMTE par Tristan chanté,
De divin vous m'avez traité
Dedans votre épître obligeante,
Pour un comte fort surprenante;
Car tous comtes et tous marquis,
Comme vous ne sont pas exquis,
Et je vous nommerois tel comte
Dont vous ne feriez pas grand compte.
Pour à mon conte revenir,
Et pour ce mien discours finir,
Qui penche un peu vers la satire,
Beau COMTE, j'ose bien vous dire,
Que vous m'avez scandalisé
Quand vous m'avez divinisé:
Quand de la façon l'on me loue,
Je sens fort bien que l'on me joue:
Mais me jouer beaucoup ou peu,
COMTE, c'est jouer petit jeu,
Et qui ne vaut pas la chandelle.
Ma foi, c'est me la bailler belle,
Que de me donner du divin!
Qui me feroit prendre du vin,
Me troubleroit bien moins la tête.
Moi divin? je suis moins que bête:

Qui



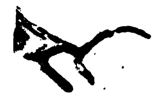
Qui de l'homme me donneroit,
Richement me régaleroit,
Ou bien me prendroit pour un autre.
Pauvre martyr, fils d'un apôtre,
Je suis un bel homme divin!
Bon si j'étois un Saint-Pavin,
Dont l'esprit fait passer la mine;
Mais si mal faite est mon échine,
Mal fait est mon esprit aussi;
Mon pauvre corps est raccourci,
Et j'ai la tête sur l'oreille;
Mais cela me sied à merveille,
Et parmi les torticolis
Je passe pour des plus jolis:
La main dont j'écris cette épître
Tient au bout du plomb d'une vître,
Je ne puis sans mon bras flatter
Autrement le représenter:
Ma poitrine est toute convexe,
Enfin je suis tout circonflexe:
Mais, Saint-Aignan, tel que je suis,
Chargé de maux, chargé d'ennuis,
Je vous suis de toute mon ame,
Ce qu'un galant est à sa dame,
Je veux dire de tout mon cœur,
Très-obéissant serviteur.
J'irois bien mes devoirs vous rendre,
Mais j'aurois peur de me répandre,
Et ce me seroit grand méchef,
Ne pouvant pas cheoir de mon chef,
De cheoir par la faute d'un autre;
Et tout méchant qu'est le corps nôtre,
Ma foi, qui me le casseroit,
Sur mon dieu m'embarrasseroit,
Et vous y perdriez, beau sire.
Mais c'est trop long-tems vous écrire;
Adieu, COMTE par-tout vanté,
Et par Tristan si bien chanté,
Tristan qui chante comme un ange,
Quand il entonne une louange,
Et qui pour bien éterniser,
Ne va point chez autrui puiser.
Fait à Paris, en notre chambre,
Trente et un jour après décembre,

De l'an mil six cent et demi,
Auprès d'un valet endormi,
Qui volontiers me verroit pendre,
Quand il me voit la plume prendre,
Et qui pour ma lettre plier,
Va toute ma cire employer.

A MADAME
LA COMTESSE DE FIESQUE.

ÉPITRE.

AIMABLE comtesse de FIESQUE,
Ce n'est pas matiére burlesque
Qu'une héroïne comme vous,
Dont l'esprit est connu de tous
Pour être un esprit admirable
Digne de ce corps adorable
Pour qui tout le monde a par-tout
Tant de respect, et haye au bout.
Haye au bout n'est que pour la rime:
Mais si vous trouvez qu'il exprime
Ce qu'on n'a pas droit de penser,
Il est aisé de l'effacer.
Fort satisfait de ma visite,
Encor plus de votre mérite,
Dans ma cage je me logeai,
Ayant pris humblement congé.
Vous dire à quel point vous me plûtes,
Les bontés que pour moi vous eûtes,
Cela ne se peut raconter,
Et l'on ne pourroit m'écouter
Sans me dire à chaque parole,
Scarronnet, tréve d'hyperbole.
On ne sauroit certainement
Parler de vous petitement;
Il faut beaucoup dire, ou se taire.
En tout vous avez l'art de plaire
Encor plus que je n'aurois cru;
Pour le croire, il faut l'avoir vu.



Je l'ai vu, je le crois, j'en jure;
Et quiconque a la tête dure
Assez pour ne m'en croire pas,
Sent le campagnard de cent pas,
Et de plus loin, si bon vous semble.
Ces dames qui vinrent ensemble,
Dignes sœurs du brave d'HAUCOURT,
De qui par-tout l'estime court
Si juste, si belle et si grande,
En France aussi-bien qu'en Hollande,
Sont, ou je ne m'y connois point,
De grand mérite au dernier point.
A la divine d'Outrelaize,
Alors au lit ou sur sa chaise,
(Car elle avoit pris, me dit-on,
Un reméde au bout d'un bâton,)
Je ne pus rendre ma visite;
J'en enrageai, car son mérite
M'a donné, comme de raison,
Estime pour elle à foison.
Les cieux de mouches la délivrent
Qui maintenant assaut me livrent,
Et qui se joignent au grand chaud,
Pour m'achever, ou peu s'en faut.
Une entr'autres à la même heure
Sur mon nez malgré moi demeure.
Je ne puis l'en faire partir,
Car mes gens viennent de sortir,
Et n'ai pour toute compagnie
Que mon épagneule endormie;
Pour mes mains, vous le savez bien,
Elles me servent moins que rien.
Je fis faire par ma figure
A vos gens mainte conjecture;
Un petit laquais édenté
Douta de mon humanité:
Mais, enfin, il me crut un homme,
Avec FRANCTOT, digne que Rome
Lui donne les bulles gratis
D'un évêché non des petits,
Vous contestâtes à merveilles,
Au grand plaisir de mes oreilles:
On ne sauroit mieux contester;
Je ne le dis point pour flatter,

Et par une fausse louange :
Vous contestâtes comme un ange,
Et je vous céde de bon cœur,
Moi qui suis un grand contesteur.
La digestion est meilleure
Lorsque l'on conteste un quart-d'heure
Un moment après le repas.
Je ne vous conseilleroi pas
De contester une heure entiére ;
Toutesfois selon la matiére,
On peut par conversation
Passer en contestation
Le jour entier, mais à reprises,
Sans en venir aux mines grises :
Car contester en querellant,
C'est mal user d'un beau talent.
Mademoiselle Jaqueline,
Si je ne me trompe, a la mine
D'être en santé dans peu de tems ;
Elle n'a qu'à dire, au printems
Je la méne jusqu'à Barrége,
D'où devant qu'y vienne la nége
Le pis qu'il nous puisse arriver,
C'est de revenir, et trouver
Elle votre hôtel, moi mes chambres,
Tous deux mal-contens de nos membres.
Mais, par ma foi, je meurs de chaud ;
Puisque rien ne me presse, il faut
Que jusqu'au soir je me repose :
Ici donc je fais une pose.

J'ai quitté la plume à midi,
Le chaud m'avoit tout étourdi ;
Il est nuit ; je vais me remettre
A travailler après ma lettre.
Aujourd'hui mon ami SEGRAIS,
Bien que le tems ne soit pas frais,
A passé, de me voir avide,
Du pont-neuf la zône torride.
Dieu sait si SEGRAIS et SCARRON
De l'héritiére de BEUVRON
Auront fait corner les oreilles :
Ils en ont dit monts et merveilles ;
Et dieu sait si parlant de vous,
Ils ont oublié votre époux.

SEGRAIS sur pareille matiére
Est d'une force singuliére,
Et je pense qu'aucunement
Nous secondons ce cher Normant.
Présentement à ma chandelle
Un papillon s'est brûlé l'aîle :
C'est-à-dire qu'il ne faut pas
S'approcher trop de vos appas :
Il y fait chaud, la male-peste !
Belle, jeune, galante, leste,
De l'esprit, de la qualité,
Bon dieu ! quelle témérité !
Gare la mort, ou la marotte.
C'est une entreprise aussi sotte
Que tirer l'huile d'un caillou :
C'est mourir, c'est devenir fou.
Est-on fou, l'on lie, on resserre ;
Est-on mort, on vous porte en terre.
Passe encore pour le premier,
Mais serviteur pour le dernier :
Il est, ma foi, peu de Silvies
Qui vaillent autant que nos vies.
Où diantre par le chaud qu'il fait,
Veux-je aller hors de mon sujet ?
Par un si grand chaud tant écrire
Lors même qu'on a peine à lire,
C'est abuser de la bonté
D'une dame de qualité.
Fait à Paris, de notre chaise,
En un tems aussi chaud que braise,
L'an que le Lorrain et sa gent
S'en retourna pour de l'argent.

A MADEMOISELLE DE NEUILLAN.

ÉPITRE.

BELLE NEUILLAN, fille charmante,
Beaucoup aimée, et point aimante,
Jouvencelle au teint délicat
Mêlé de blanc et d'incarnat;
BUSSI qu'on surnomme la belle,
Et SCARRON chétive haridelle,
Vous baisent mille fois les mains,
Lasses d'enchaîner des humains;
Car c'est une chose certaine,
Que vous enchaînez à centaine,
Et que quand ils sont enchaînez
Vous leur faites un pied de nez.
Arrêtons-nous par parenthése:
Quand on dit, les mains je vous baise,
Parle-t-on des mains du baiseur?
Je n'en sais rien, d'homme d'honneur.
Mais pour revenir aux mains vôtres,
Plus belles que cinq cent mille autres,
Et qu'on baiseroit volontiers
Dedans la ville de Poitiers,
Et par-tout ailleurs, et moi-même,
Si le ciel m'avoit mis à même,
BUSSI charmante au dernier point,
Et moi qui charmant ne suis point,
Vous composons ces rimes plattes,
Décrites par mes maigres pattes,
Afin de nous entretenir
Dedans votre beau souvenir,
Dont la moindre place est plus belle
Qu'un fauteuil dans une ruelle,
Où les seuls culs à tabourets
Ont droit d'alléger leurs jarrets.
Belle fille, ou plutôt bel ange,
Dans Paris est rumeur étrange
De vos beaux exploits à la cour:
Vous y percez les cœurs à jour:

On y redoute vos œillades,
Autant que des carabinades :
On dit que vous assassinez,
Que vous brûlez, que vous damnez ;
Et que vos beaux yeux pleins de charmes,
Outre qu'ils font couler des larmes
A plusieurs blondins indiscrets
Qui les regardoient de trop près,
Ont quasi fait du sang répandre
Dedans un bal où pour vous prendre
On s'est bien fort montré les dents,
Et querellé devant les gens.
Voilà ce que c'est qu'être belle ;
Si vous étiez moins jouvencelle,
Et moins divine tant soit peu,
Si vos yeux avoient moins de feu,
Et votre esprit moins de lumiére,
Bref, si vous étiez moins sorciére,
Vous feriez moins de malheureux.
Mais, en bonne foi, c'est pour eux !
Pourquoi, papillons téméraires,
En vertu de leurs bigotéres,
Et de leurs crins enfarinez,
Vous vont-ils regarder au nez ?
Quand votre bel œil les regarde,
Ils y devroient bien prendre garde,
Et fermer les yeux aussi-tôt ;
Car auprès de vous il fait chaud
Autant que dans une fournaise,
Adorable ouvriére en braise,
Qui d'un cœur dont on vous fait don,
Faites aussi-tôt du charbon.
Nous vous écririons des nouvelles,
Mais aujourd'hui d'où viennent-elles,
Que de la cour où vous régnez,
Où les volontés vous gagnez ?
Mettez le feu dans les poitrines,
Décréditez les Poitevines,
Brûlez les cœurs des courtisans,
Des provinciaux troublez les sens,
Enfin, où cent choses vous faites,
Très-dignes de ce que vous êtes,
C'est-à-dire un objet charmant,
Toujours aimé, jamais aimant :

Et pour achever, et tout dire,
NEUILLAN, que tout le monde admire,
A qui la charmante BUSSI,
Et SCARRON au corps raccourci,
Souhaitent tout honneur et joie.
A Paris, dans l'hôtel de Troie,
L'an qu'on demanda les états,
Qu'on croit que l'on ne tiendra pas.

A MADEMOISELLE DE SAINT-MAIGRIN.

ÉPITRE.

BELLE et charmante SAINT-MAIGRIN,
Je n'ai pas l'esprit peu chagrin,
Quand j'entreprends en téméraire
Une aussi difficile affaire,
Que celle où je me vois réduit;
Ayant juré de faire bruit,
Cela s'entend à ma maniére,
De ce qu'à la moindre priére
Vous avez voulu m'obliger,
Moi qui vous dois être étranger,
Et qui suis autant inutile,
Que vous généreuse et civile.
Il faudroit un Malherbe ou deux,
Pour un dessein si hasardeux:
Un mérite pareil au vôtre,
D'une main pareille à la nôtre,
Ne peut recevoir coup de trait
Qui n'affoiblisse son portrait.
Tout sujet trop riche est à craindre,
A qui ne sait pas trop bien peindre.
Ma muse qui veut vous louer,
Et qui ne sait que se jouer,
Perd de son audace premiére
A l'éclat de trop de matiére,
Qui feroit à maint écrivain
Tomber la plume de la main:

Outre que ma façon d'écrire
Est plus portée à faire rire,
Qu'à louer sérieusement
Un esprit rare, un corps charmant,
Dire des douceurs, des fleurettes,
Faire impromptus et chansonnettes,
Eriger en divinité
Quelque merveilleuse beauté,
Lui donner des lis et des roses,
Et cent mille autres belles choses,
Que les poëtes libéraux
Donnent aux dames par quintaux.
Comme l'âge enfin l'humeur change,
La mienne devient fort étrange;
Sur moi le malheur acharné,
Me donne un esprit de damné,
Qui n'est content que quand il gronde;
Plus propre à quereller le monde,
Qu'à vous payer en vers comptant
Un service très-important,
Qu'en vers je ne pourrai vous rendre,
Quelque soin que j'y puisse prendre.
Et quand j'aurois tout ce qu'il faut
Pour traiter un sujet si haut,
Peu de gens comme Benserade,
Ou bien j'ai le goût fort malade,
Savent écrire galamment,
Avec cet air rare et charmant
Que tant de malheureux copistes,
Qui veulent marcher sur ses pistes,
Imitent comme j'ai le dos.
Male-peste soit des badauds!
Si j'en approchois de cent piques,
Avec mes rimailles comiques,
Mes vers sans craindre le grand jour
Iroient se produire à la cour.
C'est la cour seule où se façonne
A mon avis chaque personne,
Où se polit le campagnard,
Le bourgeois perd son air hagard,
Le sot raffine sa bêtise,
Et le fanfaron s'humanise;
C'est où je n'ai jamais été
Dans ma plus parfaite santé;



Je ne sais que par oui-dire,
De quelle façon l'on s'y tire
D'un entretien, d'un compliment;
Je sais seulement qu'on y ment,
Et que bien souvent on y joue
Ce qu'en apparence on y loue.
Dire bien de vous, et mentir,
C'est ce qui ne peut compatir;
Et si c'est de la cour l'usage
Que tenir un pareil langage,
Je ne pourrai certainement
Vous louer que bourgeoisement.
Comment faut-il donc que je fasse?
Un plus habile homme en ma place
Se trouveroit bien empêché,
Eût-il un gros trésor caché
De beaux vers et de belle prose,
Applicable sur toute chose.
Donnez donc terme à mon chagrin,
Belle et charmante SAINT-MAIGRIN,
Avec ce tems que je demande.
Quoique la dette soit bien grande,
Et que tout pauvre homme, et rimeur,
Ne soit jamais fort bon payeur,
A l'aide de la renommée,
De qui vous êtes tant aimée,
J'espére que mes petits vers
Vous prôneront par l'univers,
Ou du moins par toute la France.
Ceci soit dit sans arrogance:
Car des vers portant votre nom,
Deviendroient des vers de renom.

A M. FOURREAU.

ÉPITRE.

CHER FOURREAU, je vous remercie,
Autant que peut ma poésie,
Des belles burettes d'argent
Dont vous m'avez fait un présent.
Que le seigneur en récompense
Veuille augmenter votre finance,
Tienne votre corps en santé,
Et votre esprit en gayeté,
Vous donne une femme bien saine,
Douce d'humeur, comme d'haleine,
Ou vous en veuille dispenser,
Car de femme on se peut passer :
Qu'il vous garde de gens qui pipent,
De tous alimens qui constipent,
De promesses de grand seigneur,
De procès contre chicaneur ;
De femmes qui toujours demandent,
Et de parens qui réprimandent,
De jeunes gens qui parlent trop,
Du choc d'un cheval au galop,
D'être voisin de gens de corde
Et de riviére qui déborde,
De réciteurs de méchans vers,
D'homme roux ayant les yeux verds,
De serviteurs ferrans la mule,
Et d'ennemi qui dissimule,
D'être mangé de chiens courans,
De présomptueux ignorans,
De tous présenteurs d'estocades,
Et d'amis sujets à boutades,
D'être possédé d'un valet ;
Et quand le Roi danse un ballet,
De coups de hampe d'hallebarde :
Et sur-tout le seigneur vous garde
D'être donateur entre-vifs ;
Car les donataires sont Juifs ;
Si-tôt que la sottise est faite,
Le trépas du sot on souhaite,

Et s'il ne meurt, c'est un larron,
Exemplum ut Paulus Scarron.
Voilà, ce me semble, beau sire,
Prou de bien que je vous desire:
Ce n'est pas de l'argent comptant,
Mais c'est quelque chose pourtant
A déduire sur les burettes.
Si je pouvois payer mes dettes,
Et rendre avec de beaux souhaits
Tous mes créanciers satisfaits,
Ce seroit chose fort commode,
Dont même on feroit une mode;
Ainsi pour les gens contenter
On n'auroit qu'à bien souhaiter;
Mais pour revenir aux burettes,
Elles sont belles et bien faites,
Et vous en suis fort obligé;
Car sans être fort engagé,
Vous m'avez donné sans remise
Une chose à peine promise,
De laquelle sans m'offenser,
Vous pouviez bien vous dispenser,
Et de laquelle je vous jure
Je n'aurois point fait de murmure.
Grand merci donc, mon cher FOURREAU,
De votre présent riche et beau.
Au moins où manque la puissance,
Fais-je agir la reconnoissance,
Et suis-je du fond de mon cœur,
Votre très-humble serviteur.

A MADAME DE REVEL.

ÉPITRE.

BELLE dame de Dauphiné,
De corps gent, d'esprit raffiné,
Et qui pour une campagnarde,
Et de plus dame montagnarde,
Avez bien fait voir que Paris
Ne tient pas tout en son pourpris,
Et qu'il est ailleurs des personnes
Qui sont belles, et de plus bonnes:

Je dis bonnes, car sans bonté,
Je me moque de la beauté,
Et je tiens pires que Gorgonnes,
Les belles qui ne sont pas bonnes,
Qu'au lieu d'adorer à genoux,
On devroit assommer de coups.
Belle dame donc que j'estime,
Non pas seulement pour la rime,
Quoique vous primiez en cela,
Et que comme un vrai quinola,
Votre esprit, à quoi qu'il s'applique,
Donne du beau, du magnifique,
Du sérieux et du plaisant,
Tant il est fertile et présent.
Belle dame donc que je prise,
Pour mainte et mainte grace acquise,
Et pour mille et mille trésors,
Autant de l'esprit que du corps,
Qui vous attirent les éloges,
Non seulement des Allobroges,
Picards, Manceaux, Lorrains, Gascons,
Poitevins, hauts et bas Bretons,
Mais aussi des nations autres,
Amoureuses des vertus vôtres.
Foin, contre mon intention,
Je fais toujours digression,
Qui trop fréquente est vicieuse,
Et trop longue est fort ennuyeuse.
Rimeur qui trop souvent en fait,
Rend le lecteur mal satisfait,
Si ce n'est qu'il les fasse courtes.
Comment mettrai-je ici des tourtes,
Afin de rimer justement?
Oh! que la rime absolument
Sur les pauvres rimeurs commande!
Faut-il une preuve plus grande
Que moi, qui viens de me fâcher
De ne pouvoir pas m'empêcher
De sortir hors de ma matiére?
Dès ma digression premiére
J'ai tâché de me corriger,
Et n'est-ce pas pour enrager?
Outre la deuxiéme et troisiéme,
J'en ai fait une quatriéme.

O belle dame DE REVEL,
Vous ne redoutez rien de tel :
Toujours de la rime maîtresse,
Soit qu'on vous interrompe ou presse,
Vous faites des vers par milliers,
Tous excellens, tous singuliers :
Et moi, quand j'en fais la trentaine,
Tout aussi-tôt j'ai la migraine.
Qu'ainsi ne soit, présentement
J'ai l'esprit je ne sais comment,
Et si peu que je viens d'écrire,
Ne vaut pas qu'on daigne le lire.
Ayez donc pour moi la bonté
D'excuser la stérilité
D'un très-mauvais faiseur d'épître,
Et me laissez prendre le titre
De votre obéissant valet.
Je suis au bout de mon rollet.

A MONSIEUR D'AUMALLE D'HAUCOURT.

ÉPITRE.

BRAVE D'AUMALLE que j'estime,
Et pour la prose, et pour la rime,
Et pour mainte autre qualité,
Pour éviter prolixité,
Que je passerai sous silence;
Parce qu'avec impatience
Les gens, comme vous généreux,
S'entendent louer devant eux;
De votre ingénieuse épître
Chacun dit du bien à bon titre;
Tous ceux à qui je l'ai fait voir,
Tous gens d'esprit et de savoir,
Ont mille fois béni la veine
Qui produit ces beaux vers sans peine;
Et chacun d'eux s'étonna fort
Voyant qu'elle venoit du Nort.

S'il se rencontroit grosse bande
De gens comme vous en Hollande,
La Hollande disputeroit
De l'esprit, et l'emporteroit
Sur les plus fins académistes;
Et de pareils antagonistes
Sortiroient assez de bons vers,
De quoi fournir tout l'univers.
En bonne foi, brave D'AUMALLE,
Les vôtres ne sont pas de balle,
Mais de ceux qui peuvent courir
Par tout l'univers sans mourir
Un moment après leur naissance,
Comme ceux que l'on fait en France,
Par leurs producteurs affamés
Très-mal vers burlesques nommés.
Crier, à mes beaux mots de gueule,
C'est, me semble, la façon seule
Dont publier on les devroit;
Cela s'entend qui le pourroit.
Mais par malheur ils sont de mise,
Toujours quelqu'ignorant les prise,
Quelque pédant, ou quelque fat,
Y rencontre du délicat,
Et dit, voyez quelle imposture,
Ces vers sont de défunt Voiture,
De Ménage, ou de Sarrazin,
Ou bien de quelqu'autre assez fin
En cette maniére d'écrire
Pour mériter que l'on l'admire;
S'entend si l'on en peut trouver,
Qui jusques-là puisse arriver.
Eux seuls savent railler de source,
Et vivre aux dépens de leur bource,
Sans aller picorer ailleurs
De quoi s'ériger en railleurs.
Les autres rimeurs subalternes,
Ne font voir que des balivernes,
Riment mal et raisonnent pis.
Je mettrois la main sur le pis,
Que pour eux toute rime est bonne,
Pourvu seulement qu'elle sonne;
Quoique toute rime de son
Vaille moins que du pain de son.

Mais pour la rime encor passe,
Quand le bon-sens joint à la grace
De la naïve expression
Est soutenu d'invention:
Alors une rime forcée
Entre deux meilleures placée,
Dans la foule peut se sauver,
Sans que l'on y puisse trouver,
A moins que d'être fort inique,
A faire jouer la critique.
Mais les rimailleurs de bibus,
Nommés poëtes par abus,
Les plus mauvais plaisans du monde,
Méritent que chacun les fronde,
Et d'être interdits du métier,
Voire d'encre, plume et papier.
Ils ont pour discours ordinaires,
Des termes bas et populaires,
Des proverbes mal appliqués,
Des quolibets mal expliqués,
Des mots tournés en ridicule,
Que leur sot esprit accumule
Sans jugement et sans raison,
Des mots de gueule hors de saison;
Allusions impertinentes,
Vrai style d'amour de servantes,
Et le patois des paysans,
Refuge des mauvais plaisans;
Equivoques à choses sales,
En un mot le jargon des hales,
Des crocheteurs et porteurs d'eau,
Nommé langage du ponceau.
Il n'est chose dont moins on rie
Que de cette plaisanterie
Chez le beau monde de la cour,
Où la politesse en son jour
Très-difficilement tolére
Le jargon de la harangére.
Ils font des vers en vieux gaulois,
N'en pouvant faire en bon françois,
Et disent que c'en est la mode.
Quand l'article les incommode,
Ils le coupent sans hésiter.
L'autre jour on me vint conter

Qu'un

Qu'un de ces beaux rimeurs de nége
Qui sentoit encor le collége,
Enquis si des vers il faisoit,
Parce qu'alors il en lisoit,
Fit une réponse grotesque :
Je n'écris, dit-il, qu'en burlesque ;
Mais pour des vers, je n'en fais point,
Nous sommes d'accord en ce point,
Ils en font comme je chemine,
Ou leurs vers ne sont que vermine :
Et moi-même tout le premier
Je barbouille bien du papier ;
De quoi franchement je m'accuse,
Et suis d'avis que sans excuse,
Pourvu que l'on en fasse autant
De tout homme papier gâtant,
Dans la riviére l'on me jette
Comme un hérétique poëte ;
Ainsi l'on purgera l'état
De maint ouvrage sot et plat.
Mais j'écris, me semble, en colére.
Prenons un style moins sévére,
Et parlons un peu de Paris,
D'où ces carmes je vous écris.
Cadet D'HAUCOURT, brave D'AUMALE,
Toujours Paris son luxe étale,
Quoique l'argent y soit bien court.
La faveur s'y fuit et s'y court ;
C'est le plus grand plaisir du monde ;
L'un y courtise, l'autre y fronde ;
L'un n'a pas seulement un brin
D'estime pour le Mazarin ;
L'autre tout un jour à sa porte
Attend que ledit seigneur sorte ;
L'un va jouer chez la Blondeau,
Et l'autre étendu comme un veau
Tout de son long dans sa brouette,
S'en va dire à quelque coquette
En l'absence de son cocu,
Belle, vos beaux yeux m'ont vaincu.
L'un va voir des filles de joie,
L'autre fait la fausse monnoie ;
L'un va la nuit prendre un manteau,
L'autre le perd, et son chapeau ;

L'un emprunte, et l'autre refuse;
L'un travaille, et l'autre s'amuse;
L'un nourrit de plus fins que lui,
L'autre vit aux dépens d'autrui;
L'un dépense, et l'autre mendie;
L'un récite la comédie,
L'autre exhorte les mal-vivans,
Et n'a pas beaucoup de suivans;
L'un divertit, l'autre incommode;
Enfin chacun vit à sa mode,
Et par différentes façons,
Comme la mer fait ses poissons,
Paris en sa large ceinture,
Fait vivre mainte créature,
Les uns bien, et les autres mal.
Pour moi, cacochyme animal,
Je suis comme un homme qu'on roue,
Quoique souvent mon esprit joue:
Mais mon corps qui fait bande à part,
En son jeu ne prend nulle part.
Ma charge est, peu s'en faut, cassée,
Dont ma muse est fort offensée,
Et toute prête à se fâcher.
Si l'on ne tâche à l'empêcher,
Je lui ferai voir la Hollande,
Où sans que rien elle appréhende,
Elle pourra bien mettre au jour
Des vers qui ne sont pas d'amour:
La belle impression d'Elzévire
Fera que ma façon d'écrire
Reprendra nouvelle vigueur;
Et lors malheur, malheur, malheur,
Sur qui le chagrin du malade
Tirera son arquebusade.
Mais étant votre serviteur,
C'est trop de ma mauvaise humeur
Vous accabler sans conscience;
C'est braver votre patience,
Et bien loin de vous apâter,
C'est le moyen de vous fuster.
Une autre fois notre camarde
Sera d'humeur plus goguenarde.
J'ai l'esprit aujourd'hui bouché,
Et, comme l'état, débauché.

Excusez donc l'humeur peccante.
Fait par moi l'an six cent cinquante,
Le quatriéme de janvier,
Tout seul assis en mon foyer,
Entr'un épagneul et ma chatte,
Qui vient de lui donner la patte.

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

ÉPITRE.

GRAND D'HAUMONT, prélat sans reproche,
Intrépide comme une roche,
Esprit généreux et hardi
Encore plus que je ne di;
Honneur de l'église françoise,
Comparable au grand saint Ambroise?
Seul au monde assez généreux
Pour aimer Scarron malheureux:
Cet inguérissable malade,
Sans feinte et sans fanfaronnade;
Te jure du fond de son cœur
Qu'il est ton humble serviteur.
Il a peine à faire sa lettre,
Et ne sait ce qu'il y peut mettre,
Que sur des mémoires meilleurs,
Tu ne saches déjà d'ailleurs.
Paris est toujours même chose:
On y raille, boit, joue et cause,
On passe son tems mal ou bien,
On y fait quelque chose ou rien,
On y dit de fausses nouvelles,
On y fait de mauvais libelles,
Où l'on mêle toujours un brin
Du grand ministre Mazarin.
Le cours se tient l'après-dînée,
Où la dame gauderonnée
En portiére vient s'étaler,
A qui la voudra cajoler.

Godelureaux pleins de farine,
Affectans de courber l'échine
Afin de faire le gros dos,
Pour la plupart de francs badauds,
Couchés dans leurs riches carrosses,
Dont ils sont bien souvent les rosses,
Y parlent du tiers et du quart.
L'un s'y jette sur le brocart,
Sur la pointe et la facétie,
Y conte quelque répartie
Par lui composée en son lit,
Et qu'il a faite, à ce qu'il dit,
Dans la chambre ou dans la ruelle
De monsieur ou madame telle.
Enfin chacun s'y divertit,
Cependant, moi pauvre petit,
Cloué sur une chaise grise,
Sans plus songer au fils d'Anchise,
Songeant en mon corps contourné,
J'ai des désespoirs de damné.
Mais ne suis-je pas une bête,
De vous venir rompre la tête
Du mal que je sens jour et nuit?
Je n'en ai que trop fait de bruit
De ma maudite maladie;
Et j'ai bien peur que l'on ne die,
Que tant de lamentation
N'est point sans quelqu'ambition.
Avec satisfaction grande
J'ai lu de la muse normande
Les gaillardes productions
Toutes pleines d'inventions;
La rime en est heureuse et riche,
Et maître Apollon n'est point chiche
Ou, ma foi, je n'y connois rien,
Envers homme qui fait si bien.
Pour moi, je romps avec la muse;
Cette malheureuse camuse
Pour les biens qu'elle m'a promis
Me fait de trop grands ennemis.
Satisfait de mon innocence
Je m'en vais garder le silence,
Et confondre les faux témoins:
Mais je n'en penserai pas moins.

Que notre normand donc écrive,
Et que d'une source si vive
Il emplisse tout l'univers :
Je renonce au métier des vers ;
Aussi-bien dans la cour de France
Tout est régi par l'ignorance,
Le bonheur cherche le plus sot :
Mais, chut, chut, je ne dis plus mot.
Je suis si chagrin et si triste
Du mal qui me suit à la piste,
Qui me court sans cesse au galop,
Que j'ai peur d'en dire un peu trop.
Avant la fin de cet ouvrage,
Je veux te rendre témoignage
Que le brave de Boucicault
Est pour toi plein d'un zéle chaud.
Adieu, cher prélat sans reproche,
Intrépide comme une roche,
Esprit généreux et hardi,
Encore plus que je ne di ;
Honneur de l'église françoise,
Imitateur de saint Ambroise,
Seul au monde assez généreux
Pour aimer Scarron malheureux :
Cet inguérissable malade,
Sans feinte et sans fanfaronnade,
Te jure du fond de son cœur
Qu'il est ton humble serviteur.

A M. PRIEUR,

PROCUREUR EN PARLEMENT.

EPITRE.

Si ma muse autrefois gaillarde,
Que trop de malheurs rend hagarde,
Ne rompoit pour toi le serment
Qu'elle a fait solemnellement,
De jamais, quoi qu'on lui propose,
Mettre en lumiére vers, ni prose,

Tu pourrois me le reprocher,
Ami fidéle autant que cher,
PRIEUR, des plaideurs le refuge,
Procureur qui vaut bien un juge,
Par ton esprit plein de clarté,
Ton discours et sa netteté,
Ta diligence non commune,
Par le mépris de la fortune,
Et cent qualités que n'ont pas,
Fussent-ils en droit des Cujas,
Tes compagnons de robe noire,
Dont la redoutable écritoire,
Je n'entends pas parler de tous,
Fait pis que bosses et que trous.
La tienne des bons protectrice,
N'agit point que pour la justice:
Ton adroite subtilité,
Qui dissipe l'obscurité
De la chicane embarrassée,
Ne s'est point à nuire exercée:
Tu ne veux jamais biaiser
Pour un procès éterniser,
Ni de rien faire quelque chose,
Pour rendre meilleure une cause;
Si bien que, sans se fourvoyer,
On juge sur ton plaidoyer.
Mais aussi ta naissance est telle,
Que peu du métier l'ont si belle.
Ton aïeul fut le favori
Du bon et malheureux Henri,
Des Valois le plus débonnaire;
Il lui servit de secretaire,
Faisant honneur à son emploi,
Non pas comme ceux que je voi,
Qui prennent plus qu'ils ne reçoivent,
Des charges que souvent ils doivent.
Mais avecque la probité
Dont un homme de qualité
Est bien plus capable qu'un autre,
De son tems meilleur que le nôtre,
Les seules personnes d'esprit
A la cour étoient en crédit;
Le mérite, et non la finance,
Acquéroit la prééminence:

C'est par-là que ton pére obtint
La charge que long-tems il tint.
Que si la mauvaise fortune,
Qui pour les meilleurs a rancune,
N'a pas gardé le même rang
A ceux qui restent de ton sang,
La guerre civile en est cause;
Et non pas toi, que je propose
A ceux de ta profession,
Dont le gain est la passion,
Et qui font une sale usure
Du talent de leur écriture.
Tu ne vis point en picoreur,
En ta charge de procureur:
Tes livres d'un noble courage
En sont un fort bon témoignage.
Tes compagnons aiment le sac,
Par qui maint homme est au bissac:
La chicane est toute leur joie,
Les présens, l'or et la monnoie;
Et nul d'eux ne se peut passer
D'incessamment paperasser.
Ta passion est les beaux livres:
Pour plus de douze mille livres
On en voit en ton cabinet,
Plus que chez Courbé ni Quinet.
Nombre de sacs de toutes tailles
Des autres parent les murailles;
Chez toi force livres choisis,
Et non d'humidité moisis,
Dont très-riche est la reliure,
Toute d'une même parure,
Et dont la rare impression
Est de ta noble ambition
Une marque très-assurée;
En tablette peinte et dorée,
Font avouer au regardant
Qui les guigne d'un œil ardent,
Que maint juge porte-écarlate
Près de ton ame a l'ame plate,
Et que tu mériterois bien
Et des dignités et du bien.
Je suis témoin irréprochable
Que de moi pauvre misérable

Tu ne pris jamais de l'argent,
Quoiqu'à m'obliger diligent,
Et que ma mauvaise fortune
Te soit bien souvent importune.
Aussi te viens-je tous les jours
Demander conseil et secours
Contre les maudits subterfuges,
Dont malgré l'équité des juges,
Se servent depuis si long-tems
Contre moi mes chiens de parens.
Je ne t'en dis pas davantage,
Non que je n'aye le courage
De t'en dire mille fois plus:
Mais avec des vers superflus,
J'aurois tort, au moins je le pense,
Si je te mettois en dépense
De ton loisir qui t'est si cher,
Brave PRIEUR, ami très-cher,
De qui les travaux et les veilles,
Soit que tes cliens tu conseilles,
Soit qu'avec plume, encre et papier,
Tu les serves de ton métier,
Relévent l'espérance morte
De maint malheureux de ma sorte,
Qui, comme moi, malgré les dents
De quelques-uns de ses parens,
Est trop long-tems vivant sur terre.
Que la fiévre quartaine serre
Les sots parens, et sots oisons
Qui font de sottes donaisons!

A LA REINE.

Il la remercie d'une gratification.

REINE incomparable en mérite,
Quoique d'un pouvoir sans limite,
Le ciel vous ait fait un présent,
Qui certes n'est pas mal plaisant;
J'oserois pourtant bien vous dire,
Ou bien, que je ne mente, écrire
Que vouloir changer mon destin,
Toujours cruel, toujours mutin,
Vous sera chose difficile,
Fussiez-vous deux fois plus habile.
Vous vous y prenez pourtant bien,
Ou certes je n'y connois rien.
Non que des douleurs que j'endure,
Contre moi la guerre ne dure:
Mais vous me les adoucissez,
Alors que vous m'enrichissez;
Moi chez qui jusques à cette heure
L'indigence a fait sa demeure,
Laquelle ne va jamais sans
Plusieurs maux très-embarrassans,
Qui chez moi vivoient en gendarmes,
Comme faim, soif, froid, peur, soin, larmes;
Mais à l'aspect de vos louis,
Ils se sont tous évanouis;
Et maintenant sans trop en faire,
Je puis hausser mon ordinaire
De deux médecines par mois,
Et, si vous le voulez, de trois.
Car, ô des reines la merveille,
De me faire tirer l'oreille,
Et contester avecque vous,
Je mériterois mille coups.
Or pour vous rendre humblement grace,
Sachez que l'hiver me menace
De deux ou trois maux inconnus.
Je voudrois qu'ils fussent venus,

Pour vous bien témoigner l'envie
Que j'ai de n'employer ma vie
Qu'à servir votre majesté
Avec grande fidélité ;
Moi qui puis dire sans bravade
Que je suis un fort bon malade,
Si bon qu'aujourd'hui le soleil
N'en voit point aussi de pareil.

A LA REINE.

Il lui parle de sa pension.

GRANDE REINE, ma seule dame,
Vraiment vous êtes bonne femme,
Car vous m'avez, depuis deux ans,
Donné deux fois quinze cent francs.
Ma mort bientôt, comme je pense,
Vous sauvera cette dépense;
Je n'aurai long-tems à prier
Bertillac votre trésorier;
Dans peu de tems notre squélette,
Tout cousu dans une serviette,
(Quelques-uns disent à me voir
Que ce seroit prou d'un mouchoir,)
Sera mis avec torche et cierge
De belle blanche cire vierge,
Prêtres chantans *de profundis*,
Au rang de ceux du tems jadis.
Telle rente continuée
A ma personne atténuée
Qui n'a pour tout bien qu'un procès
Dont incertain est le succès,
Est certes une bonne affaire.
Oh ! que reine qui sait bien faire
Est grande bénédiction
A tout royaume et nation ;
Et que je serois misérable
Sans vous, ô reine charitable,
Et que je serois indigent,
Si je n'avois point votre argent !

Mais vu les biens que vous me faites,
Etant bonne comme vous êtes,
Moi bon à rien comme je suis,
J'enrage bien que je ne puis
Vous être utile à quelque chose :
Et pour cela je vous propose
Comme je puis être content,
Et sans qu'il vous en coûte tant.
C'est, ô reine à moi si propice,
De créer sur un bénéfice,
Pour votre argent mieux employer,
Ce que vous voudrez m'octroyer.
Je ne vois en cette demande,
Difficulté que j'appréhende,
Sinon que quelque gros abbé
Qui ne saura ni A, ni Bé,
En aura moins pour sa dépense,
Au grand détriment de sa panse :
Mais vraiment le pauvre petit
Peut se retrancher un petit ;
Moins d'entremets dessus sa table
Ne le rendra pas misérable ;
Et moi qui ne saurois troter
Ni pension solliciter
Dans cette charge que j'exerce,
Si bien, que l'os la peau me perce,
Les gages que de vous j'aurai,
Me seront un bien assuré.
O reine aussi belle que bonne,
Si quand on nous aime on nous donne,
Je puis sans mal argumenter,
Et sans comme un sot me vanter,
Publier que moi, pauvre hére,
Portrait vivant de la misére,
Ne vous suis pas indifférent :
Ce qui m'est un honneur si grand,
Que si je n'étois point malade,
Par mon chef je me persuade
Que même au prix de ma santé,
Je voudrois l'avoir acheté.
Il n'est rien que l'homme souhaite
Au prix d'une santé parfaite,
Pour elle on méprise le bien :
Mais depuis peu je connois bien,

Qu'être sain et ne pas connoître
Que tout bien vient du premier être,
N'est certes qu'un de ces biens faux
Qui devant dieu sont de vrais maux,
Dont le plus souvent on abuse.
Hélas! qu'à bon droit je m'accuse
D'avoir été quand j'étois sain
Un très-mauvais petit vilain,
Employant souvent à médire,
Le don d'avoir le mot pour rire.
Mais dieu, que si bien vous servez,
Par le bras duquel vous avez
Fait et ferez tant de merveilles,
Pénétrant mes dures oreilles,
M'a mis depuis peu dans le cœur
Une véritable douleur
De n'avoir vécu qu'en canaille,
Qui ne fit jamais rien qui vaille;
Enfin d'avoir toujours été
Un vrai vaisseau d'iniquité.
O dieu! qu'elle ressent de joie
Lorsque plus elle ne fourvoie,
Notre ame! et qu'un homme innocent
Lorsque son corps cent maux ressent,
Quoique cloué dans une chaise
Et jour et nuit mal à son aise,
S'il prend ses souffrances à gré,
Est plus heureux qu'un empifré,
A qui trop de chair à la joue
Fait malgré lui faire la moue!
S'il vit en Sardanapalus,
Bien qu'il n'ait besoin de bolus,
Bien que de santé presqu'il créve,
Bien souvent plus d'un soin le gréve,
Et de plaisirs environné
Il enrage comme un damné.
Peu s'en est fallu cette année
Que n'ait fini ma destinée:
J'ai bien crié, j'ai bien souffert,
Et vraiment j'étois pris sans vert;
Mais de dieu la miséricorde,
Qui même dessus nous déborde
Lorsque nous sommes débordés
Autant que soldats débandés,

Fait que dans les maux que j'endure
Ma souffrance ne m'est plus dure,
Que je reçois le mal que j'ai
En patience et d'un cœur gai;
Et que sa volonté soit faite,
Est tout le bien que je souhaite.

SUR LE RETOUR DE M. FOUQUET.

MUSES, ne pleurez plus l'absence du Mécéne
Qui vous rendoit si doux les rivages de Seine.
FOUQUET est revenu : que tous vos nourrissons
En célébrent le jour par leurs gayes chansons :
Qu'en leurs jeux, en leurs vers, toute la France voie
A quel point son retour les transporte de joie.
Quand la guerre troublant le calme de nos jours,
Fit entendre en tous lieux le bruit de ses tambours.
Ce bruit contraire aux vers, favorable aux gazettes,
Fit cesser vos concerts, et vous rendit muettes,
Et les moindres goujats pieds nuds et déchirés
Aux savans mieux vêtus se virent préférés.
Notre changeante cour, seule arbitre des modes,
Traita les beaux esprits de pédans, d'incommodes,
Les beaux vers de chansons, les rimeurs d'artisans,
Et votre art méprisé n'eut plus de partisans.
Mais fûtes-vous jamais de FOUQUET méprisées ?
Entre ceux qui vous ont toujours favorisées,
Qui de fréquens bienfaits vous comble comme lui ?
Il est de vos enfans l'espérance et l'appui :
Et quand ces malheureux, pressés de l'indigence,
Offrent leur marchandise à sa magnificence,
En la même monnoie il pourroit la payer,
Leur rendant vers pour vers, et papier pour papier;
Car habile en votre art, comme aux grandes affaires,
Il sait de votre mont les plus secrets mystéres;
Mais qui de notre France exerce sa bonté
Avec plus de largesse et moins de vanité ?
Et ce n'est pas sans choix qu'il répand ce qu'il donne,
Il sait par le mérite estimer la personne,

Tu pourrois me le reprocher,
Ami fidéle autant que cher,
PRIEUR, des plaideurs le refuge,
Procureur qui vaut bien un juge,
Par ton esprit plein de clarté,
Ton discours et sa netteté,
Ta diligence non commune,
Par le mépris de la fortune,
Et cent qualités que n'ont pas,
Fussent-ils en droit des Cujas,
Tes compagnons de robe noire,
Dont la redoutable écritoire,
Je n'entends pas parler de tous,
Fait pis que bosses et que trous.
La tienne des bons protectrice,
N'agit point que pour la justice:
Ton adroite subtilité,
Qui dissipe l'obscurité
De la chicane embarrassée,
Ne s'est point à nuire exercée:
Tu ne veux jamais biaiser
Pour un procès éterniser,
Ni de rien faire quelque chose,
Pour rendre meilleure une cause;
Si bien que, sans se fourvoyer,
On juge sur ton plaidoyer.
Mais aussi ta naissance est telle,
Que peu du métier l'ont si belle.
Ton aïeul fut le favori
Du bon et malheureux Henri,
Des Valois le plus débonnaire;
Il lui servit de secretaire,
Faisant honneur à son emploi,
Non pas comme ceux que je voi,
Qui prennent plus qu'ils ne reçoivent,
Des charges que souvent ils doivent.
Mais avecque la probité
Dont un homme de qualité
Est bien plus capable qu'un autre,
De son tems meilleur que le nôtre,
Les seules personnes d'esprit
A la cour étoient en crédit;
Le mérite, et non la finance,
Acquéroit la prééminence:

C'est par-là que ton père obtint
La charge que long-tems il tint.
Que si la mauvaise fortune,
Qui pour les meilleurs a rancune,
N'a pas gardé le même rang
A ceux qui restent de ton sang,
La guerre civile en est cause ;
Et non pas toi, que je propose
A ceux de ta profession,
Dont le gain est la passion,
Et qui font une sale usure
Du talent de leur écriture.
Tu ne vis point en picoreur,
En ta charge de procureur :
Tes livres d'un noble courage
En sont un fort bon témoignage.
Tes compagnons aiment le sac,
Par qui maint homme est au bissac :
La chicane est toute leur joie,
Les présens, l'or et la monnoie ;
Et nul d'eux ne se peut passer
D'incessamment paperasser.
Ta passion est les beaux livres :
Pour plus de douze mille livres
On en voit en ton cabinet,
Plus que chez Courbé ni Quinet.
Nombre de sacs de toutes tailles
Des autres parent les murailles ;
Chez toi force livres choisis,
Et non d'humidité moisis,
Dont très-riche est la reliure,
Toute d'une même parure,
Et dont la rare impression
Est de ta noble ambition
Une marque très-assurée ;
En tablette peinte et dorée,
Font avouer au regardant
Qui les guigne d'un œil ardent,
Que maint juge porte-écarlate
Près de ton ame a l'ame plate,
Et que tu mériterois bien
Et des dignités et du bien.
Je suis témoin irréprochable
Que de moi pauvre misérable

Et c'est en bonne vérité
Comme il voudroit être traité ;
Non pas d'eux, qui sans-doute écrivent
De la même façon qu'ils vivent,
C'est-à-dire en perfection,
Mais de certaine nation,
De gens, qui riment, riment, riment,
Affoiblissans les vers qu'ils liment.
Dieu nous garde ici, comme ailleurs,
De ces importuns rimailleurs.

AU RÉVÉREND PÉRE

CLAUSEL DE LA MERCY.

ÉPITRE.

PERE CLAUSEL, de Lespagneul,
Que j'estime autant qu'un filleul,
Mille fois les mains je vous baise.
Certes, vous m'avez fait bien-aise,
Et je me sens fort endetté
Par votre libéralité.
Mais je fais un propos bien ferme,
Si vous me donnez quelque terme ;
Car je ne puis pour le présent
Me racquitter d'un tel présent :
Croyez-moi, votre courtoisie
Ne se verra jamais moisie
Dans mon esprit, quoique moisi,
Et fou peut-être en cramoisi :
Car vous savez bien qu'un poëte
A souvent la tête mal faite.
Que ceci soit dit sans fâcher
Un pére blanc qui m'est bien cher ;
Qui fait, quand Phébus le dévoie,
Des vers plus beaux que vers à soie,
Qui ne sentent pas le jargon
De la milice d'Arragon.
Mais sage ou non, fort peu m'importe ;
Puisque vous m'aimez de la sorte

Que

Que le dieu du ciel m'a bâti,
Les pattes en chapon rôti,
La jambe toute desséchée,
Et la tête toute penchée.
Pour moi, quand vous seriez un fou
A me casser un jour le cou,
Quand bien vous auriez la folie
De tous ceux qu'il faut que l'on lie,
Encore me seriez-vous cher:
Adieu, je m'en vais me coucher.

A MADAME
LA COMTESSE DE FIESQUE,

Pour avoir une chienne qu'elle lui avoit promise.

ÉPITRE.

DIVINE comtesse DE FIESQUE,
Le petit poëte burlesque
Attend un chien de votre part:
Mais au lieu d'en avoir sa part,
S'il n'a qu'une défaite séche,
J'ai peur que son esprit de méche,
Qui s'échauffe souvent pour peu,
Pour son malheur ne prenne feu.
Il aimera votre épagneule
Autant et plus que sa filleule,
Croyez-le, puisqu'il vous le dit.
Il la fera peindre en petit.
Il lui destine une parente,
Pour lui servir de gouvernante,
Qu'il fera venir tout exprès
Par le coche à beaucoup de frais.
Deux chiens sans queue et sans oreilles,
Qui savent sauter à merveilles
Pour le roi Louis de Bourbon,
Et pour le roi d'Espagne non,
Lui montreront mille souplesses,
Mille sauts, mille gentillesses:

Ils sont chiens de bonne maison,
Et qui même ont quelque raison.
De plus, elle aura pour soubrette
Une fort honnête barbette;
Et pour laquais un petit chien,
Qui tourne la broche fort bien.
Enfin, je la tiendrai si leste,
Que la canicule céleste,
Comme tous chiens sont envieux,
En enragera dans les cieux.
Le chien du bon fils de Tobie,
S'il vivoit, en mourroit d'envie.
Ou dans Paris point n'en sera,
Ou jasmin la parfumera
Depuis le sommet de la tête,
Jusqu'où les chiens s'entre-font fête.
Or voilà tout ce que je puis
Vous dire, bégue que je suis:
Voilà, COMTESSE magnifique,
Tout ce que j'ai de rhétorique.
Vous m'avez promis un toutou,
Je crois que j'en deviendrai fou,
Si vous me manquez de parole:
Je dirai que ma tête fole
Aura cru trop facilement
Femme de cour qui souvent ment.
Mais j'alonge un peu trop mon conte,
Comtesse dont je fais grand compte.
Ayez toujours l'esprit content,
Et toujours de l'argent comptant:
Et votre mari le grand comte,
Dont toujours tant de bien je conte,
Puissiez-vous tous deux dans cent ans
Conter contes à vos enfans.
Mais ne faites plus de femelles,
Faites des enfans sans mamelles:
Les garçons valent beaucoup mieux,
Ils ne pissent jamais sous eux,
Ils pissent contre la muraille:
Vous en ferez de belle taille.
Excusez ce discours hardi.
De notre chaise après-midi,
L'an que le sieur de Benserade
N'alla point en son ambassade.

A MADAME DE HAUTEFORT.

ÉPITRE.

Sainte-Hautefort, cependant
Qu'à Paris votre zéle ardent
Vous occupe à la patenôtre,
Tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre,
Je suis au Mans, et tout mon train,
Où m'a fait venir mon chagrin.
Mais que voulez-vous que j'y fasse ?
J'ai beau quitter place pour place,
Je ne quitte point mes douleurs;
Par-tout je me souhaite ailleurs,
Et quand j'y suis, au bout d'une heure
Je songe à changer de demeure.
Le voyage est assez plaisant,
A qui le Quadrin est présent;
Mais quand on a son fait bien juste,
Il fait bon ménager le juste.
Cependant notre pauvre corps
Devient pitoyablement tors;
Ma tête à gauche trop s'encline,
Ce qui rabat bien de ma mine;
De plus, sur ma poitrine chet:
Mon menton touche à mon brichet:
Et ce qui plus me désespére,
Barbier ne me pouvant plus raire,
Je vais mettre au jour un barbon,
Qui ne sera ni beau ni bon.
Dieu votre beau menton défende
De mon aventure si grande;
Car barbe ne vous siéroit pas:
Quand de mille charmans appas
Votre barbe seroit pourvue,
Toujours seriez dame barbue;
Et je crois qu'on riroit bien fort
De la barbe de Hautefort.
C'est néanmoins chose assurée,
Qu'auriez barbe blonde et dorée;
Mais une barbe, encor un coup,
La femme déguise beaucoup;

Et la noire comme la blonde
Déplairoit à beaucoup de monde.
J'en puis parler comme savant,
Car ici je vois bien souvent
Des dames qui par sainte-Barbe
Ont assez souvent de la barbe,
Je dis barbe qui piqueroit
Qui sans raser la laisseroit;
Mais elles la font, les vilaines,
Une fois toutes les semaines.
De barbe c'est assez parlé:
Mais d'où vient que je suis allé
Ainsi sur les barbes m'étendre?
Ma foi, je ne le puis comprendre;
Car quand j'ai mis la plume en main,
Foi de catholique-romain,
Je songeois moins en barberie,
Moins en barbe de Barbarie,
Moins au Turc au menton rasé,
Que Malte a tant scandalisé;
Moins à Prudon qui barbe rase,
Et qui par conséquent trop jase,
Car tout barbier est babillard,
Comme tout nez troussé, raillard;
Moins au prélat * *
Qui porte une barbe si sage,
Moins à celui du * * * * * *
Qui sur la barbe a raffiné,
En portant la sienne en crépine,
Dieu la préserve de vermine!
Car si vermine s'y fouroit,
Trop souvent il se gratteroit,
Dont recevroit quelque dommage
La gravité du personnage:
Enfin je pensois tout de bon,
Moins à barbe, moins à barbon,
Que présentement je ne pense
D'aller voir la superbe danse
Que monsieur le duc va danser:
A quoi je ne dois pas penser,
Ni tout autre qui s'effarouche,
Comme je fais, quand on le touche.
Dieu sait comme on m'y toucheroit,
Et combien hurler m'y feroit

Celui par qui seroit foulée
Ma carcasse en cette assemblée.
Cependant que l'on dansera,
Votre sainteté s'en ira,
Toute réduite en sa pensée,
S'engouffrer la tête baissée
Dans quelque couvent réformé,
De hautes murailles fermé;
Et là votre douillette échine
Tâtera de la discipline,
Qu'on ne peut souvent endurer,
Sans un peu se mettre à jurer :
Mais quant à vous j'ose bien dire
Que vous n'en ferez rien que rire,
Et voire même rire gros,
Au grand dépit de votre dos.
Cette action est méritoire ;
Mais me voudriez-vous bien croire ?
La seule méditation,
Sans cette fustigation,
Vous fera, la peau bien unie,
Avoir place en la litanie.
Laissez donc en paix votre dos,
Sans le déchirer jusqu'aux os.
Pour moi, je sais que mes offenses,
Veulent de rudes pénitences;
Et que si j'ai des maux cuisans,
J'en ai fait en mes jeunes ans
Qui méritent ce que j'endure,
Et même une peine plus dure :
Mais si j'étois sain comme vous,
J'aurois peine à rouer de coups,
Comme un peu trop souvent vous faites,
Mes épaules, quoique maigrettes,
Que je chéris assez pourtant,
Pour ne les fustiger pas tant.
Je devrois achever ma lettre,
Sans tant de fadaises y mettre.
Tout sévére qui la lira,
Un grand badin m'estimera.
Badiner n'est pas chose aisée;
Et tel a sa cervelle usée
Après ouvrage raffiné,
Qui certes, s'il eût badiné,

Eût plu peut-être davantage
Qu'il n'a fait par son bel ouvrage.
Veuillez donc me le pardonner,
Si je persiste à badiner.
Or çà, dame HAUTEFORT la belle,
Vous dirai-je quelque nouvelle
Des Mancelles et des Manceaux,
De qui les chapons sont si beaux ;
Mais que vous en pourrois-je dire ?
Je n'y vois pas le mot pour rire ;
On ne peut rien mander d'ici.
A Paris ce n'est pas ainsi :
C'est là que l'on dit des nouvelles ;
Desquelles voulez-vous, desquelles,
Et qu'une feuille de papier
Peut de celles d'un seul quartier
Jusqu'en marge être barbouillée.
Ici la ville bien fouillée,
A grande peine en fourniroit
Autant qu'un poulet en diroit.
Que vous dirai-je donc du Maine ?
La peste, que j'en suis en peine !
Vous parlerai-je des aisés,
Qui sont un peu scandalisés
Du retour de l'intendant d'Haire ?
Mais je ferai mieux de m'en taire,
Car je les tiens, étant taxés,
Sans qu'on les raille, assez vexés :
Laissons-les en paix, je vous prie,
Cacher lit et tapisserie.
De quoi vous parlerai-je donc ?
Plus en peine je ne fus onc.
Vous dirai-je que la justice
Aime ici comme ailleurs l'épice,
Et qu'ici messieurs les élus
Ne font plus tant les résolus ?
Vous dirai-je que mon confrère
Le bon Cossé se désespère
De ce que la bûche à Paris
N'est pas comme au Mans à vil prix ;
Et que de Paris il nous mande,
Qu'en cendre il mettra sa prébende ?
Parlerai-je des jouvenceaux,
Tous argentés par leurs manteaux,

Tous enchérissant sur la mode,
Commode soit, ou non commode,
Ayant tous canon trop plissé,
Rond de botte trop compassé,
Souliers trop longs, grégue trop large,
Chapeaux à trop petite marge,
Trop de galons dessus les reins,
A la tête de trop longs crins;
Crins, où nonobstant la farine,
L'humide graisse trop domine;
Et pour conserver l'escarpin,
Vu la cherté du maroquin,
Ayant aux pieds malles chaussées
Galoches de cuir renforcées,
Dans lesquelles ils passent l'eau
Tout ainsi que dans un bateau,
Avec lesquelles à la boue
On peut faire hardiment la moue;
Enfin, pour vous en dire tout,
Galoches à dormir debout?
Au reste, nation qui raille
Incessamment, vaille que vaille,
Et qui sur son meilleur ami
Donne à dos en diable et demi.
Parlerai-je des demoiselles
Aux très-redoutables aisselles,
Et dont les yeux tirent des coups
Qui font des bosses et des trous?
Dirai-je comme ces fantasques,
Qui portent dentelle à leurs masques,
En chamarrent les trous des yeux,
Croyant que le masque en est mieux?
Comme durant la canicule,
Qu'à la cave même l'on brûle,
Elles portent panne et velours?
Mais ce n'est pas à tous les jours,
Mais seulement aux bonnes fêtes;
Comme descendent de leurs têtes
Des moustaches de cheveux gras,
Qui sont plus longues que le bras?
Parlerai-je de leur chaussure,
Si haute, et qui si long-tems dure?
Car leurs souliers, quoique dorés,
Ont l'honneur d'être un peu ferrés;

Que sur elles blanche chemise
N'est point que de mois en mois mise,
Et qu'elles prennent seulement
Le linge blanc pour l'ornement;
Comme rarement chausson chausse
Leur pied que grand pont-levis hausse,
Quoique les chaussons en été
Soient de fort grande utilité?
Qu'au-lieu de mouches, les coquettes
Couvrent leur museau de paillettes,
Ont en bouche cannelle et cloux,
Afin d'avoir le flairer doux,
Ou du fenouil, que je ne mente,
Ou herbe forte comme mente,
Marjolaine, thym, poulliot,
Fleur de lavande et mélilot?
Comme d'anis elles s'emplissent,
Lorsque leurs entrailles bruissent,
Et pour s'empêcher de rotter,
Ce qu'elles nomment sanglotter?
Item.. Mais pour les bien décrire
Il faudroit faire une satyre,
Car toutes ne sont pas ainsi
Martingales en ce lieu-ci;
J'en dois excepter quelques-unes,
Dont les vertus sont peu communes,
Et qui dans la cour se feroient
Estimer à qui les verroient:
A la cour, où dames choquantes,
Comme ailleurs sont assez fréquentes,
Où l'on voit autant de guenons,
Que de Pallas et de Junons.
Mais ma lettre devient longuette,
Quelle fin faut-il que j'y mette?
La finirai-je en la datant?
Une fois que j'en fis autant
Au prélat qui gît en Sorbonne,
La chose se trouva fort bonne;
Et dit le bon feu maître Armand,
Que j'avois daté plaisamment.
Ou bien plutôt la finirai-je,
En priant dieu qu'il vous protége,
Et protestant sans fiction,
D'une sincére affection,

D'être de votre vie insigne
Toujours l'admirateur indigne ?
Oui, je vous le proteste donc ;
Et sachez que je ne fus onc,
Humble valet de pas un autre,
Autant comme je suis le vôtre.
Que si je regagne Paris
Où j'ai mon retour entrepris,
Sans avoir de mésaventure,
Comme j'en eus une bien dure
Alors que je vins en ces lieux ;
Car un cheval malicieux,
Qui conçut pour moi de la haine,
Me fit par deux fois dans la plaine
Tomber de mon brancard maudit,
Dont mon pauvre col se tordit ;
Et depuis cette male entorse,
Ma tête, quoique je m'efforce,
Ne peut plus regarder en haut,
Dont j'enrage, ou bien peu s'en faut :
Si, dis-je, devant que je meure,
Chez vous, ou bien où je demeure,
Je vous vois encor un instant,
Dieu, que j'aurai l'esprit content !
Et lors notre piéce comique,
Encore que je ne m'en pique,
Mais qui pourtant quand on la lit,
Plaît assez, à ce qu'on m'a dit,
Vous fera peut-être un peu rire.
Mais si pourtant l'entendre lire
Vous est mortification,
Témoignant la moindre action
Que sa lecture vous ennuie,
Vous serez bientôt obéie :
Aussi-tôt on la fermera,
Et d'autre chose on parlera.

A MADAME
DE HAUTEFORT.

J'AI beau faire du quant à moi,
Si me trouvai-je en grand émoi,
Quand assis dans ma chaise grise
Vis-à-vis de la Reine assise,
Je me trouvai pâle et défait
Sans parure et sans attifet.
Que volontiers je donnerois
Quelque chose si je l'avois,
Si mon col avoit été lors
Tant soit peu plus droit et moins tors!
Car étrange étoit ma figure,
Comme mon esprit se figure,
Quoique je me fusse efforcé
D'être vu là bien agencé,
Et que ma face enjolivée
Dessus sa mâchoire lavée
Eût eu quelques coups de rasoir :
Et certes il m'eût fait beau voir
Avec une barbe mal faite,
Et menton comme une époussette,
Scandaliser tel cabinet!
Mais quoique j'eusse museau net,
Et qu'à dessein de moins déplaire,
Je me fusse au matin fait raire,
Quoiqu'ébarbé, quoique tondu,
Je fus pourtant bien éperdu;
Et quoiqu'assisté d'un bon ange,
Mon étonnement fut étrange.
C'est vous qui ce bon ange étiez,
Dame HAUTEFORT, qui m'assistiez,
Et qui rassuriez toute bonne
Notre très-confuse personne,
Tant j'avois tous les sens ravis
De me rencontrer vis-à-vis
De cet objet tout adorable,
De cette Reine incomparable,

La meilleure que la France ait
Vu régner selon son souhait :
Contemplant son divin visage,
Je me sentois dans le courage
Je ne sais quelle émotion
Pleine de vénération.
Elle avoit au bout de ses manches
Une paire de mains si blanches,
Que je voudrois en vérité
En avoir été souffleté,
En dût ma face jà flétrie
En paroître toute meurtrie.
Par cet échantillon si beau,
Il faudroit du moins être un veau,
Pour ne juger que cette Reine,
Corps d'ivoire habillé d'ébéne,
Est un corps aussi-bien formé,
Qu'il est de belle ame animé;
D'une ame aux grandes choses née,
Maîtresse de la destinée,
Dans l'heur et dans l'adversité
Gardant toujours sa fermeté.
Vous qui l'aimez plus que vous-même,
Vous que j'ose dire que j'aime
Autant que quelqu'un peut aimer,
Oserois-je vous informer
D'un petit moyen très-facile,
A sa majesté très-utile;
Car elle peut en empêcher
Force honnêtes gens de pécher,
Qui m'appellent par grand mensonge,
Hélas! j'en rougis quand j'y songe,
Par-tout monsieur l'abbé Scarron?
Mais j'en aurois été larron,
Si je jouissois d'abbaye;
Car, hélas! en jour de ma vie
On ne m'a jamais rien donné,
Quoique je sois ensoutané;
Et depuis que robe je traîne,
Je compte près d'une semaine,
Quatre ou cinq mois et quatorze ans,
Dont les cinq derniers peu plaisans
Font que je souhaite à toute heure
Ou la mort, ou santé meilleure.

Mais de mon office nouveau
Mon destin me semble si beau,
Que souvent pauvre cul de jatte,
Tout seul de rire je m'éclatte,
Si bien que qui lors me verroit,
Très-justement fol me croiroit;
Non pour souhaiter abbaye,
Car ce n'est pas grande folie
Au misérable qui n'a rien,
De souhaiter un peu de bien.

A UNE DAME INCONNUE.

ÉPITRE.

VOUS voyez, ô DAME INCONNUE,
Par ma procédure ingénue,
Et par ma ponctualité
A faire votre volonté,
Que je tâche au moins de vous plaire.
Vous m'avez ordonné de faire
Des vers. Hé bien! je vous en fais.
Recevez-les bons ou mauvais,
D'aussi bon cœur que je les donne
A votre invisible personne;
Et jugez par cette action
Quelle est la vénération
Que j'ai pour vous, quoiqu'invisible,
Quoique vous soyez bien terrible
De vous cacher ainsi de moi,
Qui vous estime, en bonne foi,
Sans avoir vu votre visage,
Tant qu'il ne se peut davantage.
Je ne dis encor qu'estimer;
Mais je prétends dire aimer,
Alors que je vous aurai vue
D'attraits comme d'esprit pourvue.
Dans votre prose et dans vos vers,
Je vois cent agrémens divers;
Mais lorsque tête-à-tête on cause,
On découvre bien autre chose,
Qu'on ne fait dans un simple écrit,
Fût-il tout charme et tout esprit.

Montrez-vous donc, que je vous voie,
Venez me donner de la joie :
Que sait-on ? je vous en rendrai ;
A tout le moins j'y tâcherai.
Mais, à dire vrai, je me vante ;
Une fluxion violente
M'attaque l'épaule et le cou,
Et me fera devenir fou.
De plus la pensée importune
Des mauvais tours de la fortune,
Depuis peu, non sans grand sujet,
Une rude guerre m'a fait.
Tout cela me rend l'humeur telle,
Qu'un homme lâche ayant querelle ;
Qu'un pauvre qui de son procès
Redoute l'important succès ;
Qu'une ame d'amour forcenée,
Qu'on peut dire être ame damnée ;
Enfin que les plus malheureux,
Qui contre leur sort rigoureux
Font incessamment des murmures,
Dans leurs plus tristes aventures,
Ils ont bien plus de gayeté,
D'enjoument, de tranquillité,
Que moi que par-tout on renomme
Pour être un facétieux homme,
Pour être aussi grand goguenard
Que le plus fâcheux campagnard,
Enfin pour ne jamais rien dire
Sans dessein de faire bien rire.
Male-peste de l'animal,
Qui du prochain pense si mal !
Et fût-il ce qu'il me figure,
L'impertinente créature,
Qui sans me voir, voit mes écrits,
M'estime de tous les esprits
Que l'on a coëffés de marotte
La personne la plus falotte !
Venez me voir tel que je suis,
Chargé d'ans, accablé d'ennuis,
Et non tant par la maladie,
Dont ma personne est enlaidie,
Que par d'autres plus grands malheurs :
Qui suis magasin de douleurs,

De miséres et d'infortunes,
Toutes au-delà des communes.
Qui pis est, puisqu'il plaît aux cieux,
Mon malheur est contagieux;
Nul ne m'aime et ne me fréquente,
Que bientôt il ne s'en repente.
M'aimer c'est se mettre au hasard
D'être malheureux tôt ou tard.
Pour décharger ma conscience,
Je vous fais cette confidence,
Et vous veux apprendre de plus
Ceux que mon malheur a perdus;
Après quoi j'ai droit de me dire
Des vrais porte-guignons le pire.
Si vous m'aimez en cet état,
Je ne suis pas si simple ou fat
De refuser mon avantage:
De vous aimer je ferai rage;
Car, sans faire le vain, je croi
Que nul n'aime si bien que moi.
Venez donc, ô chére inconnue,
Dissiper promptement la nue
Qui brouille mon entendement:
Il se travaille incessamment,
Et se figure qui vous êtes,
Qui si bien de petits vers faites,
Et dont la prose a la fierté
D'une fille de qualité.
Pour me faire la grace entiére,
Sur une plus ample matiére
Il falloit m'ordonner des vers:
Et lors, non les yeux de travers,
Car je ne fais point la grimace
Qu'on veut que tout poëte fasse,
Mais dans ma chaise grise assis,
D'un front serein, de sang rassis,
Je vous aurois fait à ma mode
Une épître, ou du moins une ode;
Et l'aurois faite avec plaisir,
Avec verve, avec grand loisir.
Soit prose, soit vers, qu'on commande,
D'autant plus que l'envie est grande
D'aller plus haut que Phaéton,
D'autant moins y réussit-on;

Lorsque par devoir on travaille,
On ne peut faire vers qui vaille;
Par exemple, ces rimes-ci
Sont des rimes *coussi*, *coussi*.
Les muses, hautaines et braves,
Ne travaillent point en esclaves,
Et l'ingrat métier de rimeur
Veut du loisir et de l'humeur.
Faire des vers à la journée,
C'est une rude destinée.
J'en puis parler comme savant,
Moi qui les fais ainsi souvent.
Je vous en dirai davantage
Quand j'aurai vu votre visage.

A MONSIEUR

L'ABBÉ DESPAGNY.

DESPAGNY mon cher et féal,
Ami généreux et loyal,
De vos demoiselles en pâte
Je vous remercie à la hâte;
Car mon esprit, quoique pointu,
Ne hasarde point l'inpromptu:
Quand il en fait, il s'évertue
D'en sortir à bride abattue,
Pour se tirer d'un mauvais pas
Où ma muse ne pipe pas.
Pour revenir à vos sarcelles,
Je les mangerai telles quelles:
Telles qu'elles sont, un présent
De votre part m'est fort plaisant;
Mais à considérer leur mine,
A voir le lard de leur échine,
A sentir l'odeur qu'elles ont,
De très-bon présage elles sont.
Quant est de moi, je vous honore
Comme un grand-pére, et plus encore,
Quand comme un pére je dirois,
Par mon chef point ne mentirois.

Adieu, cher abbé de mon ame,
Cupidon vous doint belle dame,
Car maints prélats de ce tems-ci
Aiment belles dames aussi,
Et j'en connois d'assez peu sages
Pour enganiméder leurs pages.
Dieu me garde de telles gens,
Baisans les gens malgré leurs dents.
Foin, rime sur rime m'engage
A barbouiller plus d'une page,
Et ce n'étoit pas mon dessein
De griffonner plus d'un dizain,
Ou d'un douzain, que je ne mente;
Mais toujours la somme s'augmente,
Et j'écrirois jusqu'à demain,
Si je ne retenois ma main.
Fait à Paris dans notre chambre,
Le cinquiéme jour de novembre.

A MADAME
LA MARQUISE D'ESTISSAC.

ÉPITRE.

CHARMANTE dame D'ESTISSAC,
Je me vois réduit au bissac,
Tant je suis pauvre de matiére
Pour vous faire une lettre entiére.
Dans Paris en cette saison
Chacun éloigne sa maison,
Depuis le faquin jusqu'au prince,
Et va vendre dans la province
Son bois, son foin, son vin, ses blés,
Que les soldats n'ont point emblés,
Pour revenir la bourse pleine
Revisiter Paris sur Seine,
Où chacun se plaît plus qu'ailleurs,
Soit que les vins y soient meilleurs,
(Ceci n'est que pour les ivrognes)
Soit pour le nombre des carognes,

(Ceci n'est que pour les pécheurs)
Soit pour y voir de grands seigneurs,
(Bienheureux qui n'en a que faire)
Soit pour y poursuivre une affaire,
(Métier à mon gré fort fâcheux,
Si ce n'est aux grands chicaneux:)
Enfin pour cent choses plaisantes,
Que les personnes fainéantes,
De cette noble oisiveté
Qui sent la générosité,
Trouvent plutôt qu'en lieu du monde,
En cette ville où tout abonde.
Ma foi, depuis votre départ,
Mon esprit sent bien le pénart:
Oui, j'ai l'humeur fort pervertie,
Depuis que vous êtes partie;
Et mon corps que mon esprit suit,
Par votre absence se détruit.
C'est signe qu'outre de l'estime,
J'ai pour vous de l'amour sans crime;
Et que quand je ne vous vois pas,
Tout autre objet m'est sans appas.
Tout ceci soit dit sans déplaire
Au seigneur qui vous a su faire
Votre belle postérité,
Riche d'esprit et de beauté.
Le grand dieu bénit son ouvrage;
Et, quoiqu'en votre apprentissage,
Vous fîtes merveilles tous deux
En cet ouvrage merveilleux.
Par exemple, votre recluse
Est l'antipode d'une buse,
Et qui vole les cœurs des mieux,
Par les oreilles et les yeux.
Votre petite jouvencelle,
Si gaie et si spirituelle,
Est un petit ange naissant,
Qui va toujours embellissant;
Dont les doigts pincent une cuisse
Plus fort que ceux d'une écrevisse;
Est adroite, bien à cheval,
Et ne fait des armes pas mal.
Que dieu la préserve de chutes,
Dans les pays remplis de butes!

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

ÉPITRE.

DEPUIS le tems, grand CHANCELIER,
Que je barbouille du papier,
Il faut bien qu'étourdi je soie
Presqu'autant que le fils d'une oie,
Jusques aujourd'hui de n'avoir
Sur papier blanc mis encre noir,
Et le tout à votre louange :
Vraiment la chose est bien étrange !
Et pas trop étrange pourtant,
Si l'on regarde que n'étant
Qu'un très-humble et petit poëte,
Né seulement à la sornette,
J'ai dû craindre en si grand sujet,
De ne rien faire que d'abjet.
Voilà, puisque dire je l'ose,
De notre silence la cause :
Si je l'ai bien ou mal gardé,
Soit un point par vous décidé.
Ce n'est pas qu'aussi-bien qu'un autre,
Je ne sache la valeur vôtre ;
Que très-savant *in utroque*,
A Cicéron, Varron quoque,
Vous êtes homme comparable ;
Que le feu roi fut admirable,
Alors que de vous il fit choix ;
Que dans la science des loix
Vous paroissez en éminence ;
Que vous êtes pour la finance
Et pour le conseil admiré,
Autant qu'au palais desiré,
Où vous rendiez si bien justice,
En dépit du crime et du vice.
Enfin parmi nous CHANCELIER
Onc ne fut qui sut allier

Tant de sciences que vous faites;
Onc n'en fut un tel que vous êtes;
Ou s'il en fut un, sur ma foi,
Son nom n'est venu jusqu'à moi.
Au trésor des lettres humaines,
Avez plus qu'aucun à mains pleines
Puisé de bien parler le don,
Soit que préparé, soit que non.
Rome qui fit tant l'entendue,
Non tant pour la grande étendue
Des pays qu'elle avoit conquis,
Que pour ses enfans tant exquis,
En eut peu qui vous égalassent,
N'en eut point qui vous surpassassent:
Qui de ce d'accord ne sera,
Est sot et toujours le sera.
Scipion qui conquit l'Afrique,
Le Nasica, l'Asiatique,
Et depuis eux le *Numantin*,
Par qui vit finir son destin
Carthage de Rome ennemie,
N'ont rien fait que ne fissiez mie:
Voilà quant est des Scipions,
Vainqueurs de tant de nations.
Cherchons encor un peu dans Rome
Parmi ceux qu'en elle on renomme,
Pour savoir s'il s'y trouvera
Quelqu'un qui vous égalera,
Sur lequel je ne trouve à dire
Chose à blâmer ou bien à rire,
Pour commencer à *capité*:
Romulus qui fut allaité
D'une louve, fut fratricide.
Horace fut sororicide.
Scévola, qui se fit manchot,
Depuis ne passa que pour sot.
Brutus devroit être des péres,
N'en déplaise aux vertus austéres
Qui l'ont un peu trop estimé,
Avec juste raison blâmé.
Fabius qui crut comme en cage
Prendre l'Annibal de Carthage,
Qui lors avec bœufs et fagots
Prit tous les Romains pour nigauds,

Et leur sage chef pour un bufle,
En brûlant de ses bœufs le mufle,
Ne fut qu'un vieil temporiseur.
Le vieil Caton un grand causeur,
Qu'aucuns ont blâmé d'avarice,
Et même d'un autre grand vice,
C'est que ce bon-homme Caton
Prenoit de son vin, ce dit-on.
Pompée fit trop pour son gendre,
Et par lui se laissa surprendre.
Luculle étoit trop dissolu.
Crassus de l'argent trop goulu.
Et Caton surnommé d'Utique,
Dont l'éloge est si magnifique,
Qu'aucuns ont dit que sa vertu
De macule n'avoit point eu;
Quand il déchira son entraille,
Ne fit, par ma foi, rien qui vaille,
Et je crois bien qu'un si sot cas,
Beau sire, vous ne feriez pas,
Que la gloire de vous bien faire
A César homme débonnaire
N'eussiez ravi par votre mort,
Comme lui qu'on blâme bien fort.
Cicéron qui de Catiline
Eventa prudemment la mine,
Etoit un timide animal,
Très-malin à dire du mal,
Trop piquant quoique l'ami nôtre,
Un vrai toque l'un, toque l'autre,
Tant railloit indifféremment.
César fut mauvais garnement,
Quoiqu'il fût homme débonnaire.
Mais certes j'aurois trop à faire,
Si j'allois cherchant entr'eux tous
Quelqu'un qui valût plus que vous;
Outre que j'ai sujet de craindre
De faire enfin le public plaindre,
En vous détournant si long-tems
De vos emplois plus importans.
Je dis seulement qu'en science,
En force d'esprit et prudence,
En non fausses dévotions,
En charitables actions,

En bonté, douceur et clémence,
Et sur-tout en magnificence,
Vertu laquelle de tout tems
Rend les grands-hommes éclatans,
Ce que la poétique veine
Fait voir assez en feu Mécéne,
Plus que qui que soit éclatez :
Outre cent autres qualitez,
Desquelles dieu, comme je pense,
Vous donnera la récompense.
Quant à moi, si j'obtiens l'honneur
D'être cru votre serviteur,
C'est la raison que je bénisse
Le sort qui devant que finisse
De mes jours le maudit filet,
M'érige en votre humble valet.

A MADAME ***.

ÉPITRE.

ADORABLE et belle princesse,
Je me présente à votre altesse,
Pour me plaindre que B***,
Pour faire son compte tout rond,
Est toujours prêt quand on apporte;
Mais depuis qu'on passe la porte
Pour lui demander de l'argent,
Il paroît aussi diligent
A fouiller dans son escarcelle,
Qu'un page que son maître appelle,
Paroît habile à s'avancer
Vers le fouet qui le fait danser.
Il jure, il affirme et atteste,
Qu'on lui doit mille écus de reste,
Qu'il avance à votre grandeur,
Sans comprendre votre brodeur.
Il semble que votre ordinaire
Dépende de ce mercenaire,
De cet esprit ambitieux,
Qui perdra l'usage des yeux,
Pour plaire à son humeur brutale,
Qui l'oblige comme un Tantale

A regarder si le soleil
Est à son gré dans l'appareil
De l'or qu'en sa bourse il amasse,
Comme un poisson dans une nasse.
Je fus hier dans sa maison,
Lui présenter une oraison
Capable de rendre flexible
Le naturel le moins sensible;
Je lui parlai de la rigueur
Qui tient ma pauvre ame en langueur;
Comme par faute de pécune,
Mon ménage couroit fortune
De retourner au même point
Qu'il étoit quand il n'étoit point:
Je fus dans un respect extrême,
Comme si c'étoit à vous-même,
Le chapeau bas, les yeux baissés,
Comme un qui chez les trépassés
Prioit l'ame de saint Grégoire,
De le tirer du purgatoire:
Car pour discourir en savant,
Le purgatoire d'un vivant
Paroît alors que la marmite
Semble la cloche d'un hermite.
Je lui parlois à cœur ouvert,
Souple comme un arbrisseau vert,
En fléchissant ma pauvre tête
Devant cette arrogante bête,
Comme ses vieux parens faisoient
Vers le veau d'or qu'ils adoroient.
Pour fléchir son humeur avare,
J'étois à moi-même barbare;
Car n'étant pas homme à flatter
Que les filles de Jupiter,
Je faisois en cette aventure
Un crime contre la nature.
Mais, mon dieu, que ne fait-on pas,
Et de quelle sorte d'appas
N'use-t-on point dessus la terre,
Pour adoucir la muette guerre,
D'où souvent la nécessité
Brave notre félicité?
Enfin je lui faisois l'hommage
Qu'un bigot fait à une image.

Il étoit dans son cabinet,
Emmitouflé dans son bonnet,
Comme un limaçon dans sa coque,
Ou comme un élu dans sa toque.
Bouffi d'orgueil dans son trésor,
Comme un Nabuchodonosor,
Il alla faire une démarche,
Disant, *pareil aux dieux je marche* (1),
Que je crus véritablement,
Qu'à moins que d'un grand compliment,
Je ne pouvois rien faire encore
Devant cette illustre pécore.
Etant dedans sa chaise assis,
Le regardant d'un sens rassis,
Je lui dis : ô noble ! ô sage homme !
(C'est ainsi qu'il veut qu'on le nomme,
Depuis qu'il a plumé l'oison
En votre adorable maison,)
Plairoit-il à votre éminence
De me donner de la finance,
Ainsi qu'il vous est ordonné
Par cet écrit qu'on m'a donné ?
Ce vieil esclave de lésine
Aussi-tôt me fit une mine,
Qui représente le portrait
D'un constipé sur un retrait :
Son front ressemblant à sa ride
Le museau d'un âne qu'on bride ;
Ses deux vilains naseaux pissoient
Sous deux vitres qui les pressoient,
Une si vilaine roupie,
Que pour en faire la copie,
Il faudroit aller en enfer
Faire morfondre lucifer :
Ses yeux en sinistres planettes
M'arquebusoient par ses lunettes,
En me décochant des regards
De basilics et de lézards ;
Sa barbe, sale et mal peignée,
Qu'il tond avec une coignée,
Crasseuse et toute en désarroi,
Me fit redoubler mon effroi,

(1) Commencement du rôle de Nabuchodonosor, dans une ancienne comédie.

Y voyant un nombre de gardes
Dont les pieds sont des hallebardes :
Bref, le voyant de la façon,
Mon poil devint en hérisson ;
Et je ne sais par quelle ruse,
Devant ce frére de Méduse
J'eus l'adresse de m'empêcher
De ne point devenir rocher.
Toutefois comme en ce rencontre
Je n'espérois qu'à faire montre,
Je lui présente mon papier ;
Mais ce cœur de marbre et d'acier
Me dit, en suivant ses vieux contes,
Allez dire à messieurs des Comptes,
Que leur papier, ni leur écrit
Ne peut non plus sur mon esprit
Qu'un évêque avecque sa mitre
Pourroit sur celui d'un ministre.
Mais ne pouvant me rebuter,
Croyant qu'à force de flatter
J'adoucirois par mes paroles
Cet idolâtre de pistoles,
Je lui dis, monsieur, mon ami,
Quand vous ne feriez qu'à demi
La somme que je vous demande,
Votre faveur me seroit grande :
Considérez que vous devez
Plus de bien que vous n'en avez ;
Et permettez que je vous die,
Qu'ainsi qu'un roi de comédie,
Vous tenez un sceptre en la main,
Que vous ne tiendriez pas demain,
Si l'on savoit vous faire rendre,
De même que vous savez prendre,
Qu'il fait mauvais choquer l'humeur
D'un qui sait passer pour rimeur ;
Et que le mal qui me fait plaindre,
Oblige ma muse à vous peindre :
C'est pourquoi, si vous me croyez,
Il convient que vous me payiez.
Mais avec tout mon artifice,
J'eus moins de raison que d'un suisse ;
Au contraire le vieil magot,
Cherchant la branche d'un fagot,

Me mit dedans ce point extrême,
Que d'en vouloir faire de même.
Le bruit que ce vilain tonna,
Tous ceux du logis étonna :
Il ne fut pas jusqu'à sa femme,
Qui blâmant sa façon infame,
Pour m'assister en ce revers
Le vint regarder de travers :

. . . .

. . . .

DAME, je vous laisse à penser,
Si ce n'est pas vous offenser ;

. . . .

. . . .

Si j'avois le don aujourd'hui
D'être receveur comme lui,
C'est-à-dire d'humeur à prendre,
Et de serment de ne rien rendre,
Je n'irois pas l'importuner,
Et ne viendrois vous bourdonner,
Comme une guêpe à vos oreilles.
Croyant qu'on dira ses merveilles,
Il aigrira votre courroux,
A me chasser d'auprès de vous :
Mais cette grosse éponge à soupe
N'a plus le vent assez en poupe,
Pour me causer l'événement
D'un si funeste changement.
Que s'il avoit assez de force
Pour me procurer cette entorse,
Une semblable défaveur
Le feroit double receveur ;
Mais ce seroit d'une monnoie,
Que si ceux qui sont dans la voie
De lever l'impôt du poisson
Etoient payés de la façon,
Je chérirois la destinée
Des partisans de la vinée :
Car je veux que ce rechigné,
Avec son grouin refrogné,
Eprouve que je fais la nique
Aux amateurs de la pratique,
Et qu'auprès d'un tel animal
Je sois poëte et caporal.

Que si jamais ce vilain tombe
Sous la pesanteur d'une tombe,
Que la parque pour nous venger
Le viendroit faire déloger,
O juste ciel ! je te conjure,
Que ce gros mignon d'Epicure,
Pour le punir de son orgueil,
Y puisse être dans le cercueil,
Ou plutôt l'étui de malice,
De ce cloaque d'avarice.

. . . .

. . . .

Je perdrois volontiers haleine,
Pour empêcher qu'il ne revienne;
Je le joindrois d'une façon,
Que si l'épouvantable son
Qui saisit d'horreur la nature,
Tire les morts de sépulture,
L'en pouvoit faire sortir hors,
Il auroit bien le diable au corps.
Mais où m'emporte ici ma flame,
Où ma muse échauffe mon ame!
Belle princesse, pardonnez,
Si mes sens se sont adonnez
A tracer l'horrible peinture
De cette infame créature;
Si je profane mon pinceau,
Faisant l'image d'un pourceau;
Lui qui ne doit prendre autre usage,
Que de peindre votre visage.
Donnez dedans ce changement
Quelque chose à mon sentiment,
Me faisant ce bien que de dire
A ce visage de Busire,
Qu'il me rende mieux satisfait
Qu'au tems jadis il n'a pas fait:
Autrement d'un bras homicide,
A l'imitation d'Alcide,
Je le passerai dans les rangs
Où l'enfer a mis les tyrans;
Car un homme de cette sorte,
Vaut bien que le diable l'emporte.

A MADEMOISELLE D'ESCARS.

Le voyage de la Reine à la Barre.

Belle d'Escars à qui je suis,
Puisque malheureux je ne puis
En chaise privée ou publique
Porter chez vous mon corps étique;
Puisqu'il n'est pas en mon pouvoir
D'aller au Louvre pour vous voir;
Si vous me le voulez permettre,
Par une bien discrette lettre
Je vous ferai de tems en tems
Récit des choses que j'entends.
C'est une véritable chose,
Qu'homme propose et dieu dispose:
Tel pense s'aller promener,
Qu'il faut au logis ramener
Crotte à l'habit, bosse à la tête:
Le deuil suit bien souvent la fête.
Qui n'eût pensé que l'autre jour
Quand à la Barre alla la cour,
Une si belle promenade
Ne se dût faire sans cascade?
Cependant cascade s'y fit,
Plus d'un carrosse s'y rompit,
Têtes y furent bossuées,
Et damoiselles échouées.
Des ducs y furent démontés,
Et tous honnêtement crottés.
Saint-Michel y perdit sa cotte,
Mais elle y gagna quelque crotte.
Segur y meurtrit ses gigots.
Pons de conserve d'abricots
Empoissa toute sa pochette.
Saint-Louis perdit sa manchette,
Vous un mouchoir, Beaumont ses gants,
Et s'ensanglanta quelques dents.
La dame depuis dévoyée,
Crioit à gorge déployée

Que l'on l'avoit blessée au cou,
Et prise par je ne sais où.
Là pensant prendre une main blanche,
On prenoit cuisse, bras ou hanche.
Ces beaux membres non mutilés
Ainsi confusément mêlés,
Ressembloient une fricassée
Par malheur en terre versée,
De laquelle la sauce étoit
La boue en laquelle on flottoit.
Chacun eut beau roidir l'échine,
Quelqu'une y lâcha quelqu'urine;
Mais rien ne se trouva souillé,
Le linge seul en fut mouillé:
Je dis ceci par conjecture,
Car je sais qu'en telle aventure
Il peut souvent arriver pis:
Mais certes quand on est surpris,
Et dans la peur de se répandre,
On laisse tout faire et tout prendre.
Mais reprenons nos corps crottés,
Bien moins vus alors que tâtés,
Nos belles têtes défrisées,
Nos belles nymphes écrasées,
Ce beau carrosse qui versa,
Où plus d'un corps de peur pissa,
Où parut sur plus d'une joue
Au-lieu de mouche grain de boue.
N'est-il pas vrai, belle D'ESCARS,
Qu'une chandelle de deux liards
Vous eût servi dans ce naufrage
Autant, peut-être davantage,
Que ces beaux soleils de la cour
Eclipsés ce malheureux jour,
Et qui lors au fond d'une orniére
Se rencontrérent sans lumiére?
De ce piteux trébuchement
J'écris fort témérairement,
Et je dois m'empêcher d'en rire,
Ne le sachant que par oui-dire.
Dites-moi donc la vérité,
L'a-t-on fidélement conté?
Est-il vrai qu'un pareil naufrage
Eprouva des ducs le courage,

Et que le duc de Ventadour
Y perdit tout, hors son amour,
Qui lui laissa force assez grande
Pour à beaux pas de sarabande,
Nonobstant son trébuchement,
Aller s'offrir bien humblement,
Ecuyer soumis et fidelle,
A votre sœur si bonne et belle,
Mon incomparable Hautefort,
Seule maîtresse de son sort?
Est-il vrai que l'on vit la nuque
Du comte Dorval sans perruque,
Et quand son char se répandit,
Qu'il fit ce que lors chacun fit,
C'est-à-dire gâta ses bottes?
On dit qu'à se tirer des crottes,
Le duc d'Uzès, ce bon seigneur,
Montra qu'il est homme d'honneur.
Enfin comme vous ils tombérent,
Et comme vous ils se crottérent:
Dieu veuille garder d'un tel cas,
Car, ma foi, je n'en rirois pas,
La Reine, ma bonne maîtresse,
Pour qui l'on doit prier sans-cesse
De dieu l'éternelle bonté,
De la conserver en santé.
On dit que c'est chose certaine
Que sa majesté fut en peine
De ce qu'on s'étoit laissé choir,
Et qu'elle envoya pour savoir
Comment s'étoit fait le naufrage:
Mais bien plus étourdi que sage,
Celui qui lui fit le rapport,
Le fit avec un tel transport,
Qu'il fourra son pied par mégarde,
(Il mérite qu'on le poignarde
Le malheureux valet de pied)
Qu'il fourra, dis-je, son gros pied
Si fort dans une grande orniére,
Qu'il en jaillit sur la portiére
De boue plus d'un quarteron.
Que maudit soit fait le larron,
De qui la jambe déloyale
Crotta sa personne royale!

Mais une heure vient de sonner,
Je ferai bien de terminer
Cette bonne ou mauvaise lettre ;
Et puis je ne sais plus qu'y mettre.
Pardonnez à votre cocher.
Adieu, je m'en vais me coucher.

A MONSIEUR MAYNARD.

ÉPITRE.

ESPRIT sur tout autre éclatant,
Tes doctes vers qui valent tant,
A faire ne te coutent guéres ;
Au-lieu que nos rimeurs vulgaires
Se mettent pour en faire un peu,
La cervelle et la face en feu.
Souverain maître de la rime,
MAYNARD, que j'aime et que j'estime
Si fort, qu'on ne peut aimer plus,
En dépit du flux et reflux
De l'humeur maudite et maligne
Qui prend son cours par mon échigne,
Et sur mes membres se répand,
Ce qui vilain homme me rend ;
Si faut-il que les vers burlesques
Que j'avois abandonnés presques,
Tant *l'opium* m'a hébété,
Dont j'use l'hiver et l'été,
Afin que dessus ma carcasse
Le sommeil par fois séjour fasse ;
Si faut-il, dis-je, que mes vers
A tous ces chef-d'œuvres divers
Dont tu vas régaler la France,
Fassent aussi la révérence ;
Fassent quelque beau compliment,
Par lequel, maudit soit qui ment,
Je te prie, ô MAYNARD, de croire
Que dans notre pauvre mémoire

Je te donne un rang, que mortel
N'a point encore tenu tel;
Bien que tu ne sois ni satrape,
Ni prétendant d'être un jour pape;
Bien que ne sois ni roi, ni roc,
Ni de ceux qui pour leur estoc
Ne font état des autres hommes,
Non plus que de trognons de pommes;
Mais être MAYNARD, c'est chez moi
Assez pour passer pour un roi.
Ce beau présent te fera rire;
Mais pourtant j'oserai bien dire,
Qu'en donnant tout ce que je puis,
Envers toi chiche je ne suis;
Moi qui suis un demi-poëte,
Qui ne travaille qu'en sornette;
Au-lieu que ces divins auteurs,
Tous ces grands vaticinateurs,
N'employent que pourpre et que soie,
N'ont que de l'or, point de monnoie,
N'écrivent que sur de l'airain,
Ont tous Apollon pour parrain,
Et quelque muse pour marraine:
Au reste, c'est chose certaine
Que même au fond du monument,
Ils font vivre éternellement.
Hélas! je n'ai pour toute muse
Qu'une malheureuse camuse,
Et laquelle pour dix écus,
Un vieux cotillon, et rien plus,
Sert à laver les écuelles
D'Apollon et des neuf pucelles;
Et qui n'a pour tout instrument
Que trompe à laquais seulement,
Deux os de bœuf et deux sonnettes,
Pour dire quelques chansonnettes.
Reçois doncques avec bonté
Ce que la gueuse m'a dicté,
En faveur de ta docte plume,
En faveur du rare volume,
Qui va rendre Augustin Courbé
Satisfait comme un riche abbé.
Fait à Paris, de notre chaise,
L'esprit et le corps en mal-aise,

Y voyant un nombre de gardes
Dont les pieds sont des hallebardes :
Bref, le voyant de la façon,
Mon poil devint en hérisson ;
Et je ne sais par quelle ruse,
Devant ce frére de Méduse
J'eus l'adresse de m'empêcher
De ne point devenir rocher.
Toutefois comme en ce rencontre
Je n'espérois qu'à faire montre,
Je lui présente mon papier ;
Mais ce cœur de marbre et d'acier
Me dit, en suivant ses vieux contes,
Allez dire à messieurs des Comptes,
Que leur papier, ni leur écrit
Ne peut non plus sur mon esprit
Qu'un évêque avecque sa mitre
Pourroit sur celui d'un ministre.
Mais ne pouvant me rebuter,
Croyant qu'à force de flatter
J'adoucirois par mes paroles
Cet idolâtre de pistoles,
Je lui dis, monsieur, mon ami,
Quand vous ne feriez qu'à demi
La somme que je vous demande,
Votre faveur me seroit grande :
Considérez que vous devez
Plus de bien que vous n'en avez ;
Et permettez que je vous die,
Qu'ainsi qu'un roi de comédie,
Vous tenez un sceptre en la main,
Que vous ne tiendriez pas demain,
Si l'on savoit vous faire rendre,
De même que vous savez prendre,
Qu'il fait mauvais choquer l'humeur
D'un qui sait passer pour rimeur ;
Et que le mal qui me fait plaindre,
Oblige ma muse à vous peindre :
C'est pourquoi, si vous me croyez,
Il convient que vous me payiez.
Mais avec tout mon artifice,
J'eus moins de raison que d'un suisse ;
Au contraire le vieil magot,
Cherchant la branche d'un fagot,

Me mit dedans ce point extrême,
Que d'en vouloir faire de même.
Le bruit que ce vilain tonna,
Tous ceux du logis étonna :
Il ne fut pas jusqu'à sa femme,
Qui blâmant sa façon infame,
Pour m'assister en ce revers,
Le vint regarder de travers :

. . . .

. . . .

DAME, je vous laisse à penser,
Si ce n'est pas vous offenser ;

. . . .

. . . .

Si j'avois le don aujourd'hui
D'être receveur comme lui,
C'est-à-dire d'humeur à prendre,
Et de serment de ne rien rendre,
Je n'irois pas l'importuner,
Et ne viendrois vous bourdonner,
Comme une guêpe à vos oreilles.
Croyant qu'on dira ses merveilles,
Il aigrira votre courroux,
A me chasser d'auprès de vous :
Mais cette grosse éponge à soupe
N'a plus le vent assez en poupe,
Pour me causer l'événement
D'un si funeste changement.
Que s'il avoit assez de force
Pour me procurer cette entorse,
Une semblable défaveur
Le feroit double receveur ;
Mais ce seroit d'une monnoie,
Que si ceux qui sont dans la voie
De lever l'impôt du poisson
Etoient payés de la façon,
Je chérirois la destinée
Des partisans de la vinée :
Car je veux que ce rechigné,
Avec son grouin refrogné,
Eprouve que je fais la nique
Aux amateurs de la pratique,
Et qu'auprès d'un tel animal
Je sois poëte et caporal.

Au degré de mérite où vous êtes venue,
Votre vertu ne peut être assez reconnue;
Et le siécle envers vous, quelque bien, quelqu'éclat
Qu'il vous donne jamais, sera toujours ingrat.
Siécle méconnoissant, le dirai-je à ta honte?
On admire SAPHO, tout le monde en fait compte:
Mais, ô siécle! à l'estime, aux admirations,
Pourquoi n'ajouter pas de bonnes pensions;
Du bien pour soutenir une noble naissance,
Et pour ne laisser pas le reproche à la France,
Que l'illustre SAPHO, qui lui fit tant d'honneur,
Ne manqua point d'estime, et manqua de bonheur?
Mais que dis-je, insensé! l'heureux siécle où nous sommes
Ne le céde à nul autre à donner de grands-hommes.
Il nous donne le grand, le généreux FOUQUET:
Est-il un bien semblable à celui qu'il nous fait?
Et notre nation d'un tel bien honorée,
Ne semble-t-elle pas aux autres préférée?
Oui, les siécles passés, les siécles à venir,
(Et la plus noire envie en devra convenir)
N'ont point eu, ni n'auront en leur longue étendue,
Mortel d'une vertu consommée et connue
Qui surpasse FOUQUET en justice, en bonté,
Et qui porte plus loin la générosité.
Il sait, sans se tromper, mettre la différence
Entre le vrai mérite et la fausse apparence:
Il prévient la demande, et secourt au besoin
L'illustre malheureux, tant de près que de loin.
J'en puis parler, SAPHO: sa bonté non commune
Combat depuis long-tems ma mauvaise fortune;
Et si sa modestie avoit pu supporter
Les excès où le zéle auroit dû m'emporter,
J'aurois toujours parlé, soit en vers, soit en prose,
De l'illustre FOUQUET, sans parler d'autre chose.
Mais pour vous, ô SAPHO, de France l'ornement,
Je vous dois beaucoup plus qu'un simple compliment;
Et, quand je vous appelle ornement de la France,
Je crois manquer encor à ma reconnoissance.
Celle par qui le ciel soulage mon malheur,
Digne d'un autre époux comme d'un sort meilleur,
L'URANIE, en un mot, vous est fort obligée;
Et SCAURUS qui la croit envers vous engagée
Au point de ne pouvoir jamais se dégager,
Reconnoît cette dette, et veut bien s'en charger.

Mais je ne songe pas que lorsque je publie
Que je suis le SCAURUS de l'illustre CLÉLIE,
Je m'expose au danger de m'attirer à dos
La haine des pédans, envieux animaux.
J'entends de ces esprits que Montagne déteste,
Que les honnêtes gens fuyent plus que la peste,
Misanthropes, chagrins, lâches, présomptueux,
Contestans, aheurtés, fourbes, malicieux,
Ennemis du mérite, et lui faisant la guerre,
Et qu'on doit mettre au rang des malheurs de la terre.
Sachant que ce qu'ils font avec beaucoup d'effort
Dès sa naissance est foible et proche de la mort,
Ils ne peuvent souffrir tout ce que font les autres;
Censurent les beaux vers, pour ne parler des nôtres;
Et, bien que leur critique ait souvent peu d'effet,
Leur orgueil de pédant n'est pas moins satisfait.
Tout ce qu'ils ont d'acquis les gâte davantage;
Leur mémoire indigeste en fait mauvais usage;
Tout ce qu'elle reçoit devient un pot-pourri,
Et leur esprit est plus engonflé que nourri.
Mais, illustre SAPHO, faut-il que je le die?
Il est de ces pédans, même en l'académie,
Et ce corps si célébre et plein d'hommes prudens,
Depuis peu se relâche et reçoit des pédans.
Tant il est vrai, qu'enfin il n'est rien qui n'empire;
Et sur quoi le hasard n'exerce son empire.
Que le fameux Balzac à mon gré jugeoit bien
D'un indigne confrére académicien!
Il disoit, raisonnant sur cette synagogue,
Où l'esprit le plus bas est souvent le plus rogue,
Qu'on y devroit placer chacun selon son prix,
Et mettre différence entre ces beaux-esprits:
Qu'aucuns d'eux ne sont bons qu'à moucher les chandelles,
Balayer, éclairer, donner des escabeiles,
Etre portiers, enfin être fréres servans,
Honorés plus ou moins, selon qu'ils sont savans:
Qu'aucuns à ce beau corps pourroient servir de membres,
Ainsi qu'au parlement les buvetiers des chambres,
Ou comme les bedeaux, peuple toujours crotté,
Sont réputés du corps de l'université.
Un homme d'un mérite au-dessus du vulgaire,
Aura dans ce beau corps un pédant pour confrére!
Un ARMAND, un SEGUIER, un ministre d'état,
Un magistrat savant, un éloquent prélat

N'y seront rien de plus qu'un pédant qu'on méprise !
Hà ! ce grand corps malade a besoin d'une crise,
Et, s'il ne met bientôt tous ses pédans dehors,
Je me tiens aussi sain que cet illustre corps.
Que ne nous donnez-vous le naïf caractére,
Comme vous le savez si parfaitement faire,
Des insectes rampans du mont aux deux coupeaux ?
Bambosche en ridicule a fait de bons tableaux ;
Et dans le genre bas, comme dans le sublime,
Plus d'un peintre savant s'est acquis de l'estime.
Vous nous auriez dépeint les pédans médisans,
Dont les esprits mal-faits sont aussi mal-faisans ;
Qui pensent qu'il n'est pas de plus horrible crime
Que le vers sans césure, ou la mauvaise rime,
Et qui regarderont un homme de travers,
Par la seule raison qu'il tourne mal un vers ;
Qui, si l'on ne leur parle ou de vers ou de prose,
Sont défaits ou contraints d'avoir la bouche close ;
Qui font impunément, ne faisant rien voir d'eux,
Une insolente guerre aux savans vertueux ;
Et du prétexte faux d'une exacte critique,
Pensent bien déguiser leur fureur satyrique.
Cependant, quelle honte à notre nation !
Ils ont chez quelques grands de l'approbation.
Pour le repos public (au moins il me le semble)
Tous les honnêtes gens, ayant fait ligue ensemble,
Devroient couler à fond, à grands coups de beaux vers,
Les pédans, plus fâcheux que les trop longs hivers,
Oiseaux mal-encontreux autant que des chouettes,
Sur-tout, quand dieu permet qu'ils soient méchans poëtes.
Mais non, je me dédis ; faire des vers contr'eux,
C'est donner à ses vers un emploi trop honteux.
Eussent-ils des brevets de beaux-esprits modernes,
Il faut avoir pour eux du mépris ou des bernes ;
Mais parce qu'on auroit des berneurs à payer,
Se tenir au mépris, et laisser aboyer.
Mais, illustre SAPHO, j'ai quitté ma matiére :
Cette épître devoit être à vous toute entiére ;
Cependant emporté de l'indignation,
J'ai donné trop de vers à ma digression.
Mais qui peut s'empêcher de parler ou d'écrire,
Quand on voit des pédans trouver qui les admire ?
Quand des gens de mérite avec emportement,
Prostituent pour eux leur bon discernement ?

Sur cet ample sujet j'en dirois davantage,
Et je pense en avoir la force et le courage :
Mais le plaisir que j'ai de vous entretenir,
Me fait presqu'oublier qu'il faut enfin finir.
C'est un défaut commun à nous autres malades,
D'être de grands faiseurs de trop longues tirades ;
Je veux dire sujets à nous laisser aller,
Sans raison ni mesure, à l'ardeur de parler.
Si la faute en est faite, ayez cette indulgence,
De ne l'attribuer qu'à ma reconnoissance,
Et de ne douter pas que ce ne soit du cœur
Que SCARRON ou SCAURUS est votre serviteur.

A MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL D'ALBRET.

ÉPITRE CHAGRINE, OU SATYRE II.

BRAVE D'ALBRET, dont l'éclatant renom
Donne du lustre à ton illustre nom,
Bien que ton nom à tel point soit illustre,
Qu'il peut servir à tous autres de lustre,
On peut t'aimer, ou par ambition,
Pour ta naissance et ta condition ;
Ou par amour pour tout ce que d'aimable,
Tout ce qu'en toi l'on trouve d'adorable ;
Pour ta valeur portée au plus haut point,
Pour ton esprit qui ne lui céde point,
Ta riche taille et ta mine guerriére,
Pour l'air charmant de ta personne entiére ;
Cet air charmant, dont même en tes vieux ans
Il paroîtra que tu fus Miossens,
Ce Miossens aux maris si terrible,
Ce Miossens à l'amour si sensible,
Mais si léger en toutes ses amours,
Qu'il change encor, et changera toujours.
Enfin, on peut pour différentes causes
Aimer en toi mille excellentes choses,
Et tu n'as rien qui ne soit précieux.
Mais la bonté, ce rare don des cieux,

Me touche plus qu'un mérite sublime ;
C'est ta bonté qui gagna mon estime,
Et qui gagna mon cœur bientôt après,
Comme l'amour suit l'estime de près.
Mais fusses-tu sans bonté ni tendresse,
Un courtisan que le gain intéresse,
Et c'est beaucoup te dire en peu de mots,
Car il n'est pas de pires animaux,
Je t'aimerois toujours, je te le jure;
Et tu crois bien que c'est d'amitié pure,
Et qu'en l'état où m'a mis le seigneur,
On ne sauroit qu'aimer en tout honneur.
Oh! si le ciel nous eût faits l'un pour l'autre,
Peu d'amitiés eussent passé la nôtre:
Mais le mérite étant de ton côté,
Et la grandeur et la prospérité,
Et moi n'étant que défauts, que misères,
Que désespoirs, que mauvaises affaires,
Et de quoi diable un objet de pitié
Auroit-il pu payer ton amitié?
Sans m'aimer donc, souffre au moins que l'on t'aime,
C'est trop pour moi : mais par un heur extrême,
Si tu voulois m'aimer bien fort aussi,
Par la raison qu'on t'aimeroit ainsi,
Que de bon cœur, ô fortune cruelle!
On oubliroit comme une bagatelle
Les rudes maux que ta haine m'a faits,
Qui m'ont souvent fait tomber sous le faix!
Que de lauriers couronneroient ma tête,
Pour avoir fait une telle conquête,
Avoir su faire un ami précieux
D'un vrai héros descendu de nos dieux,
Dans la saison que ma vie avancée
N'est déjà plus qu'une histoire passée,
Et qu'en l'état où mes malheurs m'ont mis,
On n'est plus propre à faire des amis!
Mais brisons-là, plaisirs imaginaires,
Châteaux en l'air, inutiles chiméres:
Que mon D'ALBRÈT m'aime ou ne m'aime pas,
Aimons toujours, n'en soyons jamais las;
Et recherchons les moyens de lui plaire.
Adressons-lui notre épître colére,
Dernier chagrin d'une muse en courroux,
Contre plusieurs, et quasi contre tous.

Sans souffrir donc que la rime trop forte
Loin du sujet plus long-tems nous emporte,
Irritons-nous, et la plume à la main,
Faisons la guerre à tout le genre humain.
Et ce n'est pas une maligne envie
Qui m'ait causé cette misanthropie;
Je hais ce vice, et ne suis point de ceux
Qui ne sauroient souffrir un homme heureux.
Mais qui, grand dieu! pour peu qu'il sache écrire,
Peut s'empêcher de faire une satyre,
Quand tout est plein d'impertinens divers?
Qui peut, grand dieu! ne point faire des vers?
Non de ces vers de quelqu'ame damnée,
De quelqu'amant mal en sa destinée,
Qui va conter ses maux de point en point
Aux durs rochers qui ne l'écoutent point:
Non de ces vers de la belle Amarante,
Où quelque fat de ses faveurs se vante,
Et fait grand bruit des plaisirs qu'il n'a pas,
Et c'est ainsi qu'on baise de cent pas:
Non de ces vers tels qu'en fait et qu'en gâte
Un pauvre auteur qui travaille à la hâte,
Et qui pressé de son méchant habit,
Fagotte une ode à quelqu'homme en crédit:
Non de ces vers dont mille faux Corneilles
Tous les hivers fatiguent nos oreilles,
Vers ramassés, éclatans d'Oripeau,
Qui font donner la cour dans le panneau;
Mais ce n'est pas une grande merveille,
Tout ignorant se surprend par l'oreille,
Et juge mieux des canons et galans,
Que des vers forts, naturels ou galans:
Non de ces vers dont la fin est de plaire,
Mais des chagrins qu'enfante la colére,
Tels qu'autrefois Horace et Juvenal,
Ou bien quelqu'autre illustre original,
Ont décochés à l'envi l'un de l'autre
Contre leur siécle, en tout passant le nôtre,
Hors en fâcheux, en quoi sans vanité,
Sur les Romains nous l'avons emporté.
Oh, qu'il en est de genres et de sectes,
De ces fâcheux pires que des insectes!
Oh, qu'il en est dans les murs de Paris,
Sans excepter messieurs les beaux-esprits,

Même de ceux qui de l'académie
Forment la belle et docte compagnie !
Oh, qu'il en est à la cour comme ailleurs,
Sans excepter princes ni grands seigneurs !
Oh, qu'il en est, et plus que l'on ne pense,
Dans notre noble et florissante France !
Tel est fâcheux, et fâcheux diablement,
Qui de fâcheux se plaint incessamment.
Tel de fâcheux a mérité le titre,
Qui sera peint au vif dans mon épître,
Et que d'abord chacun reconnoîtra,
Et qui pourtant des premiers en rira.
Tous les fâcheux qui ne pensent pas l'être,
Sont sans reméde à moins que de renaître;
Ou bien disons, puisqu'on ne renaît pas,
Que tout fâcheux l'est jusqu'à son trépas;
Et s'il en est que les ans rendent sages,
Je les compare à de vieux pucelages,
Que moi pécheur, je crois presqu'aussi peu,
Que cet oiseau qu'on dit renaître au feu.
Mais revenons aux fâcheux et fâcheuses,
Au rang de qui je mets les précieuses,
Fausses s'entend, et de qui tout le bon
Est seulement un langage ou jargon,
Un parler gras, plusieurs sottes maniéres,
Et qui ne sont enfin que façonniéres,
Et ne sont pas précieuses de prix,
Comme il en est deux ou trois dans Paris,
Que l'on respecte autant que des princesses;
Mais elles font quantité de singesses;
Et l'on peut dire avecque vérité,
Que leur modéle en a beaucoup gâté.
Depuis le tems que perclus de mes membres,
Pour moi Paris est réduit à deux chambres,
Je ne sais rien que par relation;
Je fais pourtant souvent réflexion
Sur les fâcheux que j'ai vus en ma vie,
Ainsi j'en ai la mémoire remplie,
Et puis encor en parler en savant,
Si les fâcheux sont comme ci-devant.
Il n'en est point qui donnent tant de peine,
Que ceux pour qui, loin d'avoir de la haine,
On a respect, ou bien pour leur bonté,
Ou pour quelqu'autre aimable qualité.

Grand dieu, par qui je respire et je rime,
Délivre-moi d'un fâcheux que j'estime!
Un esprit doux est souvent bien fâcheux,
Et me paroît d'autant plus dangereux,
Qu'honnêtement on ne se peut défaire
De qui toujours affecte de vous plaire,
Et même alors que l'on le pousse à bout,
Vous rit au nez, et vous accorde tout.
Un franc brutal contestant comme un diable,
En certain tems seroit plus supportable:
Car bien souvent les contestations
Sont tout le sel des conversations;
Je ne dis pas qu'un contesteur n'ennuie,
Mais il est bon quelquefois que l'on nie.
Qui beaucoup parle, et toujours de son mieux,
Est un fâcheux des plus fastidieux;
J'entends parler des hommes et des femmes:
Tout ce qu'il dit est pointe d'épigrammes;
Tout son plaisir est faire complimens,
Tels qu'on en lit dans les plus sots romans.
Je vis un jour deux hommes de la sorte
S'estocader en s'offrant une porte,
Sans qu'aucun d'eux eût jamais le dernier,
Et leur conflit fut d'un quart-d'heure entier.
Un doucereux, magasin de fleurette,
Qui donne à tout, à maîtresse, à soubrette,
Et qui, pourvu que l'on ait des tettons,
Quand ils seroient trop voisins et trop longs,
Croiroit manquer à sa galanterie,
S'il ne poussoit quelque douceur fleurie,
Est odieux à tous les gens de bien.
Il est ainsi des grands diseurs de rien;
De ceux qui font d'éternelles redites,
De ceux qui font de trop longues visites;
Ajoutons-y les réciteurs de vers;
Ceux qui premiers savent les nouveaux airs,
Et qui par-tout d'une voix téméraire,
Osent chanter comme feroit Hilaire;
Le grand parleur toujours gesticulant;
Celui qui rit, et s'écoute en parlant;
Le clabaudeur qui détonne ou qui braille;
Ou qui parlant vous frappe et vous tiraille;
Ou qui rebat jusqu'à l'éternité
Quelque vieux conte ou chapitre affecté;

Où qui n'oit pas quelqu'accident notable,
Qu'il n'en conte un de soi presque semblable;
Un putréfait qui vous vient approcher;
Des inconnus qui vous nomment, mon cher;
L'admirateur qui sur tout se récrie;
Un importun qui tous les jours vous prie
D'aller chez lui prendre un méchant repas,
Et le fait tel qu'on n'y retourne pas;
Les indiscrets qui sans licence viennent
Se mettre en tiers à deux qui s'entretiennent:
Tous ces gens-là devroient être chassés
Hors de l'enclos des murs bien policés.
N'oublions pas l'ignorant qui décide;
Ni le franc fat, qui par un front qu'il ride,
Et que toujours il ride sans sujet,
Donne à penser qu'il fait un grand projet;
Ni le rêveur, qui quoi qu'on lui propose,
Quoi qu'on lui dise, ou rêve à quelque chose,
Ou sans songer que vous l'entretenez,
En entretient un autre à votre nez;
Ni le gaillard qui de tout rit et raille,
Goguenardant sur tout, vaille que vaille.
Ajoutons-y tous les mauvais plaisans,
Tant campagnards, bourgeois, que courtisans,
A qui l'on dit, faites-nous un bon conte.
Pour ceux de qui la repartie est prompte,
Admirateurs des bons-mots anciens,
Des Grecs, Romains, Lacédémoniens,
Ils sont fâcheux de la même maniére,
Qu'un picoteur ou rompeur en visiére.
Les grands seigneurs qui prônent leurs exploits,
Leur grand crédit, leurs importans emplois,
Et qui par-tout font comme un manifeste
De leur haut rang, qu'aucun ne leur conteste,
Ont en cela quelque chose de bas:
Leur grand mérite ici fait un faux pas,
Et l'on a vu plus d'un grand personnage
S'être rendu fâcheux par ce langage.
Tout incivil, ou civil par excès;
Ceux qui toujours parlent de leurs procès,
De leurs amours, affaires et querelles;
Ceux qui toujours débitent des nouvelles,
Sans qu'on les ait priés d'en débiter;
Et ceux aussi qui ne font que pester,

Bien que le sort ne leur soit pas contraire :
Tous ces fâcheux le sont plus qu'un beau-pére.
Les éternels faiseurs de questions
Font enrager toutes les nations.
Les patineurs sont très-insupportables,
Même aux beautés qui sont très-patinables.
Le drôle alerte, autrement le madré,
Est très-fâcheux, tout bien considéré.
Ceux dont les fleurs sont par l'âge effacées,
Et qui toujours de leurs beautés passées
Font inutile et vaine mention
Au cher objet de leur affection,
Sont ennuyeux aux beautés printaniéres,
Et leurs desseins par-là n'avancent guéres.
Un sot poëte est par-tout détesté,
Et de son siécle est l'incommodité.
Un écriveur seulement pour écrire,
Qui n'aura rien bien souvent à vous dire,
Et dont la rage est montée à tel point,
Qu'il vous écrit, et ne vous connoît point,
Est un fâcheux nécessiteux de gloire,
Vain comme un diable, et qui s'en fait accroire.
Un courtisan qui se croit un grand clerc,
Par la raison qu'il aura le bel air,
Et qui se croit par la seule lumiére
De son esprit maître en toute matiére,
Juge de tout très-témérairement,
Souvent aussi très-impertinemment.
Mille à la cour se servent d'indolence
Pour exprimer langueur et nonchalance,
Et vous diront d'un ton triste et dolent,
Depuis huit jours je suis tout indolent;
Et nommeront des beautés indolentes,
Qu'en bon françois nous nommons nonchalantes :
Sauf le respect qu'on doit à vos bons-sens,
Parlez correct, messieurs les courtisans :
Je ne dis pas que dans la bourgeoisie,
Qui de la cour est toujours la copie,
Mille badauds aussi d'un ton dolent,
N'abusent pas du terme d'indolent.
Mais qu'à la cour les plus belles caballes
Parlent par fois le langage des halles,
Quelle ignorance ! Est-il terme plus clair,
Que l'indolence ? ô messieurs du bel air !

Encore passe au lourdaud de campagne,
Qui ne lit point Epicure ou Montagne.
Mes beaux messieurs, qui de tout décidez,
Ne dites rien si vous ne l'entendez.
J'ai trop poussé peut-être la matiére :
Mais cette erreur d'une étrange maniére
M'a chagriné depuis deux ou trois ans,
Et j'en voudrois guérir les courtisans.
Un parasite animal famélique,
Qui court par-tout la table magnifique,
Et là débite, en faisant de son mieux,
Tous ses bons-mots et tous ses contes vieux,
Est un fâcheux qui supernuméraire,
Se va souler comme un loup sanguinaire,
Où bien souvent il n'est pas appellé :
L'ingrat bouffon n'est pas plutôt soulé,
Qu'il va prôner du sot qui le substante,
Tout ce qu'il sait et tout ce qu'il invente.
On est plaisant ainsi : mais que sait-on ?
On peut aussi s'exposer au bâton.
Qu'il est fâcheux le fat, quand il conseille !
Qu'ils sont fâcheux les parleurs à l'oreille,
Et qui pourroient sans péril dire à tous
Ce grand secret qu'ils ne disent qu'à vous !
Qu'on est fâcheux aux bonnes compagnies,
De ne parler que de ses maladies !
Qu'il est fâcheux aux malades d'ouir,
Prenez courage, il se faut réjouir !
Mais j'oubliois (peste de ma mémoire !)
Celui qui fait grand cancan d'une histoire,
Ou vous promet un conte plein d'esprit,
Et ne tient rien de ce qu'il vous a dit.
Et j'oubliois les vieilles surannées,
Qui sans songer à leurs longues années,
Ne veulent rien rabattre de quinze ans,
Et s'attendront à des soins complaisans,
Qu'on ne rend plus à de telles guénonnes.
Et j'oubliois de fâcheuses personnes,
Les créanciers que l'on voit chaque jour.
Le franc bourgeois qui fait l'homme de cour,
Et quand il est chez les gens de la ville,
Qui dit tout sec, Turenne, Longueville,
(Se gardant bien de donner du monsieur)
Le maréchal, le petit commandeur,

J'étois au cours avecque les comtesses,
Où je jouois avec telles duchesses,
Est un fâcheux qui divertit par fois,
Mais il ne faut le voir que tous les mois.
Vous en serez, ô quêteurs et quêteuses,
Du nombre affreux des fâcheux et fâcheuses:
Vous effrontés, qui souvent demandez;
Et vous parens, qui trop réprimandez;
Et vous aussi qui par votre silence,
Votre sourire et votre contenance,
Nous déguisez un esprit de cheval:
Démasquez-vous, et parlez bien ou mal,
Si vous voulez qu'on sache qui vous êtes;
On juge mal des personnes muettes,
On ne croit plus que médiocrement,
Qu'un taciturne abonde en jugement.
Vous en serez, ô vieilles pécheresses,
Dont on a su les impures jeunesses,
Et n'étant plus en état de pécher,
Qui vous mêlez de venir nous prêcher,
En grand souci pour les péchés des autres,
En grand repos cependant pour les vôtres:
Et songez-vous, lorsque vous nous prêchez,
Qu'il n'est par-tout bruit que de vos péchez?
Mais vous trouvez la censure un peu forte,
Et vous grondez: le diable vous emporte!
Vous en serez, vous dont la chasteté
Remplit l'esprit d'une sotte fierté,
Qui prétendez qu'aux pudiques Lucréces
Il est permis de faire les diablesses,
Et que pourvu qu'on garde son honneur,
On peut n'avoir ni bonté ni douceur;
Et là-dessus, ô mesdames les prudes,
Vous devenez inciviles et rudes,
Et tout le monde, et même vos époux,
Ont à souffrir et se plaindre de vous.
Quoi! si le ciel vous fit naître stupides,
Si les plaisirs sont pour vous insipides,
Si vous gardez votre honneur chérement,
Moins par vertu que par tempérament,
Prétendez-vous, prudes insupportables,
Que les humains vous en soient redevables?
Et qui, grand dieu! lorsque vous vivez bien,
Si ce n'est vous, en reçoit quelque bien?

Soyez, soyez un peu moins vertueuses,
Si vous voulez, mais aussi moins fâcheuses.
Mais te parlant si long-tems des fâcheux,
Je pourrois bien le devenir plus qu'eux.
Je finis donc, cher D'ALBRET, et conjure
Le tout-puissant; maître de la nature,
De détourner de toi tout grand hableur,
Tout froid bouffon et tout grand emprunteur;
Et que de moi ton très-humble il détourne
Tout campagnard qui dans Paris séjourne,
Qui n'ayant rien à faire tous les jours,
Me rend visite avant l'heure du cours,
Comme on va voir le lion de la foire:
Lors se servant de l'heureuse mémoire,
Dont le seigneur l'a pourvu richement,
Il me décoche un très-long compliment;
Et moi qui suis la vraie antipathie
Du compliment et de la repartie,
Je me défais, ou me mets à pleurer;
Et le fâcheux qui pensoit admirer
Tous les grands mots que je lui devois dire,
Mal satisfait de chez moi se retire,
Et dit par-tout, au moins il le devroit,
Ce Scarron-là n'est pas tout ce qu'on croit.
Mais que je passe, et sur terre, et sur l'onde,
Pour le plus fat de tous les fats du monde,
Si dans l'esprit de Fouquet mon patron,
Et dans le tien, moi malheureux Scarron,
Je puis toujours conserver quelqu'estime,
Que le destin qui m'a mis hors d'escrime,
M'expose encor à quelque nouveau choc,
J'aurai l'esprit aussi ferme qu'un roc.

A M. D'ELBENE.

ÉPITRE CHAGRINE, OU SATYRE III.

J'ÉTOIS seul l'autre jour dans ma petite chambre,
Couché sur mon grabat, souffrant en chaque membre,
Triste comme un grand deuil, chagrin comme un damné,
Pestant et maudissant le jour que je suis né :
Quand un petit laquais, le plus grand sot en France,
Me dit, monsieur un tel vous demande audience.
Bien que monsieur un tel ne me fût pas connu,
Je répondis pourtant, qu'il soit le bien-venu.
Alors je vis entrer un visage d'eunuque,
Rajustant à deux mains sa trop longue perruque,
Hérissé de galans rouges, jaunes et bleus ;
Sa reingrave étoit courte, et son genou cagneux ;
Il avoit deux canons, ou plutôt deux rotondes,
Dont le tour surpassoit celui des tables rondes ;
Il chantoit en entrant je ne sais quel vieux air,
S'appuyoit d'une canne, et marchoit du bel air.
Après avoir fourni sa vaste révérence,
Se balançant le corps avecque violence,
Il me dit en fausset, et faisant un souris,
Je suis l'admirateur de vos divins écrits,
Monsieur, et de ma part quelquefois je me pique
De vous suivre de près dans le style comique ;
Je vous rends donc visite en qualité d'auteur,
Et de plus comme étant votre humble serviteur.
Je lui fis prendre un siége ; il tira sa pincette,
Pincetta son menton, et sa barbe étant faite,
S'efforça de briller par ses discours pointus.
Pour moi, je brillai peu ; car souvent je me tus,
Et je gagerois bien que mon maudit silence
Lui donna grand mépris pour mon peu d'éloquence :
Il auroit bien été sans déparler un mois,
Que j'aurois parlé peu dans l'humeur où j'étois.
Il me hocha la bride : à toutes ses semonces
Tantôt oui, tantôt non, fut toutes mes réponses.
Mais étant grand parleur, dont, ma foi, bien lui prit,
Je me mis bien par-là sans-doute en son esprit.

Il me questionna de toutes les maniéres.
Etes-vous visité de monsieur de Liniéres ?
Me dit-il ; ce qu'il fait est satyrique et beau,
Et je le croirois bien comparable à Boileau.
Qu'estimez-vous le plus de Clélie ou Cassandre ?
Quant à moi, le vers fort me plaît plus que le tendre.
Tout ce que fait Quinault est, ma foi, fort galant.
Mais qu'est-ce donc, monsieur, qu'Œdipe a d'excellent ?
Je l'ai lu plusieurs fois : mais j'ose bien vous dire
Que je n'y trouve pas le moindre mot pour rire :
Quelque bruit qu'il ait fait, Corneille a fort baissé,
Et la cour, cependant, l'a bien récompensé.
Boisrobert se retranche au genre épistolaire.
C'est un digne prélat. J'estimois fort son frére.
J'ai relu mille fois ses contes ramassés,
Et n'ai rien vu de tel dans les siécles passés.
Nous ne voyons plus rien du docte Ménardiére.
Colletet m'a fait boire avecque Furetiére.
J'ai fumé quelquefois avecque Saint-Amant.
N'achéverez-vous point votre joli romant ?
Et n'avez-vous point fait de portrait à la mode ?
Je tiens le bout-rimé plus mal-aisé que l'ode.
J'ai fait pour le théatre en l'espace d'un an,
La mort de Ravaillac, l'ânesse de Balam,
La reine Brunehaut, Marc-Auréle et Faustine,
Lusignan, autrement l'infante Melluzine :
L'héroïne sera moitié femme et poisson,
Et cela surprendra d'une étrange façon.
Baledens m'a promis place en l'académie :
Je ne gâterai rien dans cette compagnie,
Je suis marchand mêlé, je sais de tout un peu,
Et tout ce que j'écris n'est qu'esprit et que feu.
J'entreprends un travail pour le clergé de France,
Dont j'attends une belle et grande récompense :
C'est, mais n'en dites rien, les conciles en vers,
Le plus hardi dessein qui soit dans l'univers.
Je n'en suis pas encor au troisiéme concile,
Et j'ai déjà des vers plus de quatre cent mille.
Pour diversifier je les fais inégaux,
Et j'y fais dominer sur-tout les madrigaux ;
Ainsi je mêlerai le plaisant à l'utile.
L'ouvrage fait déjà grand bruit en cette ville,
Et sans ce fâcheux bruit, dont je suis enragé,
J'eusse agréablement surpris tout le clergé.

A ce dernier discours du plus grand fou de France,
Je m'éclatai de rire, et rompis le silence.
Vous riez, me dit-il ? C'est l'ordinaire effet
Que sur tous mes amis mon entreprise a fait:
Mais vous savez qu'il est divers motifs de rire:
On rit quand on se moque, on rit quand on admire.
Et je gagerois bien que votre bon esprit
Admire mon dessein dans le tems qu'il en rit.
Votre dessein, monsieur, si je m'y puis connoître,
Est grand, lui répartis-je, autant qu'il le peut être,
Jamais homme vivant n'a fait un tel dessein:
Mais il vous faut du tems pour le conduire à fin.
Que dites-vous ? j'y joins l'histoire universelle,
A moi cent mille vers sont une bagatelle:
Je conduirai l'ouvrage à sa perfection,
Dans deux ans au plus tard. Et pour l'impression,
Lui dis-je ? Hà ! pour l'honneur du royaume de France,
Doutez-vous que la cour n'en fasse la dépense ?
Plus de vingt partisans, si le roi le permet,
Prendront, quand je voudrai, cette affaire à forfait.
Il entra là-dessus des dames dans ma chambre;
Le gant de Martial, l'éventail chargé d'ambre,
Exhalérent dans l'air une excellente odeur:
Mon pauvre bel-esprit en changea de couleur.
Je suis bien malheureux qu'à l'abord de ces belles,
Leur parfum m'ait causé des syncopes mortelles,
Me dit-il: quoiqu'en tout je sois un vrai Dion,
Les parfums me font peur comme à feu Bullion;
Sans cela j'aurois lû devant ces belles dames,
Sur les noces du roi cinq cent épithalames.
Je m'en vais donc, monsieur: un trésorier de Tours
M'attend à Luxembourg pour me mener au cours:
Je vous reviendrai voir demain à la même heure,
Et vous visiterai tous les jours, ou je meure.
Il sortit là-dessus; sa canne s'accrocha
Dans l'un de ses canons, et mon homme broncha.
Ce n'est rien, cria-t-il, et se mit dans la rue.
Et moi, je meurs de peur, ou la peste me tue,
Que ce diable d'auteur, dont j'ai perdu le nom,
Promettant de me voir, n'ait parlé tout de bon.
Tous les fous me font peur, j'ai pour eux de la haine,
Par la raison, peut-être, ô cher ami d'Elbéne,
Que poëtes et fous sont d'un même métier,
Et qu'entre compétens, il n'est point de quartier.

Celui-ci que mes vers viennent de te dépeindre,
S'il me revisitoit, me donneroit à craindre.
En certains tems, peut-être, est-il fou furieux;
Il peut me trouver seul, et m'arracher les yeux.
J'ai cru que la nouvelle et naïve peinture
De cette véritable et grotesque aventure
Feroit dans ton esprit quelque diversion,
De huit chevaux perdus, cruelle affliction!
Il vaudroit mieux pour toi, dans le tems où nous sommes,
Au-lieu de huit chevaux, d'avoir perdu huit hommes.
J'eusse dit huit laquais: mais tu sais, cher ami,
Qu'en rimant on ne dit les choses qu'à demi,
Ou que l'on dit par fois plus que l'on ne veut dire,
Sur nous la rime exerce un tyrannique empire.
A-t-on fait un vers fort, elle en fait faire un bas,
Et fait dire au rimeur tout ce qu'il ne veut pas.
Ce soir, si nous joignons nos deux soupés ensemble,
Je posséde un jambon si tendre, que je tremble
Que les valets friands, quittes pour le nier,
N'osent pendant la nuit me le diminuer.
Et je posséde encor une énorme saucisse,
Où Bologne la grasse a dispensé l'épice,
D'un tel tempérament, que son goût, quoique haut,
Quoique roide de poivre, est pourtant tel qu'il faut.
C'est le présent d'un duc des bords de la Garonne,
Qui ne soutient pas mal la bravoure gasconne.

SATYRE IV.

CONTRE ceux qui font passer leurs Libelles diffamatoires sous le nom d'autrui.

BEAUX-ESPRITS du pont-neuf, insectes de Parnasse,
Dont les productions aussi froides que glace
Font naître la tristesse au-lieu de divertir,
Vous verrai-je toujours à mes dépens mentir,
Et mon nom supposé dans vos œuvres de bale
Me sera-t-il toujours matiére de scandale?
Trop long-tems, malgré moi, par un indigne sort
Mes vers à vos placards servent de passe-port:
Ils s'en veulent venger, grenouilles enrouées,
Et laissant pour un tems leurs rimes enjouées,

Par des termes tranchans comme des coutelas,
Ils vont vous découper jusqu'en vos galetas;
Vous qui peut-être un jour en bonne compagnie
Atteints et convaincus de male poésie,
Etendus sur la roue en sales caleçons
Abjurerez trop tard vos profanes chansons.
Mais n'est-il pas permis à chacun de se taire ?
Et votre poésie est-ce un mal nécessaire ?
Rimailleurs affamés, produits par le blocus,
Qui mériteriez bien l'accident de Malcus,
Quel plaisir prenez-vous à vous faire maudire ?
Est-ce gloire, est-ce gain qui vous fait tant écrire ?
Ou bien fatiguez-vous de gayeté de cœur
Le siécle, dont vos vers est le plus grand malheur ?
Quand vous prenez mon nom, si c'est par quelqu'estime,
Pourquoi vous en servir à la noirceur d'un crime ?
Et ne m'estimant point, invétérés pandards,
Pourquoi le supposer à vos méchans brocards ?
Laissez-le tel qu'il est, s'il vous est inutile,
Et publiez sans lui vos fautes par la ville.
Mais, bâtards d'Apollon, rimeurs de Belzébut,
De qui l'esprit malade a pis que le scorbut,
Ennemis du bon-sens, corrupteurs du langage,
Ecrivez, imprimez ouvrage sur ouvrage,
Décriez sans respect princes et magistrats,
Comme si vous étiez réformateurs d'états;
Nuisez aux innocens, attaquez les puissances,
Inventez tous les jours de nouvelles offenses,
Faites bien enrager les hommes de bon-sens,
Abusez lâchement de mon nom, j'y consens;
Si la comparaison le mérite reléve,
Vos déplorables chants, rossignols de la gréve,
Opposés à mes vers tout malheureux qu'ils sont,
Découvriront bientôt la bassesse qu'ils ont,
Seront bientôt au rang des sottises passées,
Et papiers déchirés sous les chaises percées;
Laissant à leurs auteurs, outre mille remors,
Une éternelle peur des sergens et recors.
Ne prétendez donc plus par vos chansons malignes,
Mal-encontreux hiboux, vous ériger en cygnes,
Et puisqu'à rimailler vous réussissez mal,
Et pendu pour pendu que le sort est égal,
Ne faites plus de vers, allez tirer la laine,
Vous y gagnerez plus avecque moins de peine,

Un livre de vos vers ne vaut pas un manteau.
Ne nous alléguez point la crainte du cordeau,
Elle ne quitte point les médisans poëtes,
De qui fort rarement les affaires sont nettes,
Et de voleurs de nuit comme de tels rimeurs
On fait également et pendus et rameurs;
Si bien qu'en tous les deux étant hommes pendables,
Plus ou moins de profit, vous rendront moins blâmables.
Que si trop adonnés à gâter du papier,
Vous ne pouvez quitter votre maudit métier,
Au-moins faites des vers que chacun puisse lire,
Et serrez le pont-neuf, plutôt que de médire.
D'un ennemi public, étranger ou François,
Par zéle ou par dépit on se plaint quelquefois:
Mais offenser en vers ses maîtres légitimes,
Faire servir en mal l'innocence des rimes,
Et pour les débiter y supposer un nom,
C'est être pour le moins faux témoin sur larron.
Je veux bien que vos vers soient autant de chef-d'œuvres;
Mais étant venimeux autant que des couleuvres,
Méchans, c'est pervertir l'usage des bons vers.
Ne vous y trompez plus, cachés ou découverts,
Bien ou mal faits, ils sont de très-mauvaise garde,
Et l'estime n'est pas tout ce qu'on y hasarde;
Une faute cachée, ou dans l'impunité,
Ne peut cautionner une témérité.
Quittez donc un métier qui fait pendre ses maîtres;
Représentez-vous bien des poteaux, des chevêtres;
Songez, non sans frayeur, que les chants réprouvez
Sont vus dégénérer quelquefois en *salvez;*
Songez, non sans frayeur, que semblables ramages
A semblables oiseaux sont de mauvais présages;
Songez, non sans frayeur, qu'un gibet est de bois,
Que les faux Amphions l'attirent quelquefois,
Qu'abusant du métier du malheureux Orphée,
Un bourreau peut autant qu'une troupe enragée.
Enfin, sur le sujet vous pouvez méditer,
Regarder les objets dont on peut profiter,
Songer au grand repos qu'apporte l'innocence,
Qu'on n'est point à couvert de ceux que l'on offense,
Qu'on peut vous découvrir gagnant vos gazetiers,
Et vous aller chercher jusques dans vos greniers;
Vous avez trop d'esprit pour ignorer le reste:
Et qu'outre les fléaux, famine, guerre, peste,

Il en est encor un fatal aux rimailleurs,
Fort connu de tout tems en France comme ailleurs :
C'est un mal qui se prend d'ordinaire aux épaules,
Causé par des bâtons, quelquefois par des gaules ;
Son nom est bastonnade, ou bien, coups de bâton.
Qui vous en donneroit, messieurs, qu'en diroit-on ?

A MONSEIGNEUR

ROSTEAU.

ÉPITRE CHAGRINE, OU SATYRE V.

ROSTEAU, que j'estime et que j'aime
Pour le moins autant que moi-même ;
Ami loyal et généreux,
Galant, libéral, amoureux,
Faisant toujours quelque maîtresse ;
Qui n'étant point ourse ou tigresse,
Aime mieux guérir des blessés,
Que d'en faire des trépassés ;
Depuis que je suis venu boire
Des eaux du beau fleuve de Loire,
Et que de crainte d'un blocus,
Et de la disette d'écus
Qui cause toute autre disette,
J'ai quitté Paris sans trompette,
Le mal de ton éloignement
M'a rendu chagrin diablement :
Mon humeur jadis enjouée,
De tous et par-tout tant louée,
N'est plus qu'une mauvaise humeur ;
Et je ne suis plus ce rimeur,
De qui la gaillarde musette
De cent rimailleurs contrefaite,
A paru même avec éclat
A messieurs du goût délicat.
Aussi n'est-ce pas chose étrange
Qu'ici-bas toute chose change,
Et que mon malheur seulement
N'est point sujet au changement ?

Quand cela me monte à la tête,
Je m'en fâche comme une bête,
Comme si la fortune aussi
N'en traitoit point d'autres ainsi.
Dans le maudit siécle où nous sommes,
Le plus honnête-homme des hommes,
S'il n'est gabeleur ou soldart,
Le meilleur desquels est pendart,
Fût-il savant, et davantage
Que Nublé, Gaumin ou Ménage,
Ou tels autres grands savantas;
Si la renverseuse d'états,
Dont le choix est souvent blâmable,
Ne leur veut être favorable;
Et leur savoir et leur vertu
Leur serviront moins qu'un fêtu.
Aujourd'hui l'aveugle fortune
Est pour qui boit, pour qui petune;
Pour le joueur, pipeur fût-il;
Pour le poisson du mois d'avril,
Maquereau qu'on nomme en vulgaire;
Pour le traître, pour le faussaire,
Bref, pour tout homme vivant mal,
Et pour tout nuisible animal.
Les pauvres courtisans des muses
Sont aujourd'hui traités de buses,
Qu'autrefois défunt Richelieu,
Qu'ils ont traité de demi-dieu,
Traitoit de la façon qu'Auguste,
Prince aussi généreux que juste,
A traité les hommes savans
Dont les vers sont encor vivans,
Et vivront malgré l'ignorance;
Mal qui régne ailleurs comme en France,
Où maint gros oiseau de saint Luc,
Plutôt que de saint Jean est duc:
Tant le destin que tout gouverne,
Qui porte l'un, et l'autre berne,
Agit sur tout injustement,
Faute de bon discernement.
Les beaux vers et la belle prose
Valent aujourd'hui peu de chose.
Se voir en auteur érigé
Est un sinistre préjugé

Pour la fortune d'un pauvre homme.
Par ma foi, si j'avois fait comme
A fait Morel ou la Blondeau,
Que sait-on ? de poëtereau,
Je serois marquis à la mode.
Le talent de bien faire une ode,
Un roman comique, un Japhet,
Ne grossit pas un petit fait ;
Peu de gens sachant bien écrire
Ont abondamment de quoi frire.
Les Desportes et Bois-Roberts,
Fissent-ils aussi-bien des vers
Qu'en fit l'infortuné Malherbe,
Aujourd'hui n'auroient que de l'herbe,
Eux qui dans un siécle meilleur,
Du sot métier de rimailleur
Ont eu toute la récompense.
Hà ! j'en enrage quand j'y pense,
Peu de Richelieux aujourd'hui,
Sauf SÉGUIER, qui fait comme lui,
Font revivre défunt Mécéne,
Rien n'est plus pauvre que la scéne,
Qu'on vit opulente autrefois,
Quoique le plaisir de nos rois.
Il n'est saltinbanque en la place
Qui mieux ses affaires ne fasse
Que le meilleur comédien,
Soit François, soit Italien.
De Corneille les comédies,
Si magnifiques, si hardies,
De jour en jour baissent de prix.
Nous voyons tous nos beaux-esprits
Mal en argent et mal en laine.
L'auteur du fameux Artaméne
A perdu son gouvernement,
Sans savoir pourquoi ni comment ;
Et son roman que l'on admire,
Peut-être ne sert qu'à lui nuire :
Je ne vois pas le vent tourné
A l'en voir un jour guerdonné.
Notre ami Tristan, gentilhomme
Autant qu'un dictateur de Rome,
Qui fait des vers si noblement,
Et dont le tour est si charmant,

Attend encor que la fortune
Contre lui n'ait plus de rancune.
J'en pourrois cent autres nommer
Dont l'esprit se fait estimer.
Par ces trois de rare mérite
Dont la récompense est petite,
On peut facilement juger
Que les autres sont en danger,
Si l'astre malin long-tems dure,
D'endurer la pauvreté dure,
Laquelle jointe aux cheveux gris,
Est la peste des beaux-esprits.
Par exemple, sans la Suéde,
Saint-Amant étoit sans remede,
Comme son poëte crotté
Qu'il a si plaisamment chanté.
Qu'un fat apprenne à bien écrire,
Et que ce fat sache un peu lire,
Pour peu que le bonheur lui rit,
Vous voyez ce fat en crédit,
Qui passe pour grand personnage,
Et n'est qu'un fat pour tout potage.
Un homme parfait en tout sens,
Garni de vertu, de bon-sens,
D'esprit, de cœur, de politesse,
De beauté, de santé, d'adresse,
Et de cet air rare et galant,
Qui finit un homme excellent;
S'il arrive qu'il étudie,
S'il fait poëme ou comédie,
Un campagnard, un courtisan,
Un franc bourgeois, un partisan,
Enfin quelque tête mal faite,
Dira d'abord, c'est un poëte,
Et pensera dire un beau mot:
La male-peste soit du sot!
Tout cela me rend misanthrope,
Et ma chagrine Calliope
Ne sauroit voir un campagnard,
Qu'elle ne dise à tout hasard,
C'est un fat; et la téméraire,
Qui peut-être auroit pu mieux faire,
Ne se trompe que rarement
Dans son trop hardi jugement;

Elle trouve aussi dans la ville
Matiére d'échauffer sa bile,
Tant le nombre des sots est grand.
La sottise régne, et se prend
Dans Paris, et dans la cour même,
Où le plus parfait qui trop s'aime,
S'il n'y prend garde, en s'aimant trop,
Court à la sottise au galop.
Oui, la campagne n'est pas seule,
Où les diseurs de mots de gueule,
Les éternels complimenteurs,
Les incorrigibles menteurs,
Les contesteurs à toute outrance,
Par sottise ou par ignorance,
Font enrager les gens de bien.
Personne ne se connoît bien ;
Tel contre qui toujours on peste,
Croit que chacun l'aime de reste ;
Et nul ne voudroit sans retour,
Troquer l'objet de son amour,
Ne vous déplaise, c'est lui-même,
Contre Socrate que tant j'aime,
Contre ton ami feu César,
Comme toi tant soit peu paillard.
Nous ne nous faisons point justice,
Et la philautie est un vice
Dont le plus sage est entaché,
Fût-il sans tout autre péché.
C'est cet amour-propre peut-être,
Qui fait que sans bien reconnoître
Si je fais mal, si je fais bien,
Je ne prends plus plaisir à rien.
Je vieillis, et lorsque j'y songe,
Et qu'en ce penser je me plonge,
Mes maux et passés et présens,
Augmentent le froid de mes ans.
Tout m'importune et tout me fâche.
Le plaisir qu'on a quand on mâche,
Le seul que mes maux m'ont laissé,
Ne m'est plus qu'un plaisir passé :
Et tant mon chagrin est extrême,
S'il est quelque chose que j'aime,
Songeant qu'il le faudra quitter,
Il ne sert qu'à m'inquiéter.

Pour comble de mon infortune,
Moi-même que tout importune,
Je commence à m'importuner.
On peut bien me le pardonner,
Je suis, dans le siécle où nous sommes,
Le plus infortuné des hommes;
Et d'autant plus infortuné,
Que je ne paroissois pas né
Le plus impertinent du monde:
Mais le ciel sur qui lui plaît fronde.
Puisqu'il veut me traiter ainsi,
Soit fait, je le veux bien aussi.
Mais j'oubliois bien de te dire,
Que quiconque m'aime, s'attire
Quelqu'infortune tôt ou tard.
Toi qui prends en moi quelque part,
Songe combien on s'y hasarde.
Au nom de dieu, prends-y bien garde:
M'aimer est un coup bien hardi,
Laisse-moi là; je te le di,
Pour décharger ma conscience,
J'ai fait une autre expérience.
Si je veux quelqu'un obliger,
Si quelqu'un me fait enrager,
L'honnête-homme cesse de l'être,
Et se découvre ingrat ou traître,
Lorsque par un zéle indiscret
Je lui fais part de mon secret;
Ou que sans mes sûretés prendre,
Je lui prête ce qu'il doit rendre.
Tu sais si je dis vérité,
Toi qui de tout tems as été
Le fidéle dépositaire
De ma moindre petite affaire;
Tu sais comme on m'a guerdonné,
Quand en sot j'ai mon bien donné.
Contre moi tout en mal se change:
Si je traitois avec un ange,
Cet ange deviendroit démon,
Changeant de nature et de nom.
Il faut porter dans l'Amérique
Un chagrin si mélancolique,
Et voir si sous un autre ciel
Son absynte deviendra miel.

Là, nulle fluxion ni goute,
Là, nul froid que tant je redoute,
La nuit seulement un vent frais
Y semble être fait tout exprès
Contre le chaud de la journée;
Là, le printems toute l'année
Y conserve sa gayeté,
L'automne sa maturité,
Et l'été sans brûler les herbes
Chaque mois y donne des gerbes,
Et tous trois des fruits ravissans,
A la fois mûrs, nés et naissans.
Un si beau sujet, ce me semble,
Vaut bien que je quitte mon amble,
Et qu'au péril de faire un saut,
Notre Pégase aille par haut.
Je vais donc donner du haut style,
Comme feroit ici Virgile,
Et monté sur mes grands chevaux,
Les pousser par monts et par vaux.
L'adorable flambeau du monde,
Sortant du vaste sein de l'onde,
Y paroît aux yeux ébahis,
Non tel que dans nos froids pays,
Des obliques traits qu'il nous darde,
Eblouissant qui le regarde,
Et dissipant sur l'horison
Quelque légére exhalaison;
Non tel quand du rivage maure,
Montant au ciel après l'aurore,
A peine par lui sont percés
Les brouillards sur l'onde amassés.
Mais avec la magnificence
D'un astre de cette importance,
Et dans un superbe appareil,
Il se fait voir dès son réveil
Avec un excès de lumiére,
Que ne soutient point la paupiére;
De son visage spacieux,
Couvrant tout un côté des cieux,
Allumant les plaines humides
De mille et mille feux liquides,
Et d'autant de rayons dorés,
La voûte des cieux azurés.

Tant de merveilles assemblées
Ne sont point ailleurs étalées,
Que dans ces climats fortunés,
Qui sont des tropiques bornés.
Là, notre cher Sardanapale,
Ne viendra ni toi, ni ta male.
Toi qui crois que loin de Paris
On est autant que mort ou pris,
Et que sans Cloris ou Silvie
On ne peut bien passer sa vie.
Paris sans-doute a des attraits,
Mais ses plaisirs sont de grands frais.
Nos Indiennes et nos Négres,
Autant que des Basques allégres,
Valent bien en leur nudité,
Tes dames en leur propreté:
Leur teint poli d'ébéne noire
Vaut bien un teint blanc comme ivoire,
Qui de blanc fade frelaté,
Devant qu'être vieil est gâté.
Le repos, si je ne me trompe,
Vaut bien ton Paris et sa pompe;
C'est le plus riche des trésors
Que l'Amérique ait sur ses bords.
Le comptes-tu pour peu de chose?
Cela seul peut bien être cause
Que bientôt notre cap de nort
Des malheureux sera le port.
Comme malheureux je m'y coule
Loin du tumulte et de la foule.
Si je m'y voyois avec toi,
Je serois plus heureux qu'un roi.

REQUÊTE DE MONTMORT, PARASITE, *A UN PRÉSIDENT.*

SATYRE VI.

O jadis mon bon PRÉSIDENT,
Qui tant faisiez agir ma dent,
Et maintenant inaccostable,
M'avez défendu votre table;
Le pauvre malheureux chétif
De Marche en famine natif,
Appellé le grec du vulgaire,
Encor que je n'en sache guére;
Je, dis-je, Pierre de Faimmort,
Vous apprends qu'un chacun nous mord,
Moi qui soulois un chacun mordre;
Et que depuis que par votre ordre
Votre suisse, sauvage et fier,
Au cœur de bronze ou bien d'acier,
Lequel des deux beaucoup n'importe,
Au nez me ferma votre porte,
Et joignit verbération
A si dure réception,
Que je suis des plus misérables,
Que j'ai perdu toutes mes tables,
Qu'oncques depuis je n'ai vomi,
Et n'ai plus mangé qu'à demi:
Qu'enfin depuis ce coup de hampe,
Comme on voit sans huile une lampe
Languir et tirer à sa fin,
Je suis prêt par excès de faim,
Et par défaut de nourriture,
De servir aux vers de pâture,

Si ce n'est qu'autres animaux
Qui me font déjà mille maux,
Mais tout est permis à la guerre,
Ne me mangent avant qu'en terre
Mon affamé corps soit rangé,
Qui tant d'autres corps a mangé,
Tant en potages, étuvées,
Carbonnades que fricassées,
En pâtés, fritures, bouilli,
Capilotades que rôti.
Hélas! l'eau me monte à la bouche
A ce discours qui tant me touche:
Mais, hélas! vous ne serez plus,
Grands repas dont je suis exclus,
Où je mangeois à panse pleine
Jusqu'à perdre toujours haleine,
Et souvent tant avidement,
Que je rendois fort fréquemment
Les vivres que j'avois pu prendre;
Car à vous seul je veux apprendre
Que peu me chaut en vérité
De rien garder, qu'argent prêté;
Même, afin qu'on y prenne garde,
De secret jamais je ne garde,
Et je n'ai jamais rien célé,
Si ce n'est ce que j'ai volé.
En ce mien défaut que j'avoue,
S'en faut beaucoup que je me loue;
Mais j'y rends à votre grandeur
Grand témoignage de candeur;
Car honteux ici, je confesse;
Mais la misére qui me presse,
M'ordonne de ne rien cacher
A vous que je veux rechercher,
Chez qui je veux rentrer en grace,
De qui je veux revoir la face
Bénigne comme je l'avois
Alors que chez vous je mangeois,
D'où vous me chassâtes, beau sire,
Parce que j'y soulois médire,
Et qu'en dînant, trop volontiers
Je parlois du quart et du tiers.
Jour dont le souvenir m'effraie,
De charbon plutôt que de craie,

De moi marqué toujours seras.
Et toi suisse, de qui le bras
Haussa, mais fit aussi descendre
Trop vite dessus mon dos tendre
Ton grand bâton de fer cornu,
Dis ! quel bien t'en est-il venu ?
Mais ouvre tes oreilles closes,
Apprends les maux que tu me causes :
Sache depuis le jour maudit
Que le grand président te dit
Que tu me fermasses la porte,
Que pour moi toute joie est morte ;
Qu'outre la perte des repas,
Mais perdre plus on ne peut pas,
Qu'outre, dis-je, la grande perte
De mainte table bien couverte,
J'ai pensé perdre le renom,
Et que l'on a fait sur mon nom
Cent ridicules anagrammes,
Cent satyriques épigrammes,
Quelques-uns poëmes entiers,
Que je brûlerois volontiers ;
Quelques autres livres en prose,
Sur lesquels rien dire je n'ose ;
Car je crains, après tous ces vers,
Les coups de bâton secs ou verds.
Quels qu'ils soient ils sont bien à craindre,
On n'en guérit pas pour s'en plaindre :
Pour moi, lorsque j'en ai reçu,
Par moi personne ne l'a su :
Et je passerois sous silence
Le suisse avec sa violence,
Et ne parlerois du tout point
De l'excès fait à mon pourpoint :
Mais ici pitié je veux faire,
C'est pourquoi je ne m'en puis taire.
O dieu ! que ces digressions
Montrent bien mes afflictions,
Et que mon ame qui succombe
Est prête d'aller voir la tombe !
Ce considéré, monseigneur,
Je vous conjure par l'honneur
Dont votre personne est si pleine,
De prendre pitié de la mienne,

Et de dire à votre portier
Que plus envers moi ne soit fier.
Dites-lui bien qu'il soit paisible,
Car c'est un homme fort terrible,
Et qui frappe comme un vrai fou,
Sans viser, ni regarder où.
Dites-lui, comme favorable,
Vous voulez bien qu'à votre table,
Que je perdis par grand méchef,
Je boive et mange derechef.
Ce faisant vous sauvez la vie
A celui qui n'a d'autre envie,
Ni même exercice plus doux,
Que de dire du bien de vous,
Lui qui peu souvent autrui loue :
Ce n'est pas à vous qu'il se joue ;
Ce n'est qu'aux foibles seulement,
Afin d'agir plus sûrement.
Fait à Paris, ce mois d'octobre,
Par moi qui, malgré moi, suis sobre ;
L'irrassasiable Faimmort,
Qui sens mauvais avant ma mort :
Mais comment avoir bonne haleine,
Ne trouvant à manger qu'à-peine ?
Certes en ce bas monde-ci,
Force gens l'ont mauvaise aussi.

IMPRÉCATIONS

Contre celui qui lui a pris son JUVÉNAL.

S'IL étoit au fond d'un canal,
Le larron de mon Juvénal,
Jusqu'à tant que je l'en tirasse,
Je ne crois pas que j'en pleurasse ;
Ni si je le voyois un jour,
Par deux verts bourreaux tour-à-tour,
Accablé de coups d'étriviéres,
Je ne m'en affligerois guéres.
Il est bien lâche, le larron,
De voler le pauvre Scarron !

Eût-il

Eût-il au bout du nez un froncle!
Et que dira monsieur mon oncle;
A qui le livre appartenoit?
Si le mal saint Main le prenoit,
Ou quelque chose encore pire!
Si l'on lui défendoit de rire,
A peine d'être flagellé!
Ou bien si pour avoir volé,
On le conduisoit cette année
Vers la mer Méditerranée!
S'il lui venoit du mal au cu!
S'il pouvoit devenir cocu,
Epousant une gourgandine!
S'il se pouvoit courber l'échine,
Comme moi petit à petit!
S'il pouvoit perdre l'appétit!
S'il rotoit à chaque parole!
S'il avoit sué la vérole,
Et n'en étoit pas bien guéri!
Si pour avoir le nez pourri,
Chacun évitoit sa rencontre!
S'il voloit un jour quelque montre,
Laquelle se mît à sonner,
Et qu'on l'en daignât bâtonner!
Si dieu lui donnoit un beau-pére,
Ou plutôt une belle-mére!
S'il avoit toujours le malheur
De trouver quelque grand parleur!
S'il perdoit tout son bien aux cartes!
S'il lui venoit quatre ou cinq dartes!
S'il ne faisoit que se fâcher!
S'il avoit peine à bien mâcher,
Faute de dents en la gencive!
S'il faisoit voler sa salive
Au nez de ceux qu'il entretient!
Si, comme à voleur appartient,
On lui mettoit sur les épaules
Les armes du grand roi des Gaules!
Si l'on le taxoit comme aisé,
Le turc qui m'a dévalisé!
S'il avoit aux yeux la chassie!
Si quelque pierre en la vessie
Lui pouvoit boucher l'urinal,
Ce larron de mon Juvénal!

S'il avoit l'haleine importune,
Comme d'un homme qui petune!
Ou s'il étoit plus mal voulu,
Celui qui mon livre a tollu,
Que n'est depuis peu l'intendance
Dans toutes les villes de France!
Enfin, s'il étoit comme moi!
Mais ce seroit trop, sur ma foi,
Et cette derniére pensée
A toute ma haine chassée.
Qu'il garde donc mon Juvénal,
Sans qu'il en ait ni bien ni mal:
Mais que jamais il n'y revienne,
Et qu'au Juvénal il se tienne;
Car s'il y pense revenir,
Je ne me pourrai pas tenir,
A grands coups de vers et d'injures,
De mauvais discours, de murmures,
D'attaquer par-tout son renom,
Jusqu'à faire savoir son nom.

INVECTIVE

Contre une vieille Dame campagnarde.

MONSTRE fâcheux, monstre mutin,
Moitié chair et moitié patin,
Qui de mes vers te scandalises:
Par les cheveux gris que tu frises,
Par ton front étroit et serré,
De mainte ride chamarré,
Par tes yeux, et par leurs lunettes,
Par tes oreilles si mal nettes,
Par tes paupiéres et sourcis,
Où logent des poux plus de six,
Par tes grimaces et tes moues,
Par les boules de tes deux joues,
Par ton nez, vrai nez de blereau,
Par sa loupe, par son poireau,
Par la très-précieuse goutte
Qui toute l'année en dégoutte,
Par tes dents qui tiennent bien peu,
Par ta bouche au coloris bleu,

Par toute ta très-maigre face
Qui sans-cesse au miroir grimace,
Et par tout ton chef si bouffon
Qui n'a pour coëffe qu'un chiffon,
Par ton vieil masque qui nous cache
Ton triste visage de vache,
Par la barbe de ton menton,
Par le grand bout de ton teton,
Par ta gorge trop découverte,
Par ton ventre de couleur verte,
Par la crotte de ton genouil,
Par ta boîte à garder fenouil,
Par le gousset de ton aisselle,
Par ton corps qui souvent chancelle;
Bref, par tous les sales dehors
De ce désagréable corps;
Car pour le dedans, pour ton ame,
Tu n'en as point, la bonne dame;
Je te conjure que ton fils,
Importun, si jamais en fis,
Ne me rende aucune visite,
Tant puisse-t-elle être petite;
Et que toi, ton époux aussi,
Veuilliez bien en user ainsi.
Certes vous êtes trois personnes,
Qui n'êtes ni belles, ni bonnes.
Ton époux a le nez paté,
Des autres nez très-redouté.
Ton fils a la face canine,
A quelqu'éminence à l'échine.
Et toi, dame au poil de souris,
Qui te piques de doux souris,
Ton visage est le vrai modelle
De celui de Polichinelle.
Ton époux est un protestant,
Ainsi que toi toujours mentant.
Ton fils railleur à toute outrance,
Contestant, s'il en est en France,
Contestant à faire enrager,
Fût-il esclave dans Alger!
Et son pére qui fait le sage,
Qui conteste encor davantage,
Et toi qui contestes plus qu'eux,
Et seule tiens tête à tous deux.

ÉLÉGIES ET ÉPITHALAMES

DE SCARRON.

A MADAME

DE HAUTEFORT

REVENANT A LA COUR.

ÉLÉGIE I.

Réveillez-vous, ô ma muse assoupie,
Et dussiez-vous en avoir la pépie,
Efforcez-vous de chanter haut et fort
Pour le retour de la dame Hautefort.
Or me voilà content de la fortune,
Bien qu'elle m'ait toujours porté rancune;
Puisque je vois avant que de finir,
Cette pucelle à la cour revenir.
Dieu vous le rende, ô toute aimable reine,
Qui la tirez hors du pays du Maine,
Séjour hideux, n'en déplaise aux chapons:
Mais tous pays à tous ne sont pas bons.
Le Mans est bon aux Manceaux et Mancelles;
Mais l'élément des illustres pucelles,
Telle que l'est cette dame d'atour,
Ne fut jamais que Paris ou la cour.
Oh, que mon cœur en ressentira d'aise,
Que j'en rirai dedans la triste chaise
Où je me vois depuis trois ans cloué,
Souffrant des maux comme en souffre un roué!
Mais quelquefois pourtant mon esprit joue,
Et quelquefois je ris et fais la moue
Durant le tems que sur mon corps flouet
J'ai des tourmens pires que le fouet.

Mais aujourd'hui quelque douleur qu'il sente,
Si faut-il bien que le malheureux chante,
Comme il chantoit, quoique d'un ton cassé,
Quand on chantoit par-tout, il est passé.
Oh, qu'un chacun s'en va bientôt connoître,
Que différent sous un différent maître,
Le tems qui vient du tems passé sera,
Chacun pleuroit, tout le monde rira!
Pour moi je ris à gorge déployée,
Si que j'en ai la tête dévoyée:
Mais j'ai raison de rire avec excès,
Puisque mes vœux ont eu si bon succès,
Que je verrai dans Paris la grand'ville
Dame HAUTEFORT et toute sa famille.
Car vous venez, illustre HAUTEFORT,
Et je crois bien que vous venez bien fort,
Et que Naillard votre méne-carrosse
Ne vous fait pas venir à pas de rosse;
Et je crois bien que s'il dort en venant,
Il en sera repris incontinent:
Assurément le brave Noussardiére,
Se tourmentant que l'on n'avance guére,
Et s'écriant comme feroit un fou,
Jusqu'à gonfler les veines de son cou,
Hors la portiére avancera la tête,
Dira, Naillard, vous n'êtes qu'une bête,
Madame veut aller d'un meilleur train,
Touchez, Naillard, vous dormirez demain.
Alors Naillard après telle semonce,
S'allongera sans faire de réponse,
Et redoublant de sa verge le clac,
Vos bons chevaux hâtés du flic et flac,
Avanceront en s'éloignant du Maine,
Devers Paris, proche le Bourg-la-Reine,
Où moi chétif j'espére de vous voir:
Cela s'entend si j'en ai le pouvoir,
Et si le mal qui me rend misérable
Veut bien souffrir que je sois chariable
Pour vous aller faire mon compliment;
Et pour cela je ne veux qu'un moment.
Après cela que ma douleur s'augmente,
Que de plus beau sa rage me tourmente,
Vous ayant vue, et votre sœur aussi,
De tous mes maux j'aurai peu de souci.

Que puissiez-vous, ô Reine bonne et belle,
Qui rappellez cette dame fidelle,
Et sur l'état et sur les volontez
Régner autant que vous le méritez!
Que largement pour action si bonne,
De l'éternel la bonté vous guerdonne;
Et puissiez-vous, vous et vos chers enfans,
Vivre chacun six-vingt quatre ou cinq ans!
Et moi Scarron, carcasse décharnée,
Finir bientôt ma dure destinée,
Ou que des jours meilleurs me soient donnez!
Mais, par ma foi, ce n'est pas pour mon nez;
Je fus, je suis et serai misérable:
Mais du seigneur la sagesse admirable
Sait bien pourquoi mon tourment doit durer;
Je le veux donc souffrir sans murmurer.

A MADEMOISELLE

ÉLÉGIE II.

JOUVENCELLE de royal sang,
Digne de votre illustre rang,
Toutes les grandes héroïnes,
Dont Gréce et Rome font les fines,
En toute leur vie n'ont eu
La moitié de votre vertu.
Moins belle que vous est l'aurore,
Et moins la printanniére Flore,
Moins Vénus à l'estomac nu,
Et moins Diane au front cornu;
Moins Junon la dame fantasque,
Et moins Pallas qui porte un casque;
Bien moins le fut dame Héléna,
Pour qui la Gréce mal-mena
Troye la nation fidelle,
Dont on tient que sortez, la belle,
De par feu monseigneur Francus,
Qui valoit son pesant d'écus.
Incomparable est votre taille,
Et la déesse de bataille,
La très-puissante Bellona,
Taille comme la vôtre n'a.

Oh, qu'on connoît bien à la mine
Ceux qui sont de race divine !
L'autre jour chez dame Hautefort,
La dame que j'aime si fort,
Vous entrâtes la fin premiére
Avec tel excès de lumiére,
Que j'en pensai perdre les yeux,
Tant lors vous brillâtes sur eux :
Je vous vis pourtant, quoiqu'indigne,
De profil, non en droite ligne,
Et je vous guignai seulement,
Car vous luisez trop puissamment.
L'oiseau qui fixement regarde
Le soleil, quelques rais qu'il darde,
S'il jettoit ses regards sur vous,
Guigneroit et feroit l'œil doux.
Il faut qu'on guigne, quoi qu'on fasse,
Quand on regarde votre face ;
Et tout œil sur le vôtre ouvert,
S'il ne se clôt vîte, se perd.
Alors je dis, la male-peste !
C'est ici vision céleste
Qui nous vient éblouir céans :
C'est la pucelle d'Orléans,
Pucelle de royale tige.
Derechef, male-peste ! dis-je,
Qu'elle a de graces et d'appas !
Malheur à qui ne la voit pas.
Que ce terme, *la male-peste*,
Aucunement ne vous moleste :
A grand'peine est-il un serment ;
Il n'est péché que quand on ment ;
Et s'il l'est, il ne peut pas être
Assez gros pour damner son maître.
Quand je fais exclamation,
Ou bien quelqu'affirmation,
Ce terme m'est presqu'ordinaire :
Mais je pourrois pourtant mieux faire.
La male-peste ! dis-je donc,
De plus belle je n'en vis onc.
Qu'elle est fraîche, qu'elle est gentille !
La male-peste, quelle fille !
Et que qui sera son mari,
Sera du grand dieu favori !

Mais est-il bien vrai que sans peine
Vous faites de vers la centaine,
Et que de vous sort un dizain,
Plutôt que d'un autre un deuzain?
Astre naissant, royale fille,
Dont l'esprit admirable brille
Autant que brille la beauté,
A moi seroit témérité
D'entreprendre votre peinture;
Je n'y songe pas, je vous jure:
Je la laisse aux mâche-lauriers,
Je la laisse aux grands ouvriers,
Qui pour mener droit à la gloire,
N'ont besoin que d'une écritoire,
Et par un seul petit sonnet
Vous immortalisent tout net.
Moi, je n'écris que bagatelles,
Et je ne donne que pour telles
Les vers que j'écris quelquefois,
Aux dépens de mes pauvres doigts.
Seulement vous veux-je ici dire,
Que votre mérite j'admire,
Et que par-dessus serviteur,
Je me dis votre adorateur.

ÉPITHALAME,

OU CE QU'IL VOUS PLAIRA,

SUR LE MARIAGE DE M. LE MARÉCHAL *DE SCHOMBERG* ET DE MADAME *DE HAUTEFORT.*

UN beau monsieur, belle madame,
De fille, vous va faire femme.
Vous rougissez, brave HAUTEFORT,
Et vous avez l'esprit si fort !
D'autres en pâliront d'envie,
J'en jurerois dessus ma vie.
Qu'elles en pâlissent ou non,
Vous vous mariez tout de bon.
Puissent ces visages de Faunes,
Que l'éclat du vôtre rend jaunes,
En enrager leur chien de sou,
Et jusqu'à s'en casser le cou.
Malgré ma santé dévoyée,
J'en ris à gorge déployée :
Aussi, qui ne vous aimeroit,
Et vous aimant, qui ne riroit
De vous voir la femme d'un homme
Qu'eût admiré la vieille Rome ?
Encor un coup, je ris bien fort,
De voir SCHOMBERG et HAUTEFORT
Unis et joints l'un avec l'autre
Comme deux grains de patenôtre.

Si dieu leur donne des enfans,
Qu'ils seront beaux ! qu'ils seront grands !
Quoiqu'un poëte à faire rire
N'ait guére le don de prédire,
Je mettrois bien ma main au feu,
Et la brûler ce n'est pas peu,
Que leur lignée incomparable
Sera d'une taille admirable,
Et de celle dont autrefois
On vouloit que fussent les rois.
Pére et mére de cette taille
N'iront pas faire rien qui vaille,
N'iront pas faire des nabots,
Ni des visages de magots.
Il vous sied mieux d'être épousée,
Que nonne à la tête rasée.
Hà ! que vous me fîtes grand'peur,
Quand par je ne sais quelle humeur,
Qu'on peut appeller de carême,
Vous allâtes faire l'onziéme
Des dix vertus dans le fauxbourg !
Vraiment, belle dame d'atour,
Vous fîtes bien là du vacarme :
Tout Paris en fut en allarme,
Et moi j'en fus si stupéfait,
Qu'on crut que de moi c'étoit fait.
Mais je sais bien qu'à la volée,
Vous ne vous fussiez pas voilée.
Dieu qui vous a mise ici-bas
Pour servir de régle et compas
A toutes celles qu'il destine
A l'honneur de sa cour divine,
Nonobstant le zéle fervent
Qui vous portoit dans le couvent,
Ne vous a point permis le temple,
Sachant que votre bon exemple
Etant de tous bien reconnu,
Lui seroit d'un grand revenu,
Et qu'il falloit laisser au monde
Pucelle en vertus si féconde.
Ce grand dieu vous donne un époux,
Qui n'est pas indigne de vous ;
Ce héros qui vous fera femme,
(N'en rougissez donc pas, madame)

Est celui qui dessous les cieux
Ce destin méritoit le mieux.
Oh, que son illustre origine
Se reconnoît bien à sa mine!
Le dieu Mars de l'antiquité,
S'il paroissoit à son côté,
Tous deux vêtus à la françoise,
N'auroit qu'une mine bourgeoise,
Et seroit bientôt pris au mot,
S'il en pensoit faire le sot.
Il a l'ame savante et bonne
Autant qu'un docteur de Sorbonne,
L'esprit à son courage égal,
Adroit à pied, comme à cheval,
Faisant toutes choses sans peine,
Où les autres perdent l'haleine;
S'il chante, les plus entendus
Du métier en sont confondus;
S'il danse, c'est la même chose:
Mais certes, si je me propose
De dire tout ce qu'on en sait,
Je n'aurai de plus d'un an fait.
Mais dans la paix s'il est aimable,
Dans la guerre il est effroyable.
Oh, qu'il gâta de sang humain,
Et qu'il fit de beaux coups de main,
Lorsque, contre toute apparence,
Il sauva Leucate à la France!
C'est là que monsieur Cerbelon
Lui montra bientôt le talon,
Criant bien fort en faisant gilles,
Sauve qui peut, à ses soudrilles;
Desquels du depuis, ce dit-on,
On n'a rien su tirer de bon.
Cette grande nuit de Leucate,
Ceux qu'il frappa de dague plate,
Du depuis furent trépanés;
De taille, furent tronçonnés;
De pointe, percés comme un crible;
Et ceux que sa face terrible
Alla foudroyer jusqu'au cœur,
Firent je ne sais quoi de peur,
Et jusqu'en Espagne portérent
Leurs grégues sales, qu'ils lavérent

Dans le Tage au sablon doré.
Cet endroit sera censuré
De quelqu'oreille délicate,
Qui n'aime que ce qui la flate;
Mais j'écris en historien,
Et de plus, fort homme de bien.
C'est assez parlé de batailles,
Je retourne à vos épousailles,
Sur lesquelles monsieur Hymen
Viendra, s'il lui plaît, dire *amen*,
Comme décrivent les poëtes,
En habit chargé de paillettes,
Dans les doigts force diamans;
Un flambeau de cire du Mans
Artistement en œuvre mise,
(Il seroit meilleur de Venise)
Dans sa blanche main brûlera,
Qui point du tout ne fumera,
Mais qui de sa flamme brillante,
Point blafarde, point pétillante,
Réjouira les mariés,
Et tous les nobles conviés.
Puis ce dieu, pour finir la fête,
Vous couvrant à tous deux la tête,
(Car il fait bon être couvert,)
D'un beau chapeau de mirte vert,
Vous chantera quelque belle ode
Sur un chant des plus à la mode,
Dans laquelle il vous prédira
L'heur qui vous accompagnera;
A quoi répondra l'assemblée,
Hymen ïo, ô hymenée!
Quand chacun retiré sera,
Ce qui reste, s'achévera
Par le grand SCHOMBERG et sa femme:
N'en rougissez donc pas, madame.

A M. LE MARÉCHAL

DE SCHOMBERG,

SUR SON MARIAGE.

Enfin à toi, Schomberg, Hautefort s'est rendue:
Que la victoire est belle, et qu'elle t'est bien due,
Puisque ta vertu seule a pour toi combattu!
Jamais le ciel n'a mis tant de mérite ensemble,
Et l'on voit aisément, alors qu'il vous assemble,
Qu'il veut joindre l'honneur avecque la vertu.

CHŒUR DES MUSES.

A MONSEIGNEUR

DE SCHOMBERG.

Que vous ayez sauvé Leucate,
Action qui par-tout éclate,
On ne s'en étonne pas fort;
Ni que vous ayez pris Tortose:
Car avoir conquis Hautefort,
Est sans-doute tout autre chose.

Ce sont deux filles immortelles,
Que ces deux victoires si belles,
Et chacun vous estime fort,
Et pour Leucate, et pour Tortose;
Donnez un fils à Hautefort,
Et vous ferez toute autre chose.

S'il a la beauté de sa mére,
L'extrême valeur de son pére,
La mine et l'esprit de tous deux;
Après Leucate, après Tortose,
Donner un fils semblable aux dieux,
Peut-on souhaiter autre chose?

ÉPITHALAME

DU COMTE DE TESSÉ

ET DE MADEMOISELLE

DE LAVARDIN.

O bienheureux amans, vos ennuis sont passez !
O Comte fortuné, riez, sautez, dansez :
Riez, sautez, dansez, Comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée !
Hymen ïo, hymen, ô hymenée !

Enfin l'infante Lavardine
Est femme d'un fort bon mari.
Enfin un Comte favori
Lui tâte quand il veut de la main la poitrine :
Mais elle peut pareillement
Lui tâter l'estomac, elle peut mêmement
Lui passer la main sur l'échine.

O bienheureux amans, vos ennuis sont passez !
O Comte fortuné, riez, sautez, dansez :
Riez, sautez, dansez, Comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée !
Hymen ïo, hymen, ô hymenée !

Qu'il est heureux ce brave Comte
Avec cette jeune beauté,
Qui passe en bonne vérité
Celle qui fut jadis marquise d'Amatonte !
O qu'ils auront d'enfans tous deux !
A leurs fréres et sœurs ils feront des neveux,
Tant qu'ils n'en sauront pas le compte.

O bienheureux amans, vos ennuis sont passez !
O Comte fortuné, riez, sautez, dansez :
Riez, sautez, dansez, Comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée !
Hymen ïo, hymen, ô hymenée !

A Verny, maison bien bâtie,
La sœur de monsieur de Bordeaux
Vous fera manger fruits nouveaux,
Boire du cidre doux avecque la rôtie,
En hiver manger des marrons,
En automne manger de fort bons potirons,
Et tout en grande modestie.

O bienheureux amans, vos ennuis sont passez !
O Comte fortuné, riez, sautez, dansez :
Riez, sautez, dansez, Comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée !
Hymen ïo, hymen, ô hymenée !

Un jour en bonne compagnie
J'y mangeai d'un fort grand saumon,
Duquel, tant je le trouvai bon,
La mémoire de moi ne sera point bannie.
Lavardines et Lavardins
Aiment à remplir leurs boudins,
Ils mangent par grand'gloutonnie.

O bienheureux amans, vos ennuis sont passez !
O Comte fortuné, riez, sautez, dansez :
Riez, sautez, dansez, Comtesse fortunée ;
Que du ventre d'où sort l'eau chaude que pissez,
Puisse bientôt sortir une heureuse lignée !
Hymen ïo, hymen, ô hymenée !

O grand'dame de Malicorne ;
Vous marquis son fils majeur né ;
Et vous abbé morigéné,
Dont la vertu n'a point de borne ;
O cher baron de Lavardin,
Qui portez plus souvent gands de cerf que de daim,
Vous dont la face n'est point morne ;

Vicomte qui portez des chapeaux à grand bord ;
Cher Jarzé que j'aime si fort ,
Chantez pour célébrer cette heureuse journée ,
Hymen ïo , hymen , ô hymenée !

En danger d'être cul de jatte ,
Pour moi je suis dans un grabat ,
Sans manchettes et sans rabat ,
Sans remuer ni pied, ni patte ;
Je n'ai plus de force au jarret ,
Quoique je sois plus gras qu'un engraissé gorret :
Mais parmi mes douleurs ce doux penser me flatte ;
Et je chante tout seul d'un ton de voix fort net ,
Avec mes blanches mains tenant mon blanc bonnet ,
Afin de célébrer cette heureuse journée ,
Hymen ïo , hymen , ô hymenée !

ODES

ODES ET STANCES DE SCARRON.

REMERCIMENT A MONSEIGNEUR LE CARDINAL.

ODE.

GRAND ARMAND, à l'humble requête
Que je n'osois te présenter,
On m'assure que tu fis fête
Daignant sa lecture écouter.
Que dieu te rende le salaire
D'une action si débonnaire,
Et par des bonheurs inouis,
Te puisse être autant favorable
Que ta sagesse incomparable
Est nécessaire au grand LOUIS!

Par les grands biens que tu nous causes,
On voit que ton élection
Au gouvernement de nos choses
Se fit par inspiration.
Car depuis que notre Monarque
T'a laissé gouverner sa barque,
En t'érigeant en favori;
Quoi que l'envie ait voulu faire
Contre ton fameux ministére,
Nos lys ont toujours bien fleuri.

Peuples qui nous faites la guerre,
Vous me semblez bien étonnez,
Au-lieu d'acquérir notre terre,
De n'acquérir qu'un pied de nez.
Perpignan n'est plus à l'Espagne,
Sédan est ville de Champagne;
Et la gent qui porte turban,
Si l'on fait la paix ou la tréve,
A grand'peur qu'on ne vende en gréve
Cotrets parfumés du Liban.

L'Empire que le fer ravage,
N'en peut quasi plus, ce dit-on,
Et son pauvre aigle sans plumage
Deviendra l'homme de Platon.
Vraiment, bel oiseau de l'Empire,
Vous ne pouviez rien faire pire,
Que de vous dérober de nous ;
Quittez, quittez la terre en friche
Du pays désolé d'Autriche,
La France est un pays plus doux.

Et vous qui régnez sur l'Ibére,
Et voudriez bien régner ici,
Bien vous prend qu'en l'autre hémisphére
Appartement ayez aussi.
Qu'en mer votre Majesté monte,
Et qu'elle n'en ait point de honte :
Allez au pays des magots,
Et portez mainte bonne nipe
Où feu monsieur Attabalipe
Avoit jadis tant de lingots.

Ou bien sans faire le bisarre,
Sans trop faire du quant-à-moi,
Sans trancher du roi de Navarre,
Demandez la paix à mon Roi:
Vous vous tirerez nettes bragues
D'entre nos invincibles dagues ;
Car foi d'un qui ne ment jamais,
Je sais que mon Roi redoutable
Par son Ministre incomparable,
Est induit à faire la paix.

Malheur à quiconque machine
Contre ce prélat braquera ;
Pour forte que soit son échine,
Sa machine l'accablera.
Ainsi l'échelle d'Encélade
En sa malheureuse escalade
Ayant perdu trois échelons,
Ce pauvre frére à Briarée
Sur sa pauvre mére éplorée
Se laissa cheoir à reculons.

Par l'exemple de trois ou quatre
Que vous avez fait soulever,
Dieu fait voir que qui croit l'abattre,
Ne fait rien que plus l'élever.
Mais le seigneur étant des nôtres,
Vraiment l'on en verra bien d'autres;
Et j'ai peur, avant qu'il soit peu,
Que la gent françoise indiscréte
Dedans Madrid ne vous maltraite,
Et vous fasse crier au feu.

O toi dont les soins et les veilles
Nous tiennent à l'abri des coups!
O toi qui fais tant de merveilles,
Comment te remercirons-nous?
Nous devons tout à ton mérite;
Et si le ciel pour être quitte
Vers ton insigne piété,
Ne te donne santé parfaite,
Autant que je te la souhaite,
Je ne le tiens pas acquitté.

ODE

A MADAME LA DUCHESSE

D'AIGUILLON.

O Muses qui du grand ARMAND
Fûtes jadis si bien traitées,
Et qui depuis muses crottées,
Avez été si rudement
Depuis son trépas rebutées,
Venez à ma voix promptement.

Si vous aimâtes ce prélat,
Son incomparable héritiére
Sera de mes vers la matiére;
Donnez-leur donc un peu d'éclat,
Relevez ma basse maniére,
Et ne m'inspirez rien de plat.

Avez-vous mis vos beaux atours,
Vos vêtemens d'or et de soie ?
Approchez-vous, que je le voie ;
Car vos habits de tous les jours
Ne sont pas des habits de joie,
Et sentent les meneuses d'ours.

Encor qu'il n'appartienne pas
A notre pégase comique
De prendre un galop héroïque,
(Car il n'est qu'un cheval de pas)
Il n'importe, allons, je le pique,
Quand il devroit me mettre à bas.

Il est tems de le faire aller,
Or çà tout de bon je commence ;
Aussi-bien, *c'est trop de silence*
En si beau sujet de parler :
Ces vers sont ici d'importance,
J'ai fort bien fait de les voler.

Vous serez encore pillé,
Prince de la rime normande,
Comme en cueillant une guirlande
On a l'esprit fort travaillé,
Quand d'une diversité grande
Le jardin se trouve émaillé.

Ainsi dans ce hardi dessein,
Je vois tant de choses à dire,
Que je ne sais laquelle élire,
Moi d'esprit et de corps mal-sain,
Qui ne sais point toucher la lyre,
Et n'ai point Phébus dans le sein.

Encor que vous la connoissiez,
Cette merveilleuse Duchesse
Qui vous favorisoit sans-cesse,
Dès le tems que vous lui chantiez
Les belles chansons du permesse,
Dont ARMAND vous divertissiez :

Je veux vous en faire un portrait,
Autant que je le pourrai faire.
Ce n'est pas sans-doute une affaire
Qui s'achéve du premier trait,
Et l'on me croira téméraire :
Mais je l'ai dit, cela vaut fait.

O quel éclair ! quelle clarté,
Quand je la vis, frappa ma vue !
Que de vertus elle est pourvue !
Qu'elle sent sa divinité !
Que je suis fier de l'avoir vue !
Et qu'elle eut pour moi de bonté !

De ses agrémens négligés,
Au-travers de leur négligence
On voit aussi-tôt l'opulence ;
Et s'ils étoient bien partagés,
Mille beaux visages en France
S'en trouveroient avantagés.

Cent beautés que je dirois bien,
Qui n'ont pas eu les mêmes charmes,
Ont tiré des tributs de larmes
De maint fidéle homme chrétien ;
Et plus cruelles que gendarmes,
Ont brûlé force gens pour rien.

Mais son corps d'attraits revêtu,
De son esprit n'est point l'idole ;
De la moindre passion folle
Il ne fut jamais combattu ;
A dieu seul son ame elle immole,
A dieu, d'où lui vient sa vertu.

Ses yeux brillent autant et plus
Que celui d'où vient la lumiére.
S'ils usoient de leur force entiére,
Aux aigles les plus résolus
Ils feroient baisser la paupiére,
Tant leurs regards sont absolus.

Contr'eux ils ont beau se munir,
Ceux qui de les voir se hasardent ;
Sans dessein des rayons ils dardent,
Que l'on ne sauroit soutenir ;
Ceux qui de trop près les regardent,
Feroient bien de s'en abstenir.

Son esprit est solide et fort,
Rien n'est plus pur que son langage,
Elle fut sage devant l'âge,
Elle est sainte devant sa mort ;
Et sa conduite et son courage
La font maîtresse de son sort.

Sa voix est un enchantement :
Oh, qu'elle auroit sur moi d'empire !
Je le dis tout de bon sans rire,
A ce son de voix si charmant,
Elle n'auroit qu'à me le dire,
Je marcherois assurément.

Enfin, encor que le pinceau
A peine en fasse de plus belle,
Auprès de son ame immortelle,
Son corps n'est qu'un frêle tombeau :
Ce que l'œil voit d'aimable en elle,
N'est pas ce qu'elle a de plus beau.

ARMAND eut le malheureux sort
Des grands héros pendant sa vie :
Il vit sa vertu poursuivie ;
On l'a loué depuis sa mort ;
Et ceux qui lui portoient envie,
Ont avoué qu'ils avoient tort.

Par quelle générosité
A-t-elle conservé sa gloire,
Et fait revivre sa mémoire,
En dépit de l'iniquité ?
Et qui plus qu'elle dans l'histoire
Instruira la postérité ?

J'ai bien mêlé du sérieux
En beaucoup d'endroits, quand j'y pense ;
Car j'ai donné sur la sentence,
Comme auroit fait Caton le vieux.
Mais un tel sujet me dispense
De mon style facétieux.

Ce sujet aussi grand de soi,
Qu'elle est grande par son mérite,
Feroit à maint auteur d'élite
Tomber l'écritoire d'effroi ;
Mais pour peu que je m'en acquitte,
Ce sera beaucoup faire à moi.

Sage duchesse D'AIGUILLON,
De mes vers la noble matière,
En une si vaste carrière
Je n'ai point un autre aiguillon,
Qu'une affection très-entière,
Dont vous voyez échantillon.

Mais, ô Muses, assurément
Nous fatiguons sa modestie;
Nous ferons quelqu'autre partie
Où nous pourrons plus dignement,
En rime au sujet assortie,
Chanter pour la niéce D'ARMAND.

Adieu donc, les neuf doctes Sœurs,
Regagnez votre mont stérile.
Quand vous reviendrez à la ville
Vendre des vers aux bons auteurs,
N'oubliez pas, troupe civille,
Le moindre de vos serviteurs.

REMERCIMENT

A SON ALTESSE

LE PRINCE D'ORANGE.

ODE.

HA! vraiment ce n'est pas pour rien
Que tu t'es coëffée à la mode,
Oh, ma petite tête brode!
Oh, mon petit museau de chien!
Oh, ma muse que tu sens bien
Pour qui je te demande une ode!
Et si tu le sens bien, comment n'as-tu point peur
D'en sortir mal à ton honneur?

C'est pour GUILLAUME DE NASSAU.
Tu ris, ma petite camarde,
Et tu deviens toute gaillarde
A ce nom si grand et si beau?
Et moi je tremble dans ma peau,
Songeant à ce que je hasarde,
Moi qui jusques ici n'eus jamais qu'à prier,
Et jamais à remercier.

Je serai désorienté,
Petit rimeur de triquenique,
Si laissant le style comique,
Où mon génie est limité,
Avec trop de témérité,
Je me mêle de l'héroïque;
Ma tête tournera si je monte si haut,
D'où je pourrai prendre un grand saut.

Quelque misanthrope animal,
Qui toujours pique, mord ou pince,
Dira que mon style est bien mince,
Et mon Pégase un franc cheval:
Mais il n'importe, bien ou mal,
Je dois remercier ce Prince,
Et j'aime mieux passer pour rimeur languissant,
Que pour rimeur méconnoissant.

Il m'a fait un présent si beau,
Que quelqu'envieux de poëte
S'imaginant que sa trompette
Vaut mieux que notre chalumeau,
Un beau matin d'un beau cordeau
S'étranglera par la luette;
Tandis que moi petit, qui peu m'en soucirai,
Du riche présent jouirai.

JEAN ARMAND, mort depuis huit ans,
Tenoit nos muses bien vêtues:
Hélas! aujourd'hui toutes nues,
Au moins en habits fort méchans,
Les pauvrettes courent les champs,
Les pauvrettes courent les rues:
Les seuls Ultramontains emportent tout notre or,
Par exemple, la LÉONOR.

PIERRE SÉGUIER, que le malheur
Qui régne aujourd'hui sur Parnasse,
A fait descendre d'une place
En laquelle son successeur,
Fût-il de Caton le censeur,
Ne fera pas peu s'il l'efface,
A suivi JEAN ARMAND en ce noble dessein,
Ravitaillant maint écrivain.

Nos affamés par sa bonté
Ont eu de quoi manger et boire ;
Et si les filles de mémoire
Chez la docte postérité
Ont jamais quelqu'autorité,
Et dans le carme et dans l'histoire,
On n'a pas mieux parlé du grand FRANÇOIS premier,
Que l'on parlera de SÉGUIER.

Il fait aux champs mille envieux,
Sans que sur lui l'on puisse tondre ;
Maint auteur qui se sent morfondre,
Regardant tristement les cieux,
S'écrie, ô siécle ! ô mœurs ! ô dieux !
Siécle, mœurs, dieux, sans lui répondre
Ou par belle malice, ou manque de pouvoir,
Ne font pas semblant de le voir.

Ce n'est que maroquin perdu,
Que les livres que l'on dédie ;
Depuis que MONTORON mendie,
MONTORON dont le quart d'écu
S'attrapoit si bien à la glu
De l'ode et de la comédie,
On ne voit plus personne à l'auteur indigent
Présenter la piéce d'argent.

Nos PRINCES sont beaux et courtois,
Doux en faits ainsi qu'en paroles ;
Mais au diable si deux pistoles
(Fût-on devant eux aux abois)
Sortirent jamais de leurs doigts,
Arbalétes à croquignoles ;
Et l'auteur enragé qui leur fait un sonnet,
N'en tire qu'un coup de bonnet.

PRINCE DE NASSAU, dieu merci,
Votre altesse n'est pas de même ;
Votre courtoisie est extrême,
Votre largesse l'est aussi :
Les PRINCES qui vivent ainsi
Méritent plus qu'un diadême.
Vous m'avez fait du bien (ou je me trompe fort)
Qui fera bien du mal au nord.

Ils sont très-grands imitateurs
Les écrivains de notre France,
Estocadeurs à toute outrance,
D'argent comptant grands amateurs;
Qu'un prince soit bien loin ailleurs,
Rien ne se perd pour la distance :
Un auteur affamé ne plaint guéres ses pas
Pour trouver un bon Mécénas.

Cette importune nation
A de grands desseins sur le cuivre
De celle en qui l'on voit revivre
GUSTAVE, qui fut un lion.
Qu'elle fasse provision
D'armes à l'épreuve du livre;
Que des auteurs françois dieu la veuille garder!
Ils la vont bien estocader.

HEINSIUS et SALMASIUS,
Qu'en françois nous disons SAUMAISE,
Et MÉNAGE (car n'en déplaise
Aux noms terminés en ïus,
Sans l'appeller MÉNAGIUS,
Il ne faut pas que je le taise)
Ont reçu des honneurs à leur mérite égaux,
Par cette héroïne des Gots.

Sa courtoisie et sa bonté
Ont bien fait ouvrir les oreilles
A nos enfanteurs de merveilles;
Chacun d'eux plein d'avidité
Ajuste pour sa majesté
Les productions de ses veilles.
Mais prenez garde à vous, messieurs les Apollons,
Le nord est contraire aux frêlons.

Dieu vous donne un bon bouclier
Contre ces gueux que dieu confonde,
La plus sotte race du monde :
Ce sont des gâteurs de papier,
Et moi-même tout le premier.
Pour un en qui Phœbus abonde,
Mille autres font des vers, qui sont en vérité
Du siécle l'incommodité.

Pour parler de vous en ami,
O généreux PRINCE D'ORANGE,
Il faudroit être plus qu'un ange;
A peine suis-je homme à demi,
Je ne suis rien qu'une fourmi,
Qu'un mal des maux le plus étrange,
A fait d'un animal de son corps bien usant,
Un animal toujours gisant.

Oui, pour un PRINCE DE NASSAU,
Prince en paix aussi-bien qu'en guerre,
Le plus accompli de la terre,
Un *arma virumque cano*,
Ou quelque chose de plus beau,
Aussi bruyant que le tonnerre,
N'est pas encor assez : mais pauvret que je suis
Je donne tout ce que je puis.

A l'exemple du créateur,
Qui du moindre ver tire éloge,
Sans que cela pourtant déroge,
Ou fasse tort à sa grandeur,
Regardez seulement au cœur,
Et non pas au corps qui le loge;
Et lors le zéle ardent d'un homme de bas prix
Ne vous sera plus à mépris.

Les bienheureux qui chaque jour
Sont vus de vous, et qui vous voient,
Ne font rien de trop, quand ils croient
Que vous méritez leur amour,
Et que l'univers en son tour,
Où tant de grands PRINCES flamboient,
De son œil clair-voyant qu'on appelle soleil,
N'en voit point à vous de pareil.

Pour moi petit Parisien,
Je vous conçois tel que vous êtes:
Les grandes choses que vous faites
Qui ravissent les gens de bien,
Et qui par-tout en moins de rien
Font plus de bruit que des trompettes,
Quand j'en serois témoin, ne feroient pas sur moi
Davantage que fait ma foi.

Imitant vos péres hardis,
Qui sont si fameux dans l'histoire,
Vous enchérirez sur la gloire
Des plus grands-hommes de jadis:
Je le crois comme je le dis;
Faites-moi l'honneur de me croire;
Je ne donnerois pas au mieux fait de la cour
Mon corps mal-bâti sans retour.

STANCES HÉROÏQUES

Sur la mort de Guillaume de Nassau, Prince d'Orange.

VAILLANS peuples des pays-bas,
Qui sous vos invincibles princes,
Pour le repos de vos provinces,
Avez donné tant de combats:
Le chef de la maison fameuse
Qui rendoit le nom de la Meuse
Redoutable au Tage doré,
Cet objet inspirant la joie,
Cet astre chez vous adoré,
D'un mal incurable est la proie:
Si vaillant, si sage et si beau,
Si digne du nom de NASSAU,
A tel âge et par telle voie,
Devoit-il aller au tombeau?

On l'a vu, dès ses jeunes ans,
Sous son pére, ainsi qu'Alexandre,
Enseigner, aussi-tôt qu'apprendre,
Le dur métier des conquérans:
Leur destin n'est que trop semblable,
L'un et l'autre fut adorable,
L'un et l'autre quand il vécut
Fut d'une valeur sans seconde;
L'un et l'autre en son lit mourut;
La terre en remédes féconde
En vain tâcha de les guérir;
Et celui qui vient de mourir,
S'il n'a pas conquis tout le monde,
Etoit homme à le conquérir.

L'Espagne, dont les grands projets
Trouvent la terre trop petite,
Et dont l'orgueil ne se limite
Qu'à se faire des rois sujets,
Remua le ciel et la terre,
Pour se délivrer d'une guerre
Dont le sort étoit incertain,
Contre un chef de parti contraire,
Qui de la tête et de la main
Etoit capable de tout faire :
Mais ce prince ayant ajouté
La conduite et l'activité
A sa valeur héréditaire,
Qui ne l'auroit point redouté ?

La ville assise dans les eaux,
Qui jusqu'en l'Inde est révérée,
Et qui blanchit l'onde azurée
Des voiles de mille vaisseaux,
En l'espace de sept journées,
A vu que les sourdes menées,
Quand on fait agir la valeur
En même-tems que la prudence,
Contre les coups d'un grand malheur
Sont d'une petite défense.
Elle a craint le sort d'Ilion ;
Elle a craint ce jeune lion,
Et rentrant dans l'obéissance,
Condamné sa rebellion.

Enfin, la nature et l'acquis,
En cette héroïque personne
Avoient mis tout ce que dieu donne
A ses ouvrages plus exquis.
Quelles plus grandes espérances,
Par de plus belles apparences,
Pouvoient donner ses jeunes ans ?
Et qui n'auroit cru que sa vie
Eût été jusqu'aux cheveux blancs ?
Mais une simple maladie,
Dont un enfant soutient l'effort,
Attaque un grand prince ; et la mort,
Qui s'est faite juge et partie,
Du plus foible a fait le plus fort.

Cruel destin, qui ne te plais
Qu'à détruire les belles choses,
Vois par les regrets que tu causes
Les maux étranges que tu fais :
Songe à des reines affligées,
A des provinces ravagées
Qui n'auront plus de défenseur :
Songe aux grands desseins de l'Ibére,
Qui déjà comme d'un coup seur
De rompre la paix délibère.
Ton crime est condamné de tous ;
Mais si tu veux en être absous,
Donne un fils à la triste mére
Dont tu viens de ravir l'époux.

Je le vois déjà cet enfant
Consoler son illustre mére,
Qui reconnoît en lui le pére
Qu'elle pleure et qu'elle aima tant :
Je l'apperçois dans la mêlée,
Sur les pas du fils de Pélée
Aller plus loin que ses ayeux.
O que les peuples qu'il commande
Doivent d'encens au roi des cieux !
O que l'Espagnol appréhende
Après avoir trop prétendu,
Et que son espoir confondu
Accroît celui de la Hollande,
Qui croyoit avoir tout perdu !

ODE HÉROÏ-COMIQUE

A MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL D'AUMONT.

Moi, qui ne sais que folâtrer,
O Muse ! ai-je droit d'entreprendre
Une matiére, où doit entrer
Du César et de l'Alexandre ?
Peut-être témérairement
Pour prendre un plus noble instrument
Veux-je laisser la castagnette :
Mais je ne puis plus résister
Au desir qui me vient tenter
De trancher du divin poëte.
Çà donc, Muse ! prends la trompette,
Et fais rage de trompeter.

Or çà, commençons tout de bon,
Voilà notre muse invoquée.
Ce n'est pas ici le Tiphon,
Histoire en doute révoquée :
Mes vers ont pour leur noble fin
VILLEQUIER, qui reçoit enfin
Le prix de sa vertu guerriére.
Quoique sa vie ait un long cours,
O que ses ans paroîtront courts,
A ce que la France en espére !
Et sur les pas de son grand-pére,
Qu'il ira loin s'il va toujours !

Neuf fois le soleil fait son tour,
Depuis qu'aux Flamans redoutable,
A Mardik, à Link, à Bourbourg,
A Gravelines l'imprenable,
A Dunquerke aigle de la mer,
On ne l'a point vu désarmer.

Infatigable dans la peine ;
Dans les attaques, le premier ;
Dans les retraites, le dernier ;
Toujours prêt, toujours en haleine,
Toujours soldat et capitaine,
En un mot, toujours VILLEQUIER.

Jeune, il n'eut point d'autres ébats
Que ceux qui ménent à la gloire ;
Par-tout il suivit les combats,
Par-tout il suivit la victoire.
Ce petit-fils du grand D'AUMONT,
Qui du renommé Rodomont
Eut la valeur comme la rime,
Par-tout où la rebellion
Du voile de religion
A voulu déguiser son crime,
S'est offert cent fois pour victime
Au repos de sa nation.

Quand la valeur d'un jeune Roi
N'empêcha point que l'hérésie
Ne portât la guerre et l'effroi
Dans l'île qu'elle avoit saisie,
On le vit d'un pas assuré,
Dans les champs dangereux de Ré,
Où sa gloire fut ébauchée,
Par un trait de plomb allumé,
Hasarder, quoique désarmé,
Sa personne déjà blessée,
Donnant par-tout tête baissée,
De sa vertu seule animé.

Ce ne fût là qu'un coup d'essai ;
Depuis, il en a bien fait d'autres :
Chacun sait, comme je le sai,
Ce qu'à *Suse* il fit pour les nôtres.
Après lui, nos enfans perdus,
Invincibles par lui rendus
Se firent maîtres d'un passage,
Où jadis le *borgne Afriquain*,
Sans vinaigre, eût fait voir en vain
Qu'il étoit homme de courage :
Je laisse à juger l'avantage
Du vinaigre, ou des coups de main.

Les

Les ennemis, sous *Jean de Wert*,
Ravageoient notre Picardie,
Et le *François* lors pris sans vert
Voyoit l'*Espagnol* dans Corbie :
Notre invincible VILLEQUIER
Ne s'opposa pas le dernier
Aux ennemis de la couronne ;
Toujours prêt à s'abandonner,
Toujours demandant à donner,
Il fit bien voir en sa personne
Qu'un cœur qui jamais ne s'étonne,
Peut bien les autres étonner.

Quand le sort des armes souffrit
Que notre triomphante armée,
Par l'ennemi qui la surprit,
Aux bords du *Lis* fût enfermée,
Ce *Héros* qui la dégagea,
La face des choses changea,
Paroissant à l'heure opportune :
Et quoique souvent le bonheur
Des bons succès ait tout l'honneur,
Chacun dit, d'une voix commune,
Sans rien donner à la fortune,
Qu'on devoit tout à sa valeur.

Colme nous opposoit ses eaux :
On eût plutôt bu la riviére,
Que de passer sur des bateaux
Les troupes d'une armée entiére ;
Suivi de ses seuls *Boulonnois*,
Soldat et chef tout à la fois,
Le premier la riviére il sonde ;
Et sur les ennemis plus forts
Qui se promettoient dans leurs forts
De tenir contre tout un monde,
Malgré le feu, le fer et l'onde,
Se rendit maître des deux bords.

Le trait d'une arbaléte à feu
Parti des murs de la *Bassée*,
S'arrêta sur son cordon bleu,
Sans que sa chair fût offensée :
Le sort protégea sa valeur.
Les coups, quoique marques d'honneur,

N'embellissent pas la victoire;
Il ne faut pas juger de tous
Par les taillades et les trous;
Et l'on ne lit point dans l'histoire,
Que *César* si rempli de gloire
Ait jamais fait panser de coups.

A *Lens* il perça, comme on sait,
La premiére et seconde ligne;
S'il fut pris pour avoir trop fait,
Sa prise le rendit insigne:
Il fut pris, et non pas vaincu.
Condé, qu'on n'a jamais battu,
Eût vu sa victoire imparfaite,
S'il n'eût délivré VILLEQUIER:
Mais le bonheur fut tout entier;
Et presqu'autant que sa défaite,
L'Espagnol encore regréte
La perte d'un tel prisonnier.

Mouzon sans perte il secourut,
Après un combat mémorable,
Où mille dangers qu'il courut
Le trouvérent inébranlable.
A la bataille de *Réthel*,
Tout ce qu'eût pu faire un mortel,
(Fût-ce un César, un Alexandre,)
Par son bras fut exécuté;
Tout autre sans témérité
N'eût osé jamais entreprendre
Ce qu'il fit alors pour prétendre
Au rang où l'on le voit monté.

Celle qui par tout l'univers
A toujours servi de gazette,
Qui tient toujours cent yeux ouverts,
Et d'autant de bouches caquette,
Qui chez toutes les nations
Des héroïques actions
Est la plus sûre récompense;
(Quoiqu'encline à dire du mal)
Pour ce grand-homme sans égal
Court déjà par toute la France,
Publiant, que pour sa vaillance
Son Prince l'a fait maréchal.

De son grand-pére, dont la foi
Fut comparable à la vaillance,
Et qui reçut sous un grand Roi
Une pareille récompense,
En lui le beau nom revivra;
Par lui son Prince augmentera
La gloire de son diadême.
Mais je ne crois pas le flatter,
Quand je dis que l'on peut douter
Si par ce noble bâton même,
A tout autre un honneur extrême,
On a pu vers lui s'acquitter.

Quelquefois ce noble Guerdon
Reçoit son prix de la personne,
Tel est enrichi d'un tel don,
Tel l'enrichit quand on lui donne.
Joignant aux promesses l'effet,
Grand D'AUMONT, la cour n'a point fait
Pour vous, plus qu'elle n'a dû faire.
Ne pensez donc pas vous lasser:
Pensez plutôt à vous hausser
Au dernier honneur militaire.
O grand Maréchal, cette affaire
Vaut bien la peine d'y penser.

SUR LE RETOUR
DE MONSEIGNEUR
LE CHANCELIER.
STANCES BURLESQUES.

Enfin, Séguier est revenu,
Pour le grand bonheur de la France :
Par son absence on a connu
Ce que nous valoit sa présence.
Muses, que tous vos nourrissons
Joignent leurs divines chansons
A mes petites chansonnettes :
L'an de ce bienheureux retour
Doit être fertile en poëtes,
Et dans la ville, et dans la cour ;
Et s'il produit du bled à l'égal de la stance,
Nous en aurons en abondance.

Pour moi, tant qu'il fut éloigné,
Je n'avois pas le mot pour rire,
Et mon visage refrogné
Démontroit ma façon d'écrire.
Aussi suis-je beaucoup vieilli :
Mon sang après avoir bouilli,
Est tout refroidi dans mes veines :
Il refroidiroit bien à moins :
Peu de plaisirs, beaucoup de peines,
Peu d'amis et beaucoups de soins,
Des maux aussi cuisans que des coups d'étriviéres,
Tout cela, ma foi, ne vaut guéres.

Mais pour revenir à Séguier,
Ce bon, ce docte personnage,
En un mot, ce grand Chancelier,
Point rabrouant et point sauvage,

Oh, que de maux il vient guérir!
Oh, qu'il va faire refleurir,
Et les lettres et la justice!
Que de beaux-esprits mal-contens
Vont éprouver un tems propice,
Après beaucoup de mauvais tems!
C'est le seul, de nos jours, qui protége Hipocréne,
Et qui fait revivre Mécéne.

Il est doux de cette douceur,
Dont dieu même se vante d'être;
Il n'affecte point la rigueur
D'un homme qui se croit le maître:
Il a pitié des malheureux,
Comme font tous les généreux.
Pour connoître le prix des choses,
Il faut faire comparaison:
Les portes des autres sont closes;
Aux siennes en toute saison
On n'appréhende point les coups de hallebardes.
Dieu qui nous le rend, nous le garde!

Lui seul sans me l'avoir promis
M'a conservé sa bienveillance,
Quand plusieurs de mes vieux amis
Ont eu pour moi de l'inconstance.
Lui seul d'entre les grands seigneurs,
Pour la plupart de francs pipeurs,
M'a fait du bien sans le promettre,
Sans faire sonner le tambour,
Pour en bonne estime se mettre,
Comme on fait souvent à la cour.
Mais, muses, taisons-nous, un homme si modeste
Nous défend de dire le reste.

SUR LA PRISE DE TORTOSE

PAR MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL DE SCHOMBERG.

OH, Muses! c'est vous que je cherche,
J'ai besoin de votre secours;
Laissez pour un tems sur la perche
Vos vêtemens de tous les jours;
Venez à moi toutes parées,
Non pas en faiseuses de vers,
Avec un bonnet de travers
Et des manchettes déchirées;
Ou comme des meneuses d'ours;
Mais avec vos plus beaux atours:
Et n'oubliez pas sur vos têtes,
Ces grands chaperons de velours
Aussi relevés que des crêtes,
Qui ne servent qu'aux grandes fêtes.

Quand vous saurez pour quelle affaire
Je montre tant d'empressement,
Votre troupe m'en fera faire
Pour le moins un remerciment.
Mais peut-être les canonnades,
Le bruit des guerriéres aubades,
Le son des cloches, et les cris
Qui retentissent dans Paris,
Vous ont appris déjà la chose,
Et comme l'on a pris Tortose:
Car c'est pour cette seule cause
Que je vous fais venir ici.
Mais vous a-t-on appris aussi
Le nom de ce merveilleux homme,
Qui force les villes ainsi,
Ou faut-il que je vous le nomme?

C'est SCHOMBERG, et c'est tout vous dire,
Qui même est de vos nourrissons,
Qui quand il veut fait des chansons,
Que tout votre parnasse admire;

C'est SCHOMBERG, de qui Cerbelon
Apprit à jouer du talon ;
Je ne puis en parler sans rire.
Il pensoit, le fier Bazané,
Que contr'un camp bastionné,
Son incomparable adversaire
Ne feroit que l'eau toute claire ;
Mais alors qu'il vit le contraire,
Je crois qu'il fut bien étonné.

La pauvre Leucate assiégée,
Mais assiégée étroitement,
Ne pouvoit pas humainement
S'empêcher d'être saccagée :
Notre Mars vint, vit et vainquit,
Et le camp ennemi conquit,
Non par une victoire aisée.
Pour démêler cette fusée,
Qu'il eut de coups ! qu'il en donna !
Que de gens il désarçonna,
Qui sur lui prirent leur visée !
Et que sa mine en étonna,
Qui devant que sentir ses armes,
Comme frappés de quelques charmes,
Ou gens qui tombent du haut mal,
Churent aux pieds de son cheval !

Mais pourquoi vous dire une chose
Que vous ne savez que trop bien,
Ni même parler de Tortose ?
L'histoire n'en oublira rien.
Toute la terre est déjà pleine
Du nom de ce grand capitaine ;
Et cette dernière action,
Qui plus que le soleil éclaire,
Est, comme ce grand luminaire,
Connue à chaque nation :
Sans en faire donc mention,
Tout ce que vous avez à faire,

C'est de chanter au son du luth
Cette action toute héroïque,
En bon ut, ré, mi, fa, sol, ut,
C'est-à-dire en bonne musique.

Joignez-y le psaltérion,
Le clavessin et la guiterre,
L'orgue et le manicordion,
Même les instrumens de guerre.
J'ai fagotté pour cet effet
Une ode, quoique telle quelle,
Et composée à la chandelle,
Qui passera pourtant pour belle,
Pourvu qu'on veuille juger d'elle
Par l'excellence du sujet
Et par la chaleur de mon zéle.

Mais, Pucelles incomparables,
Dites-moi, trouverez-vous bon,
Si parmi vos voix admirables
Je mêle ma voix de chapon?
Je ferai quelque discordance;
Mais je ne suis pas le premier
De ceux qui chantent faux en France,
Et ne serai pas le dernier.
Çà, chantons donc à toute outrance:
En si beau sujet de chanter,
Se taire est une impertinence.
Mais, ô quelle réjouissance,
Si je pouvois aussi sauter,
Fût-ce sans mesure et cadance!

LE CHEMIN DU MARAIS,

Au Fauxbourg Saint-Germain.

PARBLEU bon, je vais par les rues;
Mais je n'y vais pas de mon chef,
Ni de mes pieds, qui par méchef
Sont parties très-malotrues:
Je marche sur pieds empruntés;
Ceux dont mes membres sont portés,
Sont à deux puissans porte-chaises
Que je loue presqu'un écu:
Hà, que les marousles sont aises,
Au prix de moi qui suis toujours dessus le cu!

Non que s'asseoir sur le derriére
Soit laide situation :
Car parmi toute nation
On s'assied en cette maniére.
Aussi ne dis-je que s'asseoir
Soit une chose laide à voir :
Mais de dire qu'elle soit bonne,
C'est ce que je ne dirai point,
Avec la douleur que me donne
Mon derriére pointu qui n'a plus d'embonpoint.

Revenez, mes fesses perdues,
Revenez, me donner un cu.
En vous perdant j'ai tout perdu.
Hélas ! qu'êtes-vous devenues,
Appui de mes membres perclus,
(Cul que j'eus et que je n'ai plus)
Etant une piéce si rare,
Que l'on devroit vous tenir cher !
Hé, que la coutume est barbare,
De porter vêtemens afin de vous cacher !

Que de la chaise qui me porte
J'apperçois de gens cheminer !
Hélas ! que me faut-il donner
Pour pouvoir marcher de la sorte ?
Quiconque me fera marcher,
Sache que je n'ai rien de cher
Comme mes bourrelets de laine ;
Je les lui donne de bon cœur,
De louis une bourse pleine,
Et serai par-dessus son humble serviteur.

Mais je sens ma chaise arrêtée,
Je pourrois bien être arrivé.
Foin, je n'aurai pas achevé
Cette piéce un peu trop hâtée.
Achevons au moins ce dizain,
Nous ferons le reste demain.
Porteurs, on va vous satisfaire,
Taisez-vous donc, vous m'empêchez,
Vous troublez toute mon affaire :
Mais ne vous taisez plus, mes vers sont dépêchés.

LA FOIRE SAINT-GERMAIN.

A SON ALTESSE ROYALE.

Mes vers, allez trouver le généreux Gaston.
Grand prince, direz-vous, nous sommes votre foire,
Celui qui vous la donne est ce pauvre garçon
Qu'à Bourbon vous plaigniez en le regardant boire.
En vous donnant des vers importuns ou plaisans,
Il ne demande pas récompense ou présens :
Mais puisque notre Roi veut bien qu'on dessupprime
Son pére qui faillit par malheur seulement,
Et qu'il ordonne enfin son rétablissement,
Avancez-en l'effet, ô prince magnanime !
C'est là le seul sujet et la fin de sa rime,
Et ce que vous pouvez faire fort aisément.

Sangle au dos, bâton à la main,
Porte-chaise, que l'on s'ajuste ;
C'est pour la foire Saint-Germain :
Prenez garde à marcher bien juste.
N'oubliez rien, montrez-moi tout,
Je la veux voir de bout en bout,
Car j'ai dessein de la décrire.
Muse au ridicule museau,
De qui si souvent le naseau
Se fronce à force de trop rire,
Muse qui régis la satire,
Viens me réchauffer le cerveau.

Guide de mon esprit follet,
Qui sur-tout chéris le burlesque,
Souffle-moi par un camouflet
Un style qui soit bien grotesque.
J'en veux avoir du plus plaisant,
En fût-il un peu médisant,
J'y mettrai tout, vaille que vaille.
Mais avant que de rimasser,
Bannissons de notre penser
Tout souvenir qui le travaille,
Et commençons par la canaille
Qui nous empêche de passer.

Que ces badauds sont étonnez
De voir marcher sur des échasses !
Que d'yeux, de bouches et de nez,
Que de différentes grimaces !
Que ce ridicule arlequin
Est un grand amuse-coquin !
Que l'on achéve ici de bottes !
Que de gens de toutes façons,
Hommes, femmes, filles, garçons;
Et que les culs à travers cottes
Amasseront ici de crottes,
S'ils ne portent des caleçons !

Ces cochers ont beau se hâter,
Ils ont beau crier gare, gare,
Ils sont contraints de s'arrêter;
Dans la presse rien ne démare.
Le bruit des pénétrans sifflets,
Des flûtes et des flageolets,
Des cornets, hautbois et musettes,
Des vendeurs et des acheteurs,
Se mêle à celui des sauteurs,
Et des tambourins à sonnettes,
Des joueurs de marionnettes
Que le peuple croit enchanteurs.

Mais je commence à me lasser
D'être si long-tems dans la boue :
Porteurs, laissez un peu passer
Ce carrosse, qu'il ne vous roue;
Et puis pour marcher sûrement,
Appliquez-vous soudainement
A son damasquiné derriére;
Moins de monde vous poussera,
Le chemin il vous frayera :
Mais s'il reculoit en arriére,
De peur de briser notre biére,
Faites de-même qu'il fera.

Quelqu'un sans-doute est attrapé,
J'entends la trompette qui sonne :
Bien souvent pour être dupé
Ici tout son argent on donne.
Hà ! je le vois le maître-sot
Qui se gratte sans dire mot

En recevant la babiole,
Qui de son argent est le prix.
Dieux ! de quelle joie est épris
Le maudit blanqueur qui le vole !
Et que la dupe qu'il console
A peine à ravoir ses esprits !

Mais qu'est-ce que je viens de voir ?
Une dame au milieu des crottes !
Est-ce gageure ou désespoir ?
Mais peut-être a-t-elle des bottes.
Hà, vraiment je n'en dis plus rien :
En l'approchant je connois bien
Que c'est une belle homicide,
Au nez de laquelle un beau fard
Composé de craie et de lard,
Déguise bien plus d'une ride ;
Et que le filou qui la guide
Est son brave, ou bien son cornard.

Que de peinturés affiquets,
Dont les méres et les nourrices
Régaleront leurs marmousets !
Que de gâteaux et pains d'épices !
Ici maint laquais bigarré,
Maint petit diable chamarré
Fait au bourgeois guerre cruelle ;
Tandis que son maître coquet
Pousse maint amoureux hoquet
Vis-à-vis de quelque donzelle,
Qui l'amuse de sa prunelle
Et de son afféte caquet.

Que ces souillons de gaufriers
Font sentir l'odeur du fromage !
Et que ces noirs chauderonniers
Font un fâcheux carillonnage !
Mais nous voilà quasi dedans :
Bon jour, foire, dieu soit céans ;
Je suis un pauvre cul de jatte,
Qui viens tout exprès de chez nous,
Non pour acheter des bijoux,
Mais pour, au grand bien de ma rate,
Sur votre los qui tant éclate,
Faire quelques vers aigre-doux.

Prenez bien garde à ce soldat,
Ou plutôt ce grand as de pique :
De fine peur le cœur me bat
Que contre nous il ne se pique :
Porteurs, marchez discrétement,
Ne heurtez rien, mais posément
Menez-moi par toute la foire.
C'est ici, monsieur mon cerveau,
Qu'on verra si je suis un veau,
Si je mérite quelque gloire,
Et si notre folle écritoire
Fera quelque chose de beau.

Petit rimeur trop éventé,
Gardez-vous bien de rien promettre ;
Rengaînez votre vanité,
Où diable vous allez-vous mettre ?
Eh quoi ! ne savez-vous pas bien
Qu'un conte ne vaut jamais rien
Quand on dit, je vous ferai rire ?
Je crains pour vous quelque revers,
Je crains que les marchands divers
Sur lesquels vous allez écrire,
N'habillent, au-lieu de les lire,
Leur marchandise de vos vers.

Arrêtez : certain jouvenceau
Chez un confiturier se glisse.
Son dessein n'est que bon et beau,
Mais j'ai peur qu'il ne réussisse :
Car je remarque à ses côtés
De pages fort peu dégoûtés
Une troupe bien arrangée,
Et mal-faisante au dernier point.
Que pour eux il sort bien à point
Tenant à deux mains sa dragée,
Qui des pages sera mangée,
Et dont il ne mangera point !

Il ne sait pas de quel destin
Sa confiture est menacée,
Et qu'elle sera le festin
De la gent à grégue troussée.
Hà ! le voilà dévalisé,
Dieux, qu'il en est scandalisé !

Que son sucre qui se partage
Parmi tous ces demi-filoux,
Lui cause un étrange courroux !
Et qu'à ses yeux remplis de rage
Un écuyer fouettant un page
Seroit un spectacle bien doux !

Que ces gentilshommes à pié
Sont de nature peu courtoise !
Que ces damoiseaux sans pitié
Pour peu de chose font de noise !
Qu'ils ont de sucre répandu,
Qui pourtant ne sera perdu :
Car de cette irlandoise bande
Il sera bientôt ramassé :
Mais les lieux où l'on est pressé
Ne sont pas ceux que je demande :
Tirons d'une foule si grande
Notre corps demi-fracassé.

Ici le bel art de piper
Très-impunément se pratique.
Ici tel se laisse attraper,
Qui croit faire aux pipeurs la nique.
Approchons ces gens assemblés,
Hommes parmi femmes mêlés.
Je vois, ce me semble, une dupe :
Car ce beau porte-point coupé
D'un touffu panache hupé,
Près de cette brillante jupe
Qui bien plus que son jeu l'occupe,
Qu'est-ce qu'un damoiseau dupé ?

Qu'ils sont d'accord ces assassins,
Qui de paroles s'entre-mangent !
Et qu'ils font de cruels larcins
De leurs dez qu'à tous coups ils changent !
Que ces deux démons incarnés
Sont sur ce pauvre homme acharnés
Qui perd tout en grattant sa tête,
Et sans dire le moindre mot !
Hà, qu'il a bien trouvé son sot
Celui-là qui trompe et tempête,
Et qu'il fait bien la bonne bête
Avec son serment de bigot !

Foire, l'élément des coquets,
Des filoux et des tire-laine;
Foire, où l'on vend moins d'affiquets
Que l'on ne vend de chair humaine;
Sous le prétexte des bijoux,
Que l'on fait de marchés chez vous
Qui ne se font rien qu'à la brune!
Que de gens chez vous sont déçus!
Que chez vous se perdent d'écus!
Que chez vous c'est chose commune
De voir converser sans rancune
Les galans avec les cocus!

Tout ce qui reluit n'est pas or,
En ce pays de piperie:
Mais ici la foule est encor
Sans respect de la pierrerie.
Menez-moi chez les Portugais,
Nous y verrons à peu de frais
Des marchandises de la Chine;
Nous y verrons de l'ambre-gris,
De beaux ouvrages de vernis,
Et de la porcelaine fine
De cette région divine,
De ce terrestre paradis.

Nous acheterons des bijoux,
Nous boirons de l'aigre de cédre.
Mais comment diable ferons-nous
Pour trouver une rime en édre?
N'importe, ne radoubons rien,
Edre et cédre riment fort bien.
N'en déplaise à la poésie,
La fabrique de tant de vers,
Sur tous ces objets si divers
Dont j'ai l'ame toute farcie,
M'a fatigué la fantaisie,
Et mîs l'esprit presqu'à l'envers.

Beau Portugais de Portugal,
Qu'un verre net on me délivre;
Si l'aigre de cédre est loyal,
J'en achete plus d'une livre.
Couvrez donc un peu *vos esté*,
Un peu moins de civilité,

Oue…

Et bon marché de marmelade :
Sachez, homme au petit rabat,
Que je suis plus friand qu'un chat,
A cause que je suis malade :
Ne montrez donc rien qui soit fade,
Ou qui ne soit pas délicat.

Il est, ma foi, délicieux,
Il est merveilleux ce breuvage,
Et n'est muscat ni coindrieux
Qui m'en fit mépriser l'usage :
N'en déplaise aux buveurs de vin,
Par mon chef il est tout divin.
Laquais, tiens bien cette bouteille,
Mais garde bien de la casser,
Et tâche aussi de t'en passer,
En ami je te le conseille ;
Car je veux bien perdre l'oreille,
Si tu ne te faisois chasser.

Adieu, seigneur Lopés, bon soir ;
Bon soir aussi, seigneur Rodrigue :
Lorsque je viendrai vous revoir,
Vous me trouverez plus prodigue.
Il est, ce me semble, saison
De retourner à la maison,
Je vois déjà de la chandelle,
Et ne vois plus rien de nouveau,
Qui puisse aider à mon cerveau
A faire une stance nouvelle ;
Et puis comment la faire belle,
Si je ne vois plus rien de beau ?

Tout beau, petit rimeur, tout beau,
Vous allez apprêter à rire :
Vous ne voyez plus rien de beau ?
Certes cela vous plaît à dire :
A cette heure de tous côtés,
Arrivent ici des beautés
Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre :
A cette heure, quand pour Philis
Poudrés, frisés, luisans, polis,
Les appellant soleils à l'ombre,
Leur disent fleurettes sans nombre
Sur leurs roses et sur leurs lis.

Voyons

Voyons un peu ces épiciers
Chez lesquels tant de monde achette.
O poivre blanc, que volontiers
De vous je remplis ma pochette!
Sachons si l'on en peut avoir:
Mais je ne vois là que du noir
Qui fort peu l'appétit réveille,
Au lieu que ce poivre de prix
Qui peut restaurer les esprits,
Est de l'Orient la merveille,
Préférable à la sans-pareille,
Et comparable à l'ambre-gris.

Adieu peintres, adieu lingers,
Je laisse votre belle histoire
Et celle des autres merciers,
A quelque meilleure écritoire.
Adieu la foire Saint-Germain,
Je vais, non pas en parchemin,
Mais en papier blanc comme craie,
Travailler à votre tableau.
Mais de mon style un peu nouveau
Avecque raison je m'effraie,
Et j'ai bien peur qu'on ne me raie
Comme un malheureux poëtereau.

Ainsi chantoit un malheureux,
Quoiqu'il n'eût quasi point d'haleine
Et que son poumon catarreux
Ne fît sortir sa voix qu'à peine.
Il le faisoit pourtant beau voir;
Car just-au-corps de velours noir
Habilloit sa carcasse tendre,
Sa main un bâton soutenoit,
Qui par-tout alloit et venoit,
Où sa main ne pouvoit s'étendre,
Exécutant sans se méprendre
Ce que le malade ordonnoit.

Quoique son chant fût enroué,
Que ridicule fût sa lyre,
Si crut-il qu'il seroit loué
Si GASTON daignoit en sourire:
Car il n'a chanté seulement
Que pour son divertissement,

Toute autre fin il désavoue.
Et quand quelqu'un s'en moquera,
Et son carme méprisera,
Il lui fera, ma foi, la moue,
Et qu'on le blâme, ou qu'on le loue,
Au diable s'il s'en soucira.

A LA REINE.

STANCES.

O Grande Reine ANNE D'AUTRICHE,
Il court un méchant bruit de moi;
On dit que je ne suis pas riche:
On dit si vrai que je le croi.
Pour faire qu'un tel bruit finisse,
Donnez-moi quelque bénéfice;
Je n'en veux que des plus petits.
Vous le devez pour votre gloire,
De peur qu'on ne voie en l'histoire
Qu'un malade vous sert gratis.

De la triste et pénible charge
Que j'exerce avec probité,
Quoique mal dessus mal me charge,
Je me suis fort bien acquitté:
Mais dans les frais qu'il y faut faire,
Cet emploi pourra me déplaire
Si vous ne me donnez du bien.
Je ne vous le garderai guére;
Car dans une petite biére
Je serai bientôt moins que rien.

Depuis peu j'ai fait des merveilles
A servir votre Majesté,
Tant par des maux que par des veilles,
Qui m'ont quasi l'esprit gâté:
Ma muse qui ne sait qu'en dire,
En a perdu le mot pour rire.
Mais malgré les maux de mon cou,
Malgré les douleurs de ma hanche,
Un seul mot de votre main blanche
Me feroit rire comme un fou.

A LA REINE.

STANCES.

SCARRON, par la grace de dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ni feu ni lieu,
Mais bien du mal et de la peine:
Hôpital allant et venant,
Sur jambes d'autrui cheminant,
Des siennes n'ayant plus l'usage,
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faisant par courage
Bonne mine et fort mauvais jeu:

Prie humblement sa Majesté
De se remettre en la mémoire,
Qu'au commencement de l'été,
Alors que la cour devint noire,
Il fut son malade avoué,
Dont le tout-puissant soit loué;
Qu'on lui donna quelqu'espérance
D'avoir un petit logement;
Et tout aussi-tôt par avance
Qu'il en fit un remercîment.

Ce remercîment imprimé
Chez Toussaint Quinet le libraire,
Devroit bien être supprimé:
Mais quelqu'effort qu'il ait pu faire,
Par tout Paris il a couru:
Chacun l'a dit, chacun l'a cru
A force de l'entendre dire,
Il le croit lui-même quasi;
Vous-même, ô Reine qu'il admire,
Ne le croyez-vous point aussi?

Grande Reine, n'en croyez rien.
C'est croire faux comme hérésie.
Hélas! il s'en apperçoit bien,
Dont vainement il se soucie.
Chaque quartier-maître Arragon
Prend son argent comme un dragon.

Je suis malade de la Reine,
S'écrie-t-il tout rechigné;
Mais il veut avoir la main pleine
Tout aussi-tôt qu'il a signé.

Cependant ce malade exerce
Sa charge avec intégrité:
Pour servir votre Majesté,
Depuis peu l'os la peau lui perce:
Tous les jours s'accroît son tourment.
Mais il le souffre gayement,
Il fait sa gloire de sa peine,
Et l'on peut jurer sûrement
Qu'aucun officier de la Reine
Ne la sert si fidélement.

STANCES CHRÉTIENNES.

N'ÉTOIT-CE pas assez des maux que j'ai soufferts?
Me manquoit-il encor une douleur nouvelle,
Pour faire voir ici ce que dans les enfers
Souffrira l'ame criminelle?

Depuis que je languis sous des maux si pressans,
Le soleil a six fois vu l'un et l'autre monde,
Sans en voir de pareils à ceux que je ressens,
Ni sur la terre ni sur l'onde.

Et s'il est vrai qu'un mal, lorsqu'il est inconnu,
Trouve fort rarement ou jamais son remède:
J'ai raison d'assurer, qu'au mal qui m'est venu
Il faut que tout autre mal céde.

Je me tairois pourtant dans mon sort inhumain,
Si j'étois insensible aussi-bien qu'immobile,
Et si je ne pouvois reprocher à ma main
Sinon qu'elle m'est inutile.

Mais tout ce que le fer et tout ce que le feu
Font sentir de douleur à ceux que l'on bourrelle,
A ma débile main commence depuis peu
De faire une guerre mortelle;

Et ma jambe sans chair, sans force et sans chaleur,
D'un jeune arbre abattu n'est qu'une branche morte.
Mais, hélas ! si j'y sens toujours de la douleur,
La dois-je nommer de la sorte ?

Après avoir crié tant que dure la nuit,
Tant que dure le jour, cloué dans une chaise,
Quand la lune paroît et quand le soleil luit,
Je suis toujours mal à mon aise.

Nul n'est si malheureux qu'il n'ait quelque moment
Durant lequel son corps ou son esprit repose :
Moi de l'un et de l'autre agité doublement,
Je souffre toujours quelque chose.

Tous les travaux du jour finissent avec lui,
La nuit fait succéder le repos à la peine :
Mais au lieu de repos, un plus cruel ennui
Est tout le bien qu'elle m'ameine.

On me dit toutefois que mon sort changera,
Qu'ayant été contraire il sera favorable,
Et que de mes ennuis il ne me restera
Que le souvenir agréable.

Mais guérir quelque jour n'est pas ce que j'attends ;
Je n'espére plus rien, et je ne fais que craindre
Que le cruel tourment que j'ai plaint si long-tems
Me fasse encore long-tems plaindre.

Mon mal, trop violent pour en pouvoir guérir,
Rend inutile et vain tout ce que l'on m'ordonne ;
Et trop peu violent pour me faire mourir,
Fait que tout espoir m'abandonne.

Je murmure souvent me sentant tourmenter,
Accusant de mon mal l'auteur de la nature :
Mais ce dieu dissimule, et laisse dépiter
Son insolente créature.

Cet excès de bonté rend mon esprit confus,
Car j'ai trop mérité le tourment que j'endure :
Mais pardonne, Seigneur, je ne murmure plus,
Que mon mal s'aigrisse, ou qu'il dure.

Bénissant ton saint nom je fais ce que je doi.
Tu fais ce que tu dois exerçant ta justice.
Mais augmente, Seigneur, ma constance et ma foi,
Si tu veux croître mon supplice.

STANCES.

JE voyois tous les jours l'incomparable Iris ;
J'admirois son esprit, je la trouvois fort belle :
Imprudent que j'étois, je m'aimois auprès d'elle,
Sans connoître que j'étois pris.
Mais ne la voyant plus, ô bons dieux, quelle flame
S'est découverte dans mon ame !

Quels rigoureux tourmens n'ai-je point enduré,
Quand j'ai pensé depuis à ses aimables charmes !
Que j'ai poussé de cris, que j'ai versé de larmes,
Et que j'ai souvent soupiré !
Mais je ne la vois plus, et cependant mon ame
Augmente tous les jours sa flame.

Je la sens dans mon cœur augmenter chaque jour ;
Mais aussi chaque jour mon esprit diminue.
O dangereuse Iris, pourquoi vous ai-je vue,
Si j'en devois mourir d'amour ?
Et si je ne saurois, tant vous êtes sévére,
Vous le dire sans vous déplaire ?

L'amour que j'ai pour vous me tourmente si fort,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare.
Je vous offenserai si je vous le déclare :
Si je le cache, je suis mort :
Mais redoutant la mort moins que votre colére,
J'aime mieux mourir et me taire.

STANCES.

Si je n'aime de tout mon cœur
Iris, dont le bel œil s'est rendu mon vainqueur,
Par une seule œillade ;
Si de suivre d'autres appas
Jamais l'amour me persuade,
Je veux que sa beauté qui m'a rendu malade,
Ne me guérisse pas.

Oui, si je n'aime constamment,
Et si jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle,
O grands Dieux, à qui je promets
De l'aimer et douce et cruelle,
Je veux bien que le feu dont je brûle pour elle,
Ne la brûle jamais.

Ma raison par de vains discours,
A beau me faire voir le péril que je cours :
Quoi qu'elle me conseille,
Beaux yeux qui paroissez si doux,
Beau teint, belle bouche vermeille,
Beaux cheveux, belle Iris, adorable merveille,
Je veux mourir pour vous.

Mais que je crains, si mon transport
Lui découvre qu'elle est maîtresse de mon sort,
Qu'elle ne s'en offense !
Car elle peut absolument,
Si j'ose rompre le silence,
M'ordonner de souffrir, et me faire défense
De dire mon tourment.

Cachons donc encor nos desirs,
Et retenons si bien nos amoureux soupirs,
Qu'ils ne puissent paroître :
O mon cœur, quand vous en ferez
Devant celle qui les fait naître,
Prenez bien garde à vous qu'elle n'aille connoître
Pour qui vous soupirez !

A MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

Remerciment au nom de Mademoiselle D'ESCARS, *à qui cette Princesse avoit envoyé un présent.*

ALLEZ vîte, mes petits vers,
Trouver la plus grande Princesse
Qui soit en ce bas univers,
Il faut lui donner de l'Altesse,
Et lui dire humblement, bon jour, dieu soit céans,
Dieu vous préserve vous et le duc d'Orléans.

Petit remerciment rimé,
Dites-lui bien comme j'estime
Son riche présent parfumé;
Montrez-lui bien en belle rime
Qu'il est dans mon esprit pour jamais enrôlé,
Et qu'il y tient plus fort que s'il étoit collé.

En témoignage de cela
Publiez par-tout chaque chose,
Faites-vous bien faire hola,
Et ne souffrez pas que l'on cause,
Tandis que vous irez à chacun déduisant
Le nombre des bijoux qui font ce beau présent.

Un coffre enfermoit ce présent
Qui parfuma toute ma chambre,
Moins pesant pour être d'argent,
Que pour être trop chargé d'ambre;
Et dans ce riche coffre autre coffre enfermé,
Etoit plus riche encor et bien plus parfumé.

Item un fort beau chapelet
Garni de plus d'une médaille:
Quiconque dira qu'il est laid,
Ne dira certes rien qui vaille.
Item peaux de senteur, du sieur Frangipani.
Tel présent est-il laid? nenni, ma foi, nenni.

Item ferrets et boîtes d'or,
Bagues, boucars et porcelaines,
Des pendans-d'oreilles encor,
Gands à cinq doigts et non mitaines.
Le tout, si bon, si beau, si riche et bien sentant,
Que Lope à mon avis n'en peut fournir autant.

Item prônez à haute voix
Que cette charmante princesse,
Cette fille de tant de Rois
Que mon cœur adore sans-cesse,
M'est venu visiter deux fois jusqu'à mon lit,
Et brida vendredi pour moi son appétit.

Adieu, notre remerciment,
Portez votre dépêche faite;
Faites-lui bien mon compliment,
Dites-lui que je lui souhaite
Un mari digne d'elle, un grand Roi triomphant,
Qui la fasse bientôt mére d'un bel enfant.

Que Dieu la veuille garantir
De ceux dont l'aisselle importune;
Et ne puisse jamais sentir
Bouche d'un homme qui petune;
Et que toujours en elle augmentent les trésors
Dont le ciel a comblé son esprit et son corps.

A LA REINE,

Pour lui demander des Livres.

REINE, ordonnez que quelque livre,
De ceux que l'on fait pour le Roi,
Monsieur de Noyers me délivre.
Il le fera, comme je croi.
J'entends gratis, ô grande Reine,
Ne l'entendez-vous pas ainsi ?
Car je n'aurois pas grande peine
En payant d'en avoir aussi.

Mon corps qui jour et nuit endure,
Tient de vous son peu de vigueur.
Mon petit esprit, je vous jure,
N'est pas moins votre serviteur.
L'un a déjà de vous des vivres;
Ordonnez que sans contredit
L'autre ait aussi de vous des livres,
Ou bien vendez-m'en à crédit.

Je veux, si je ne vous les paie,
Que vous ne m'en vendiez jamais,
Et que de votre part je n'aie
Ni grace, ni délai, ni paix.
Mais plutôt prenez ma promesse
Payable après ma guérison:
Peut-on, ô ma bonne Maîtresse,
Parler avec plus de raison?

A moi tôt après, quoiqu'indigne,
Plus d'un livre sera baillé,
Si vous m'écrivez une ligne
De votre main de lait caillé.
Oui, pour avoir plus d'un volume,
Votre Majesté seulement
N'a qu'à donner un coup de plume:
Par exemple, voici comment.

Monsieur de Noyers, votre Dame,
Anne d'Autriche, et cætera,
Vous mande qu'un qui la réclame
Dans les adversités qu'il a,
Lui témoigne un desir extrême
D'avoir quelques livres en don:
Je le veux bien, faites de même,
Signé, ANNE, c'est un beau nom.

La sainte bible et les conciles
En maroquin ou bien roussi,
Vous sont à donner très-faciles,
A prendre ils me le sont aussi.
Mais s'il faut dans ma pauvre bourse
Puiser de quoi les acquérir,
C'est une très-petite source
Que je verrai bientôt tarir.

A LA REINE.

Reine, dont la compassion
Me rend depuis trois ans mes malheurs supportables,
Faites-moi mettre aux incurables,
Ou faites-moi bientôt payer ma pension.

Pour servir votre Majesté,
Je fais ce que je puis pour être bien malade :
Je mangerai poivre et salade,
Si vous trouvez encor que j'ai trop de santé.

Je ne regarde plus qu'en bas,
Je suis torticolis, j'ai la tête penchante;
Ma mine devient si plaisante,
Que quand on en riroit, je ne m'en plaindrois pas.

Vous-même me voyant ainsi,
Encor que vous ayez pitié de mon martyre,
Vous ririez ; et vous voyant rire,
Je vous honore trop, pour n'en pas rire aussi.

Mais je vous ferois trop d'horreur,
En offrant à vos yeux mon étrange figure :
Si vous la voyiez, je m'assure
Que vous m'estimeriez un malade d'honneur.

On m'entend jour et nuit crier,
Comme si je souffrois en mon corps l'estrapade;
Enfin je suis si bon malade,
Que j'ai peur qu'on me dise, on ne vous peut payer.

A MADEMOISELLE DU LUDE.

STANCES.

Bel enfant de quinze ans, dru comme pére et mére,
Aimable comme un ange ou deux,
Que le fils de celui qui sera ton beau-pére,
Se pourra dire un homme heureux !

Ils ont fait de leur mieux ceux qui t'ont mise au monde,
Et t'ont faite avec tant d'appas,
Que s'ils vouloient tâcher d'en faire une seconde,
Je crois, qu'ils ne le pourroient pas.

Quand pour me faire voir ton aimable visage,
Tu te baissas sur un genou,
Si je n'avois été des hommes le plus sage,
J'en aurois été le plus fou.

Se moque qui voudra, je dis lors en moi-même,
Le bon dieu me veuille garder !
Et si j'eusse eu des mains, à tes pieds triste et blême,
Ma foi, je m'allois poignarder.

Ton visage est divin, et ta taille est divine,
Enfin, tout ton corps est divin ;
Et si l'on doit juger de l'esprit par la mine,
Tu dois en avoir du plus fin.

Tous tes trésors cachés, tous tes trésors visibles,
Sont dignes des desirs d'un Roi :
Et les grands de la cour seront des insensibles,
S'ils ne courent les champs pour toi.

Princes, Marquis et Ducs, si l'infante DU LUDE
Que vous adorez à genoux,
Pour votre grand malheur se mêle d'être rude,
Mon dieu, que sera-ce de vous !

Ses yeux feront bien pis que les duels en France ;
Et quiconque les pocheroit,
Pour affoiblir un peu leur trop grande puissance,
Peut-être vous obligeroit.

Tout aimables qu'ils sont, vous en mourrez sans-doute,
Pas un de vous n'échappera.
O trois fois bienheureux ceux qui ne verront goute,
Tant que leur régne durera!

Mais puisque votre mort est un mal nécessaire,
Et que c'est un arrêt donné,
Choisissez une mort qui ne soit point vulgaire,
Digne d'un amour raffiné.

Si vous vouliez un jour vous pendre à la fenêtre,
Quoiqu'on n'en use plus ainsi,
Que sait-on, ses beaux yeux vous pleureroient peut-être,
Et vous auriez bien réussi.

Pendez-vous donc bien vîte, afin qu'elle vous pleure;
Et de sa part je vous promets,
Si vous êtes pendus seulement pour une heure,
Que vous le serez pour jamais.

Au reste, en vous pendant témoignez du courage,
Faites la chose avec honneur,
Sans gambiller des pieds, ou changer de visage,
Comme font les hommes sans cœur.

Quant à moi si j'étois seulement bon à pendre,
Je n'aurois pas tant attendu:
Mais je ne fus jamais assez vain pour prétendre
A l'honneur d'être un beau pendu.

O bel Ange pour qui toute la cour soupire,
Dont j'ai grande compassion,
A six vingt ans d'ici puissé-je encor écrire
Des vers à ton intention!

REMERCIMENT

A MADAME DE POMMEREUIL.

POMMEREUIL, qui faites mourir
Sans que l'on puisse s'en défendre,
Et pour faire un amant périr,
N'avez qu'à dire, va te pendre :

J'ai donc trouvé place chez vous,
En un coin de votre mémoire ?
Oh, que je ferai de jaloux !
Oh, que je vais m'en faire accroire !

C'est peu de chose qu'un galant,
Fût-il de ruban d'Angleterre :
Vous en enrichiriez pourtant
Le plus grand prince de la terre.

Il en feroit un grand cancan,
En enfleroit ses espérances,
Et d'un petit bout de ruban,
Tireroit force conséquences.

Il s'en faut plus de la moitié,
Que je sois grand seigneur ou prince;
Je suis un objet de pitié,
D'esprit et de corps foible et mince.

Je suis un recueil d'accidens,
Qui n'ai plus rien que le courage,
Et quelque force encor aux dents,
Que souvent je grince de rage.

Vous m'avez pourtant régalé
D'un présent d'argent et de soie ;
Et par ce plaisir signalé,
Peu s'en faut, fait mourir de joie.

Car qui ne seroit réjoui
Du beau présent d'une personne,
Qui pourroit par un seul oui
Réjouir un porte-couronne ?

Votre belle toile d'argent,
A fleurs isabelles et jaunes,
Est sans-doute un fort beau présent;
Je crois qu'il y en a quatre aunes.

Mais encor qu'il me soit bien cher,
Et qu'il ait mon ame ravie,
Il me met pourtant en danger
D'être endetté toute ma vie.

Je vais réparer richement
De mon autel la gueuserie,
Et vos armes artistement
Y paroîtront en broderie.

Un prêtre fort homme de bien,
Aumônier de monsieur Deslandes,
Qui dit la messe en moins de rien,
(Je n'entends pas parler des grandes)

Le visage doux comme miel,
Dira pour vous ses patenôtres,
Qui voleront bientôt au ciel,
Où l'on reçoit si bien les vôtres.

J'ai bien peur ici de mentir:
Dans le ciel on n'écoute guéres
Ceux qui font les autres pâtir,
Et n'exaucent point les priéres.

Vous autres célestes beautés,
En vertu de votre mérite,
Vous faites bien des cruautés,
Et qui vous aime, vous irrite.

Je vous tiens pires que Nérons,
(Nérons veut dire aussi Nérones;)
Et moins heureux que des SCARRONS,
Ceux qui brûlent pour vos personnes.

Mais dites-moi, Reine des cœurs,
Autrement déité visible,
Quand quelqu'un vous dit, je me meurs,
Comment êtes-vous insensible?

Si-tôt qu'il y va de la mort,
Mal dont on ne réchappe guére,
Vous ne vous feriez pas grand tort
De quitter un peu l'humeur fiére.

Si quelque noble cavalier,
Beau comme chacun pense l'être,
Présentoit sa tête au collier,
Comme un dogue fait à son maître :

S'il vous aimoit plus constamment
Que ne fit sa femme Abradate,
Ou si vous aimez le romant,
Que ne fit Cassandre Orondate :

Et qu'il ne fallût qu'un regard
Pour consoler son ame triste,
Dites-moi, raillerie à part,
Lui diriez-vous, Dieu vous assiste ?

Vous le feriez, sur mon honneur.
Et puis fiez-vous misérables
A ces beaux anges, dont l'humeur
Est rude comme tous les diables.

Excusez la comparaison,
Elle est impropre ; mais la rime
Est une dame sans raison,
Qui pour un vers hasarde un crime.

O qu'à l'éternelle bonté
Je dois une belle chandelle,
D'avoir été dans ma santé
A couvert de votre prunelle !

Mais j'ai peur de vous ennuyer
Depuis le tems que je rimaille :
Car j'ai bien gâté du papier
A ne vous rien dire qui vaille.

Adieu donc, belle POMMEREUIL,
Je suis tout à vous sans réserve.
Le bon dieu des coups de votre œil,
Les gens de bien et moi préserve !

STANCES

POUR MADAME DE HAUTEFORT.

ON ne vous verra plus en posture de pie
Dans le cercle accroupie,
Au grand plaisir de tous et de votre jarret :
Votre cul, qui doit être un des beaux culs de France
Comme un cul d'importance,
A reçu chez la Reine enfin le tabouret.

Comme on connoît souvent une chose par l'autre,
D'un cul comme le vôtre
J'ai connu le destin, voyant votre beau nez :
Et sans être devin, j'ai prédit que sans doute,
Ce cul qui ne voit goute,
Seroit vu dans le rang de nos culs couronnez.

Notre Reine, princesse aussi juste que sage,
N'a pu voir davantage
Un cul plein de mérite et très-homme de bien,
Tandis que d'autres culs sont assis à leur aise
Au côté de sa chaise,
Debout, ou mal assis comme un cul bon à rien.

Ce cul de satin blanc, dont sans-doute la face
Ne fit jamais grimace,
Devoit assurément être un cul duc et pair ;
Car qu'auroit-on pensé de ce qu'un cul si sage,
Qui vaut bien un visage,
N'eût pas eu chez la Reine où reposer sa chair ?

Que les hommes n'ont pas pareille destinée !
Et que vous êtes née
Sous un astre puissant et favorable aux culs !
Tandis que le vôtre est près de ceux des princesses,
Assis sur ses deux fesses,
Le nôtre n'est assis que sur deux os pointus.

A MONSIEUR
LE COMMANDEUR DE SOUVRÉ.

TRISTE et confus comme un fondeur
Qui n'a pas bien fondu sa cloche,
Je t'écris, brave Commandeur,
Bien assuré de ta candeur,
Et que ton cœur n'est pas de roche.

La chute de ma Hautefort
M'est un rude coup de tonnerre;
Car c'est par elle que le sort
Reconnoissoit qu'il avoit tort
De me faire toujours la guerre.

Rogue comme un anglois Milour,
Je méprisois l'homme de ville,
Je me croyois homme de cour:
Mais, hélas! par un mauvais tour
Le sort m'en a fait faire gille;

Et je me vois comme autrefois,
Grace à fortune déloyale,
Réduit, peu s'en faut, aux abois,
Pauvre et n'ayant plus que la voix,
Derriére la place royale.

Par Mahon, monsieur le destin,
Vous êtes une male bête!
C'est donc en vain, maître lutin,
Que j'ai le soir et le matin
Bâti requête sur requête?

Quoi! toute la compassion
Qu'on témoigna de ma misére,
Ne fut donc qu'une illusion;
Et l'espoir d'une pension,
Rien qu'une chose imaginaire?

Quoi ! tous mes vers et mon Typhon,
Hélas ! j'en pleure quand j'y pense,
Me serviront moins qu'un chiffon ;
Et le nom de rimeur bouffon
Sera toute ma récompense ?

Quoi ! la Reine m'aura donc vu,
Et les yeux d'une grande Reine
Sur mon pauvre corps n'auront eu
Non plus de force et de vertu
Que de l'onguent miton-mitaine ?

Quoi ! le don de cinq cent écus
N'a donc été qu'une passade,
Et bonnement je me déçus,
Quand je crus mes malheurs vaincus
Par l'honneur d'être son malade ?

Quoi ! ce bienheureux logement,
Dont je me montrai tant avide,
Me fut donc promis vainement,
Et j'ai fait malheureusement
Tant de remercimens à vuide ?

Quoi ! du défunt et du vivant,
De l'une et de l'autre écarlatte
Les promesses seront du vent ;
Et serai comme ci-devant,
Scarron malheureux cul de jatte ?

Mais tous ces maux dont je me plains
Ne me sont qu'une bagatelle,
Au prix d'un plus grand que je crains.
Que s'il est vrai que je le feins,
Me puisse venir la gratelle !

C'est de ne pouvoir de long-tems
Avoir de vous une visite.
Que mes desirs seront contens
Si j'obtiens ce que je prétends,
Encor que je ne le mérite !

Hébergé comme un pied d'escot,
En maison fort peu vénérable,
Contre madame de Chabot,
Faut demander dame Bacot,
C'est là que gît le misérable.

A MONSIEUR
LE COMMANDEUR DE SOUVRÉ.

TRISTE et confus comme un fondeur
Qui n'a pas bien fondu sa cloche,
Je t'écris, brave Commandeur,
Bien assuré de ta candeur,
Et que ton cœur n'est pas de roche.

La chute de ma Hautefort
M'est un rude coup de tonnerre;
Car c'est par elle que le sort
Reconnoissoit qu'il avoit tort
De me faire toujours la guerre.

Rogue comme un anglois Milour,
Je méprisois l'homme de ville,
Je me croyois homme de cour:
Mais, hélas! par un mauvais tour
Le sort m'en a fait faire gille;

Et je me vois comme autrefois,
Grace à fortune déloyale,
Réduit, peu s'en faut, aux abois,
Pauvre et n'ayant plus que la voix,
Derriére la place royale.

Par Mahon, monsieur le destin,
Vous êtes une male bête!
C'est donc en vain, maître lutin,
Que j'ai le soir et le matin
Bâti requête sur requête?

Quoi! toute la compassion
Qu'on témoigna de ma misére;
Ne fut donc qu'une illusion;
Et l'espoir d'une pension,
Rien qu'une chose imaginaire?

Quoi ! tous mes vers et mon Typhon,
Hélas ! j'en pleure quand j'y pense,
Me serviront moins qu'un chiffon ;
Et le nom de rimeur bouffon
Sera toute ma récompense ?

Quoi ! la Reine m'aura donc vu,
Et les yeux d'une grande Reine
Sur mon pauvre corps n'auront eu
Non plus de force et de vertu
Que de l'onguent miton-mitaine ?

Quoi ! le don de cinq cent écus
N'a donc été qu'une passade,
Et bonnement je me déçus,
Quand je crus mes malheurs vaincus
Par l'honneur d'être son malade ?

Quoi ! ce bienheureux logement,
Dont je me montrai tant avide,
Me fut donc promis vainement,
Et j'ai fait malheureusement
Tant de remercimens à vuide ?

Quoi ! du défunt et du vivant,
De l'une et de l'autre écarlatte
Les promesses seront du vent ;
Et serai comme ci-devant,
Scarron malheureux cul de jatte ?

Mais tous ces maux dont je me plains
Ne me sont qu'une bagatelle,
Au prix d'un plus grand que je crains.
Que s'il est vrai que je le feins,
Me puisse venir la gratelle !

C'est de ne pouvoir de long-tems
Avoir de vous une visite.
Que mes desirs seront contens
Si j'obtiens ce que je prétends,
Encor que je ne le mérite !

Hébergé comme un pied d'escot,
En maison fort peu vénérable,
Contre madame de Chabot,
Faut demander dame Bacot,
C'est là que gît le misérable.

A M. DUPIN.

ODE.

CHER DUPIN, je suis indigent,
Plus que le parti de la fronde:
Je n'ai point d'or et moins d'argent,
C'est le plus grand malheur du monde.

Et tu me voudrois conseiller
De faire quelque comédie?
Il est mal-aisé de railler,
Quand, peu s'en faut, qu'on ne mendie.

Notre Roi qui sans le vanter,
Vaut bien l'héritier de Pélée,
Peut bien, s'il veut, ressusciter
La joie en ma tête pelée.

Quand sa Majesté me feroit
Quelque bienfait considérable,
Grand Roi pas moins il n'en seroit,
Et j'en serois moins pauvre diable.

Je sais que son or monnoyé
Est pour ses troupes aguerries,
Et qu'il seroit mal employé
A payer mes coyonneries.

J'en serois guigné de travers
De maint Rolant, maint Holoferne,
Qui croit que bien faire des vers
Est pis que de tenir taverne.

Mais sans qu'il en coute à mon Roi,
Je puis être riche en une heure.
Qu'à la cour on quête pour moi,
La chose est facile, ou je meure.

Il n'est (ou bien je suis un sot)
Prélat vieil, ou jeune Satrape,
De qui, du Roi le moindre mot,
Une pistole au moins n'attrape.

Tel en changera de couleur,
Et tel en perdra la parole;
Tel aussi n'aura pas le cœur
De refuser une pistole.

Tel qui de libéralité
Se piquera comme Alexandre,
Pourra donner en quantité,
Et Dieu pourra bien le lui rendre.

Cette chose là gît en fait:
Mais pour revenir à ma quête,
La voyant heureuse, Dieu sait
Si mon esprit en feroit fête.

Il produiroit nouveaux Typhons,
Des Japhets, des Romans comiques,
Et par mille ouvrages bouffons
Terniroit quelques héroïques.

Mais pour faire des vers plaisans,
Il faut avoir l'esprit tranquille.
Chez moi l'indigence et les ans
Font pis qu'une guerre civile.

Le chagrin me méne à grands pas
Vers où sera mon dernier gîte;
Et quoique je ne marche pas,
Je sens bien que j'y cours bien vîte.

Si je pouvois avant ma mort,
Au généreux, au brave Comte,
Dont l'esprit est beau, bon et fort,
Et dont chacun fait tant de compte;

Sans tant tourner autour du pot,
A SAINT-AIGNAN que tant j'estime;
Si je pouvois moi, son dévot,
Plaire par quelque prose ou rime;

Je n'aurois pas le tems perdu
Que j'ai mis à tant de sornettes;
Et ferois autant l'entendu,
Que font la plupart des poëtes.

DÉSESPOIR AMOUREUX,

Pour un Gentilhomme qui étoit à Bourbon.

HA ! par ma foi, ce n'est pas jeu :
Vos yeux ont embrasé mon ame.
Jugez combien chaude est ma flame,
Par mon visage tout en feu.
Dedans ma poitrine velue,
Si ce feu grégeois continue,
Je ne puis éviter la mort :
O beauté dont les yeux jettent flamme et flaméche,
Et sont perçans comme une fléche,
Avouez que vous avez tort
De me brûler comme une méche,
Moi qui vous honore si fort !

Tout aussi-tôt que je vous vis,
Ma liberté prit la campagne.
Hà ! qu'un bel habit à pistagne
Me viendroit bien, à mon avis !
Que ne l'ai-je dans ma valise !
Car, ô malheur pour ma franchise,
Je n'ai rien qu'un habit rentrait !
J'ai véritablement un manteau d'écarlate
Où certain bouton d'or éclate ;
D'ailleurs je suis assez bien fait :
Mais tout ceci fort peu me flate,
Et je n'en suis pas satisfait.

Je sais que l'honneur vous est cher,
Que vous avez l'ame insensible ;
Que vous êtes moins accessible
Que n'est le coq d'un haut clocher ;
Qu'en vain je vous fais ma priére.
Mais, ô beauté bien plus que fiére,
Qui me brûlez comme un charbon,
C'est de vous que j'attends mon chagrin ou ma joie ;
Souffrez toujours que je vous voie ;
Ou bien, je le dis tout de bon,
Commandez-moi que je me noie
Dans la fontaine de Bourbon.

STANCES

A une Dame qui devoit à l'Auteur, et qui ne se pressoit pas de le payer.

HÉ quoi, vous m'oubliez, ô Beauté trop avare !
C'est être bien barbare !
Hélas ! je meurs de froid, et n'ai pas seulement
Un fagot de sarment.

Vous pourriez bien finir vos procédés injustes
En m'envoyant vingt justes ;
Et moi je finirois murmures et discours,
Que je fais tous les jours.

Deux fois depuis le tems que cette somme est due,
La froidure est venue :
Cependant dès long-tems promis vous nous aviez
Que vous nous payeriez.

Mais si vous m'envoyez cette petite somme,
A moi qui suis pauvre homme,
Vous qui jouez souvent quatre ou cinq cent ducats,
Sans en faire grand cas,

Je publierai par-tout d'une voix haute et claire,
Que dame Boullengére
Valut, vaut et vaudra toujours son pesant d'or,
Et davantage encor.

Si quelque noble cavalier,
Beau comme chacun pense l'être,
Présentoit sa tête au collier,
Comme un dogue fait à son maître:

S'il vous aimoit plus constamment
Que ne fit sa femme Abradate,
Ou si vous aimez le romant,
Que ne fit Cassandre Orondate:

Et qu'il ne fallût qu'un regard
Pour consoler son ame triste,
Dites-moi, raillerie à part,
Lui diriez-vous, Dieu vous assiste?

Vous le feriez, sur mon honneur.
Et puis fiez-vous misérables
A ces beaux anges, dont l'humeur
Est rude comme tous les diables.

Excusez la comparaison,
Elle est impropre; mais la rime
Est une dame sans raison,
Qui pour un vers hasarde un crime.

O qu'à l'éternelle bonté
Je dois une belle chandelle,
D'avoir été dans ma santé
A couvert de votre prunelle!

Mais j'ai peur de vous ennuyer
Depuis le tems que je rimaille:
Car j'ai bien gâté du papier
A ne vous rien dire qui vaille.

Adieu donc, belle POMMEREUIL,
Je suis tout à vous sans réserve.
Le bon dieu des coups de votre œil,
Les gens de bien et moi préserve!

STANCES

STANCES

POUR MADAME DE HAUTEFORT.

ON ne vous verra plus en posture de pie
Dans le cercle accroupie,
Au grand plaisir de tous et de votre jarret :
Votre cul, qui doit être un des beaux culs de France
Comme un cul d'importance,
A reçu chez la Reine enfin le tabouret.

Comme on connoît souvent une chose par l'autre,
D'un cul comme le vôtre
J'ai connu le destin, voyant votre beau nez :
Et sans être devin, j'ai prédit que sans doute,
Ce cul qui ne voit goute,
Seroit vu dans le rang de nos culs couronnez.

Notre Reine, princesse aussi juste que sage,
N'a pu voir davantage
Un cul plein de mérite et très-homme de bien,
Tandis que d'autres culs sont assis à leur aise
Au côté de sa chaise,
Debout, ou mal assis comme un cul bon à rien.

Ce cul de satin blanc, dont sans-doute la face
Ne fit jamais grimace,
Devoit assurément être un cul duc et pair ;
Car qu'auroit-on pensé de ce qu'un cul si sage,
Qui vaut bien un visage,
N'eût pas eu chez la Reine où reposer sa chair ?

Que les hommes n'ont pas pareille destinée !
Et que vous êtes née
Sous un astre puissant et favorable aux culs !
Tandis que le vôtre est près de ceux des princesses,
Assis sur ses deux fesses,
Le nôtre n'est assis que sur deux os pointus.

A MONSIEUR

LE COMMANDEUR DE SOUVRÉ.

TRISTE et confus comme un fondeur
Qui n'a pas bien fondu sa cloche,
Je t'écris, brave Commandeur,
Bien assuré de ta candeur,
Et que ton cœur n'est pas de roche.

La chute de ma Hautefort
M'est un rude coup de tonnerre;
Car c'est par elle que le sort
Reconnoissoit qu'il avoit tort
De me faire toujours la guerre.

Rogue comme un anglois Milour,
Je méprisois l'homme de ville,
Je me croyois homme de cour:
Mais, hélas! par un mauvais tour
Le sort m'en a fait faire gille;

Et je me vois comme autrefois,
Grace à fortune déloyale,
Réduit, peu s'en faut, aux abois,
Pauvre et n'ayant plus que la voix,
Derriére la place royale.

Par Mahon, monsieur le destin,
Vous êtes une male bête!
C'est donc en vain, maître lutin,
Que j'ai le soir et le matin
Bâti requête sur requête?

Quoi! toute la compassion
Qu'on témoigna de ma misére;
Ne fut donc qu'une illusion;
Et l'espoir d'une pension,
Rien qu'une chose imaginaire?

Quoi ! tous mes vers et mon Typhon,
Hélas ! j'en pleure quand j'y pense,
Me serviront moins qu'un chiffon ;
Et le nom de rimeur bouffon
Sera toute ma récompense ?

Quoi ! la Reine m'aura donc vu,
Et les yeux d'une grande Reine
Sur mon pauvre corps n'auront eu
Non plus de force et de vertu
Que de l'onguent miton-mitaine ?

Quoi ! le don de cinq cent écus
N'a donc été qu'une passade,
Et bonnement je me déçus,
Quand je crus mes malheurs vaincus
Par l'honneur d'être son malade ?

Quoi ! ce bienheureux logement,
Dont je me montrai tant avide,
Me fut donc promis vainement,
Et j'ai fait malheureusement
Tant de remercimens à vuide ?

Quoi ! du défunt et du vivant,
De l'une et de l'autre écarlatte
Les promesses seront du vent ;
Et serai comme ci-devant,
Scarron malheureux cul de jatte ?

Mais tous ces maux dont je me plains
Ne me sont qu'une bagatelle,
Au prix d'un plus grand que je crains.
Que s'il est vrai que je le feins,
Me puisse venir la gratelle !

C'est de ne pouvoir de long-tems
Avoir de vous une visite.
Que mes desirs seront contens
Si j'obtiens ce que je prétends,
Encor que je ne le mérite !

Hébergé comme un pied d'escot,
En maison fort peu vénérable,
Contre madame de Chabot,
Faut demander dame Bacot,
C'est là que gît le misérable.

Oh, que de feuilles déchirées
En ces rimeurs ANTI-BEYS,
(L'incommodité du pays)
Développeront de denrées!
Mais des auteurs dont j'ai parlé,
Maint livre au palais étalé
Ira du palais aux ruelles,
Où tablettes le logeront,
Et dieu sait le bien qu'en diront
Tant damoiseaux que damoiselles,
Qui des yeux le dévoreront;
Et je ne doute point qu'à force de trop lire,
A quelqu'un des liseurs les yeux ne puissent cuire.

Quant à moi, BEYS, je te jure
Que mes yeux de lire goulus,
De tes vers déjà deux fois lus
Ne pouvoient quitter la lecture;
Et je ne te saurois cacher,
(Ce n'est pas pour le reprocher)
Qu'aux dépens de mes deux prunelles,
Ton livre où l'on voit tant de feu,
Qui te coûte à faire si peu,
Me coûte à lire six chandelles.
Je puis donc dire que le jeu
En dépit du proverbe, autrement de l'adage,
Valoit bien la chandelle, et même davantage.

A MAÎTRE ADAM,

MENUISIER DE NEVERS,

Sur ses Œuvres poétiques.

STANCES.

TOI qui d'un pied chausse-sabot
As pu monter sur le parnasse,
Et dont la main pousse-rabot
Carmes dessus carmes entasse;
Rare menuisier de Nevers,
Qui fais bien plutôt mille vers
Qu'une douzaine d'escabelles;
Tes vers qui courent l'univers,
Sont lus dans les fines ruelles
En dépit de l'envie, au regard de travers.

Ils sont, ventre Apollon! si beaux
Qu'ils dureront, chose certaine,
Plus long-tems que tes escabeaux,
Fussent-ils de bois ou d'ébeine.
Quitte donc ton métier de bois,
Viens voir les Princes et les Rois,
Dis-leur tes chansons immortelles;
Par mon chef, je n'en vois que trois
Qui pussent en dire de telles,
Et ne crois pas en voir de plus de quatre mois.

Un quidam venu l'autre jour
Des bords de la sainte fontaine,
Dit qu'on a sonné le tambour
Aux environs de l'Hipocréne;
Que pour ton rabot exalter,
Des rimeurs le grand *magister*,
Par tous les lieux de son empire
Entendoit que, sans résister,
Et sans y trouver à redire,
On ne dît plus limer un vers, mais raboter.

Il sait le mérite estimer,
Il sait qu'en notre siécle injuste
Peu de grands de l'humeur d'Auguste
Font honneur à l'art de rimer.

Notre Roi, qui dès sa jeunesse
Sert de modéle aux autres Rois,
De ses plus importans emplois
Se repose sur sa sagesse.

C'est dans ces emplois importans
Que son adresse sans seconde
Sait l'art de refuser le monde,
Et de lui plaire en même-tems.

Soit qu'il accorde ou qu'il refuse,
C'est avecque tant de raison,
Que nul ne sort de sa maison,
Qui ne le loue ou ne l'excuse.

Enfin de ses nobles aïeux
Il enchérira sur la gloire,
Et son nom sera dans l'histoire
L'ornement le plus glorieux.

Mais comme il est modeste et sage,
S'il alloit me désavouer
De ce que j'ose le louer,
N'en disons donc pas davantage.

Mais aussi ce que je lui doi,
Qui passe ma reconnoissance,
Seroit-il payé d'un silence
Ingrat vers lui, honteux à moi?

A cause qu'il sera modeste,
Faudra-t-il que je sois ingrat,
Le vice le plus scélérat
De ceux que le plus je déteste!

Non, non, Muse, il en faut parler:
Sa vertu, pour être louée
Des vers d'une muse enjouée,
N'en peut pas moins par-tout voler.

Avec

Avec l'émail de nos prairies
Quand on le sait bien façonner,
On peut aussi-bien couronner,
Qu'avec l'or et les pierreries.

Vous vous moquez de ce discours,
Faiseurs de grands vers pleins d'emphase,
Qui seuls croyez monter Pégase
Dans vos voyages de long cours.

On peut écrire en vers, en prose,
Avec art, avec jugement;
Mais écrire avec agrément,
Mes chers maîtres, c'est autre chose.

Les vers ont aussi leur destin:
Un poëme en genre sublime,
Que son auteur lime et relime,
Ne vit quelquefois qu'un matin.

Cependant des auteurs comiques
Les meilleurs, dont il est fort peu,
Ne sont pas bons à mettre au feu,
Au jugement des héroïques.

J'en sais de ceux au grand collier
Des plus adroits à l'écritoire,
Qui pensent aller à la gloire,
Et ne vont que chez l'épicier.

Ce n'est pas dans une ruelle,
Devant de célestes beautés,
Ni des partisans apostés,
Qu'on met un livre à la coupelle.

C'est au palais, chez les marchands,
Où la vente mauvaise ou bonne,
A tous ouvrages ôte ou donne
Le nom de bons ou de méchans.

Sur ce sujet c'est assez dire:
Çà, çà, quittons le sérieux,
Et prenons le facétieux;
Aussi-bien j'enrage de rire.

Quoique je ne sois pas grand Grec,
Je lis une grecque chronique,
Où se raconte un cas tragique,
Qu'on peut chanter sur le rebec.

Si tu veux que je te le chante,
FOUQUET, mon unique support,
Sans me vanter je me fais fort
D'en faire une chanson plaisante.

Ecoute-la donc, la voici.
S'il arrive qu'elle te plaise,
O grand FOUQUET, que j'aurai d'aise,
Et que j'aurai bien réussi!

Deux amans, l'un et l'autre insigne
Pour l'esprit et pour la beauté,
Couple d'amans aussi vanté
Qu'il s'en trouve deçà la ligne:

Deux amans donc si beaux tous deux,
Que je donne à leur pére et mére
En douze ou treize fois à faire
Deux enfans qui soient si beaux qu'eux:

Ces amans donc tous deux d'un âge,
Se mariérent une nuit,
Afin d'éviter le grand bruit
Qu'auroit fait un concubinage.

Mais faute d'un méchant bateau,
Faute d'une vieille lanterne,
Le fier destin qui tout gouverne
Fit perdre en mer le jouvenceau.

Le garçon avoit nom Léandre,
Et ne passoit pas pour zéro.
La pucelle avoit nom Héro,
De peau doucette et d'ame tendre.

Héro prit naissance à Sestos;
Son pére y vivoit de ses rentes,
Ayant hérité de deux tantes
Mortes pour lui fort à propos.

Sa mére étoit bien damoiselle,
Citoyenne de Marathon,
Sœur d'un trent'ayeul de Platon,
Fort prude et passablement belle.

Parlons ensuite du garçon;
Car Monsieur valoit bien Madame,
Et logeoit une fort belle ame
Dans un corps de bonne façon.

Le lieu fameux de sa naissance,
Par où je m'en vais débuter,
Ne peut au plus nous arrêter
Que de la longueur d'une stance.

La mer, le séjour des harengs,
Sépare de Sestos, Abyde;
Et dans ce rendez-vous liquide
Les vents vuident leurs différends.

C'est dans Abyde que Léandre
La premiére fois vit le jour;
Et sa mére étoit dans ce bourg
Ce que dans Troye étoit Cassandre.

A son fils elle avoit prédit
Qu'il mourroit un jour de trop boire;
Son fils ne l'en voulut pas croire,
Dont elle mourut de dépit.

D'une suivante de Médée,
Qu'elle hanta sur ses vieux jours,
Elle avoit appris de bons tours,
Dont elle ne s'est point aidée.

Un Grec, parent d'Agamemnon,
Ecrit d'elle tout au contraire.
Dans une si douteuse affaire,
On ne peut dire oui ni non.

Feu son époux en son jeune âge
D'un roi Troyen fut écuyer,
Qui le chassa sans le payer,
Pour avoir éborgné son page.

Mais depuis il en fut dolent,
Car il jouoit bien à la prime,
Faisoit merveilles à l'escrime,
Et tiroit de l'arc en volant.

Dans Abyde il fit sa retraite,
Où l'on le fit sergent-major.
Enfin un jour sonnant du cor,
Il se démonta la luette.

Tels furent Messieurs leurs parens,
Tous gens d'honneur et sans reproche,
Tous nobles de la vieille roche,
Aimés des petits et des grands.

A la vérité dans l'histoire
Il n'en est pas fait mention;
Ce n'est que par tradition
Qu'on en a gardé la mémoire.

Musée, un Grégeois rimailleur,
De qui j'emprunte cette histoire,
Soutient qu'on auroit peine à croire
Combien Léandre étoit railleur:

Combien au milieu des fillettes
Il étoit hardi jouvenceau:
Combien son entretien fut beau,
Combien belles ses chansonnettes:

Combien le drôle avoit le don
De débiter des balivernes:
D'être Amphion dans les tavernes,
Dans les chambres un Cupidon.

Héro fut sacrificatrice
Ou prêtresse, car c'est tout un,
De dame Vénus à l'œil brun,
Déité chaude comme épice.

Dans une tour (on ne sait pas
Si la tour fut ronde ou quarrée)
La prêtresse de Cythérée
Logeoit, elle et tous ses appas.

Dans cette tour des flots lavée,
Tout son plaisir étoit souvent
De voir par la fureur du vent
La mer jusqu'aux cieux élevée.

Elle avoit pour train et pour tout
Une vieille sexagénaire,
Qui l'entretenoit d'ordinaire
De contes à dormir debout.

De ce que hors de chez son pére
Elle étoit sequestrée ainsi,
Je ne me mets guére en souci,
Car la chose n'importe guére.

Il ne m'est pas plus important,
De savoir au vrai si le temple
Etoit de cent pas, par exemple,
Ou de moins de la tour distant.

Dans ce temple en pélerinage
Tous les ans à jours de campos,
Tant de Sestos que d'Abidos,
Que des villes du voisinage,

Dans ce temple donc on venoit
Des villes proches et lointaines,
Par quarterons et par centaines;
Et de même on s'en retournoit.

A cette fête d'importance
On alloit de près et de loin:
Chacun de Vénus a besoin,
Encore plus que l'on ne pense.

Ce fut où la belle Héro
Donna dans la vue à Léandre;
Qui de sa part lui sut bien rendre,
En criant sur son cœur haro.

La chose arriva de la sorte
Que je m'en vais vous la conter,
Non sans quelquefois m'écarter,
Car la rime son homme emporte.

Environ entre sept et huit,
Léandre monta sur sa bête,
Bien résolu d'être à la fête,
Et même d'y faire grand bruit.

Or vous saurez que la monture
Etoit une maigre jument,
Qui depuis six mois seulement
Avoit mis bas sa géniture.

Un petit malheureux poulain
Etoit donc du train de Léandre,
Qui fit dessein lors de le vendre,
Car cela lui sembla vilain.

Ce poulain chut dans une ornière.
Léandre bien fort en pesta;
Car l'en tirant il se crotta
D'une très-vilaine manière.

Mais des cieux le miroir ardent,
Maître dessicateur de crottes,
Autant sur habit que sur bottes,
Donna reméde à l'accident.

De renard une grosse queue
Qui sur l'épaule lui flottoit,
Un grand ornement ajoutoit
A son bonnet de couleur bleue.

Tant alla le trot et le pas,
Qu'à la fin il joignit la barque
Où pour passer outre on s'embarque,
Car sans barque on ne le peut pas.

Lors la mer, vous m'en pouvez croire,
N'avoit point de guez ni de ponts:
Qui les pourroit faire assez longs,
Auroit belle place en l'histoire.

Voilà le jouvenceau passé:
Voyons ce que fait la pucelle,
Qui ce jour-là pour être belle,
Consulta son miroir cassé.

Deux pendans d'oreilles en poires
A ses oreilles pendilloient,
Et pour du verre assez brilloient
Au travers de ses boucles noires.

Une simarre de bougran,
De mainte paillette étoilée,
Sur sa peau paroissoit colée;
Elle étoit couleur de safran.

Sa coëffure étoit fort commode:
C'étoit un chaperon tanné,
Tant plein que vuide galonné
D'un petit galon à la mode.

Vers le temple elle cheminoit,
Et Messieurs ses chers pére et mére
Marchoient devant, et son grand frére
Par civilité la menoit.

Alors qu'elle entra dans l'église,
Chacun fit exclamation:
Telle fut l'admiration
Dont tout le monde eut l'ame éprise.

Chacun cria tout éperdu,
La male-peste qu'elle est belle!
Plus d'un en offrit sa chandelle,
Ce fut autant de bien perdu.

Maint paon vainement fit la roue
Autour de ce jeune tendron;
Maint la fleura comme un levron,
Au hasard d'avoir sur la joue.

Là-dessus on sacrifia:
Jamais de plus digne prêtresse,
Pour une plus digne déesse,
Plus dignement n'officia.

Léandre couroit après elle,
Comme un loup après la brebis,
Jusqu'à marcher sur ses habits,
Dont quasi s'offensa la belle.

Après le sacrifice fait,
Héro fit dans son oratoire
Une oraison jaculatoire,
Je n'ai pas su sur quel sujet.

Force godelureaux à vendre
Devant Héro faisant les beaux,
Tirérent leur poudre aux moineaux;
Ce que ne faisoit pas Léandre.

Le drôle près d'elle à genoux,
Feignant de lire en son bréviaire,
Disoit tout bas en grec vulgaire,
Belle, je meurs d'amour pour vous.

Elle regardant dans son livre,
Lui répondit la face en feu,
Parlant bas pour couvrir son jeu,
Encor n'est-il rien que de vivre.

Cependant que dévotement
Sa mére prioit dans le temple,
Son pére de mauvais exemple,
Sur un banc ronfloit rudement.

Deux fois son épouse discrette
Pour le réveiller le piqua,
Et deux fois il se rembarqua
A ronfler d'un son de trompette.

Un vieux sacristain qu'attira
Le bruit de telle ronflerie,
Le vint éveiller de furie,
Et sa basque lui déchira.

Il fallut faire la retraite;
On sortit, et le jeune amant
Se cacha témérairement
Dans une petite cachette.

Quand hommes, femmes, chiens et chats,
Bref, quand tout fut hors de l'église,
La belle changea de chemise,
Et fit voir sa gorge et ses bras.

Léandre voyant ces merveilles,
En fut quasi comme enragé :
O qu'il n'eût pas alors changé
Ses deux yeux contre un cent d'oreilles !

Quand elle eut repris son corset,
Tout tremblant il s'approcha d'elle.
Si lors de l'aimable pucelle
Le cœur battit fort, Dieu le sait.

Elle en eut une telle transe,
Que devant qu'elle pût crier,
Il eut le tems de la prier
De vouloir écouter sa chance.

Léandre aux deux bras la harpa,
Lui donnant du plat de la langue :
Mais en commençant sa harangue
Plusieurs fois il s'entrecoupa.

Enfin à force de reprendre,
Et d'avoir bien rapetassé
Le discours déjà commencé,
Il se fit assez bien entendre.

A-peu-près il lui dit ainsi :
Bénit soit celle dont le ventre
Vous logea neuf mois dans son centre,
Bénit soit votre pére aussi.

O qu'ils savoient bien l'un et l'autre
Travailler en postérité !
Comme on voit par votre beauté,
Qui rend mon cœur captif du vôtre.

Dites-moi s'ils furent long-tems
A vous composer si parfaite,
Et s'ils me vendroient leur recette
Pour faire ainsi de beaux enfans.

Mais ce n'est pas ce qui me méne ;
Je voudrois savoir seulement,
Si moi, Léandre, vous aimant,
Vous, Héro, seriez inhumaine.

Celles que le ciel comme vous,
Forma de choses précieuses,
Sont fantasques, impérieuses,
Et sauf les yeux, n'ont rien de doux.

Je ne puis bien encor vous dire,
Si le ciel vous a faite ainsi;
Mais, pour moi, tel que me voici,
Je mets mon cœur sous votre empire.

N'allez pas vous scandaliser
D'un don de si peu d'importance;
Ce n'est pas vous faire une offense
Que de se faire refuser.

Vous pouvez faire la tigresse,
Traiter mon amour d'attentat,
Me faire prendre avec éclat;
Mais croyez-moi, belle Prêtresse,

Ce seroit faire une action,
Dont la suite seroit tragique,
Et violer la foi publique,
Sous ombre de dévotion.

De Vénus sacrificatrice,
Faites ce que Vénus feroit:
La bonne déesse seroit
Aux vœux de son amant propice:

Elle auroit pitié d'un captif,
D'un captif comme moi fidelle,
Et prêt de finir en chandelle,
C'est-à-dire, brûler tout vif.

Hélas! ma mort est manifeste,
A moins d'agréer un hymen:
Vous n'avez rien qu'à dire, *amen*,
Et me laisser faire le reste.

Alors son gosier se serra;
Ses soupirs tout court s'arrêtérent;
Son teint pâlit, ses yeux s'enflérent;
Sa face se défigura.

Ensuite, comme deux fontaines,
Ses yeux furent vus ruisseler,
Et son estomac exhaler
Soupirs et sanglots par centaines.

La Vierge entendant débiter
Au jouvenceau tant de merveilles,
Se mit à gratter ses oreilles,
Car elle en avoit à gratter.

Puis faisant la scandalisée,
Comme les filles font toujours,
Elle lui tint ce fier discours,
Que j'ai recueilli de Musée:

A qui donc penses-tu parler?
Crois-tu que ta blanche magie
Ait sur moi beaucoup d'énergie,
Prétends-tu m'en ensorceler?

Sais-tu bien que Maman mignonne
Se pique de femme de bien,
Et femme qui pour moins que rien,
Etrangleroit une personne?

Sais-tu que messieurs mes Parens
Sont de maniére assassinante,
Sont gens d'une humeur peu souffrante,
Et qui toujours montrent les dents?

Sais-tu qu'à la porte du temple,
Lorsque ton crime se saura,
Le peuple te lapidera,
Et que tu serviras d'exemple?

Et sais-tu que loin d'assouvir
Ton avide et peu sage envie,
J'aime bien mieux perdre la vie
Que ce que tu veux me ravir?

La Pucelle ayant dit ces choses
De grande édification,
Souffrit grande altération
En son teint de lis et de roses.

Son beau visage en moins de rien
Fut vu diverses couleurs prendre ;
Mais toujours les yeux sur Léandre,
Dont le matois s'apperçut bien.

Il l'appella toute divine,
Maint doux regard il lui lança ;
Et blasphémant, la menaça
De s'entre-percer la poitrine.

Et puis il fit l'évanoui,
Ou le fut, le pauvre jeune-homme ;
Et travailla si bien en somme,
Qu'il entendit dire un oui.

Après cette parole ouïe,
Il fit cent postures de fou ;
Et se fit grand mal au genou,
S'agenouillant à l'étourdie.

C'est à peu près comme cela
Que les deux amans s'entrevirent,
Qu'ils s'aimérent, qu'ils se le dirent,
Et que le diable s'en mêla.

Héro fit savoir à Léandre,
Que dans sa tour elle n'avoit
Qu'une femme qui la servoit,
Qui pour elle se feroit pendre.

Léandre fit dessein dès-lors
De lui faire un présent honnête :
On dit qu'au premier jour de fête,
Il lui fit don d'un just-au-corps.

De la mer l'obstacle terrible
Causoit un déplaisir amer
A nos deux amans d'Outremer,
Rendant leur hymen impossible.

Car la mer n'est jamais sans vent ;
Léandre étoit lors sans nacelle.
Puis, c'étoit décrier la belle
Que de la visiter souvent.

Quoique l'Hellespont soit bien large,
Dit Léandre, je suis garçon
A nager ainsi qu'un poisson,
Vers vous de l'une à l'autre marge.

Ayez un flambeau seulement,
De qui la clarté me gouverne;
Mais qu'il soit dans une lanterne,
Car il s'éteindroit autrement.

Mais si quelque poisson vous mange,
Dit-elle? mais, dit le garçon,
Si je mangeois quelque poisson,
La chose seroit plus étrange.

Elle sourit à ce discours.
La nuit vient. L'amoureux Léandre,
Après un adieu triste et tendre,
Se sépara de ses amours.

Je n'allonge point mon histoire,
En vous faisant savoir comment
Sortit du temple notre Amant,
A la faveur de la nuit noire:

On peut bien se le figurer;
Et que dans la tour retournée,
Héro passa mal la journée,
Et ne fit rien que soupirer.

Elle à Seste, lui dans Abyde,
L'un et l'autre le cœur transi,
Firent, ou je me trompe, ainsi
Qu'un affamé qui mâche à vuide.

Héro fit part, non sans rougeur,
A sa servante de l'affaire;
Qui loin de rien dire, au contraire
S'en réjouit de tout son cœur.

La nuit entr'eux deux arrêtée
Couvrit les cieux de son manteau:
L'amante alluma son flambeau,
Terriblement inquiétée.

Son amant hardi, cependant,
Sur l'Hellespontique rivage
Attendoit pour se mettre à nage
La lueur du signal ardent.

Le signal parut. Sans remise
Rompant aiguillette et boutons,
Dans l'humide séjour des tons
Il lança son corps sans chemise.

Il nage vîte comme un trait :
Ses bras nerveux qui l'onde entament,
Au travers des flots si bien rament,
Que peu lui dura le trajet.

Si-tôt que Héro put entendre
Le bruit que faisoit fendant l'eau
Son téméraire jouvenceau,
Elle se hâta de descendre.

La servante de pied en cap
Couvrit Léandre en diligence,
Pour garder quelque bienséance;
On m'a dit que ce fut d'un drap.

Brûlant comme il faisoit dans l'ame,
Son corps mouillé fut bientôt sec;
Et puis avec humble respect,
Il fit compliment à sa dame.

Il falloit du tems profiter :
Léandre entra chez la Pucelle,
L'épousa, se coucha près d'elle.
Le reste ne se peut conter.

Il faut en semblable avanture,
Pressé d'un semblable desir,
Avoir eu semblable plaisir,
Pour faire semblable peinture.

Qu'on se figure seulement
Deux jeunes cœurs qu'amour assemble,
Et ce qu'ils peuvent faire ensemble,
Quand ils n'y seroient qu'un moment.

Il n'est si bonne compagnie
Qui ne se sépare à la fin ;
Il fallut avant le matin
Se quitter sans cérémonie.

Je laisse à juger aux lecteurs,
Quand ces amans se séparérent,
Si leurs cœurs tendres soupirérent,
Si leurs yeux versérent des pleurs.

Phœbus au teint de couleur d'ambre
N'étoit pas encor hors de l'eau,
Que notre amoureux jouvenceau
Etoit de retour dans sa chambre.

Il avoit besoin de repos
Ayant passé la mer à nage,
Et même ayant fait davantage
Que de lutter contre les flots.

Mais en amour les grandes peines
Sont les grands divertissemens,
Et rien n'est fâcheux aux amans
Que les rigueurs trop inhumaines.

Dès la nuit donc il retourna
Visiter celle qu'il adore ;
Et la nuit qui suivit encore,
La même peine il se donna.

Et d'une hardiesse même
Toujours aux poissons s'exposa,
Si ce n'est qu'il se reposa
A la nuit quatorze ou quinziéme.

A l'une de ces deux nuits-là,
Je n'ai jamais bien su laquelle,
Héro fit luire sa chandelle,
Laquelle pour néant brûla.

Elle en fit bien du bruit la belle :
Mais son respectueux Amant,
Je ne veux point dire comment,
Fit bientôt sa paix avec elle.

Depuis l'aimable tems des fleurs,
Jusqu'au tems où la terre donne
Les derniers présens de l'automne
Et de l'hiver prend les couleurs,

Notre amoureux infatigable
Chaque nuit alla faire un tour
Vers sa chére et fatale tour,
D'une constance non croyable.

O prodigieuse bonté
Des amans de ce siécle antique!
Quel amant aujourd'hui se pique
D'en faire autant pendant l'été?

Héro, j'ai presque dit la Vierge,
De son côté soigneusement,
A son impétueux amant
Allumoit sa lampe ou son cierge.

Mais l'hiver vint. Des Aquilons
Les incartades infinies
Firent des vagues applanies,
Des montagnes et des vallons.

Tandis que le repos de l'onde
Par les vents est ainsi troublé,
Léandre d'ennuis accablé
Peste au bord de la mer qui gronde.

Il déteste les actions
Des fougueux officiers d'Eole,
Et de l'hiver qui tout désole,
Et nuit aux navigations.

Pendant cette absence cruelle,
Héro dépeignit ses ennuis
Dans cette épître, dont depuis
Ovide en fit une si belle.

Enfin Léandre recevant
De Héro maint et maint message,
Comme un amant qui n'est pas sage
S'encouragea contre le vent.

Il voit luire la torche ardente,
A telle fin que de raison,
Au haut de la chère maison
De sa maîtresse impatiente.

Le voilà tout déterminé:
Il descend sur le froid rivage,
Voit l'Hellespont rempli d'orage,
Et n'en est pas fort étonné.

L'amour dont son ame est éprise,
A tel point lui grossit le cœur,
Qu'il croit avoir plus de vigueur
Qu'il n'en faut pour telle entreprise.

D'une main il défit les glands,
Qui s'étoient mêlés d'avanture;
De l'autre il défit sa ceinture,
Qu'il serra dans l'un de ses gands.

Ses yeux les plaines arpentérent
Du moite et perfide élément,
Tandis que fraternellement
Ses deux pieds s'entre-déchaussérent.

Il mit en forme de ballot,
Ou bien si vous voulez de balle,
Ses habits de serge d'Aumalle
Dans un rocher baigné du flot.

Il est nud, dans l'onde il se jette,
Et de soi-même le bateau,
A qui sert d'étoile un flambeau,
Bien avant en mer il trajette.

De sa barque à quatre avirons,
Je veux dire de sa personne,
La plaine salée il sillonne,
Comme les vaisseaux les plus prompts.

Mais des vents la rage inhumaine
A la longue l'appesantit,
Et lui rend petit à petit
Le corps foible et grosse l'haleine.

O flots! ô vents sourds à ma voix!
En allant épargnez ma vie,
Au retour soulez votre envie.
(Ainsi disoit-il quelquefois.)

Souvent la vague au ciel l'éléve,
Lors il entrevoit le flambeau ;
Et souvent l'enfonce dans l'eau,
Lors il trouve quasi la gréve.

Héro, pour défendre du vent
La lumiére de sa chandelle,
Met sa chemise devant elle,
Et se brûle les doigts souvent.

Elle regrette une lanterne,
L'imprudente n'en avoit pas.
Cependant le vent haut et bas
Terriblement son amant berne.

Tant qu'il voit luire le flambeau,
L'espoir de gagner le rivage
Lui fournit assez de courage,
Pour vaincre la rage de l'eau.

Mais un vent, peut-être de bise,
Ou quelqu'autre rude souffleur,
Fit à Héro par grand malheur
Lever un pan de sa chemise.

De ce linge qui défendoit
Comme un paravent la chandelle,
De ces pauvres amans et d'elle
La vie ou la mort dépendoit.

Elle fut donc du vent éteinte ;
L'espoir de Héro s'éteignit :
A l'amour elle s'en plaignit,
Mais le vent emporta sa plainte.

Trois fois en vain elle souffla,
Pour rendre vie à sa chandelle ;
Mais Héro n'étoit plus pucelle,
Il le faut être pour cela.

Cependant le pauvre Léandre
Cherche en vain des yeux son fanal,
Il nage ; mais il nage mal,
Et ne peut plus la vague fendre.

Ainsi qu'un vaisseau démâté
Sans nocher, timon ni cordage,
Est agité durant l'orage,
Le pauvre amant est agité.

Il sent que ses forces s'épuisent ;
Qu'il a peur, qu'il n'avance plus ;
Et que ses efforts superflus
Lui servent moins qu'ils ne lui nuisent.

Dans le tems que du pauvre amant
Les derniers désastres augmentent,
Des ennemis qui le tourmentent
La rage augmente doublement.

Les dieux ne l'écoutérent guéres,
Ou furent alors empêchés ;
Autrement il les eût touchés
Avec ses ferventes priéres.

Enfin à cet orage noir
Céde l'amoureuse personne ;
Enfin sa vigueur l'abandonne,
Comme a déjà fait son espoir.

Enfin la vague a la victoire :
L'insolente insulte au pauvret,
Et lui fait avaler maint trait
D'une eau qui n'est pas bonne à boire.

Quoiqu'il en bût mal volontiers,
Il but trop ; ses sens se troublérent ;
Bref il mourut, dont s'affligérent
Terriblement ses créanciers.

Oh, que ce fut un grand dommage !
Il achevoit un gros romant,
Qui devoit être aussi charmant
Qu'Astrée, et même davantage.

Oh, que la mer mal en usa !
Aussi-tôt que la jouvencelle
Eut laissé souffler sa chandelle,
La mer fantasque s'appaisa.

Les vents aussi fantasques qu'elle,
S'en allérent ailleurs souffler.
Laissons les vents ailleurs aller,
Retournons à l'amant fidelle.

La mer porta son corps à bord,
Enflé de l'eau qu'il avoit bue :
Spectacle funeste à la vue
De celle qu'il aimoit si fort !

Regrettant sa chandelle encore,
Et regardant vers l'horison,
Si la femme du vieux grison,
C'est comme qui diroit l'aurore ;

Regardant donc vers l'orient,
Si la vigilante fourriére
Du dieu qui porte la lumiére
Montroit son visage riant ;

Elle fit, et n'y gagna guére,
Des regrets, dont le seul récit,
A ce que sa servante a dit,
Toucheroient une belle-mére.

Après avoir bien lamenté
En triste jargon d'élégie,
L'aube rendit la mer rougie,
De noire qu'elle avoit été.

L'astre du jour encor dans l'onde,
Blanchit la lisiére des cieux ;
Et la nuit fermant tous ses yeux,
Se retira dans l'autre monde.

Tandis que son train ténébreux
Disparoît devant la lumiére,
L'œil du ciel ouvre sa paupiére,
Et rend l'horizon lumineux.

Quand les objets se discernérent,
Je parle des moins reculés,
Les yeux de Héro désolés
Sur la mer leurs regards jettérent.

Ils virent l'Hellespont en paix,
Dont d'abord ils se réjouirent;
Mais, hélas! sur ses bords ils virent
Un corps mort, s'il en fut jamais.

Lors l'amante déconfortée
Lâcha la bonde à ses sanglots,
Et fit en deux ou trois grands sauts
Tout le chemin de la montée.

Vers le rivage elle courut,
Vit son amant mort sans reméde.
Lors criant, dieu me soit en aide;
Sur lui roide morte elle chut.

On dit qu'un auteur l'a blâmée
D'avoir tant pris la chose à cœur:
Mais, sauf l'honneur de cet auteur,
D'autres l'en ont fort estimée.

Grand FOUQUET, j'ai fini mon chant.
S'il a le bonheur de te plaire,
C'est tout ce que j'ai voulu faire.
Qui n'en voudroit bien faire autant?

RÉVÉLATIONS

SUR les bords que l'Inde lave,
Au balcon de l'Orient,
L'Aurore d'un front riant
S'étaloit pompeuse et brave;
Dans son char le vieil Thiton,
Jettoit sur son beau teton,
Une œillade de satyre:
L'Aurore le regardoit,
Et pour s'empêcher de rire,
Ses belles lévres mordoit.

Ce jour-là son cher Céphale,
Avec hurlemens et cris,
Mit son épouse Procris
Dans un monument d'Opale.
Les deux prêtres de Memphis,
Tant le pére que le fils,
Couverts de noires soutanes,
Firent en ce triste jour,
Au son de deux sarbacanes,
Les obséques de l'Amour.

Jupiter, la chose ouïe,
Ne voulut plus différer;
Car à quoi bon enterrer
Une fille évanouie?
Là-dessus un gros Monsieur,
Voulant faire le rieur,
Parla de Constantinople;
Mais le Bacha de Damas
Lui dit, tête de Sinople,
Tu ne te tairas donc pas?

Cependant la belle Flore,
Et le gentil Adonis,
Dans une boîte d'anis,
Nourrissoient un Sicomore;
Vulcain qui les regardoit,
Et qui ses regards dardoit

D'une épouvantable sorte,
Se tournant vers les Titans,
Leur cria, fermez la porte,
Voici venir le printems.

A son cri, dame Eritrée
Mit la tête en un pertuis,
Le dieu Mome ferma l'huis
Si-tôt qu'elle fut entrée;
Il fut pris, il fut battu;
On lui demanda, qu'as-tu?
Mais il ne sut que répondre:
Un demi-dieu s'écria,
Point de grace, il le faut tondre;
Là-dessus on le lia.

A ce grand coup de tonnerre,
Son infante mouche à fiel
S'en alla chercher du miel
En une étrangére terre;
Les satyres boutonnés,
De ce miracle étonnés,
Chantent l'hymne des Abeilles;
Et les Nymphes des ruisseaux,
Par les yeux et les oreilles,
En jettent des arbrisseaux.

Lors le Roi des Argonautes,
Habillé de drap d'Usseau,
Faisoit panser son vaisseau
Qui s'étoit brisé les côtes:
Puis malgré les Albigeois,
Suivi de mille Grégeois,
Ravagea toute l'Afrique;
Et du fleuve aux sept canaux,
S'en alla faire la nique
Au parti des Huguenots.

Un des chefs de l'assemblée
N'opina que du bonnet:
Ce discours n'étoit pas net,
L'assistance en fut troublée.
On parla du feu Sophy;
Le vieil Caton cria, fy,

Il avoit l'haleine torte ;
La dame aux pâles couleurs,
Avecque sa bouche torte,
L'appella roi des voleurs.

Il fut dit qu'Erésipelle,
Assisté du Mal-caduc,
Interrogeroit le Duc,
Qui s'enfuit quand on l'appelle ;
Son médecin Hypocras,
D'un just-au-corps assez gras.
Lui frotta long-tems l'épaule ;
Puis au lieu d'un récipé
Lui lut Amadis de Gaule,
Dont il fut déconstipé.

Cela fait, sa sœur Urgande
Voyant qu'il étoit pansé,
Alla voir son fils blessé
Pour lui faire réprimande ;
Elle le réprimanda,
Le gronda, lui demanda,
Le conjurant par son pére,
Combien il avoit de coups.
Trois, dit-il. Elle en colére,
Sot, que ne les pariez-vous ?

Lors s'acheva la satire
Contre les vieux courtisans,
Et contre les médisans,
Qui n'ont pas le mot pour rire ;
Contre les godelureaux,
Moitié singes, moitié veaux ;
Les faiseurs de mauvais contes ;
Les renifleurs de petun ;
Et tous les Marquis et Comtes,
Depuis l'an mil six cent un.

Ceux qui lisent leurs missives
En dépit que l'on en ait,
Ceux de qui le dentier net
Se fait voir jusqu'aux gencives,
Y furent bien testonnés ;
Les Cupidons déchaînés,

Qui n'ont pitié des donzelles,
Non plus que des ennemis,
Avec les gobe-nouvelles,
Y furent en beaux draps mis.

Jupiter trouva l'ouvrage
Digne d'un homme de cœur,
Et fit présent à l'auteur,
D'une poire et d'un fromage:
Et sans songer au passé,
Car il avoit, l'insensé,
Une Vestale pollue,
L'annoblit, et lui donna
Pour armes une mollue,
Dont un chacun s'étonna.

Saturne y pensa bien battre,
Au moins se fâcha-t-il bien,
Contr'un grand diseur de rien
Qui parloit autant que quatre;
Un homme à la tête d'ours,
Fit un fort docte discours
Contre les haleines fortes;
En accusa force gens;
On fit faire garde aux portes,
Et la visite des dents.

Lors on vit paroître en terre
Des prodiges bien nouveaux;
La Princesse des Naveaux
Eut un enfant du Tonnerre;
Tarquin voyant si beau jeu,
Courut le visage en feu
Après une étoile nue:
Et Phœbus en caleçon,
Après la lune cornue
Fit bien du mauvais garçon.

De la terre hyperborée
Sortit la Nymphe aux yeux verts,
Dont les cheveux de travers
Font la ceinture dorée;
Pour lui plaire, Phaëton,
On le dit, mais que sait-on?

Se guinda sur l'hémisphére ;
Mais il se cassa le cou,
De quoi monseigneur son Pére
Pensa bien devenir fou.

Aux bords que la Seine lave
Un peu plus bas que Paris,
Où les champs toujours fleuris
Ont palissades de rave ;
Une dame au teint passé,
De son grand miroir cassé
Pleuroit la mésavanture,
Lorsqu'un homme aux longues mains
Lui fit voir en mignature
L'infirmité des humains.

Sous la ligne horizontale,
Entre Japhet et Syon,
L'incomparable Ixion
Pleuroit son ami Tantale.
Tantale qui l'aime tant,
D'autre part le regrettant,
Lui dit ces douces paroles :
Cousin, ne t'afflige pas,
Car quoique tu me consoles,
Je desire le trépas.

L'impiété détournée,
Et mise dans un donjon,
Fit peur, non pas du plongeon,
Mais du feu sans cheminée :
Lors le sanglier écumant,
Et de colére fumant,
Tomba mort sous Méléagre ;
Sa mére dame Alison,
Lui dit, malheureux Podagre,
Je brûlerai ton tison.

Lors il s'écria, bel ange
Des simples et des métaux,
Et pour qui les végétaux
Se ruinent en fleurs d'orange,
L'aquatique Polémon,
De son siége de limon

Jure qu'il vous idolâtre ;
Et que vous avez grand tort
De le battre comme plâtre,
Lui qui vous aime si fort.

BALLETS ET CHANSONS DE SCARRON.

LE BALLET DU MOYEN DE PARVENIR. POUR DES ARTISANS.

AU ROI.

MONARQUE le plus grand des Rois,
Et des hommes le plus aimable,
Seul digne de donner des lois
A toute la terre habitable,
Si nous osons ici venir,
C'est pour un grand dessein, c'est afin de vous plaire :
C'est le moyen de parvenir,
De plus hupés que nous en voudroient autant faire.

Nous savons que les courtisans,
Quoique personnes fort civiles,
Ne font état des artisans,
Que selon qu'ils leur sont utiles ;
Mais nous savons aussi fort bien
Que notre sort qui nous maltraite,
Se peut changer en moins de rien,
Et que si vous voulez notre fortune est faite.

Tout veut parvenir ici-bas,
Pour cela seul chacun travaille.
Sans ce motif dans les combats,
On craindroit l'estoc et la taille.
Vous-même un jour vous parviendrez
A l'empire de tout le monde;
Et le sceptre que vous tiendrez,
Vous fera respecter sur la terre et sur l'onde.

Mais c'est beaucoup moraliser
Pour de pauvres gens de boutique,
Çà, çà, dansons, sans tant causer,
Ni nous piquer de rhétorique.
Les violons sont-ils d'accord ?
Bon, tout va bien, la place est grande:
Mais les dames parlent bien fort,
Paix là, paix là, paix là, le Roi vous le commande.

POUR UN BALAYEUR.

O malheur du tems où nous sommes!
Je suis le plus adroit des hommes,
Et suis réduit à balayer:
Mais si vous voulez m'employer
Au charmant métier de vous plaire,
Vous verrez ce que j'y sais faire;
Si je n'en sors à mon honneur,
Ne vous fiez jamais en balayeur.

POUR DES MORES.

O beautés pleines d'appas,
Qui brûlez qui vous adore,
Au nom de dieu n'allez pas
Nous traiter de Turc à More!

POUR DES PAGES.

Rares beautés de qui le cœur
N'est pas si doux que le visage,
Qui fléchiroit votre rigueur,
Feroit bien plus qu'un tour de page.

RÉCIT DE BALLET.

LA BELLE DANSE.

PAIX là, paix là, noble assistance;
On n'entendroit pas dieu tonner !
J'ai beau chanter, j'ai beau sonner,
Ne veut-on point faire silence ?
Savez-vous qui je suis? Ah! je gage que non,
Je m'en vais vous dire mon nom.
Je suis la pauvre belle danse
Entre vous, messieurs les François,
En quelque crédit autrefois;
Mais maintenant en décadence,
Depuis qu'on introduit ces danses de sabat,
Où le cul du pied l'on se bat.
Les tricotés et la cassandre,
Le trémoussement et le saut,
Ce sont les beaux pas qu'il vous faut,
Un laquais vous les peut apprendre :
Allez donc pendre au croc poches et violons,
Boisvinets, Bocans et Ballons.

CHANSON PASTORALE.

LA jeune Lisette
Sur le bord d'un ruisseau,
Jouoit de sa musette
En gardant son troupeau.
Le berger Tyrcis qui l'aime
Plus que soi-même,
Lui faisoit tout transi
Les plaintes que voici.

Jeune pastourelle,
Ton œil est plein d'appas,
Mais ton humeur cruelle
Ne lui ressemble pas:
Est-ce que ton cœur ignore
Que je t'adore;
Ou qu'il le sache bien,
Et n'en découvre rien ?

Tes aimables charmes,
Et mes brûlans desirs,
Me coûtent bien des larmes,
Des chagrins, des soupirs.
Tu t'en ris, belle inhumaine,
Sans être en peine,
Si je pourrai souffrir
Ta rigueur sans mourir.

Lorsque dans la lande
Où nous étions tous deux,
Je mis une guirlande
Dessus tes blonds cheveux;
Je te vis toute en colére,
Toute sévére,
Et de ta blanche main
Tu la rompis soudain.

Et qu'il te souvienne,
Que gravant d'un couteau
Ta devise et la mienne
Sur le tronc d'un ormeau,
Tu le pris pour une offense;
Par une absence,
Qui dura plus d'un mois,
Tu me mis aux abois.

Un jour dans la danse
Un berger inconnu
Eut assez d'assurance
Pour baiser ton sein nu,
Tu ne fis point la farouche;
Et quand je touche
Seulement ton habit,
Tu rougis de dépit.

Des bleds dans la plaine,
Des vins sur les côteaux,
Mille bêtes à laine,
Des chévres, des taureaux,
Ma jeunesse et mon courage,
Mon parentage,
Mon amour et ma foi
Ne peuvent rien sur toi.

Outre la musette
Dont je t'ai fait un don,
Je grave une houlette
Des chiffres de ton nom ;
Dans peu de jours je l'achéve,
Et je t'éléve
Les petits d'un faisant,
Pour te faire un présent.

Dans notre village
Un soldat effronté
Voulut faire un outrage
A ta jeune beauté :
Si quelqu'un de l'assistance
Prit ta défense
Plus hardiment que moi,
Je m'en rapporte à toi.

Dans notre prairie
Un loup battit nos chiens,
Attaquant de furie
Tes troupeaux et les miens ;
Tu vis avec quelle adresse,
Quelle vitesse,
La houlette à la main
J'attaquai l'inhumain.

Quand de nos montagnes
Un grand ours descendu,
Rendit de ces campagnes
Tout le peuple éperdu,
Nos bergers qui s'étonnérent
T'abandonnérent ;
Tu vis, sans me vanter,
S'il put m'épouvanter.

Je t'offris sa patte,
Car j'en fus le vainqueur :
Ce fut là, belle ingrate,
Où je connus ton cœur ;
Ce jour-là comme enragée
D'être obligée,
Daignas-tu seulement
Me parler un moment ?

Si ma mort te donne
Tant soit peu de plaisir,
Trop aimable personne,
Contente ton desir.
Pour peu que ma mort te touche,
Et qu'à ta bouche
Il en coûte un soupir,
Trop heureux de mourir.

Il finit sa plainte,
La bergére s'en rit;
Il en eut l'ame atteinte
De rage et de dépit:
Et sans pleurer davantage
D'un tel outrage,
La voyant rire ainsi,
Se mit à rire aussi.

CHANSON.

IRIS pour qui je brûle nuit et jour,
Me donne à tout moment de nouvelles atteintes;
Pleurs, soupirs, désespoirs et craintes,
Serez-vous seulement le fruit de mon amour?
Sera-t-elle douce ou cruelle?
Serai-je heureux, ou mourrai-je pour elle?

Mes yeux toujours sur les siens attachés,
Lui découvrent assez le secret de mon ame,
Mon cœur lui montre assez sa flame,
Par des soupirs qu'en vain je veux tenir cachés:
Mais me sera-t-elle cruelle?
Serai-je heureux, ou mourrai-je pour elle?

Non, non, mon cœur, c'est trop délibérer,
Il faut mourir d'amour, puisqu'elle est toute aimable:
Ou rigoureuse ou pitoyable,
Le conseil en est pris, je la veux adorer.
Aussi-bien, quelle fin plus belle
Pourrois-je avoir que de mourir pour elle?

CHANSON.

CHANSON.

QUAND je vous dis que vos yeux m'ont brûlé,
Vous faites l'offensée :
Quand je vous cache ma pensée,
Vous m'appellez dissimulé.
Hélas ! que dois-je faire ?
Si je parle, vous vous fâchez ;
Et si je me veux taire,
Vous me le reprochez.

Si vous traitez d'une égale rigueur
Ma plainte et mon silence,
Belle Philis, tout vous offense,
Rien ne peut fléchir votre cœur.
Hélas ! quelle infortune,
Quand je parle et quand je me tais,
Sans-cesse j'importune,
Et jamais je ne plais.

CHANSON.

PHILIS, vous vous plaignez que je n'ai point d'esprit
A vous parler de mon martyre :
Hélas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire,
N'est jamais si grand que l'on dit ?

Un amant dit assez quand il est interdit,
Quand il languit, quand il soupire :
Mais apprenez, Philis, qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand que l'on dit.

CHANSON.

HÉ bien, je consens de mourir :
Aussi-bien l'espoir de guérir
Me flatteroit en vain des douceurs de la vie !
Je n'ai plus qu'un moment à déplaire à vos yeux ;
Vous allez voir, belle Silvie,
Quand je ne serai plus, si vous en serez mieux.

CHANSON.

PHILIS me traite avec rigueur,
Mon cœur jour et nuit en soupire :
Ne vous affligez pas, mon cœur,
Ce n'est pas un trop grand malheur,
Il ne faut que lui dire.

Bien souvent ce qui nous fait peur,
Un moment après nous fait rire ;
Philis pourra changer d'humeur :
C'est alors qu'il faudra, mon cœur,
Tout faire et ne rien dire.

CHANSON.

MA raison me l'a dit, aussi-bien que mes yeux,
Que vous étiez toute charmante et belle :
Mais elle eût fait bien mieux
De m'avertir que vous étiez cruelle.

CHANSON.

JE vous aimois, vous me l'aviez permis ;
J'espérois d'être aimé, vous me l'aviez promis :
Mais, hélas ! belle Iris, je vois bien le contraire.
Je n'ose en murmurer,
De peur de vous déplaire :
Mais il m'est permis d'expirer,
S'il m'est ordonné de me taire.

Dedans vos fers, charmé de vos appas,
Je souffrois mes tourmens et ne m'en plaignois pas ;
Vous feigniez de m'aimer, je vous aimois sans feindre ;
Vous m'avez fait souffrir
Les maux les plus à craindre :
Mais il m'est permis de mourir,
S'il m'est défendu de me plaindre.

CHANSON.

HÉLAS ! elle s'en va, je ne la verrai plus :
A ma juste douleur il faut bien que je céde.
Que les regrets sont superflus,
Dans les maux dont la mort est l'unique remède !
Après un tel malheur,
Si j'aimois encore la vie,
Que diroit mon amour, que diroit ma douleur,
Et que diroit Silvie ?

Ses yeux doux et flatteurs, et jamais courroucés,
Me faisoient dans mes fers trouver mille délices :
Pour des plaisirs si-tôt passés,
Faut-il donc que mon cœur souffre tant de supplices ?
Mais bientôt la douleur
D'être loin des yeux de Silvie,
Va finir mon amour, va finir mon malheur
En finissant ma vie.

CHANSON.

MES yeux, vous avez vu Cloris ;
Mon cœur, vous songez à ses charmes ;
Vous l'entendez chanter, hélas ! vous êtes pris.
Rendez, rendez les armes.
O mon cœur, ô mes yeux, c'étoit trop hasarder
Que de l'entendre et de la regarder !

Hélas ! vous savez le danger
Qui suit un amour téméraire,
Et qu'un cœur dans ses fers ne peut s'en dégager :
Que pensez-vous donc faire ?
O mon cœur, ô mes yeux, hélas, que vos plaisirs
Me vont coûter de pleurs et de soupirs !

CHANSON.

C'ÉTOIT assez de vos yeux pleins de charmes,
Pour vaincre ma raison ;
Mais vous chantez encor, ô quelle trahison !
Doit-on blesser ceux qui rendent les armes ?
Je vois bien que ma mort est tout votre desir,
Hé bien ! je meurs : mais je meurs de plaisir.

Vous eussiez eu d'une mort plus cruelle
L'esprit plus satisfait :
Mais pouviez-vous chanter et produire un effet
Qui fût contraire à votre voix si belle ?
Ainsi, belle Philis, contre votre desir,
Je meurs, je meurs : mais je meurs de plaisir.

CHANSON.

TROP aimable Angélique, en vous rendant les armes,
Apprenez-moi par quels étranges charmes
Vous mêlez le plaisir avecque la douleur ;
Votre voix à mes yeux fait répandre des larmes,
Et porte en même tems le plaisir dans mon cœur.

Quand votre voix divine une plainte soupire,
Et nous dépeint la rigueur d'un martyre,
Hélas ! si je pouvois comme vous soupirer,
Vous sauriez mon amour, que je n'ose vous dire,
Et croiriez tous les maux qu'il me fait endurer.

CHANSON.

VOUS m'avez demandé pour qui mon cœur soupire.
Je n'en serai pas mieux quand je vous le dirai ;
C'est à vous seulement que je crains de le dire,
Jugez, Philis, pour qui mon cœur a soupiré.

Je languis, je me plains, je pleure, je soupire,
Et tout cela, Philis, depuis que je vous voi.
Hélas ! vous savez bien ce que cela veut dire,
Et ce que j'ai besoin que vous fassiez pour moi.

CHANSON.

INGRATE ! je n'aime que toi,
Et tu feins de m'aimer, ingrate !
Tandis que ta bouche me flate,
Ton ame me manque de foi.
Ingrate ! je n'aime que toi,
Et tu feins de m'aimer, ingrate !

Ta bouche l'a cent fois juré,
Et cent fois a menti ta bouche,
Que mon amour discret te touche,
Et que ton cœur m'est assuré ;
Ta bouche l'a cent fois juré,
Et cent fois a menti ta bouche.

CHANSON.

NOUS nous étions promis
Une amour éternelle ;
Quel crime ai-je commis
Pour vous rendre infidelle ?
Je vois bien que ma mort
Est toute votre envie :
Et qu'un dernier effort
Vous doit bientôt, Silvie,
Délivrer d'une vie
Qui vous déplaît si fort.

CHANSON A MANGER.

QUAND j'ai bien faim et que je mange,
Et que j'ai bien de quoi choisir,
Je ressens autant de plaisir,
Qu'en grattant ce qui me démange.
Cher ami, tu m'y fais songer,
Chacun fait des chansons à boire,
Et moi, qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire,
Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un potage,
Succulent comme un consommé,
Si notre corps en est charmé,
Notre ame l'est bien davantage.
Aussi Satan le faux glouton,
Pour tromper la femme premiére,
N'alla pas lui montrer du vin ou de la biére,
Mais de quoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage
En un jour peut manger son soul.
Le trop boire peut faire un fou
De la personne la plus sage :
A-t-on vuidé mille tonneaux,
On n'a bu que la même chose ;
Au-lieu qu'en un repas on peut doubler la dose
De mille différens morceaux.

Quel plaisir lorsqu'avec furie,
Après la bisque et le rôti,
Un entremets bien assorti
Vient réveiller la mangerie !
Quand on dévore un bon melon,
Trouve-t-on liqueur qui le vaille ?
O cher ami Potel, je suis pour la mangeaille,
Il n'est rien tel qu'être glouton.

AU GRAND FLOTTE.

CHANSON A BOIRE.

HA vraiment, nous allons bien boire,
Si le vin ne nous manque point.
A bien remplir notre pourpoint
Mettons aujourd'hui notre gloire :
Buvons du bon vin que voici,
Jusques à nous en laisser prendre ;
Et s'il nous force de nous rendre,
Rendons-lui la pareille en le rendant aussi.

Que béni soit le jus d'octobre,
Ce jus qui rougit tant de nez.
Malheur sur les moriginez,
Malheur, malheur sur la gent sobre;
Malheur sur les peuples bigots,
Honni soit qui ne les méprise,
Pires que la gent circoncise,
Et pires mille fois que Gots ni Visigots.

Grand FLOTTE, de qui les entrailles
Ne s'ouvrent qu'aux friands morceaux,
Sans qui les festins les plus beaux
Sont tristes comme funérailles;
Fronce ton grand nez aquilin,
Toi dont le rot est un tonnerre,
Et branlant en main ton grand verre,
Laisse agir ton courroux sur ce peuple vilain.

Contre cette lâche canaille
Exerce ton gosier d'airain,
Avecque nos voix de lutin
Nous te suivrons vaille que vaille:
N'en déplaise aux maîtres de l'art,
Notre musique est bonne et belle;
C'est toi, bon vin, qui la rends telle,
Puisses-tu nous durer jusqu'à ce soir bien tard.

CHANSON A BOIRE.

QUE de biens sur la table
Où nous allons manger!
O le vin délectable
Dont on nous va gorger!
Sobres, loin d'ici; loin d'ici, buveurs d'eau bouillie;
Si vous y venez, vous nous ferez faire folie.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bègue, cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

Montrons notre ouvrage,
Buvons jusques au cou.
Que de nous le plus sage
Se montre le plus fou.

Vous qui les oisons imitez en votre breuvage,
Puissiez-vous aussi leur ressembler par le visage.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bêgue, cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

Et d'estoc et de taille
Parlons comme des fous,
Qu'un chacun crie et braille,
Hurlons comme des loups;
Jettons nos chapeaux et nous coëffons de nos serviettes,
Et tambourinons de nos couteaux sur nos assiettes.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bêgue, cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

Que le vin nous envoie
D'agréables fureurs,
C'est dans lui que l'on noie
Les plus grandes douleurs.
O Dieux, qu'il est bon! prenons-en par-dessus la tête,
Aussi-bien chez nous, vomir est chose fort honnête.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bêgue, cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

Hâtons-nous de bien boire,
Avant qu'il soit plus tard;
Et chantons à la gloire
Du seigneur de Cinq-Mars;
Il est beau, vaillant, courtois, prend plaisir à dépendre;
Tel fût autrefois défunt monseigneur Alexandre.
Que je sois fourbu, châtré, tondu, bêgue, cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

CHANSON SUR LE BLOCUS DE PARIS.

MA foi, nous en avons dans l'aile,
Les frondeurs nous la baillent belle,
Malle-peste de l'union !
Le bled ne vient plus qu'en charrette ;
Confession, communion.
Nous allons mourir de disette.

Qu'en dites-vous, troupe frondeuse,
Moitié chauve et moitié morveuse ;
Où sont donc tous vos gens de main ?
Avec six ou sept cent mille hommes,
A peine trouvons-nous du pain,
Pauvres affamés que nous sommes.

Dès les premiéres barricades,
Sans recommencer les frondades,
Il falloit bien prendre son tems ;
Et non pas comme des Joerisses,
En soudrilles et capitans,
Dépenser toutes vos épices.

Tandis que le Prince nous bloque
Et prend bicoque sur bicoque,
Et nos riviéres haut et bas,
Nous ne nous amusons qu'à faire,
Au-lieu de siéges et combats,
Des chansons sur laire-lan-laire.

Nos chefs et nos braves cohortes
N'ont pas si-tôt passé les portes,
Qu'ils les repassent vîtement ;
Nous mettons nos gens en bataille ;
Le Polonois et l'Allemand
Cependant croquent la volaille.

Usons bien de la conférence,
Remettons la paix dans la France
Où tout est, vous m'entendez bien ;
Finissons la guerre civile,
Et que le pain quotidien
Revienne à Paris la grand'ville.

Dans toute la France on s'étonne
Que votre intention si bonne
Vous succéde si pauvrement :
On y trouve beaucoup à mordre,
Six semaines de réglement
Font pis qu'un siége de désordre.

TRIOLET CONTRE LES FRONDEURS.

IL faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.
Frondeurs, vous n'êtes que des foux ;
Il faut désormais filer doux.
C'est mauvais présage pour vous,
Qu'une fronde n'est qu'une corde.
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.

COURANTE.

PHILIS, de vos regards j'ai le cœur tout percé,
Et votre mine
Toute divine
Dans ma raison a tout bouleversé ;
Mais vous demandez tout,
Et moi, je plains jusqu'au moindre bijou ;
Nous aimons prou
Tous deux la pistolle ;
Vous n'êtes pas folle,
Et je ne suis pas fou.
Je sais chanter des airs que m'a montrés Lambert,
Et je m'escrime
En prose et rime,
Presqu'aussi-bien que l'abbé Boisrobert.
Mais vous demandez tout,
Et moi, je plains jusqu'au moindre bijou ;
Nous aimons prou
Tous deux la pistolle ;
Vous n'êtes pas folle,
Et je ne suis pas fou.

COURANTE.

ADIEU, belle Cloris :
Il faut parler françois ;
Après quatre ou cinq mois
Vous prétendez me payer d'un souris :
Hà ! ce n'est pas ainsi que l'on vit à Paris.
Parlez, car si je sors,
Ouvrez ou fermez votre porte,
Il ne m'importe,
Je serai dehors :
Et je veux bien
Que le diable m'emporte,
Si cela fait, vous m'êtes jamais rien.
Me venir rire au nez
Est un petit présent
Qui n'est pas suffisant
De radoucir mes esprits mutinés,
Durant quatre ou cinq mois un peu trop mal-menés.
Je veux absolument
Qu'on ferme jour et nuit la porte,
Et qu'on ne sorte
Que très-rarement ;
Car je sais bien,
Ou le diable m'emporte,
Si vous sortez, que je ne tiens plus rien.

COURANTE.

JE vous ai donné des bijoux,
Collet, robe et jupe :
Enfin jamais dupe
N'a tant fait pour vous :
Monsieur votre frére
A fait de grands repas,
Vos sœurs et votre mére
Ont eu de bons ducats
Que je ne compte pas.
Je vous ai promenée aux champs :
Souvent à ma porte,
Soit que j'entre ou sorte,
Je vois vos marchands ;

Pour porter à l'aise
Votre chien de cu
Tous les jours une chaise
Coûte un bel écu,
A moi pauvre cocu.

COURANTE

DE M. DE MAULEVRIER.

BEL œil dont les regards ne font qu'arquebuser,
Et qui faites par jour plus de cent trous,
Comment donc faites-vous
Pour tirer tant de coups ?
En quel amoureux magasin,
Bel œil homicide, bel œil assassin,
Prenez-vous tant de plomb
Et tant de poudre à canon ?
Je crois qu'il vous en coûte bon.
Je ne donnerois pas de mon cœur un fétu,
Si l'on est quand on vous a regardé
Par un regard cruellement lardé ;
Car je confesse à haute voix
D'avoir eu l'audace bien plus d'une fois,
De mes yeux étonnez,
De vous regarder au nez,
Que je tiens des mieux façonnez.

COURANTE DE BALLON.

MON cœur, modérez vos desirs,
Et cachez si bien vos soupirs,
Que Lisiméne ne sache pas
Ce que sur vous ont acquis ses appas.
Une parole, un soupir seulement,
L'offense tellement,
Que j'aime mieux mourir cruellement,
Que découvrir
Que sa sévérité me fait mourir.

Prenez bien garde à ce que vous ferez,
Quand vous l'adorerez:
Car devant elle si vous soupirez,
Votre soupir
Sera bientôt suivi d'un repentir.
Revenez plutôt, ma raison,
Me tirer hors de sa prison;
Que l'inhumaine par son mépris
Laisse échapper mon cœur qu'elle avoit pris.
De tant de vœux à cette ingrate offerts,
De tant de maux soufferts
Dans la cruelle prison de ses fers,
Je veux bannir
Avec mon amour le souvenir.
Qu'elle publie ma captivité,
La superbe beauté,
Il ne m'importe, j'ai ma liberté,
Et sa rigueur
Ne s'exercera plus dessus mon cœur.

COURANTE.

MA foi, j'en ai dans l'aile,
Je suis perdu,
Je suis tout confondu.
J'ai regardé Cloris,
Et la chienne m'a pris:
Son œil toujours vainqueur
M'en a donné droit dans le cœur.
Ce coup me fait grand mal,
Et seroit suffisant d'assommer un cheval.
Elle m'a fait la moue,
Et m'a traité,
Sans l'avoir mérité,
Plus mal que si j'étois
Quelque franc Polonois.
Tout beau, tout beau, tout beau,
Quartier, quartier, fy du tombeau.
Soyez un peu plus doux,
O beaux yeux assassins, ou bien nargue de vous.

CHANSON.

BOIS, rochers, fontaines, vallons,
Fiers torrens qui venez par bonds,
Vous perdre dans la plaine;
Lieux écartés, que ma mourante voix
A si souvent fait témoins de ma peine,
Je viens vous la conter pour la derniére fois.

Vous savez si je suis constant,
Et si jamais on aima tant
Que j'aimai Lisiméne;
Elle s'en va, je suis désespéré;
Elle s'en va sans regret, l'inhumaine;
J'ai pleuré devant elle, elle n'a point pleuré.

CHANSON
SUR LE CHANT
D'UNE CHANSON ITALIENNE.

DEUX yeux noirs, deux fripons,
Deux petits Abissins,
Deux larrons assassins
Font de moi des charbons, } *bis.*
Hélas! hélas!
Je suis bien las
D'être l'adorateur
De qui m'assassine;
Ils m'ont gâté le cœur) *bis.*
Avec la poitrine;
Ils m'ont gâté le cœur) *bis.*
Avec la poitrine.

Un fameux écrivain
Qui durant le blocus
A gagné force écus,
Et n'en est pas plus vain,) *bis.*
M'a mis au net
Un beau sonnet,

Dont les vers toucheront
La dure maîtresse ;
Ils la baptiseront) *bis.*
Du nom de tigresse :
Ils la baptiseront
Du nom de tigresse.

On ne peut les fléchir ;
Contr'eux les triolets ,
Doux propos et poulets
Ne font rien que blanchir.) *bis.*
Ange plaisant ,
Mais mal-faisant :
Belle au cœur carnacier ,
Regardez mes peines :
Hé quoi , point de quartier ?) *bis.*
Vos fiévres quartaines.
Hé quoi , point de quartier ?
Vos fiévres quartaines.

CHANSON A BOIRE.

QUE j'aime le cabaret !
Tout y rit , personne n'y querelle :
La bancelle
M'y tient lieu d'un tabouret.
Laissons les intérêts
Des culs à tabourets :
La noblesse
Pour la fesse
Fait prouesse ,
En bien buvant ,
Tâchons d'en faire autant.

Tout respect et tout honneur
A messieurs les porteurs de rapiéres ,
Leurs derriéres
Font pourtant trop de rumeur :
Quoi , pour le cul caduc
De la femme d'un duc ,

Tout le monde
S'entre-gronde,
S'entre-fronde,
Et pour le cu
Tout s'en va; T. V. tu!

Vrai Dieu, que le vin est bon!
Qu'il est frais! dans mon verre il pétille.
Qu'on me grille
Vîtement de ce jambon:
Oh, que je vais dîner!
Que je m'en vais donner!
Çà, courage,
Faisons rage!
Ce potage
Bien mitonné
Est d'un goût raffiné.

CHANSON.

Je suis guéri, graces aux dieux,
Je ne verserai plus de larmes,
Et je n'ai plus les mêmes yeux,
Ou ceux qui m'ont blessé n'ont plus les mêmes charmes.
J'avois de l'amour pour Cloris.
Elle a de l'esprit, elle est belle:
Mais elle a pour moi du mépris,
Et moi, pour me venger, j'en veux avoir pour elle.

CHANSON.

Beaux yeux noirs, miracles d'amour,
Où les graces font leur séjour,
Aimables ennemis dont j'adore les charmes,
Hélas, vous paroissez si doux!
Et vous ne me causez que soupirs et que larmes,
Est-ce bien fait à vous?

Ma raison par de vains discours,
Voyant le péril que je cours,
D'éviter vos regards sans-cesse me conseille;
Mais je la crois moins que mes yeux.
Je connois pourtant bien, en lui fermant l'oreille,
Qu'elle conseille mieux.

Vos

Vos yeux sont doux ; mais votre humeur
N'a pour moi que de la rigueur.
Quittez cette rigueur à vos yeux si contraire.
Philis, vous n'y hasardez rien ;
Et suivant mon conseil vous n'aurez rien à faire,
Que je ne fasse bien.

CHANSON A BOIRE.

SI l'on me voit devant Mardic,
Me puisse venir la teigne ou le tic !
Bon à faire à Gassion, d'être friand de batailles ;
Un coup de canon
N'est, ma foi, ni beau ni bon :
Il vaut mieux dans Paris manger perdreaux et cailles,
Que d'aller aux Pays-bas,
Et de n'en revenir pas.

Alors qu'on a le bras cassé,
On ne vaut guére mieux qu'un trépassé.
Devant Mardic, ce dit-on, bien souvent des bras on casse,
Des cuisses aussi ;
Il fait bien meilleur ici ;
Il fait meilleur à Paris, où l'on boit avec glace,
Que d'aller aux Pays-bas,
Et d'en revenir sans bras.

Que d'Anguien comme un lion,
Du soldat flamand fasse occision ;
J'aime mieux, comme un pourceau, me remplir jusqu'à la gorge
De friands morceaux.
Ces exploits sont bien plus beaux,
Que d'aller aux Pays-bas à cheval comme un saint George,
Où lorsqu'on n'y pense pas,
Un Flamand vous met à bas.

ÉTRENNES, SONNETS
ET RONDEAUX
DE SCARRON.

A MADEMOISELLE
DE LONGUEVILLE.

ÉTRENNES.

PRINCESSE de tous admirée,
Qu'on tient justement à la cour
Matiére très-bien préparée
De quoi faire une Reine un jour,
Pour étrennes je vous envoie,
Non pas un ouvrage charmant,
Où l'or éclate avec la soie;
Mais un simple avis seulement
Qui pourra troubler votre joie :
C'est que chez l'étranger, non plus que parmi nous,
On ne sauroit trouver prince digne de vous.

A MADAME
DE HAUTEFORT.

ÉTRENNES.

OBJET rare et charmant, merveille incomparable,
Visible déité d'un monarque amoureux,
Qui logez dans le corps d'une fille adorable
Le courage et l'esprit d'un homme généreux;
Si le ciel vous donnoit ce que je vous desire,
Le ciel d'où vous tenez vos rares qualitez,
Vous seriez pour le moins maîtresse d'un empire,
Et seriez moins pourtant que vous ne méritez.

A MADAME
DE BELLIN.

ÉTRENNES.

L'AN passé je vous fis étrennes
Pour plus de quatre ou cinq bijoux;
Vous deviez m'envoyer les miennes,
Mais pourtant rien ne vint chez nous.
O vous que par-tout je renomme,
Gardez bien de me traiter comme
L'an passé.
Un bijou n'est pas mort d'un homme,
Vous deviez l'envoyer soudain;
Et ne mentir pas, car en somme,
Mentir est acte trop vilain
Pour une dame tant jolie.
Envoyez-moi donc, je vous prie,
Un bijou.
Chapelet dirai tout-à-l'heure
A votre bonne intention,
Car au misérable qui pleure,
Dieu donne grande attention:
Mais n'ayant dizain ni dizaine,
Envoyez-moi pour mon étrenne,
Chapelet.
Adieu, toute aimable Comtesse;
Adieu, son fils qui n'est qu'esprit;
Adieu, Suzanne dont l'œil blesse
Vieux et jeune, grand et petit;
Adieu Nanon, adieu Marie;
Adieu chien d'épagneul qui crie
Et nuit et jour comme un vrai fou;
Adieu le monsieur qui nous méne,
Adieu Précepteur loup-garou,
Adieu César et Bastienne,
Adieu.

A MADAME TAMBONNEAU.

ÉTRENNES.

INCOMPARABLE TAMBONNEAU,
Puisqu'avec visage tant beau
Vous avez l'ame aussi tant bonne,
Que votre bouche souvent donne
A mes vers graces et appas,
Que les malheureux n'avoient pas ;
Hà, vraiment je vous en veux faire :
Car avoir l'honneur de vous plaire
Est un bien estimé de moi
Autant que la faveur du Roi.
Or çà donc ma muse ou musette,
Ajustez votre castaignette,
Dites-moi vers ou vermisseaux,
Mais choisissez-en des plus beaux
Pour cette dame tant aimée
De madame la renommée.
Aussi-bien voici nouvel an,
Auquel sans faire le galant,
Un chacun quelqu'étrenne envoie
Que l'on reçoit avecque joie.
Recevez donc la mienne ainsi,
Et l'écoutez bien, la voici.
Ayant toujours écus en bourse,
Sans qu'épuisable en soit la source,
Puissiez-vous vivre six-vingt ans
Exempte du fier mal de dents,
Toujours contente, belle et saine,
Et que jamais mauvaise haleine
N'offense vos divins naseaux :
Car tous vents ne sont bons ni beaux ;
Par exemple, le vent coulie
Cause souvent mélancolie.
Et quiconque vous déplaira,
Quel qu'il soit, ou quel qu'il sera,

Quel qu'il soit, ou quel qu'il puisse être,
Soit par-tout réputé pour traître,
Et périsse au gibet pendu,
Ou d'un chien enragé mordu,
Ou que par-tout on le nasarde,
Ou que feu saint Antoine l'arde,
Ou que d'épingles soit lardé,
Ou javelot sur lui dardé;
Ou du moins battu comme plâtre,
Le fat, le sot, l'acariâtre,
Pour lequel le moindre chagrin
Troublera votre esprit serein.
Long-tems a que de vos merveilles,
Sont toutes pleines mes oreilles:
Car notre cher cousin Brisson,
Qui fut un aimable garçon,
Je dis qui fut, ne sachant mie,
S'il est encore plein de vie;
Car dans le Portugal il est,
Où dieu le garde s'il lui plaît.
Ce garçon donc de qui je parle,
Nommé Barnabé, non pas Charle,
M'a dit cent mille biens de vous;
J'en entends dire autant à tous,
Et même à l'illustre Ménage;
Mais j'en crois encor davantage,
Et plus encore en trouverai,
Quand de vous voir l'honneur j'aurai.
Mais, hélas! douleur qui m'opprime
Me force de finir ma rime,
Et me fait pleurer comme un veau.
Adieu donc, dame TAMBONNEAU,
De grace agréez cette étrenne,
Et ne manquez pas pour la mienne,
De m'envoyer en peu de tems,
Car j'enrage lorsque j'attends,
Un galant de votre livrée,
Ou bagatelle bien ouvrée,
Chapelet, médaille ou bijou,
Que je puisse porter au cou:
Car votre esclave je veux être:
Mais soyez-moi toujours bon maître,
Et je serai de tout mon cœur
Votre très-humble serviteur.

A MADEMOISELLE MARION DE LORME.

ÉTRENNES.

Félicité des yeux, et supplice des ames,
Beauté qui tous les jours allumez tant de flames,
Ce petit madrigal ici
Est tout ce que je puis vous donner pour étrennes:
Mais je ne vous demande aussi,
Au-lieu de me donner les miennes,
Sinon que vos yeux pleins d'appas
Veuillent bien épargner les nôtres,
Afin qu'ils ne me brûlent pas,
Comme ils en ont brûlé tant d'autres.

A MADEMOISELLE DE LENCLOS.

ÉTRENNES.

O belle et charmante Ninon,
A laquelle jamais on ne répondra non,
Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne,
Tant est grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune personne,
Quand avec de l'esprit elle a de la beauté.
Ce premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'assez bon, je n'ai rien d'assez beau,
De quoi vous bâtir une étrenne:
Contentez-vous de mes souhaits:
Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine,
Si ce n'est de bon cœur que je vous les ai faits.
Je souhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui soit bel et bon,
Force gibier tout le carême,
Bon vin d'Espagne, gros marron,
Force argent sans lequel tout homme est triste et blême,
Et qu'un chacun l'estime autant que fait Scarron.

LE ROI.

LE plus aimable Roi de tous les Rois du monde,
Si charmant et si beau, qu'entre tous ses sujets,
S'il s'en peut rencontrer qui soient assez bien faits
Pour avoir de son air, je veux que l'on me tonde:
Ce Roi donc que je dis, en qui seul tout abonde,
Dont l'esprit chaque jour fait acquêts et conquêts,
Dont le cœur est si grand, enfin dont les hauts faits
Feront un grand fracas sur la terre et sur l'onde:
Peuples, c'est votre Roi; c'est un franc demi-dieu,
C'est lui qui donnera la paix en tems et lieu;
Ne nous venez donc plus prôner votre misére.
Célébrez le feu Roi, qui l'a su faire tel,
Et baisez-en les mains à madame sa mére,
Qui par ce beau chef-d'œuvre est digne d'un autel.

AU ROI.

JEUNE Roi que la France admire,
Tu nous fais bien voir que les cieux
Font naître encor des demi-dieux,
Et prennent soin de ton empire.
Ta grace à soi les cœurs attire,
Ton visage éblouit les yeux,
Et de son air impérieux,
Le respect et la crainte inspire.
Ton pére et tes nobles ayeux
N'ont point eu de vertus en eux,
Qu'en toi le ciel ne les rassemble.
Enfin, il ne te manque rien,
Qu'une épouse qui te ressemble,
Dont le sang soit digne du tien.

AU DUC D'ANJOU.

PRÉCIEUX et royal bijou,
Second joyau de la couronne,
Présent du ciel, beau duc d'Anjou,
Me prendrez-vous si je me donne ?
Ne me croirez-vous point un fou,
De vous présenter ma personne ?
Moi, qui suis moins qu'un Sapajou,
Moi chétif, qui déjà grisonne ?
Si pourtant vous le trouvez bon,
J'ose vous dire que ce don
Est très-rare : en voici la cause.
Qui diable, hormis moi, pauvre Job,
Qui ne vais ni pas, ni galop,
Vous peut offrir si peu de chose ?

A MONSIEUR DE CHATEAUNEUF, *GARDE DES SCEAUX.*

SONNET.

GRAND CHATEAUNEUF, enfin vous revoilà,
Votre mérite en doit être la cause :
Le bruit qui court de vous par-ci par-là,
Fait croire assez qu'il en est quelque chose.
Chacun tout net vous donne du Caton,
Chacun de vous espére des merveilles ;
Le bruit qui court de vous est bel et bon,
Et ce bruit-là réjouit mes oreilles.
Je perds pourtant en l'autre Chancelier ;
Car il m'aimoit, le bon PIERRE SÉGUIER ;
Et faisoit cas de notre poésie.
Quand je faisois des vers, il les lisoit.
Si vous voulez m'aimer comme il faisoit,
Cela dépend de votre courtoisie.

SONNET

Sur les Affaires du tems.

LE Roi s'en est allé, son Éminence aussi ;
Le courtisan escroc sans contenter son hôte,
Jurant qu'à son retour il comptera sans faute,
Pique le grand chemin en bottes de roussi.
  Les officiers du Roi sont fort rares ici ;
Et la gent de justice et celle de maltote,
A le haut du pavé, et va la tête haute,
En l'absence du Roi, qui va vers Baugenci.
  Les fauxbourgs ne sont plus infectés du soudrille,
Enfin, toute la cour vers la Guyenne drille,
Les uns disent que si, les uns disent que non.
  On dit que l'on va faire un exemple en Guyenne,
On dit que sans rien faire il faudra qu'on revienne ;
Et moi je voudrois bien avoir un bon melon.

SONNET.

UN amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues :
  Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues :
  Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble :
  Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit ;
C'est-là Paris, que vous en semble ?

SONNET.

Un mont tout hérissé de rochers et de pins,
Colosse que la terre oppose au choc des nues,
D'où les bœufs dans les champs sont pris pour des lapins,
Et les arbres plus grands pour des herbes menues ;
Vomit à gros bouillons de ses froids intestins
Un torrent qui grossi d'eaux du ciel descendues,
Et faisant plus de bruit que cent mille lutins,
Entraîne dans les champs mille roches cornues.
La foudre quelquefois le couvre tout de feu :
Mais la foudre ne fait que le noircir un peu,
Et faire un peu fumer sa cime inébranlable.
Sur ce superbe mont, jusqu'aux cieux élevé,
Pour vous dire la chose en homme véritable,
Il ne m'est, sur mon dieu, jamais rien arrivé.

SONNET.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature!
Vieux palais ruinés, chef-d'œuvres des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Collisée, où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnoient tablature ;
Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :
Il n'est point de ciment que le tems ne dissoude,
Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude ?

SONNET.

A l'ombre d'un rocher, sur le bord d'un ruisseau,
Dont les flots argentés enrichissent la plaine,
Le beau berger Daphnis, amoureux de Climéne,
Faisoit de ses beaux yeux distiller un seau d'eau.

Et le jeune Alcidon, un autre jouvenceau,
Atteint du même mal pour la même inhumaine,
Pressé du souvenir de sa cruelle peine,
Faisoit comme Daphnis, et pleuroit comme un veau.
Un pasteur qui les vit faisant les Jérémies,
Leur dit, chantez plutôt dessus vos chalémies;
Je donne au mieux chantant de quoi faire un pourpoint.
Les deux jeunes bergers leurs flûtes accordérent,
Là-dessus un loup vint, les bergers se levérent,
Poursuivirent le loup, et ne chantérent point.

SONNET

Pour MADEMOISELLE DE **, *sur la mort de* M. DE CINQ-MARS.

L'ADORABLE Daphnis n'a vécu qu'un moment,
Un rigoureux trépas pour jamais nous sépare:
O ciel! avois-tu fait un chef-d'œuvre si rare,
Pour le perdre si-tôt et si cruellement?
Vis-tu jamais mortel plus beau ni plus charmant,
Soleil qui te cachas à cet acte barbare;
Et depuis ce malheur où ma raison s'égare,
Me vois-tu quelquefois exempte de tourment?
Hélas! incessamment je soupire et je pleure,
Un juste désespoir me transporte à toute heure,
Dans les seules horreurs je trouve des appas.
Tout le monde m'en loue et parle de ma flame,
Mais moi plus justement sans cesse je me blâme
D'avoir perdu Daphnis et de ne mourir pas.

SONNET.

IMPRUDENT que je suis, j'ai regardé Climéne:
Malheureux que je suis, elle m'a pu charmer,
Moi qui ne sais que trop qu'elle est superbe et vaine,
Qu'elle veut bien qu'on l'aime et ne veut pas aimer.
Hélas! si j'obéis au destin qui m'emmeine,
En quel gouffre d'ennuis me verrai-je abîmer!
Je sors de ce pays sans sortir de ma peine,
Et j'emporte le feu qui me doit consumer.

Ravi de tant d'attraits dont le ciel l'a pourvue,
Je la perds aussi-tôt quasi que je l'ai vue :
Que l'honneur de la voir m'est chérement vendu !
Mais ne possédant point une chose si rare,
Dire que je la perds, hà, ma raison s'égare ;
Non, je ne la perds point, mais moi je suis perdu.

SONNET.

ASSURÉMENT, Cloris, vous voulez me séduire,
Je vous vois depuis peu me faire les yeux doux,
Vous m'avez pris la main entre vos deux genoux ;
Si vous continuez, vous m'achevez de cuire.
Que vous feriez de mal si vous aimiez à nuire !
Plus de dix mille cœurs sont percés de vos coups,
Dont les uns sont ravis, et les autres jaloux ;
De l'éclat que l'on voit dans vos beaux yeux reluire.
Vous avez lu des vers, vous en savez par cœur ;
Vous chantez, ce dit-on, comme un enfant de chœur ;
Et lorsque vous parlez, vous charmez les oreilles.
Dieux ! que ne suis-je né pour être votre époux !
Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces merveilles :
Pleurez, sotte, pleurez, je me moque de vous.

SONNET.

MESSIEURS DE S. LAURENT, et vous M. MOREAU,
Vous êtes bien joyeux d'être nés en ce monde :
Vous vous souciez peu, si moi carcasse immonde,
Je suis mort ou vivant, sur la terre ou sur l'eau.
Le ciel qui vous a fait l'un et l'autre tant beau,
Qu'il en voit peu de tels dessous sa voûte ronde,
Avec certain fracas dont les mortels il fronde,
Devroit bien quelquefois vous troubler le cerveau.
Hé quoi! mes beaux messieurs, vous n'aimez donc personne,
Et vous ne rendez rien lorsqu'à vous on se donne ?
Vous êtes faux bijoux, et moi franc animal.
Vous aimez les absens ; mais comme j'ai l'échine,
O vous qui les aimez, avec leur bonne mine,
Ne vous y fiez. Foin, mon sonnet finit mal.

SONNET.

VOUS faites voir des os quand vous riez, Héléne,
Dont les uns sont entiers et ne sont guéres blancs :
Les autres des fragmens noirs comme de l'ébéne :
Et tous, entiers ou non, cariés et tremblans.
Comme dans la gencive ils ne tiennent qu'à peine,
Et que vous éclatez à vous rompre les flancs,
Non-seulement la toux, mais votre seule haleine,
Peut les mettre à vos pieds déchaussés et sanglans.
Ne vous mêlez donc plus du métier de rieuse,
Fréquentez les convois et devenez pleureuse;
D'un si fidéle avis faites votre profit.
Mais vous riez encore et vous branlez la tête?
Riez tout votre sou, riez, vilaine bête,
Pourvu que vous creviez de rire, il me suffit.

SONNET.

OUI, c'est un pédant, c'est un sot,
Et le plus grand qui soit en France;
Quand il profére une sentence,
J'aimerois mieux qu'il fît un rot.
Il est fils d'un petit ragot,
Grand amateur de la jouvence,
Qui périra par la potence,
S'il ne périt par le fagot.
Il est fourbe dans les affaires,
Il sert aux amoureux mystéres,
Et prêche comme un sansonnet;
Parmi les bigots il fait rage.
Je t'en dirois bien davantage,
Mais il faut finir le sonnet.

SONNET.

APRÈS que d'un style bouffon,
Pur et net de pédanteries,
J'eus bâti mon pauvre Tiphon
De cent mille coyonneries :

Avide d'or comme un griffon,
D'or, d'argent ou de pierreries,
Je le couvris, non d'un chiffon,
Mais de chiffres et d'armoiries.
Mon livre étant ainsi paré,
Et richement élabouré,
J'en régalai le mauvais riche :
Mais, ô malheureux Scarronnet !
Il n'en fut jamais un si chiche.
Déchire ton chien de sonnet.

SUR LE PARASITE MONTMORT.

SONNET EN BOUTS RIMÉS.

C'EST donc moi qui finis sans espoir de *secours*,
Des affamés Faimmort la *généalogie* ;
Au-moins en achevant la carriére où je *cours*,
Si j'étois assuré d'avoir une *élégie* !
A moi diables, à moi, venez en grand *concours*.
Hélas ! que n'ai-je appris autrefois la *magie* !
Ainsi parloit *Faimmort*, montrant par son *discours*
Qu'au diable volontiers il eût offert *bougie*.
Puis voyant que la mort s'approchoit à grands *pas*,
Le goinfre s'écria, dure loi du *trépas* !
Un héros comme moi mourra-t-il sans *comête* ?
O ciel, préservez-moi de ce commun *malheur* :
M'auriez-vous fait manger avec tant de *valeur*,
Pour faire de mon corps seulement un *squéléte* ?

SONNET, OU ÉPITAPHE.

CI gît qui fut de bonne taille,
Qui savoit danser et chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.
Sa race avoit quelqu'antiquaille,
Et pouvoit des héros compter ;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil et droit canon;
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes.
Etoit-il honnête-homme? hà, non.

SONNET.

JULE, autrefois l'objet de l'injuste satire,
Est aujourd'hui l'objet de l'amour des François.
Par lui le plus aimable et le plus grand des Rois,
Voit craindre sa puissance et croître son empire.
Son esprit pénétrant que tout le monde admire
A toujours vu si clair en ses divers emplois,
Ses conseils ont produit de si fameux exploits,
Que l'envie est confuse et n'a plus rien à dire.
Par le malheur du tems, ou plutôt pour le mien,
J'ai douté d'un mérite aussi pur que le sien:
Mais il ne m'a pas cru digne de sa colére.
Je confesse un péché que je pourrois celer;
Mais le laissant douteux, je croirois lui voler
La plus grande action qu'il ait jamais pu faire.

A MADAME RADIGUE,

Pour la remercier d'un pot de coins.

RONDEAU REDOUBLÉ.

VOTRE laquais verd, jaune ou gris,
O dame toute libérale,
M'a présenté votre régale,
C'est pourquoi ce rondeau j'écris.
Un matin ma servante à cale,
Aussi-tôt que les yeux j'ouvris,
Fit entrer dans ma chambre sale,
Votre laquais verd, jaune ou gris.
Vos beaux coins confits il m'étale,
En faisant un petit souris.
Où diable les avez-vous pris,
O dame toute libérale?

Ce ne sont pas fruits de la halle,
Et leur beauté m'a bien surpris,
Quand ce laquais des mieux appris
M'a présenté votre régale.
O que n'ai-je un bijou de prix,
Pour vous envoyer chose égale !
Mais j'ai beau chercher dans ma malle,
C'est pourquoi ce rondeau j'écris.
Je vous aime d'amour loyale :
Homme de son corps entrepris,
Peut de votre mérite épris,
Se dire tout haut sans scandale,
Votre.

RONDEAU REDOUBLÉ,

A MADEMOISELLE D'ESCARS,

ET A SON SECRETAIRE (1).

BELLE D'ESCARS, et vous son secretaire
Qui faites vers comme un Malherbe ou deux,
Vous avez tort de le cacher et taire
Ce nom, qui doit sans-doute être fameux.
Le Mans seroit un séjour bien hideux
Sans votre sœur, sans vous, sans votre frére :
Il ne vous doit ennuyer avec eux,
Belle D'ESCARS, et vous son secretaire.
Tel reprend vers, qui ne les sait pas faire.
Les faire bons est cas bien hasardeux :
Mais c'est à vous chose fort ordinaire,
Qui faites vers comme un Malherbe ou deux.
A quel propos envers moi dédaigneux,
De votre nom faites-vous un mystére ?
Vous estimer est tout ce que je veux,
Vous avez tort de le cacher et taire.

(1) C'est une replique de l'Auteur à la REPONSE que Mademoiselle D'ESCARS avoit faite à l'Epître intitulée, A L'INFANTE D'ESCARS, pag. 83.

Dites-le-

Dites-le-moi, j'en serai glorieux ;
Et pour le prix d'acte si débonnaire,
Je publierai, quoique de voix peu claire,
Ce nom, qui doit sans-doute être fameux.
Contentez donc mon esprit curieux,
Et que ce nom soit le digne salaire
De ce rondeau, qui devroit être mieux,
Pour mériter la gloire de vous plaire,
BELLE D'ESCARS.

RÉPONSE
DE MADEMOISELLE D'ESCARS
AU RONDEAU PRÉCÉDENT.

JE n'en fais point ni secret ni mystére.
D'un nom qui n'est connu qu'en peu de lieux :
Bien peu m'importe, ou le dire, ou le taire,
Il n'en sera pour moi ni pis ni mieux.
Vous souvient-il de l'avis gracieux,
Du grand pâté ? j'en fus le secretaire,
Mon nom est là, pour montrer qu'à vos yeux
Je n'en fais point ni secret ni mystére.
Cette missive a de quoi satisfaire
Votre desir un peu trop curieux ;
Car je ne sais quel cas vous pouvez faire
D'un nom qui n'est connu qu'en peu de lieux.
Ne croyez point que je sois glorieux,
Esprit fantasque, ou personnage austére,
Qui céle exprès le nom de ses aïeux ;
Bien peu m'importe, ou le dire, ou le taire.
Qu'il soit caché, qu'il vole jusqu'aux cieux,
Qu'il soit en gros ou petit caractére,
Il n'en sera pour moi ni pis ni mieux.
Que ce rondeau, quoique capricieux,
Trouve chez vous un accueil débonnaire,
Le style en est fort peu facétieux,
Ecrire en vers n'est pas mon ordinaire,
Je n'en fais point.

RONDEAU REDOUBLÉ.

J'EN jurerois, moi qui jamais ne jure,
Que c'est l'amour qui fait votre chagrin.
Vous ne pouviez avoir pire avanture,
Fût-ce le mal monsieur Saint-Mathurin.

Ce petit dieu n'est qu'un dieu souterrain,
Et n'est pas beau, comme dit sa peinture ;
Ains il est laid comme un monstre marin,
J'en jurerois, moi qui jamais ne jure.

Vous avez beau celer votre capture,
Votre visage auparavant serein,
Et vos soupirs font que je conjecture
Que c'est l'amour qui fait votre chagrin.

Friand des cœurs plus qu'un poulet de grain,
Dieu sait comment du vôtre il fera cure ;
Dans quatre jours vous n'en aurez un brin,
Vous ne pouviez avoir pire avanture.

Je sentis bien quand je fus sa pâture,
Qu'il a la dent dure comme l'airain,
Et quand il mord, Dieu sait quelle torture !
Fût-ce le mal monsieur Saint-Mathurin.

Mais écoutez reméde souverain,
Un mari jeune et de belle structure,
Mieux que l'onguent que vendoit Tabarin,
Vous guérira : moi qui jamais ne jure,
J'en jurerois.

ÉPIGRAMMES,

MADRIGAUX, ÉPITAPHES,

BILLETS, CAPRICES, ET AUTRES PETITS POEMES

DE SCARRON.

AVIS A LA REINE.

AIMABLE mére de mon Roi,
Princesse en vertus admirable,
Par qui mon destin misérable
Sera changé, comme je croi:
Si l'honneur de votre service
Me fait avoir un bénéfice,
Je ferai voir en un moment,
Sans me rompre beaucoup la tête,
Que qui fait bien une requête,
Sait bien faire un remercîment.

REMERCIMENT
A LA REINE.

REINE de qui j'ai tous les ans
Cinq cent écus beaux et pesans,
En bonne et loyale monnoie,
Dont je n'ai pas petite joie:
Pour rendre à votre Majesté
Ce que mérite sa bonté,
Dieu qui chérit les misérables,
Et reconnoît les charitables,

Fera, n'en doutez nullement,
Si l'on veut, j'en ferai serment,
Qu'à cinq cent écus par année
Notre carcasse décharnée
Aura de vous vingt mille écus.
J'en aurai plus, si je vis plus:
Et pour vous, charitable Reine,
Vous irez jusqu'à la centaine;
Et si vous allez plus avant,
N'allez pas plaindre votre argent.
La somme est grosse en conscience,
Mais si Dieu le veut, patience:
Et même s'il la veut hausser,
Donnez toujours sans vous lasser:
Je ne serai point las de prendre,
Ni si sot que de vous le rendre:
Ni Bertillac le trésorier
Ne sera point las de payer.
Il n'est trésorier qui ne prenne
De bon cœur cette longue peine;
Ni Reine à ces conditions,
Qui ne donne des pensions.

MADRIGAL,

A MADAME DE SEVIGNI.

Bel ange en deuil qui m'êtes apparu,
Je suis charmé de votre vue:
Je ne l'aurois pas cru,
Que vous eussiez été de tant d'attraits pourvue.
Sont-ils de votre crû?
Ou si l'on vous les vend, enseignez-moi la rue
Où vous prenez de si charmans attraits,
Qui charment de loin et de près.

A M. LE DUC DE SULLI.

Duc de Sulli, vous m'avez envoyé
Un beau pâté des plus grands que l'on voie.
Dieu sait comment je m'en donne au cœur joie,
Quand je devrois m'en irriter le foie.
Tel grand seigneur que je ne nomme pas,
D'un tel pâté feroit quatre repas.

A MADAME
LA PRÉSIDENTE DE POMMEREUIL.

Incomparable Présidente
Qui valez bien un Président ;
Votre œil planéte assassinant,
Brûle comme un miroir ardent,
De sa prunelle étincelante.
J'en ressentis bien le pouvoir,
Le jour que vous me vîntes voir :
J'en fus brûlé comme une mêche ;
Et si vous eussiez ajouté
A la brûlure un coup de flêche,
Hà, par ma foi, j'étois gâté !!

VERS
DE MADEMOISELLE DE LEUVILLE,
A L'AUTEUR.

Scarron, ne te plains point d'avoir le cou tortu,
Les nerfs tout retirés et le dos tout bossu ;
Je t'offre de troquer, moi qui suis assez droite,
Ma taille sans défauts pour ton corps de squélete ;
Pourvu que ton esprit veuille chez moi loger.
C'est ainsi que j'entends et que je veux changer.

RÉPONSE
A MADEMOISELLE DE LEUVILLE.

Vous ne savez ce que vous faites,
Toute aimable LEUVILLE, ou je n'y connois rien,
Etant faite comme vous êtes,
De vouloir faire un troc de votre corps au mien.
Quand pour troquer sans avantage,
Vous auriez de retour mon esprit de rimeur,
On ne vous croiroit pas bien sage,
Et moi, je passerois pour un grand affronteur.
D'un esprit fait comme le nôtre,
Peut-être feriez-vous quelques vers malheureux;
Et moi d'un corps comme le vôtre,
Je ferois aisément des hommes bienheureux.

MADRIGAL AU COMTE DE SELLE.

Beau, grand et bon Comte DE SELLE,
De votre muscat avalé,
Une vapeur, non pas mortelle,
Bien qu'elle m'ait écervelé,
Ma monté jusqu'à la cervelle.
Le muscat étoit bel et bon,
Les pastilles bonnes et belles,
Et non pas certes telles quelles;
Et je vous demande pardon
Si par le défaut de puissance,
Ma petite reconnoissance
N'égale pas un si beau don.
Adieu vous dis, mon noble Comte,
De qui certes je fais grand compte,
Et de qui le pére m'est cher.
Tous mes valets se vont fâcher,
Et plus d'un au diable me donne
D'être si tard à me coucher;
J'entends déjà minuit qui sonne,
Et non seulement au clocher
De Saint-Gervais, mais à bien d'autres:
Je vais dire mes patenôtres,
Et puis dans mon lit me jucher.

MADRIGAL

SUR LE PORTRAIT

DE SON ÉMINENCE,

PAR M. MIGNART LE ROMAIN.

SI la France doit son repos
Aux renaissans travaux
Que depuis si long tems soutient SON ÉMINENCE,
Qui doit plus que Mignart être cher à la France !
Mignart, qui donne en un tableau,
A ce fameux ministre une seconde vie,
Et, sans y faire entrer d'autres traits de magie
Que ceux de son hardi pinceau,
Empêchera malgré la derniére heure
Qui met également tout le monde au tombeau,
Que ce grand Cardinal ne meure.

CARTEL DE DÉFI

SUR LES SONNETS

DE JOB ET D'URANIE.

EN qualité de Jobelin
Et de serviteur très-fidéle
De feu Job dont je suis très-indigne modéle,
Je soutiens que l'esprit malin
En matiére de Job qui ne fit rien qui vaille,
(A bien considérer que c'est un saint qu'on raille)
N'est pas tant à blâmer, la diablerie à part,
Que quiconque sur Job exerce son brocard.

JE SOUTIENS qu'on devroit laisser en patience
Ce Job, qui de souffrir nous apprit la science,
Et bien considérer que Job
Etoit proche parent d'Isac et de Jacob:
PASSE, sur un Voiture et sur un Benserade,
D'exercer la turlupinade;
Mais de mettre avec eux Job en capilotade,
C'est envers Job trop manquer de respect,
Et grandement faillir aux sonneurs de rebec,
Tant en leur plume qu'en leur bec:
C'est mal prendre une chose dite
Par cette Princesse d'élite,
En qui le sang égale le mérite.
N'allez donc plus mêler ce grand Prince Hussite
Dans le conflit de vos sonnets,
Messieurs les sansonnets!
Si de ceci quelqu'un s'offense,
En prose, en vers, ou bien de vive voix,
Je lui donne le choix,
Et m'offre à le combattre à toute outrance,
Sur le sujet de Job mon bon patron.
Je m'appelle Scarron.
Je loge en la seconde chambre,
Tout vis-à-vis l'hôpital Saint-Gervais.
Quoique perclus de plus d'un membre,
Si quelqu'un en fait le mauvais,
Qu'il se montre, ou se nomme,
Il a trouvé son homme.

AFFICHE

POUR LES COMÉDIENS.

VOUS qu'on voit l'hiver à Paris,
Ou pour votre plaisir, ou pour vos subsistances,
Id est, pour y voir des Cloris,
Ou faire la cour aux puissances:
Guerriers tant à pied qu'à cheval,
Dont l'hiver tous les ans purge bourgs et villages,
Pour les guérir d'un certain mal,
Qu'on appelle les brigandages.
Courtisans, qui vos jours passez
A souffrir des rebuts et faire révérences:
Damoiseaux aux canons plissez,
Grands débiteurs d'impertinences.
Dames adorables ou non,
Visibles déités, ou franches marmousettes;
Mais à nous tout argent est bon,
Tant des prudes que des coquettes.
Conseillers, financiers, bourgeois,
Accourez au Marais vous donner au cœur joie,
Seuls, deux à deux, ou trois à trois,
Mais tous avec belle monnoie.
Jodelet, quoique souffleté,
Dit qu'on y rira tant, qu'il faudra qu'on en pleure.
Pour en savoir la vérité,
Venez-y voir, et de bonne heure.
Là les acteurs vous vengeront,
Si la piéce est du rang des piéces détestables;
Je les connois, ils donneront
L'auteur à tous les mille diables.
Mais je connois aussi l'auteur,
Et sais bien, quoiqu'il soit auteur à la douzaine,
Si l'on médit de son labeur,
Qu'il ne s'en mettra point en peine.

AUTRE AFFICHE.

VENEZ si bonne compagnie,
Que notre portier s'en ennuie,
Revoir encore Jodelet.
Jamais il ne fut si follet;
Jamais dom Gaspard de Padille
N'a mieux fait l'arrogant soudrille;
Jamais la bonne Béatris
N'a plus ébaudi les esprits;
Bref, tout y sera si comique,
Que je tiens le fâcheux critique,
Qui dira que tout n'en vaut rien,
Un vrai Jean (vous m'entendez bien.)
Qu'il fasse mieux, l'acariâtre,
Et l'on le fera mettre en plâtre.
Laurier au chef en rang d'oignon,
Les deux mains dessus le roignon,
Parmi les rimeurs qui font rire.
Adieu, je n'ai plus rien à dire.

A MONSIEUR LE DUC DE VENTADOUR,

A qui le Duc d'Usez cassa un bras en tombant sur lui, dans un carrosse qui versa.

DEUXAIN.

DIEU vous préserve de la tombe,
Et du duc d'Usez quand il tombe.

ÉPITAPHE.

ICI gît qui mourut lundi,
Et qui n'étoit pas beaucoup sage;
S'il eut vécu jusqu'à mardi,
Il auroit vécu davantage.

ÉPITAPHE.

CI gît un Écuyer tranchant,
A qui tout fut de bonne prise,
Et qui couroit la marchandise
Autant qu'il fuyoit le marchand.

ÉPIGRAMME.

BELLE dame un peu trop colére,
Quittez Paris, car Polémas
Vous veut envoyer en galére,
A cause que vous n'êtes pas
Une femme douce et facile,
Comme l'on croyoit dans la ville;
Mais un grand B... débauché,
Très-endurci dans son péché.

ÉPIGRAMME.

DAME Astarot, je te haïs tant,
Et d'une haine enracinée,
Qu'encor que je sois mal-content
De ma chienne de destinée,
Je voudrois bien vivre cent ans,
Afin de te haïr long-tems.

ÉPIGRAMME.

QUELLE putain lors sera morte,
Et quel cocu lors sera veuf,
Si jamais le grand diable emporte
Votre corps qui n'est pas trop neuf !

ÉPIGRAMME

SUR M. MENARD.

MENARD qui fit des vers si bons,
Eut du laurier pour récompense :
O siécle maudit, quand j'y pense,
On en fait autant aux jambons !

ÉPIGRAMME.

DONZELLE à l'estomac infect,
Très-fameuse entre les infames,
On dit que vous faites aux femmes
Ce que les hommes vous ont fait.

ÉPIGRAMME.

JE vous ai prise pour une autre.
Dieu garde tout homme de bien,
D'un esprit fait comme le vôtre,
Et d'un corps fait comme le mien.

ÉPITAPHE.

CI gît qui se plut tant à prendre,
Et qui l'avoit si bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avoit pris.

ÉPIGRAMME

Contre une chicaneuse, qui juroit de manger jusqu'à sa chemise en plaidant contre Scarron.

GRAND nez digne d'un camouflet,
Belle au poil de couleur d'orange,
Mâchoire à recevoir soufflet,
Portrait de quelque mauvais ange,
Face large d'un pied de roi,
Gros yeux à la prunelle grise,
Tu veux donc plaider contre moi,
Jusques à manger ta chemise ?
Hà, si tu gardes ton serment,
Soit que je gagne ou que je perde,
Que j'aurai de contentement
De te voir manger tant de merde !

ÉPIGRAMME.

ON m'a dit que vous ordonnez,
O beauté qui souillez les autres,
Que coups de-bâton soient donnez
Aux très-maigres épaules nôtres.
J'appelle de ce jugement,
Juge sévére que vous êtes,
Et vous récuse justement,
Car vous n'avez pas les mains nettes.

A UNE GRANDE PETITE DAME.

DAME d'esprit aigre-doux,
En oraison si parfaite;
Dame faite comme vous,
Doit respecter un poëte.

A M. MIGNART.

BILLET.

DIMANCHE, MIGNART, si tu veux,
Nous mangerons un bon potage,
Suivi d'un ragoût ou de deux,
De rôti, dessert et fromage:
Nous boirons d'un vin excellent;
Et contre le froid violent,
Nous aurons grand feu dans ma chambre;
Nous aurons des vins de liqueur,
Des compotes avec de l'ambre,
Et je serai de bonne humeur.

BILLET.

VOUS êtes convié jeudi,
Dedans ma chambre après-midi,
De venir célébrer l'orgie.
D'ARTIGE le pére conscrit,
Dont les chansons ont tant d'esprit,
Qu'on les croit faites par magie,
Et le bon DESLANDES-PAYEN,
Qui juge et qui dégaîne bien,
Honoreront la tabagie.
Dame Picard y brillera,
Et le grand Flotte y chantera
Des chansons avec énergie.
Moi-même aussi j'y chanterai,
Et les autres réjouirai,
Nonobstant ma triste effigie.
Enfin dans ma chambre on rira,
Boira, mangera, causera;
Mon dieu, que n'est-elle élargie!

BILLET.

De grace, envoyez une lettre
A qui vous a fait tant de vers,
Si ce n'est que vous vouliez mettre
Son petit esprit à l'envers.
Si lettre il ne reçoit aucune,
Sans pourtant vous porter rancune,
Contre fortune il pestera:
Mais une ligne d'écriture
Peut faire cesser ce murmure,
Et faire en sorte qu'il croira
Qu'avec tous ses maux incurables,
Il n'est pas des plus misérables.

A UNE GRANDE DAME.

Dame illustre par sa naissance,
Par sa bonté, par sa prudence,
Par son esprit, par sa beauté,
Sa douceur et sa piété,
Enfin dont je sais le mérite,
Sans en avoir reçu visite:
Un rimeur qui n'est pas crotté,
N'ayant depuis neuf ans trotté
Qu'avec les pieds d'un porte-chaise,
A pensé perdre l'esprit d'aise,
Quand on est venu l'informer
Que vous daigniez bien le nommer.
Son entreprise est bien hautaine;
Il vous demande pour étrenne,
D'oser vous mettre dans ses vers.
Il n'est auteur dans l'univers
Qui ne s'effraie en son courage,
Dans le dessein d'un tel ouvrage;
Mais le crime de trop oser
Se pourra peut-être excuser
Par une excellente personne,
Qui, comme dieu qui tout pardonne,
Ne juge de chaque action
Que par la seule intention.

AVIS DE DIX MILLIONS ET PLUS.

PLAISE au seigneur Mazarin cardinal,
En ma faveur de créer un office,
Pour rechercher ceux qui disent du mal
De ses conseils par rancune ou malice;
Et d'ordonner que recors et sergens
Exigeront un denier de chaque homme
Qui le décrie, au grand mépris de Rome.
Je lui promets cent fois cent mille francs;
Et si j'aurai pour moi plus grosse somme.

ÉPITAPHE
DE HENRI GANELON.

EN ce gibet HENRI repose,
Quand le vent cesse ou qu'il est bas;
Quand il vente, c'est autre chose,
On diroit qu'il ne s'y plaît pas.

ÉPIGRAMME AU MÊME.

QUE les corbeaux et les corneilles
Sur votre corps feront merveilles,
Quand le soleil l'aura bien cuit!
Il n'est point d'arbre dans la France
Qui porte de si plaisant fruit,
Que fera lors cette potence.

ÉPIGRAMME AU MÊME.

L'UNIQUE moyen qui vous reste,
Pour plaire au peuple qui déteste
Et votre vie et vos forfaits,
C'est de vous faire bientôt pendre;
Je veux bien en faire les frais,
Ne dût-on jamais me les rendre.

AUTRE,

AUTRE, SUR LE MÊME.

CE n'est ni Roi ni Connétable ;
Ce n'est qu'un gros valet d'étable,
Qui nous a donné Ganelon.
Mais son bon esprit le reléve,
Et d'échelon en échelon
Le porte au trône de la gréve.

AU MÊME.

QUAND dans un grand chemin ou halle
Paré d'une chemise sale,
On vous pendra, monsieur Henri ;
Voyant cette cérémonie,
Ne vous fâchez pas si j'en ri :
Pas un n'y sera qui n'en rie.

AU MÊME.

MALTOTIER, maquereau, faussaire,
Archer poltron et sanguinaire,
Homme sans honneur et sans foi ;
Encor qu'en l'une et l'autre épaule
Vous portiez les armes du Roi,
Gardez-vous pourtant de la gaule.

AU MÊME.

J'EXERCEROIS sur vous ma veine,
Si vous en valiez bien la peine.
Mais plutôt, gibier de bourreau,
Que le grand diable vous emporte,
Et par le fer, et le cordeau,
Vous et tous ceux de votre sorte.

ÉPIGRAMME

CONTRE MONMORT.

PARASITE de longue robe,
Ennemi de tous les savans,
Dont la médisance dérobe
L'honneur des morts et des vivans;
Animal irrassasiable,
En été même indécrottable,
D'un visage effronté, d'un regard furieux;
Pédant le plus haï qui soit dessus la terre;
Fais-toi pendre; aussi-bien chacun te fait la guerre:
Peut-être que dans l'air tu réussiras mieux.

Mais si tu refuses de suivre
Le conseil qui t'est présenté,
Et si tu te résous de vivre
En dépit du monde irrité;
Qu'à jamais tes discours coupables
Te bannissent des bonnes tables;
Qu'à jamais puisses-tu avoir du mal aux dents;
Que le portier par-tout te soit impitoyable;
Et pour te souhaiter un mal plus effroyable,
Ne puisses-tu jamais manger qu'à tes dépens!

FRAGMENS

DE DIVERSES

COMÉDIES,

PAR SCARRON.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, TANCREDE.

ISABELLE.

PRINCE, tu me fuis donc?

TANCREDE.

Oui, princesse infidelle,
Et je vous fuirois moins, si vous étiez moins belle.

ISABELLE.

Finis, finis ma vie, ou ton cruel mépris,
Ou je fais retentir le palais de mes cris.

TANCREDE.

Rendez, rendez à tous votre faute connue,
A ma discrétion vous serez moins tenue.

ISABELLE.

Et qu'ai-je fait, ingrat?

TANCREDE.

Mille tours inconstans,
Dont je vous convaincrois, si j'en avois le tems.

ISABELLE.

Si je te puis encor faire valoir ma flame,
Et te nommer encor, et ma vie et mon ame,
Dis-moi ce que j'ai dit, dis-moi ce que j'ai fait,
Pour me venir ainsi maltraiter sans sujet.

TANCREDE.

L'infidéle me nomme et son ame et sa vie,
Dans le tems qu'un rival tient son ame asservie.
O femme! comme une ombre, alors que l'on vous suit,
Légére vous fuyez, et suivez qui vous fuit.

Z 3

ISABELLE.

Hélas! faut-il que j'aime et que l'on me haïsse!

TANCREDE.

Vous avez découvert mon défaut et mon vice.
Je vous ai fort haïe, et vous le savez bien.

ISABELLE.

Si tu voulois m'ouïr!

TANCREDE.

Vous n'y gagneriez rien.
Madame, finissez vos plaintes amoureuses;
Ces tendres passions, ces paroles pompeuses,
D'amour, de désespoir, de rage, de tourment,
Ne me peuvent tromper qu'une fois seulement.
Je ne suis plus, madame, un Prince trop crédule,
Qui de vous soupçonner auroit fait un scrupule,
Qui ne douta jamais de ce que vous disiez,
Qui se croyoit aimé, quand vous le trahissiez,
De qui le cœur pour vous étoit rempli de flame,
Enfin qui se croyoit le maître de votre ame.
Mais aujourd'hui je suis aussi plein de soupçons,
Que pour moi votre cœur est rempli de glaçons.
Que dis-je de soupçons? à mon ame éclairée
Votre infidélité n'est que trop avérée:
Et ce crime d'amour me quitte du serment,
D'être votre captif jusques au monument.
Hélas! quand je le fis, je vous croyois fidelle;
Mais qu'on trompe aisément alors qu'on est fort belle!
Que l'on croit aisément, quand on est amoureux!
Et quand on est trahi, que l'on est malheureux!
Grace aux dieux, je connois mon mal et son remède,
Donnez à l'Espagnol le rang que je lui céde:
Et là-dessus, Madame, essuyez vos beaux yeux;
Je vais les délivrer d'un objet odieux.

ISABELLE.

Cruel, ne t'en va point!

TANCREDE.

Que me voulez-vous dire?
Je sais tous les discours que le remords inspire,
Que l'on peut bien nier un crime sans témoins;
Mais on ne peut nier des services, des soins:

Mais on ne peut nier qu'étant déshéritée,
Fort mal auprès du Roi qui vous a maltraitée,
Et contre un favori disputant un procès,
Tant qu'on a pu douter de son heureux succès,
Qui faisoit votre bonne ou mauvaise fortune,
Qu'alors je me voyois sans concurrence aucune,
Qu'alors je me voyois autant favorisé,
Que l'Espagnol alors se voyoit méprisé.
Vous n'aimiez rien alors qu'un prince de Tarante;
Son grand bien lui rendoit la fortune riante.
Salerne vous manquant que l'on vous disputoit,
Tout au moins, pensiez-vous, Tarante vous restoit.
La maxime d'amour étoit assez bien prise:
Votre esprit paroissoit dans votre convoitise;
Et vous portiez alors jusqu'à l'extrémité,
Et votre politique, et ma fidélité.
De caresses alors vous n'étiez pas fort chiche;
Car vous étiez alors bien pauvre, et moi bien riche;
Mais, si-tôt qu'un arrêt vous rendant votre bien
Vous eut mis en état de vous passer du mien,
Que Naples vous revit une grande Princesse,
Et d'un puissant état, et d'un grand bien maîtresse,
Vous voulûtes changer dès ce bienheureux jour,
La maxime d'état en maxime d'amour.
Oubliant vos sermens, vous vous mîtes en tête
Qu'il falloit mépriser d'un Prince la conquête,
Qu'il falloit renoncer à toute ambition,
Et suivre seulement votre inclination;
Vous crûtes qu'un mari se pourroit rendre maître,
Et qu'un cavalier pauvre autant qu'on le peut être
Seroit votre valet plutôt que votre époux;
Qu'un prince de Tarante, un prince égal à vous,
Vous seroit à la longue un joug insupportable.
L'Espagnol s'apperçoit de ce vent favorable,
Sa vanité s'en enfle, il dépense en habit;
Il achéve son bien, épuise son crédit;
Il porte vos couleurs, son train porte vos chifres;
Et suivi de tambours, de trompettes, de fifres,
Le jour de votre arrêt (ce fut le même jour)
D'une course de bague il régale la Cour,
Devant votre palais une lice se dresse,
L'Espagnol bienheureux y fait voir son adresse,
Le peuple l'applaudit, la cour s'en satisfait:
C'est sous votre balcon que tout cela se fait;

Vous le souffrez, Madame; et vous m'aimez encore?
Et moi je vous déteste, et moi je vous abhorre,
Comme une ame légére, un esprit d'intérêt,
A qui l'on plaît un jour, et l'autre l'on déplaît.
Aimez, Madame, aimez l'Espagnol Hypolite,
Et l'aimez plus que moi, de peur qu'il ne m'imite;
Et là-dessus, Madame, essuyez vos beaux yeux.
Je vais les délivrer d'un objet odieux.

ISABELLE.

Achéve, Prince ingrat, achéve tes injures;
Tu n'en dis pas encor assez, ni d'assez dures:
Puisque je t'ai donné tout pouvoir sur mon cœur,
Tu ne saurois avoir pour moi trop de rigueur.
Si tu te satisfais quand ton mépris m'offense,
Et si c'est à ce prix que s'obtient ta présence,
Je ne me plaindrai point de la rigueur du prix,
Et rien ne me sera plus doux que ton mépris.
Le Ciel me soit témoin, Prince, si pour te plaire,
Rien m'est rude à souffrir, m'est difficile à faire:
Ordonne des tourmens, je suis prête à souffrir;
Ordonne-moi la mort, je suis prête à mourir.

TANCREDE.

Je ne veux point la mort d'une femme perfide:
Je puis me rendre heureux sans me rendre homicide.

ISABELLE.

Tu ne peux me quitter sans me donner la mort.

TANCREDE.

Oui, car mon changement vous affligeroit fort;
Mais pour vous consoler, l'Espagnol a des charmes
Qui sécheront bientôt vos yeux remplis de larmes.

ISABELLE.

L'Espagnol Hypolite, ame ingrate et sans foi,
N'a reçu jusqu'ici que des rigueurs de moi.

TANCREDE.

Que des rigueurs de vous? dieux! quelle effronterie!
Pourquoi donc consentir à sa galanterie?

ISABELLE.

Et puis-je l'empêcher?

TANCREDE.

Et pauvre comme il est,
A-moins que d'être ému de son propre intérêt,
Joûroit-il de son reste à la simple nouvelle
D'un arrêt favorable à sa chére Isabelle ?
Feroit-il des présens qui le mettroient à bas,
Quand il auroit du bien autant qu'il n'en a pas ?
Un pauvre cavalier donne-t-il cent pistoles ?
Et fait-on aujourd'hui des dépenses si folles ?

ISABELLE.

Alors que l'on t'apprit le gain de mon procès,
Que fis-tu ?

TANCREDE.

Moi ? j'en fus ravi jusqu'à l'excès.
J'embrassai votre page et lui promis cent choses,
Je portai vos couleurs, blanc et couleur de roses,
J'en couvris un habit et ceux de tous mes gens,
Et la cour admira ma plume et mes galans.

ISABELLE.

Et porter mes couleurs et promettre à mon page,
Ce n'est de ton amour qu'un foible témoignage;
Une autre en auroit eu pour toi de la froideur,
Au-lieu que de mon feu j'en augmentai l'ardeur.
Mais mon amour me rend à tel point insensée,
Que tu me plais encor, quand tu m'as offensée.
Ton rival fit bien voir qu'il aimoit mieux que toi,
Et n'en reçut pourtant que des rigueurs de moi;
Il donna des présens, il donna des musiques,
Il fit de grands festins et des fêtes publiques,
Il dépensa son bien avec profusion,
Et son luxe égala sa forte passion.
Mais il en eut de moi si peu de récompense,
Que je n'eus pas pour lui la moindre complaisance;
Qu'alors que de la bague il emporta le prix,
Que l'air en sa faveur retentissoit de cris,
Je quittai mon balcon : ce qu'on trouva si rude,
Qu'il m'accusa par-tout de trop d'ingratitude.
Inféres-tu de-là que je te fais grand tort ?
Que je te hais beaucoup ? que je l'aime bien fort ?
Et feras-tu jamais de plus grande injustice ?
Tu m'accuses encor d'avoir de l'avarice,

Et que jamais en toi je n'aimai que ton bien,
Par la seule raison qu'on m'a rendu le mien.
Cette conclusion est fausse, est chimérique :
Et, pour moi, nonobstant ma foible politique,
Qui m'apprit, disiez-vous, à changer l'autre jour
La maxime d'état en maxime d'amour,
Je raisonne, il me semble, avec plus de justesse,
Encor que je ne sois qu'une folle Princesse
Qui manque à son devoir, qui manque à son honneur,
Qui fuit un Espagnol, qui suit un grand Seigneur :
Je reconnois pourtant que ce Seigneur m'outrage,
Et que c'est un effet moins d'amour que de rage ;
Qu'il agit en vainqueur, et non pas en amant ;
Qu'il me traite en esclave, et trop insolemment ;
Enfin qu'il n'aime point, ou bien qu'il n'aime guére,
Celle dont la raison se perdit pour lui plaire ;
Et je connois encor qu'un objet odieux
Me devroit être cher, si j'avois de bons yeux.
Mais pleine que je suis d'une fureur extrême,
J'aime qui me méprise et méprise qui m'aime.
O trop cher ennemi de ma félicité
Qui me viens maltraiter sans l'avoir mérité,
Si tu veux l'avouer, tu sais bien en ton ame,
Qu'il n'est rien de plus pur que mon cœur plein de flame,
Et que ce cœur si pur et si fort enflammé,
Si ce n'est toi, cruel, n'a jamais rien aimé !
Mais plutôt, Prince ingrat, songe à ta conscience ;
On veut te pardonner, confesse ton offense ;
Ou, si tu veux encor que tout tombe sur moi,
Que veux-tu que j'avoue avoir fait contre toi ?
Ton courroux contre moi n'est que trop légitime,
J'ai failli contre toi, je confesse mon crime ;
Mais, puisque ta rigueur tacheroit ta vertu,
Je demande pardon, me le refuses-tu ?
Un rival te déplaît, il faut que je le chasse :
Enfin, pour t'appaiser que veux-tu que je fasse ?
Il n'est rien d'impossible à qui sait bien aimer.

TANCREDE.

Ni rien que vos beaux yeux ne puissent bien charmer.
Il n'est point de froideur qui leurs regards soutienne,
Leurs flammes ont déjà triomphé de la mienne,
Et, de quelques soupçons que je sois agité,
Ces beaux yeux m'ont remis dans la tranquillité.

ISABELLE.

Tu m'aimes donc encor ?

TANCREDE.

Oui, ma belle Princesse,
Mon espoir ressuscite et mon déplaisir cesse.
Je me crois seul heureux parmi tous vos amans.
Mon esprit ne suit plus ses jaloux sentimens ;
Il ne craint plus les soins d'un rival de mérite,
Et ne se souvient plus du galant Hypolite.
Mais oubliez aussi mes transports indiscrets,
Puisque je les confesse avec mille regrets.

ISABELLE.

Ou plutôt oublions nos mutuelles plaintes,
Mettons-nous dans l'esprit qu'elles ont été feintes,
Ou bien figurons-nous qu'elles n'ont point été.

TANCREDE.

Je n'ai plus rien à faire après tant de bonté
Que détester mon crime, et vous m'en devez croire,
Et qu'à vous obéir je mets toute ma gloire.

ISABELLE.

Et moi, je mets la mienne à n'aimer rien que toi.
Mais donne-moi, cher Prince, un gage de ta foi,
Qui soit comme une marque au front de ta captive,
Et qui t'assurera son humeur fugitive,
Si du charmant desir d'avoir sa liberté
Son esprit inconstant étoit jamais tenté.
Pourvu que je te plaise, il ne m'importe guére
Que j'attire sur moi les discours du vulgaire :
Des plumes dont ton chef est aujourd'hui paré,
Un bouquet éclatant sur ma tête arboré
Fera connoître à tous ma conquête impossible,
Et qu'à tous, hors à toi, je suis inaccessible.
Et toi, prends ce ruban qui nouoit mes cheveux,
Comme un gage assuré de mes sincéres vœux.
Quand tu me le rendras ce bienheureux symbole,
Tu verras si je suis Princesse de parole ;
Et si de te changer j'eus jamais le desir.
Détache donc ta plume et me donne à choisir :

Exposons aujourd'hui nos faveurs dans la lice.
Si l'on rend par des vœux la fortune propice,
Tu dois tout espérer de ceux que je ferai.

TANCREDE.

Puisque vous le voulez, je m'y présenterai.

ISABELLE.

Remportez-en l'honneur.

TANCREDE.

Tout me seroit possible,
Si l'excès de l'amour rendoit l'homme invincible;
Mais la fortune injuste au choix des plus heureux,
Ne jette point les yeux sur les plus amoureux.

ISABELLE.

Méne-moi chez le Roi: quoique dans mon affaire
Le vent de la faveur m'ait été fort contraire,
Je viens ici pourtant remercier le Roi
De tout ce qu'en son nom l'on a fait contre moi.
Mais je connois la cour, et par expérience,
Je sais qu'il y faut être armé de patience,
Y souffrir des affronts, faire des complimens,
Et payer des refus par des remercimens.
Voici le Roi qui vient.

TANCREDE.

Ma Princesse, il me semble
Qu'il n'est pas à propos que l'on nous voie ensemble,
Pour certaines raisons.

ISABELLE.

Vous craignez la faveur,
Et faites bien, Tancréde.

TANCREDE.

Hà non, sur mon honneur,
Auprès de vous, objet à mon ame adorable,
La faveur de la Cour m'est peu considérable.

SCENE II.

LE ROI, CAMILLE.

LE ROI.

Tu méritois sans-doute un plus heureux succès :
Mais ne t'attriste point du malheur d'un procès.
La faveur de ton Roi peut à ton avantage
Faire plus, qu'un arrêt n'a fait à ton dommage.
Salerne est un état, dont la possession
Etoit un digne objet de ton ambition :
Mais, à quelque haut point que la tienne te porte,
Pour t'y faire arriver ma main est assez forte.
On te ravit Salerne, il n'y faut plus songer :
Sous la rigueur des loix chacun se doit ranger.
Tout le bien d'Isabelle, et toute sa dépouille
Ne vaut pas ce qu'un Roi te donne dans la Pouille ;
Je t'en fais gouverneur, et ce gouvernement
Des bienfaits de ton Roi n'est qu'un commencement.

CAMILLE.

Vous surmontez des cieux la mauvaise influence.
Ce qu'un sort rigoureux refuse à ma naissance,
M'est doublement rendu par votre Majesté ;
Et je serois perdu, si je ne l'eusse été.
Je n'accuserai point mes juges d'injustice,
Et ne me plaindrai point d'un arrêt peu propice.
J'obéis à celui qui m'a dépossédé ;
Si j'avois eu bon droit, on me l'auroit gardé.
Mais je ferois bien voir que ma belle adversaire,
Si votre volonté ne m'étoit point contraire,
Devroit perdre Salerne, et qu'un état soumis
A de pareilles mains, rit à vos ennemis,
Fait revivre aux François leurs mortes espérances,
Et jouer les ressorts de leurs intelligences ;
Et je dirois bien plus.

LE ROI.

Tu n'en peux dire assez ;
Ne respecte personne, et dis ce que tu sais.

CAMILLE.

Sire, je sais fort bien que cette ambitieuse,
Oubliant son devoir en sa fortune heureuse,
Entretient grand commerce avec vos ennemis;
Et je le prouverois, s'il me l'étoit permis;
Si, par un ordre exprès de votre main Royale,
Fouillant exactement chez cette déloyale,
Je trouvois un papier qu'elle tient bien caché,
Qui la convainc d'avoir le François recherché,
Et de devoir donner par son état entrée
A la flotte qu'on sait devant Marseille ancrée,
Qui menace nos bords et qui vient contre vous,
Par la force appuyer les desseins des Anjoux.

LE ROI.

Je sais que des François les secrettes pratiques
Nous menacent encor de spectacles tragiques;
Que l'état est rempli de prêtres dangereux,
Aussi traîtres pour moi, que fidéles pour eux.
Je n'en soupçonnois point la princesse Isabelle.
Que si tu peux prouver ce que tu me dis d'elle,
Non seulement Salerne et son bien sont à toi,
Mais ma Cour te verra le premier après moi.
Viens, je te vais donner l'ordre que tu souhaites;
Sois prudent, prends ton tems, tiens les choses secrétes,
Mes gardes te suivront. Mais la voici venir;
Mon ame en la voyant ne se peut retenir,
Et, quoique de cacher mon courroux il m'importe,
Mon premier mouvement sur ma raison l'emporte.
Dissimulons pourtant et ne lui disons rien:
Princesse, on vous rend donc Salerne et votre bien?

SCENE III.

ISABELLE, LE ROI, CAMILLE.

ISABELLE.

Oui, grand Roi, la justice enfin me restitue
Ce qu'on m'avoit ravi de puissance absolue:
Les loix m'ont protégée, et vous les soutenez,
Je reçois par leurs mains ce que vous me donnez.

Ainsi des justes Rois le protecteur suprême
N'éloigne point ses mains de votre diadême,
En soutienne le fonds et vous fasse vainqueur
Par-tout où vos exploits suivront votre grand cœur !

LE ROI.

La justice en vos biens vous ayant rétablie,
Songez à conserver une si bonne amie :
Elle rend les états, et d'un pouvoir égal,
Elle les sait ôter quand on en use mal.

ISABELLE.

O que cette réponse et que ce froid visage
A ma tranquillité sont de mauvais présage !
Qu'un favori de Roi peut nuire ! et contre lui,
Que l'innocence est foible et trouve peu d'appui !

* * * * *

LE FAUX ALEXANDRE, COMÉDIE.

ACTE I.

* * * * * * * * * * * *

SCENE III.

JODELET, LÉANDRE.

JODELET.

VOUS vous mourez d'amour ! ô mollesse ! ô mollesse !
Que tu causes de maux à la pauvre jeunesse !

LÉANDRE.

Cher ami, tes conseils sont ici superflus,
Et même sont fâcheux : ne m'en donne donc plus.

JODELET.

Bon, si je n'avois pas intérêt en la chose :
Mais seul je pâtirai de la métamorphose ;
Et puis, ayant raison......

LÉANDRE.

Et si je n'en ai point,
M'en veux-tu faire avoir, pédant au dernier point ?

JODELET.

Après avoir bien fait les fous et l'un et l'autre,
Moi tenant ma partie, et vous tenant la vôtre,
Moi faisant l'Alexandre, et vous l'Ephestion,
Si l'on va découvrir la transformation,
Nous serons pour le moins le sujet d'une histoire.
Eloignons-nous d'ici, si vous me voulez croire ;

Reprenez

Reprenez le chemin de votre régiment,
Sans faire plus long-tems l'amoureux de roman:
La plus courte folie est toujours la meilleure.

LÉANDRE.

Il faut que je posséde Aminte, ou que je meure.

JODELET.

Le cousin qui l'épouse est pourtant arrivé.

LÉANDRE.

Il est vrai; mais je crois qu'il n'aura pas trouvé
Grande correspondance en sa belle cousine.

JODELET.

Pourquoi non? il est jeune et de fort bonne mine.

LÉANDRE.

Avecque sa jeunesse et sa mine, il déplaît,
Et même il est haï, débauché comme il est:
C'est un homme perdu dans le vin, dans les femmes,
Qu'on ne voit point ailleurs que dans les lieux infames;
Glorieux, fanfaron, poltron au dernier point,
Qui souvent a querelle et qui ne se bat point,
D'un esprit mal tourné, de naissance vulgaire.
Un pére le voulant de peur de lui déplaire,
Aminte l'a voulu, ne le connoissant pas,
Mais elle aimeroit mieux aujourd'hui le trépas;
Elle-même aujourd'hui m'en a fait confidence:
Juge si j'ai sujet d'avoir de l'espérance.

JODELET.

Je voudrois bien parler, si vous le trouviez bon.

LÉANDRE.

Parle.

JODELET.

Un certain marquis prend les eaux à Bourbon,
Un vieux Seigneur Anglois vient avecque sa fille,
Qui surpasse en beauté le soleil quand il brille;
Cet ange lumineux embrase le Marquis,
Qui découvre sa flamme à l'un de ses amis,
De semblables secrets fréquent dépositaire;
Cet ami franchement dit qu'il n'y sait que faire:

Ce Marquis aussi fou qu'il croit l'être bien peu,
La raison fort malade et l'esprit fort en feu,
Croit que si son ami contrefait l'Alexandre,
Ce phœnix de beauté se pourra laisser prendre;
Sans plus songer à boire, il déloge un beau jour,
Et va sur le chemin scandaliser un bourg,
Par l'étrange harnois dont cet ami fidéle,
Pour plaire à ce Marquis dépourvu de cervelle,
S'est armé dans Moulins. Périsse malement
Quiconque est inventeur de tel déguisement.
Que le diable d'enfer n'ait mis dedans la tête
De ce pauvre Marquis cette noble conquête,
Et n'ait même fourni ce harnois malheureux,
Pour causer un grand mal au Marquis amoureux,
Et faire à son ami partager l'infortune,
C'est une chose vraie et sans replique aucune.
Ce beau couple de fous, faisant bien les plaisans,
Et donnant dans le bourg à rire aux paysans,
Le Marquis plein d'espoir, son ami plein de crainte,
Voici venir l'Anglois avec sa fille Aminte.
On leur parle des fous : l'Anglois aussi fou qu'eux,
Et sa fille aussi folle, en deviennent tous deux
Si fous, que tous ces fous font un gros de folie,
Et tous quatre et leurs gens partent de compagnie.
Les voilà dans Paris; un hymen accordé
Vient ôter au Marquis son espoir mal fondé.
Le Marquis extravague, on découvre sa feinte;
Il faut se retirer sans épouser Aminte;
L'Alexandre y reçoit quelques coups en sortant,
Le Marquis par malheur en reçoit bien autant,
Et tous deux sont enfin dans une prison noire,
Comme fourbes logés : ici finit l'histoire.

LÉANDRE.

Hé bien! qu'inféres-tu de ta narration?

JODELET.

Un affront, ou du-moins grande confusion.
Vous aimez une fille à son cousin promise,
Le plus grand fou des fous qu'abreuve la Tamise;
Son pére est des vieillards le plus grand contestant,
Et sa vieille moitié, qui du moins l'est autant,
S'est mis dans son esprit que sa fille est tant belle,
Qu'un Prince seulement peut être digne d'elle,

Et qu'un moindre parti ne lui peut être égal.
Le pére d'autre part desire bien ou mal,
Qu'un neveu de son nom soit l'époux de sa fille,
Et le restaurateur de sa noble famille.
Sa femme y contredit, et veut un grand Seigneur.
Là-dessus vous pensez, Monsieur le suborneur,
Que ses fous de parens vous la laisseront prendre,
Si je fais bien le fou sous le nom d'Alexandre?
Eh, de grace, est-ce avoir le jugement bien sain?
Considérez un peu quel est votre dessein,
Comme il est entrepris contre vent et marée,
Et que la réussite en est mal assurée,
Et qu'une fourbe enfin est un lâche moyen
Pour gagner d'une femme ou le cœur ou le bien.
La réputation vaut bien une maîtresse.

LÉANDRE.

Le mérite d'Aminte excuse ma foiblesse;
Ami, si tu savois tout ce qui s'est passé,
C'est ce que toi ni moi n'aurions jamais pensé.

JODELET.

Qu'est-ce?

LÉANDRE.

Tu le veux donc savoir?

JODELET.

Oui, j'en enrage.

LÉANDRE.

Je reçus de sa part hier au soir un message,
Par le moyen duquel tant qu'a duré la nuit,
Je l'ai vue à mon aise.

JODELET.

Et tout ce qui s'ensuit?...

LÉANDRE.

Je ne dis pas cela.

JODELET.

Tant pis: et notre histoire?

LÉANDRE.

Elle la sait.

JODELET.

Tant pis: fût-elle sans mémoire.

Autant que vous avez été sans jugement,
De révéler ainsi notre déguisement!

LÉANDRE.

Elle connoît par-là l'amour que j'ai pour elle.

JODELET.

Elle connoît par-là votre peu de cervelle:
Si nous n'avons par-là, vous et moi, mille coups,
Je veux passer par-là pour plus grand fou que vous.

LÉANDRE.

Et t'ayant dit qu'Aminte est à demi gagnée,
Et que de son cousin elle est fort éloignée,
Et qu'elle m'aime autant qu'elle lui veut de mal,
Quand tu viens contester, n'es-tu pas un brutal?

JODELET.

Et n'en êtes-vous pas plus d'un, et plus de mille,
D'avoir un tel dessein en une telle ville?
Et n'en démordre point, sachant bien que demain
Aminte et son cousin se donneront la main?
La noce .....

LÉANDRE.

De deux jours elle ne se peut faire.

JODELET.

Pourquoi non?

LÉANDRE.

J'ai mis ordre à reculer l'affaire.

JODELET.

Et ces deux jours passés?

LÉANDRE.

Quelqu'autre invention
Redonnera l'espoir à mon affection.
Deux jours de tems me sont d'une importance extrême.

JODELET.

Et ne saurai-je point ce nouveau stratagême,
Qui doit ressusciter votre amour aux abois?
Moi qui fais tout pour vous, et plus que je ne dois?

LÉANDRE.

Tu sais bien que sa mére est folle, et sans reméde?

JODELET.

Et son mari ne l'est pas moins.

LÉANDRE.

Elle posséde
L'esprit de ce mari.

JODELET.

Ces noces, toutefois,
Se font en dépit d'elle, et non pas de son choix.

LÉANDRE.

Tu sais que sa marotte est d'avoir pour son gendre
Un Prince, un grand Seigneur: qu'elle voudroit voir pendre
Ce beau Felton; enfin qu'elle fera rumeur,
S'il vient se présenter quelque parti meilleur.
Demain un grand Seigneur vient demander Aminte.
Avant qu'on ait connu que ce n'est qu'une feinte,
Et qu'on ait appaisé la mére là-dessus,
Je veux que ses efforts, foibles et superflus,
Ne fassent que du bruit. Au moins en tirerai-je
Quelques jours de répit.

JODELET.

Et cela vous allége?

LÉANDRE.

Tu ris?

JODELET.

Oui-dà, je ris, mais c'est en enrageant.

LÉANDRE.

Rire du mal d'autrui, c'est rire en outrageant.

JODELET.

Tâcher de vous guérir, c'est donc vous faire outrage?
Vous ne pouvez jamais me fâcher davantage.

LÉANDRE.

Hé mon Dieu! prends-tu garde à mes brutalités ?

JODELET.

Et quand vos beaux desseins seront tous avortés,
Que ferons-nous encor ?

LÉANDRE.

Ne sachant plus que faire,
J'enléve, je me bats et je me désespére.

JODELET.

Et quel est ce Seigneur supposé ?

LÉANDRE.

C'est Stilpon.

JODELET.

Où diable avez-vous pris cet insigne fripon ?

LÉANDRE.

Hier je le rencontrai par bonheur dans la rue.

JODELET.

Il faut que vous croyiez que le monde est bien grue !
Eh quoi ! sans équipage et sans train, un filou
Passera pour Seigneur ? ma foi, vous êtes fou.

LÉANDRE.

Je le suis, cher ami, plus qu'on ne peut le dire ;
Mon mal de jour en jour s'accroît et devient pire.

JODELET.

Je ne dis donc plus rien, car j'y gagnerois peu.

LÉANDRE.

Retirons-nous, voici le comte et son neveu.

SCENE IV.

LE COMTE DE LA TOUR, FELTON.

LE COMTE.

Vous dites donc, Monsieur, qu'en lisant la Cassandre,
Il s'est imaginé qu'il étoit Alexandre?
Du fameux dom Quichot c'est marcher sur les pas.
Dom Quichot étoit fin, celui-ci ne l'est pas;
C'est un fou véritable, et qui me fait bien rire;
Il est épris d'Aminte, et lui dit son martyre
En des termes plaisans où paroît tant d'esprit,
Que je ne doute point, lorsque son mal le prit,
Qu'il n'en ait eu beaucoup: mais la mélancolie,
Qui donne de l'esprit, donne aussi la folie.
Celui qui l'accompagne est un homme bien fait,
Qui sent son gentilhomme et fort peu son valet:
Il est homme d'esprit, il a de quoi dépendre,
Et tous les soins qu'il rend à ce pauvre Alexandre
Sont bien plutôt les soins d'un véritable ami,
Que d'un simple valet qui ne sert qu'à demi.

FELTON.

Mais ne peut-on savoir ni son nom, ni sa race?

LE COMTE.

On doit bien les cacher après cette disgrace.
Pour moi, je crois qu'il est homme de qualité,
Qui devient furieux s'il n'est en liberté.
Quel qu'il soit, je prendrai plaisir de sa folie,
Puisqu'il n'est pas de ceux qu'on enferme ou qu'on lie.

FELTON.

D'où vous est-il venu?

LE COMTE.

Revenant de Bourbon,
En un bourg ...... ma mémoire en a perdu le nom,
Un cheval mort me fit deux ou trois jours attendre,
Jusqu'à tant qu'on m'en pût trouver un autre à vendre.
Ce fou depuis huit jours qui logeoit dans ce bourg,
Visitant tout le monde et les lieux d'alentour,

Par mon hôte introduit vint me rendre visite ;
Ma fille pour le vaincre eut assez de mérite,
Il se dit son esclave, et lui rend mille soins ;
Elle y prend son plaisir, je ne l'y prends pas moins :
Il ne m'est point à charge, il donne, il fait dépense,
Et ses gens ont pour moi beaucoup de déférence ;
Il ne parle jamais qu'avec autorité,
Et conserve par-tout beaucoup de gravité :
Quelquefois ses discours sont d'un homme bien sage,
Et l'on le croiroit tel dans un autre équipage.

SCENE V.

JODELET, LÉANDRE, LE COMTE, FELTON, AMINTE, LA COMTESSE.

JODELET.

EPHESTION.

LÉANDRE.

Seigneur.

JODELET.

Viens à moi, cher ami.
Depuis qu'amour m'a pris, je ne dors qu'à demi ;
Mais les grands conquérans dorment moins que les autres.
Hà, Comte, vous voici ! cet homme est-il des vôtres ?

LE COMTE.

C'est mon neveu.

JODELET.

Pauvre homme ! avez-vous des neveux ;
Les parens ne sont bons qu'à blanchir les cheveux :
Ces meubles superflus dedans une famille,
A ceux qui comme vous ont une belle fille,
Ne sont bons qu'à la guerre, où le plomb d'un mousquet
Les réduit tôt ou tard à leur dernier hoquet.

LE COMTE.

Mon neveu vaut beaucoup.

JODELET.

Tout oncle en dit de même,
Et chacun ici-bas est fou de ce qu'il aime.
La taille en est assez passable, mais du cœur
En a-t-il? est-il juste? est-il homme d'honneur?
Souvent un corps bien fait est la maison du vice.

FELTON.

J'ai grande passion de vous rendre service.

JODELET.

C'est disposition, sans doute, à la vertu
Que d'être officieux. A propos, d'où viens-tu?
Absent depuis hier au soir.

LÉANDRE.

Certaine affaire
Me fit coucher dehors.

JODELET.

Ce n'est pas là me plaire;
Que je n'entende plus que l'on ait découché.

LÉANDRE.

Je ne puis plus long-tems vous cacher mon péché;
J'avois fait la débauche.

JODELET.

Ame vile et buvante,
Tu n'as en tout ton corps que la vertu mouvante,
Et tant soit peu d'instinct: ô que les grands héros
Sont différens de ceux qui ne sont que zéros,
Des bons à rien!

LÉANDRE.

Grand Roi, Plutarque en votre vie,
Vous fait passer pour un ivrogne.

JODELET.

En compagnie,
On m'a vu buvotter quelquefois, mais le vin
N'est pas incompatible à mon être divin;
C'est le vice des Grecs. Feu Philippe mon pére,
Au moins l'époux mortel de madame ma Mére,
Car on sait que mon pére est Jupiter Ammon,
De vous dire comment, c'est un trop long sermon:

Philippe donc buvoit, dit-on, comme une éponge,
Et moi buvant aussi, souventefois je songe,
Quoiqu'il n'ait point de part en ma production,
Qu'il avoit quelquefois communication
Avecque sa moitié, vous m'entendez ? ma Mére
Me donna du divin du côté de mon pére ;
Et son époux étant un homme fort vineux,
Elle devint vineuse : ainsi je tiens des deux,
Je fus homme vineux et divin tout ensemble.
Est-ce bien raisonner ? Cher Ami, que t'en semble ?

LÉANDRE.

Votre maître Aristote auroit moins raisonné.

JODELET.

O le maître pédant qu'on m'avoit là donné !
Mais voici mon soleil, la peste, comme il brille !
Comment avez-vous fait une si belle fille ?
Y fûtes-vous long-tems ? dites : en verité
Je veux me faire aussi quelque postérité.
Comte, vous ricanez !

LE COMTE.

Je ris de souvenance.

JODELET.

Rire de la façon, c'est une impertinence.
N'y revenez donc plus, je le dis en passant,
Entre amis, un conseil n'est jamais offensant.
Belle, pour qui j'aurois fait affront à Roxane,
Et même à Statira, ma divine sultane,
Angloise comparable à la reine Stuard,
Utile à ma santé comme du bézoard,
Ayant mis à vos pieds le vainqueur de la terre,
Les chagrins osent-ils vous déclarer la guerre ?
Cependant je remarque un air fort nubileux,
Qui se mêle au beau tems de vos yeux lumineux.

AMINTE.

Je n'ai pas bien dormi cette nuit.

JODELET.

Chose étrange !
Je n'ai pas mieux dormi que vous, ô petit ange !
Que nous sympathisons ! Car j'aime, et vous aimez,
Et de mêmes desirs nos esprits animez

Inspireront nos cœurs de s'unir l'un à l'autre.
Qu'ainsi ne soit, le mien me bat, que fait le vôtre ?

AMINTE.

Il ne me bat pas moins.

JODELET.

Je me connois en cœurs.
Ephestion, fais-lui sur ses yeux mes vainqueurs,
De petits inpromptus, comme tu sais bien faire.
Ses yeux ont du rapport avec l'astre solaire,
Et s'ils hâloient mon teint, comme l'astre des cieux,
J'aurois un parasol. Grand pouvoir de deux yeux !
Ce que n'ont pu sur moi cent mille mains armées,
Cent mille combattans, cent nombreuses armées,
Deux yeux que créveroit le moindre camion,
Feront bientôt mourir le plus grand champion
Que l'on ait jamais craint sur la terre et sur l'onde,
Depuis que champions incommodent le monde.
Ephestion, fais donc, ainsi que je t'ai dit,
Sur ses yeux mes vainqueurs quelques vers à crédit;
Et d'autant que tes vers sont autant de mystéres,
Ses oreilles sans plus en soient dépositaires.
Madame, à cet Ami vous pouvez tout fier.
A propos, vous allez, m'a-t-on dit, marier
Votre fille. Quel est celui qu'on lui destine ?

LE COMTE.

Mon neveu, son cousin.

JODELET.

Avecque sa cousine !
Que ne lui donniez-vous un autre qu'un cousin ?
C'est avoir de bon-sens un petit magasin:
J'ai vu plusieurs cousins peu chéris des cousines :
C'est emplir sa maison de noces intestines.
Cousin, vous vous chargez d'un très-pesant fardeau.
Cousin, le bon n'est pas toujours avec le beau;
Non qu'elle ne soit bonne, Aminte, et plus qu'une autre;
Mais êtes-vous son fait autant qu'elle est le vôtre ?

FELTON.

Je puis tout espérer de mon affection.

JODELET.

Hé, voilà pas déjà trop de présomption !

Apprenez l'art d'aimer en lisant la Cassandre :
Ce livre ment souvent en parlant d'Alexandre ;
Il me fait roide mort, et, peu s'en faut, cocu :
Malgré l'auteur pourtant, grace aux dieux, j'ai vécu.
Il avoit pension de ce Scythe Orondate ;
C'est pourquoi dans son livre, il le loue, il le flatte :
Mais, quoiqu'à mes dépens cet auteur ait menti,
Je veux le régaler, car il m'a diverti.
Vous ne me dites point si vous avez dispense ?
Quand les mariez-vous ? y ferez-vous dépense ?
Le cousin est-il riche ? aura-t-il un beau train ?
Feront-ils bande à part ? serez-vous le parrain
De leur premier enfant ? Qu'a-t-elle de douaire ?
Vous serez à la fois et l'oncle et le beau-pére,
Et doublement ainsi vous leur serez fâcheux,
Et leurs enfans seront vos fils et vos neveux.
Espérez-vous bientôt de retourner à Londre ?
Ne vous pressez pas trop, Comte, de me répondre ;
Je n'en suis pas pressé, je tiens tout répondu.
Quel plaisir de parler sans être interrompu !
Quelques nécessités que je ne puis vous dire,
Me font sortir bien vîte. Pourquoi diable tant rire ?

LE COMTE.

Hé bien, qu'en dites-vous ?

FELTON.

Ce que vous m'aviez dit,
Qu'avant qu'il devînt fol, il avoit de l'esprit.

LE COMTE.

De son Ephestion j'ai bien su davantage,
Que l'on ne peut jamais avoir plus de courage ;
Et cet Ephestion qui ne le quitte point,
Est homme de mérite et sage au dernier point.

AMINTE.

Je ne le sais que trop qu'il a bien du mérite.

FELTON.

Monsieur, il seroit tems de faire la visite
Dont je vous ai parlé.

LE COMTE.

Je le veux, allons-y.

AMINTE.

O l'époux incivil autant que mal choisi !

LE COMTE.

Ma fille, je reviens sur mes pas, pour vous dire
Que le tems arrêté demain au soir expire :
Votre cousin Felton vous épouse demain ;
Donnez-lui votre cœur en lui donnant la main,
Pour réparer par-là la désobéissance
Qui vous a fait quasi perdre ma bienveillance.

AMINTE.

Mon pére...

LE COMTE.

Je sais bien tout ce que vous direz ;
Faites ce que je veux, ou vous en pâtirez.
Votre mére vous gâte.

AMINTE.

Et mon pére me tue.
Hélas ! de quels ennuis me vois-je combattue !
Et pour me délivrer de ces fiers ennemis,
Que les derniers efforts ne me sont-ils permis ?
L'amour et le devoir dans mon cœur se combattent,
Leurs forces vont croissant et les miennes s'abattent ;
C'est le succès douteux de ce trouble intestin
Qui doit finir leur guerre et faire mon destin.
Mon choix à l'un des deux peut donner la victoire :
Je le donne à l'amour, si mon cœur j'en veux croire ;
Je le donne au devoir, si j'en crois ma raison :
Mais que dira mon cœur de cette trahison ?
O raison si souvent, mais en vain, invoquée,
De vos sages conseils je me suis trop moquée,
Pour avoir droit encor de vous en demander !
Et puis, suis-je en état de m'en pouvoir aider ?
Pleine comme je suis d'une flamme insensée,
Qui de mon ame éprise a la vertu chassée,
J'ai suivi, malgré vous, le conseil de mes yeux,
Que je connois trop tard être pernicieux.

Ils attirent sur moi d'un pére la disgrace ;
Mais aussi de ce pére ils tirent leur audace :
Si ce pére étoit juste, ils seroient innocens,
Tels qu'ils furent toujours pendant mes jeunes ans.
Dure et juste rigueur des loix que je m'impose,
Epoux qui de mes maux es l'effet et la cause ;
Pére qui veux forcer mon inclination ;
Et vous, aimable objet de mon affection,
Que je n'ose nommer, ni regarder sans crime ;
Enfin mes passions dont je suis la victime,
Donnez-moi du relâche, ou faites-moi mourir :
Si sous votre pouvoir je n'avois qu'à souffrir,
Je souffrirois assez une flamme cruelle ;
Mais vous m'avez rendue et folle et criminelle,
Mais je me vois par vous réduite à tel malheur,
Qu'il faut que ma vertu me quitte, ou mon bonheur.
Ma mére vient ici : faut-il qu'on me surprenne
Dans le funeste état où m'a réduit ma peine !

LA COMTESSE.

Quoi ! ma fille, toujours vous répandrez des pleurs ?
Votre pére pour nous a d'étranges rigueurs !
Mais j'en use bien mieux que vous, je lui fais tête ;
S'il gronde d'un côté, de l'autre je tempête.
Quand il me recherchoit, il cachoit son humeur.
Ce n'étoit que respect, ce n'étoit que douceur :
Il me faisoit des vers, me donnoit des musiques,
Me régaloit souvent de présens magnifiques :
Qui l'auroit jamais cru qu'un feu si violent
Dût s'amortir si-tôt, ou devenir si lent !
Le fourbe a bien changé de vie et de langage,
Depuis le jour fatal de notre mariage :
Depuis qu'il se voit maître absolu de mon bien ;
Il fait tout à sa tête, et me compte pour rien :
Il veut que son Neveu vous épouse, un soudrille
Qui ne mérite pas d'entrer dans ma famille.
Ma foi, je ne veux point de ce gendre inégal ;
Mais je veux bien choisir, puisqu'on choisit si mal :
Je veux un grand Seigneur, un Duc et Pair, un Prince,
Ou quelque gouverneur d'une riche province.
On m'a parlé tantôt d'un seigneur Transilvain,
Qui demeure ici près en attendant son train ;
Il est *incognitò* depuis peu dans la ville ;
Sa nation, dit-on, est polie et civile :

Son hôte accompagné d'un truchement François,
M'a dit, que vous ayant vue une seule fois,
Il est épris pour vous d'une estime si grande,
Qu'au hasard d'un refus il faut qu'il vous demande.
Celui qui m'a parlé de sa part aujourd'hui
M'a fait un grand récit de son bien et de lui :
S'il est tel qu'on le fait, je suis fort résolue
De choquer d'un mari la puissance absolue ;
Il peut bien disposer de mon corps, de mes biens,
Mais non pas avancer à vos dépens les siens.
Je sais comme il m'en prend, à cause que ma mére
N'osa pas s'opposer au vouloir de mon pére,
Alors qu'en dépit d'elle au vôtre il me donna :
Quoiqu'il eût plus de bien que son neveu n'en a,
Qu'il fût tout autre chose et d'une autre volée,
L'affaire toutefois fut faite à la volée,
Je fus mal mariée, il fut bien marié,
Et dans Londres mon pére en fut fort décrié.
Sans-doute la rumeur ne sera pas petite,
Que fera votre pére après cette visite?
Comme je le connois, il est assez brutal
Pour vouloir l'empêcher, ou la recevoir mal:
Il ne manquera pas d'en venir aux injures,
Comme il m'en dit souvent beaucoup et de bien dures;
Mais, si de votre part vous m'aidez tant soit peu,
Je ferai bien du bruit, et vous verrez beau jeu.
Oui, je consentirai plutôt qu'on vous enléve,
Que de souffrir jamais que votre hymen s'achéve.
Enfin, encor un coup, si vous me secondez,
Je vous rends leurs desseins rompus ou retardez.
Ne pleurez donc plus tant, ma fille bien-aimée.
Si votre pére sort à l'heure accoutumée,
Nous pourrons gouverner ce seigneur à loisir :
S'il est bien votre fait, je mourrai de plaisir.

AMINTE.

Hélas ! à quel espoir dois-je encore prétendre ?
Si ce n'est que la mort me vienne bientôt prendre ?
D'une mére imprudente et d'un pére obstiné,
Que peut-il m'arriver qu'un sort infortuné ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, ISABELLE.

BÉATRIX.

Je ne le céle point, je suis fort curieuse,
Et principalement d'une affaire amoureuse.

ISABELLE.

J'ai donc bien, Béatrix, de quoi te contenter ?

BÉATRIX.

Et moi, j'ai grand dessein de vous bien écouter.

ISABELLE.

Mais pourquoi ce matin n'es-tu pas revenue ?

BÉATRIX.

La vieille malgré moi m'a long-tems retenue,
Elle s'est attifée, et m'a fait enrager
Par le récit fâcheux de certain étranger,
Qui devroit épouser sa fille, ce dit-elle.
Elle a pour votre frére une haine mortelle,
Et quoiqu'il se marie à sa fille aujourd'hui,
Elle jure tout net qu'elle n'est pas pour lui.
Sa fille de sa part en est fort éplorée.

ISABELLE.

Elle aura beau pleurer, la chose est assurée.
O Dieu ! si cet hymen n'alloit pas s'achever,
Quel plus grand accident pourroit-il m'arriver !

BÉATRIX.

L'accident seroit grand pour Monsieur votre frére.

ISABELLE.

Cet accident seroit ma derniére misére :
J'en mourrois, Béatrix.

BÉATRIX.

BÉATRIX.

Je ne vois pas comment,

ISABELLE.

Tu le sauras bientôt, écoute seulement.
J'aime, comme tu sais, de tout mon cœur Léandre,
Le généreux ami de ce fou d'Alexandre.

BÉATRIX.

Ce n'est pas mal aimer, car il est fort bien fait.
Mais est-il riche assez pour être votre fait?

ISABELLE.

Un époux l'est assez, quand il plaît à sa femme.
Tu sais bien les soupçons que font naître en mon ame
Les devoirs assidus qu'à ma cousine il rend,
Et tu sais bien aussi le plaisir qu'elle y prend;
Que sa mine lui plaît, que son esprit l'enchante,
Et s'il est son amant, je la crois son amante.
Pour m'en bien éclaircir par ton invention,
Je me servis hier d'une assignation.
Au nom de ma cousine, il vint sous ma fenêtre,
Et là je découvris les secrets de ce traître;
Et là contrefaisant le mieux que je pouvois,
De ma cousine Aminte et l'accent et la voix,
J'appris de lui qu'il l'aime avecque violence;
Qu'il n'est pas ce qu'on croit, mais d'une autre importance,
Employé dans la guerre, à la cour fort connu,
Riche de pensions et de son revenu;
Enfin en qui je trouve un plus grand avantage,
Que mon frére n'en trouve avec son mariage;
Et que son Alexandre est un autre affronteur,
Qui sert dans ses desirs cet aimable imposteur.
O dieu, qu'il est charmant en sa cajollerie!
Combien facilement il obtient quand il prie!
Me croyant ma cousine il me dit des douceurs,
Capables de fléchir les plus rebelles cœurs.
Mais, tant plus ses discours me remplissoient de flame,
Tant plus la jalousie augmentoit dans mon ame:
Car enfin, ma cousine est l'objet de ses vœux,
Elle a sans le savoir le seul bien que je veux:

Mais, par cette faveur qu'il croit avoir reçue,
Sa passion bientôt d'Aminte sera sue;
A la premiére vue il l'en entretiendra.
Sans-doute ce discours d'abord la surprendra;
Mais, comme elle l'adore, ou je suis bien trompée,
De mon propre poignard je me serai frappée;
Et l'assignation ne servira de rien,
Qu'à leur faire savoir leur amour et le mien.

BÉATRIX.

Il faudroit découvrir à votre oncle l'affaire,
Car il peut arriver que sa fille...

ISABELLE.

Au contraire;
Si je la découvrois, il sortiroit d'ici,
Et moins à lui, qu'à moi, je me nuirois ainsi.
Je lui ferai sentir que je la sais: je pense,
Puisqu'on a toujours peur alors que l'on offense,
Qu'il me viendra prier de garder le secret.

BÉATRIX.

Il est trop plein d'esprit pour n'être pas secret;
Vous lui ferez bien voir, qu'aux desseins impossibles
Il n'arrive jamais que des succès nuisibles.

ISABELLE.

Il parlera souvent à moi; je ne suis pas,
Grace à dieu, sans beauté, sans esprit, sans appas;
L'amour souvent se glisse en une confidence,
Et c'est là, Béatrix, toute mon espérance.

BÉATRIX.

Elle peut vous tromper.

ISABELLE.

Alors j'éclaterai,
Et de ma passion je me délivrerai.

SCENE II.

ISABELLE, BÉATRIX, JODELET.

ISABELLE.

J'APPERÇOIS la beauté qui m'a fait une plaie.

BÉATRIX.

Ce fou vient droit à nous.

JODELET.

En dépit que j'en aie,
Vous m'allez faire faire une infidélité,
Car, ma foi, vous sentez votre divinité;
Et je sais des beautés par moi divinisées,
Moins divines que vous, et de moi moins prisées.

*****

* * * * * * * * *

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

FANTASSIN, BÉATRIX.

FANTASSIN.

NOUS aurons de cocus une fertile année,
Puisque la mode vient de doubler l'hymenée.
Mais, pourquoi dom Fernand a-t-il joint deux à deux,
Les niéces de sa femme avecque ses neveux ?
Pourquoi n'en faire pas du-moins quatre alliances ?

BÉATRIX.

Pour faire moins de part du gros de ses finances ;
Et parce que sa femme ainsi l'a souhaité,
Le vieillard ponctuel a fait sa volonté.

FANTASSIN.

Et ces hardis messieurs, sans connoître mesdames,
Sur la foi d'un vieillard, les ont prises pour femmes ?
Et mesdames aussi, sans connoître messieurs,
En ont fait des maris, ou plutôt des seigneurs ?
Sans compter dom Fernand, le plus fou de son âge,
On devroit avoir mis ces quatre fous en cage.

BÉATRIX.

Quand ton maître saura qu'un autre lui ravit
La beauté qu'il aimoit, il en perdra l'esprit.

FANTASSIN.

L'étourdi qui l'épouse avant que la connoître,
Perdra plutôt l'esprit, que ne fera mon maître.

BÉATRIX.

Voici nos mariés se tenant par la main.

FANTASSIN.

Ils s'en repentiront peut-être dès demain,
Ou dès demain plutôt se brouilleront ensemble.

SCENE II.

DOM FERNAND, D. I. D. S.

D. FERNAND.

BÉNISSE l'éternel le nœud qui vous assemble !
Si j'étois, mes enfans, homme à faire un sermon,
J'ai bien de la matiére à le faire bien long.
Apprenez seulement d'un homme de mon âge,
Qui n'est pas peu savant en fait de mariage,
Que tout homme d'honneur n'est pas se mariant
Dispensé pour cela des devoirs de galant ;
Et qu'on doit être après, comme avant l'hymenée,
Galant de la moitié que le ciel a donnée.
Là-dessus, mes enfans, je prends congé de vous,

D. I.

Et ne voulez-vous pas demeurer avec nous,
Et souper ?

D. FERNAND.

Je serois un supernuméraire,
Et ma présence ici n'est pas fort nécessaire.
Il sort.

D. S.

Retenons-le, mon frére.

D. I.

Il faut aller après ;
Mais, je sais son humeur, il ne viendra jamais.
Ils sortent.

SCENE III.

ISABELLE, LÉONORE.

ISABELLE.

Enfin, ma chére sœur, nous sommes enchaînées.

LÉONORE.

Et bien vîte, ma sœur; et pour longues années.

ISABELLE.

Mais peut-être, ma sœur, encor ignorez-vous
Ce que fait une fille en prenant un époux;
Et que se marier ce n'est guére moins faire,
Que s'enterrer vivante en un couvent austére.
On a des mois, des ans dans la religion,
Pour éprouver sa force et sa dévotion;
Et si l'austérité nous en paroît trop dure,
Si nous nous ennuyons d'une étroite clôture,
On peut se repentir, comme l'on voit souvent,
Du trop hardi dessein de vivre en un couvent.
Mais quand on a lâché la parole fatale,
Cet *oui* dont dépend l'union conjugale,
Quand on est mariée un quart-d'heure, un moment,
Jusqu'à tant qu'un époux soit dans le monument,
On vit sous des tyrans que les loix autorisent,
Et qui non-seulement nos actions maîtrisent,
Mais sur nos volontés étendant leur pouvoir,
Ils nous prêchent l'honneur, la vertu, le devoir;
Et l'honneur, le devoir et les vertus austéres,
Qui sont pour nous des loix, sont pour eux des chiméres.
Savoir dissimuler les défauts de leurs mœurs,
Sans murmure endurer leurs mauvaises humeurs,
N'avoir point d'autre soin que celui de leur plaire,
Et ne rien faire, enfin, que ce qu'ils laissent faire,
Renoncer pour jamais aux innocens plaisirs,
Esclaves d'un mari, n'avoir plus de desirs,
Passer toute sa vie avecque ses servantes,
Etre de ses enfans nourrices, gouvernantes,
Avoir pendant neuf mois à porter ces enfans,
Toujours être en danger sous ces fardeaux pesans;

Pendant que les maris ne songeant plus en elles,
Passent les nuits au bal, les jours dans les ruelles ;
C'est être honnête femme, et faire son devoir,
C'est ce que nous ordonne un absolu pouvoir,
C'est à quoi nous réduit la longue tyrannie
De ceux que nous nommons, et mon ame, et ma vie.
Il leur est tout permis, tout nous est défendu ;
Ils disposent sans nous d'un cœur qui nous est dû ;
Et quelquefois, ma sœur, telle est leur impudence,
Que de leurs trahisons ils nous font confidence,
Et dans le même tems qu'ils nous manquent de foi,
Leur jalousie a droit de nous faire la loi,
De régler nos habits, notre train, nos visites,
Enfin de nous traiter de folles interdites.
Si nous nous révoltons contre de tels tyrans,
Nos plus grands ennemis sont nos proches parens ;
Nous devenons l'horreur même de nos amies ;
On entretient de nous toutes les compagnies ;
Aussi-bien que nos pleurs, nos désespoirs sont vains,
Nos desseins sans succès, sans vengeance nos mains ;
Le fer ou le poison nous menace à toute heure,
Et l'on est en enfer avant même qu'on meure.
Au-lieu, ma chére sœur, qu'aimant bien nos époux...

LÉONORE.

Et qui les veut haïr, ma sœur, si ce n'est vous ?
Bon dieu ! le long sermon, l'ennuyeux, le tragique !
Que vous le récitez d'un accent énergique !
S'il finissoit encor en promettant un jour
Paix en ce monde, et gloire en la céleste cour ;
C'est ainsi qu'on finit les autres, ce me semble :
Mais le vôtre, ma sœur... Hà ! j'en pâlis, j'en tremble !
Est-il corbeau, chouette, ou pareil animal,
De ceux dont la rencontre est l'augure d'un mal,
Qui soit d'un plus sinistre et malheureux présage,
Que ce torrent enflé d'inutile langage ?
Avez-vous pension des maris bienheureux,
Pour appuyer ainsi leurs droits trop rigoureux ?
Et que vous ont tant fait les femmes malheureuses,
Pour les intimider d'infortunes affreuses ?
Sachez, ma sage sœur, que la vôtre sera
Avecque son époux, telle qu'il la fera ;
S'il est doux, votre sœur sera la douceur même ;
Si rude, elle sera d'une rudesse extrême ;

S'il pense m'accabler de ses conseils prudens,
Jamais jeune cheval qui prend le frein aux dents
Ne s'emporta plus loin en se donnant carriére,
Que fera votre sœur, en plus d'une maniére :
S'il est jaloux, pour moi, j'ai trop d'aversion
Pour cette malheureuse et triste passion,
Pour aller me sécher aussi de jalousie ;
Mais de cent faux objets troublant sa fantaisie,
Je réduirai bientôt cet ombrageux époux
A briguer une place en l'hôpital des foux.
S'il veut m'accompagner en tous lieux comme une ombre,
Scandalisant les gens d'une humeur triste et sombre,
Toutes et quantes fois qu'il m'accompagnera,
Je gage contre lui qu'il s'en repentira.
Enfin, ma sage sœur, que vous dirai-je encore ?
Je le respecterai comme un dieu, s'il m'adore,
J'aurai pour cet époux les tendres sentimens
Qui font tout le bonheur des fidéles amans,
Et ne comptant pour rien tout le reste du monde,
Nous coulerons nos jours dans une paix profonde.
Mais s'il pense m'ôter l'honnête liberté
D'user de tous les droits dus à ma qualité,
De jouir des plaisirs des femmes de mon âge,
D'être leste en habits autant qu'en équipage,
De recevoir chez moi tous les honnêtes gens,
Enfin de pouvoir tout hors d'avoir des galans ;
S'il va désapprouver ces équitables clauses,
Et m'ose disputer la moindre de ces choses,
Lors j'aurai des galans de toutes les façons,
Ma beauté jettera sur tous ses hameçons,
Et sans-cesse entassant franchise sur franchise,
Je ne respecterai ni la cour ni l'église,
Je ne mépriserai campagnards ni bourgeois,
Enfin je me ferai coquette en bon françois.
Toutes mes actions ne seront qu'artifice.
Pour un amant qui veut qu'on rêve et qu'on languisse,
J'aurai de cette douce et rêveuse langueur,
Si propre, à ce qu'on dit, à conserver un cœur :
Avec les sérieux, je serai sérieuse :
Avec les emportés, plus qu'eux impétueuse :
Et mauvaise plaisante et goguenarde aussi,
Quand j'aurai des galans à qui l'on plaît ainsi.
Enfin de chacun d'eux observant la portée,
Je me transformerai plus souvent qu'un Protée,

Dans ces lieux où par fois je verrai tous ces foux,
Les uns comme captifs pleurant à mes genoux;
Les autres éloignés, de mourantes œillades
M'expliquant les douleurs de leurs ames malades;
Les autres plus hardis à découvrir leurs maux,
Me parlant à l'oreille, aux yeux de leurs rivaux;
Un regard, un souris, un mot, des complaisances,
Des affectations, de fausses confidences,
Me tireront d'affaire, et chacun abusé,
Se mettra dans l'esprit d'être favorisé.
Enfin le procédé que votre sœur doit suivre,
Dépendra d'un mari qui sait bien ou mal vivre:
Et je vous le répéte encor, elle sera
Avecque son époux, telle qu'il la fera.

ISABELLE.

Et pour moi, je suivrai quelque loi que m'impose,
Même un mari jaloux.

LÉONORE.

Et moi point autre chose.

* * * * * * *

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HYPOLITE, FANTASSIN.

HYPOLITE, *sans pourpoint, une casaque sur le dos.*

HA! ne me parle plus de l'ingrate Isabelle,
Ne me reproche plus ce que j'ai fait pour elle:
C'est publier ma honte, et faire voir au jour
Et mon peu de mérite et mon aveugle amour.
Que ce vain attirail de ma galanterie,
D'une brûlante flamme éprouve la furie;
Plumes, écharpe, habits, devises et galans,
Témoignages honteux de mes soins violens,
Le sont encore plus de ma raison perdue:
Ote-les; ces objets me font mal à la vue.

FANTASSIN.

Après avoir couru la bague à tout venant,
Après avoir été contre tous soutenant,
Vous devriez soutenir votre esprit qui chancelle,
Et même en éloigner la divine Isabelle.
Vous avez aujourd'hui remporté tout l'honneur
De la galanterie, et d'adresse et de cœur ;
Six fois par vous la bague et courue et gagnée,
Vous doit faire bénir mille fois la journée :
Et cependant, après avoir si bien couru,
Sans déclarer le mal dont vous êtes féru,
Vous passez à l'instant de la bague courue,
A courir au galop Naples de rue en rue :
De Naples vous poussez un cheval jusqu'ici,
Sans songer si je puis à pied courir aussi.
Je veux bien demeurer laquais toute ma vie,
Mais d'être lévrier je n'eus jamais envie.

HYPOLITE.

Hà ! Fantassin, je suis enragé.

FANTASSIN.

Je le voi.

HYPOLITE.

Il n'est pas dans le monde un moins heureux que moi.

FANTASSIN.

Ni plus fou.

HYPOLITE.

Si jamais je vais voir Isabelle,
Isabelle insensible, Isabelle cruelle ;
Si jamais tu m'entends d'Isabelle parler,
Si tu me vois du feu d'Isabelle brûler,
Que je puisse être infame autant qu'elle est ingrate.

* * * * *

SCENE II.

* * *. * * *.

* * *.

LES cocus donneront cette année abondamment, puisque les mariages se font deux à deux.

* * *.

Puisque ma maîtresse s'est mariée, ton maître perdra l'esprit.

* * *.

Celui qui épouse ta maîtresse, le perdra plutôt que lui.

* * *.

Le mauvais plaisant a bientôt trouvé sa pointe.

* * *.

Je suis homme de bien, et ne suis point un faiseur de pointes.

* * *.

Est-ce un grand péché qu'une pointe ?

* * *.

Et dont on ne devroit jamais donner absolution.

* * *.

On ne parle que pour se faire entendre, et les esprits pointus ne s'entendent pas souvent eux-mêmes.

* * *.

C'est peut-être par cette raison là que le plus souvent je ne t'entends point.

* * *.

Tu n'entends bien que ceux qui te donnent.

* * *.

N'est-ce pas là une pointe, double fripon ?

* * *.

Non, ma chére, c'est une vérité. Je te dis encore un coup que je ne suis point faiseur de pointes, et je sers un maître qui les hait si fort, qu'il donna une fois un soufflet au meilleur de ses amis, parce qu'après cent pointes, toutes plus mauvaises les unes que les autres, il en fit encore une, quoique mon maître l'eût conjuré de n'en plus faire.

* * *.

Ta maîtresse s'est donc mariée sans nous en rien dire, et pour long-tems ?

* * *.

Mais comment ce double mariage s'est-il fait si vîte ? et comment les mariés et les mariées peuvent-ils être neveux et niéces du vieux Fernand ?

* * *.

Je vais te l'apprendre en peu de paroles, pourvu que tu ne m'interrompes point de tes méchantes facéties.

* * *.

Et toi, ne fais point de digressions, s'entend si tu peux ; car tu n'és pas maîtresse de ta langue.

* * *.

Dom Fernand avoit deux neveux fort pauvres, et sa femme deux niéces. Il veut que le bien qu'il a acquis avec sa femme, retourne à ses héritiers aussi-bien qu'aux siens. Il n'a point trouvé de meilleur expédient pour cela, que de les marier tous quatre ensemble. Il a fait revenir ses neveux de l'armée, et leur a fait épouser les niéces de sa femme, qu'il n'aime pas moins que ses neveux.

* * *.

Voici nos mariés qui se tiennent par la main, en signe de paix.

* * *.

Ou plutôt en signe de guerre.

* * *.

Autre pointe.

* * *.

Sur mon honneur, je te donnerois un soufflet, s'ils n'étoient point si près de nous.

* * * * *.

Fin du Tome septiéme et dernier.